

MARIE-PIERRE OSTIGUY

MES ANNÉES DE SOUTANES NOIRES



Bas-Bleu

la plume d'or

Table des matières

INTRODUCTION	6
MON JOURNAL	12
RETOUR À L'AUBERGE	141
ENFIN LE BONHEUR REVIENT	151
MAUDITE MARDE!	154
JE M'EN DOUTAIS	155
À LA GRÂCE DE DIEU	168
MERVEILLEUX!	170
TIENS, UN REVENANT	173
PAR CHANCE	176
FIN DE LA PREMIÈRE PARTIE	259

Les Éditions La Plume d'Or
3485-308, av Papineau
Montréal (Québec) H2K 4J8
www.editionslpd.com

Marie-Pierre Ostiguy
Tome 1

Mes années de soutanes noires

Bas-bleu



Bas Bleu, 1947-, auteur

Marie-Pierre Ostiguy: mes années de soutanes noires / Bas Bleu.

Publié en formats imprimé(s) et électronique(s).

ISBN 978-2-924849-08-8 (couverture souple)

ISBN 978-2-924849-09-5 (EPUB)

ISBN 978-2-924849-10-1 (PDF)

I. Titre. II. Titre: Mes années de soutanes noires.

PS8603.A788M37 2018 C843'.6 C2018-940033-1

PS9603.A788M37 2018 C2018-940034-X

Nous reconnaissons l'aide financière du gouvernement du Canada par l'entremise du Fonds du livre du Canada (FLC) ainsi que celle de la SODEC pour nos activités d'édition.



Conception graphique de la couverture: Bas-bleu

Direction rédaction: Martie-Louise Legault

© Bas-bleu, 2018

Dépôt légal – 2018

Bibliothèque et Archives nationales du Québec
Bibliothèque et Archives Canada

Tous droits de traduction et d'adaptation réservés. Toute reproduction d'un extrait de ce livre, par quelque procédé que ce soit, est strictement interdite sans l'autorisation écrite de l'éditeur.

Imprimé et relié au Canada

1re impression, mai 2018

INTRODUCTION

Lorsque la sonnette de la porte d'entrée retentit, Marie-Andrée sursauta.

–Qui cela peut-il bien être ? se demanda-t-elle.

Normalement, à cette heure, elle était déjà en route pour le bureau. Elle alla ouvrir et se retrouva face à face avec le postier.

–Mme Ostiguy ? Madame Marie-Andrée Ostiguy ?

–Oui, c'est moi !

–Super ! J'ai une lettre recommandée pour vous. Il me faut votre signature comme preuve de livraison ; ici, au bas du formulaire.

Marie-Andrée signa à l'endroit indiqué et remercia le postier qui avait déjà tourné les talons, dévalant l'escalier à toute vitesse.

–Mon Dieu ! Ce n'est pas la politesse qui va l'étouffer, celui-là, se dit-elle.

Elle fourra l'enveloppe dans son sac à main, prit son manteau sous le bras et se dirigea hâtivement vers son auto. Travaillant à titre de journaliste pigiste, elle avait déniché un contrat chez un grand quotidien afin de pondre une série de quatre articles sur «Les années de la dépression 39-40 et leurs effets sur la société». Cet après-midi, après moult tergiversations avec les autorités de la ville, elle avait enfin obtenu la permission de consulter les archives municipales. Donc, pas question d'être en retard au rendez-vous.

Elle arriva à temps et tout se passa bien. Sauf qu'à la fin de cette première journée de recherche, elle dut se rendre à l'évidence: elle aurait besoin de plus d'une visite pour consulter toutes les archives traitant du sujet. Sur le chemin du retour, alors qu'il était déjà 17h30, elle arrêta chez l'épicier du coin, en ressortit avec un plat congelé, mets favori des célibataires, une bouteille de vin rouge et une baguette de pain français. Rien à l'agenda pour ce soir. Alors, après le repas frugal, ce serait la douche, le pyjama et ses aises devant le téléviseur afin de regarder son émission favorite, «Ally MC Beal».

En attendant le début de celle-ci, elle zappait en espérant trouver quelque chose qui attiserait son intérêt ; mais rien n'y fit.

–Mon Dieu que la programmation est drabe ; toutes les chaînes se ressemblent... aucune originalité.

C'est à ce moment qu'elle se souvint de l'enveloppe qu'elle avait reçue le matin même. Elle alla chercher son sac à main, éteignit le téléviseur, mit la musique et, les jambes recroquevillées sur son sofa, s'empara de la missive. Celle-ci provenait d'une firme de notaires: Boisvert, Cournoyer, Faucher et Associés.

–Tiens... c'est curieux !

Elle l'ouvrit, pour y découvrir une note adressée à son nom, accompagnée d'une deuxième enveloppe cachetée qui lui était également adressée. La note du bureau des notaires se lisait laconiquement:

Mme Marie-Andrée Ostiguy,

Vous trouverez, ci-inclus, tel que spécifié au testament de feu Mme Marie-Pierre Ostiguy,

une enveloppe vous étant adressée et dont le contenu ne doit être lu que par vous-même.

Si après lecture de ladite lettre, vous jugez à propos de nous contacter, veuillez communiquer avec le soussigné.

*M^e Normand Faucher
Boisvert, Cournoyer, Faucher et Associés
514-875-0693*

–Mme Marie-Pierre Ostiguy ! s'étonna Marie-Andrée, bouche bée. Je ne connais qu'une seule Marie-Pierre Ostiguy, ma grand-mère maternelle, et elle est décédée peu avant ma naissance. C'est impossible, voyons ! Qu'est-ce que cela signifie ?

Sa curiosité piquée au vif, elle ouvrit l'enveloppe cachetée sans plus tarder. À l'intérieur, elle trouva une lettre datée du 6 janvier 2001, donc cinq mois plus tôt, qui se lisait ainsi:

Chère Marie-Andrée,

Quand tu recevras cette lettre, cela signifiera que je serai décédée. J'ai hésité longtemps avant de prendre contact avec toi, mais la dernière conversation que j'ai eue avec ta mère me convainquit de la pertinence de le faire.

Pour une énième fois, je lui ai demandé la permission de te voir. Je l'ai suppliée de m'accorder cette faveur avant de mourir et, comme toujours, j'ai essuyé son refus. Elle-même a d'ailleurs accepté de venir me voir pour la seule et unique raison que mon médecin lui avait signifié que je n'avais plus que quelques semaines à vivre.

Je réalise que cela doit être un choc, pour toi, d'apprendre que ta grand-mère, que tu croyais morte depuis des années, était, jusqu'à tout récemment, bien vivante. Mais ta mère m'avait fait promettre, au risque de te révéler mon passé, de ne jamais me manifester à toi.

J'ai souvent pensé t'écrire pour te révéler ce passé que ta mère méprise tant. Mais il m'apparaissait impensable de réussir à le justifier par l'intermédiaire d'une simple lettre. Comment expliquer en quelques mots ses états d'âme, sa vie, ce pour quoi on prend certaines décisions et le bien-fondé de certaines orientations. Je croyais sincèrement, peut-être à tort, qu'il n'y avait qu'une seule façon de le faire et que c'était de vive voix. Malheureusement, je n'en ai jamais eu l'opportunité ou, peut-être, le courage.

J'ai cependant tenu, au fil des ans, un journal personnel. Je dis bien un journal, et non une biographie. J'y ai narré, dans bien des cas la journée même, mes expériences telles que je les ai vécues. J'y ai aussi incorporé, quand elles me furent disponibles, les perceptions des mêmes événements, tels que décrits dans le journal de Georges, mon fidèle compagnon. Celui qui m'a aimé pendant plusieurs années, contre vents et marées.

Ce journal, me diras-tu, j'aurais pu tout simplement te l'envoyer, mais j'ai plutôt pensé que cette décision te revenait. On ne peut arriver ainsi dans la vie des gens et s'imposer ; en particulier quand cette personne nous croit morte. J'ai donc donné des instructions, à la firme de notaires qui me représente, afin qu'ils conservent mon journal pour une période de trente jours suivant ta confirmation de la réception de la présente lettre.

Ainsi, si tu désires connaître ou si tu es tentée de comprendre quel genre de personne fut ta grand-mère, tu as trente jours pour réclamer mes écrits. Je tiens cependant à t'aviser que ce que tu vas y lire pourra te choquer ou même, te dégoûter de la personne que je fus. C'est le risque que je suis prête à courir.

Prends ton temps, ne précipite pas ta décision. J'ai vécu une vie hors de l'ordinaire. J'ai été rejetée par mon père, par l'Église catholique, par la société, ainsi que par ma propre fille. Cependant, je ne regrette rien de ce que j'ai fait ni la façon dont je l'ai fait. Je fus toujours convaincue, au plus profond de mon être, que les choix que j'ai faits étaient les bons. Si j'ai un regret, c'est celui de ne pas avoir eu le bonheur de te serrer contre mon cœur, ma chère petite. Pour une grand-mère, c'est déchirant.

Quelle que soit ta décision, je te laisse sur ces derniers mots :

Chère Marie-Andrée,

Je veux que tu saches que tu ne pourras jamais t'imaginer à quel point ta présence m'a manqué et cela, chaque jour que le Bon Dieu m'a accordé.

Bonne chance, ma grande. Je t'aime de tout mon cœur, maintenant, et pour l'éternité.

Ta grand-mère.

Sa lecture terminée, Marie-André demeura complètement estomaquée.

–Mais c'est impossible ! lança-t-elle. Mamie est morte il y a plus de vingt-cinq ans. Maman m'a toujours dit qu'elle était morte l'année de ma...

Sur ce, elle saisit son cellulaire et téléphona à sa mère.

–Allo ! Marie-Andrée ? Quelle belle surprise ! Comment vas-tu, ma chouette ? Que se passe-t-il ? Tu sais quelle heure il est ? Rien de grave, j'espère ?

Marie-Andrée lui raconta alors d'un trait ce qu'elle venait de vivre. Quand elle eut terminé, ce fut le silence total à l'autre bout du fil.

–Maman, dis quelque chose ! Dis-moi que ce n'est pas vrai. Dis-moi que tu ne m'as pas menti ainsi durant toutes ces années, que c'est une blague de mauvais goût. Dis quelque chose, à la fin !

Mais Micheline était incapable de parler.

–Maman... Maman ! Réponds-moi, je t'en prie ! Qu'est-ce qui m'arrive ? Dis-moi que ce n'est pas vrai !

–Écoutes, mon chou, balbutia Micheline après s’être ressaisie, je peux difficilement t’expliquer ainsi, au téléphone, ce qui a justifié ma prise de position. Avant de prendre quelque décision que ce soit, je t’en conjure, donne-nous la chance de nous voir. Je pourrai ainsi mieux t’expliquer les raisons qui ont influencé ma décision. Je suis libre, demain, je pourrais passer chez toi et...

Sur ce, la ligne coupa nette. Marie-Andrée avait raccroché. Micheline était assommée. Elle tomba assise sur le parquet, le téléphone vacillant au bout du fil, et resta là une bonne partie de la nuit, à sangloter. Elle tenta à plusieurs reprises de rappeler Marie-Andrée, mais celle-ci avait débranché son téléphone de maison et fermé son cellulaire. Elle s’était cloîtrée.

–Mon Dieu, que va-t-il nous arriver ?

Pensant à sa mère décédée, Micheline ne put s’empêcher de s’écrier :

–Maudite vieille *bitch* ! Tu auras empesté ma vie jusque dans ta tombe. Je te hais !

Dès l’aube, Marie-Andrée s’affaira. Elle ne désirait, sous aucune considération, être confrontée à sa mère. Comment pourrait-elle donner quelque crédibilité que ce soit à ses propos, alors qu’elle lui avait menti durant toutes ces années ? Elle rassembla rapidement quelques-unes de ses affaires, téléphona à son superviseur pour l’aviser qu’elle prenait un jour ou deux de congé tout en lui promettant que cela ne l’empêcherait d’aucune façon de remettre ses articles à temps pour la date de tombée, et se dirigea vers l’étude de notaires de façon à être là dès l’ouverture.

À son arrivée, elle expliqua à la réceptionniste le but de sa visite. Même si celle-ci affirma très bien comprendre son empressement, elle lui signifia qu’elle ne pouvait rien faire pour l’aider. Il fallait attendre l’arrivée de M^e Faucher.

–Ce qui ne devrait pas tarder, ajouta-t-elle. M^e Faucher est un lève-tôt et se présente normalement à l’heure au bureau. En attendant, si vous voulez bien vous asseoir. Puis-je vous offrir un café ?

Marie-Andrée accepta le café, mais cela ne l’aida en rien à contrôler sa nervosité. Heureusement, la jeune fille avait dit vrai. M^e Faucher fit son entrée peu de temps après. Aussitôt prévenu de la présence de sa cliente, celui-ci s’avança et se présenta.

–Bonjour, Mademoiselle Ostiguy. Enchanté de vous rencontrer ! Je suis M^e Normand Faucher. C’est moi qui a été chargé d’exécuter les dernières volontés exprimées au testament de Feue Madame Marie-Pierre Ostiguy. Veuillez me suivre, je vais vous recevoir dans mon bureau.

Une fois dans la pièce, il lui fit signe de s’asseoir et sans plus tarder, sortit un dossier de la pile trônant sur le coin de sa crédence, l’ouvrit et se tourna vers Marie-Andrée pour lui dire :

–Mademoiselle Ostiguy, vous comprendrez qu’il y a des formalités auxquelles je dois m’astreindre avant de pouvoir donner suite aux directives indiquées dans le testament de Feue Madame Marie-Pierre Ostiguy. Aussi, je vous prierais de me montrer la lettre que je vous ai fait parvenir, de même qu’une preuve d’identité.

Une fois ces formalités accomplies, il lui fit signer un document citant qu’elle avait bien reçu le paquet adressé à son attention, lui souhaita bonne chance et la reconduisit à la porte d’entrée.

–Bonne journée, Mademoiselle, et encore une fois bonne chance.

Marie-Andrée quitta le bureau en balbutiant quelques remerciements et, serrant le paquet dans ses bras, se dirigea vers son auto.

–Et quoi, maintenant ? lâcha-t-elle après s’être assise derrière le volant.

Elle n’avait rien planifié, trop pressée qu’elle était de quitter son appartement. Elle fit tourner la clé du moteur et partit vers l’inconnu. Sans vraiment réfléchir, elle prit la direction de la Rive-Sud, puis, une fois sur l’autoroute, se dirigea naturellement vers la campagne. Tout en roulant, elle se souvint d’une gentille petite auberge où elle avait déjà passé une fin de semaine d’amoureux avec son copain de l’époque. Une merveilleuse oasis de tranquillité et de solitude. C’était à l’entrée d’un tout petit village d’à peine quelques centaines d’habitants, sis dans une baie majestueuse. À cette période de l’année, présaison touristique, l’auberge serait probablement vide. Elle pourrait s’y recueillir sans crainte d’être dérangée. Elle retrouva facilement l’endroit, s’enregistra et, une fois dans sa chambre, s’affaissa sur le lit, le journal serré sur sa poitrine. Elle éclata alors en sanglots en lançant : « Mon Dieu, aidez-moi », et s’endormit, pour être tirée des bras de Morphée par un léger grincement sur la porte de sa chambre.

–Mademoiselle Ostiguy ! Mademoiselle Ostiguy !

–Euh... Oui, qu’y a-t-il ?

–C’est qu’il est 17h00. Nous désirons savoir si vous serez des nôtres pour le repas. En cette période de l’année, nous préparons des couverts uniquement si nous avons des convives et, comme vous êtes notre seule cliente, on se demandait...

–17h00, vous dites ? Bien ! Alors je vais souper ici. Merci.

–Très bien, le service est à 18h00. Mille excuses de vous avoir réveillée.

–Pas de quoi ! J’ai assez dormi, de toute façon. À plus tard.

Marie-Andrée entendit les pas s’éloigner et les marches de l’escalier craquer. Se retournant sur le dos, la rigidité du journal la ramena à la réalité. Celui-ci était encore enveloppé dans son emballage. Elle arracha le papier et découvrit un journal des plus banals. Elle en fut presque déçue. Elle aurait préféré découvrir un journal avec une reliure en cuir, mais à la place, elle tenait un simple journal que monsieur tout le monde pouvait se procurer n’importe où. Elle l’ouvrit pour en amorcer la lecture, mais se ravisa, décidant plutôt d’attendre après le souper. Une fois bien repue, elle serait plus d’attaque.

Dès le repas terminé, qui fut d’ailleurs très agréable, elle prit congé de ses hôtes, de charmants retraités qui lui avaient fait la jasette tout au long du service. Une fois dans sa chambre, assise sur le lit, confortablement emmitouflée dans son pyjama, elle ouvrit enfin le journal. Ce faisant, une note manuscrite en tomba. Elle la déplaça et lut :

Chère Marie-Andrée,

Si tu lis cette note, c’est que malgré ma mise en garde, ta curiosité fut plus forte que ta sagesse. Tu vas réaliser, à la lecture de mon journal, que j’ai débuté celui-ci plusieurs années après que certains des événements qui y sont relatés se soient déroulés. Autant que cela me fut possible, j’ai tenté de narrer leur déroulement avec l’état d’esprit qui m’habitait au moment où je les ai vécus.

J'ai aussi eu la chance de partager avec Georges, mon fidèle compagnon, sa vision de certains de ces mêmes événements. Ceci apporte un éclairage qui, selon moi, ne peut être que bénéfique à leur compréhension.

Si tu es tentée d'en cesser la lecture avant son dénouement, je t'en conjure, n'en fait rien; cela serait trop injuste pour moi. Si tu penses ne pas pouvoir le lire dans son entièreté, ne le commence pas.

Je ne t'ai pas connue, mais j'ai souvent pensé à toi. J'ose espérer qu'on se serait bien entendues, toi et moi... c'est bien dommage. Je te souhaite bonne lecture. J'espère que mes tournures de phrases seront assez précises pour te permettre de bien saisir la nuance de mes propos.

Bonne chance, ma grande.

Ta grand-mère, cette inconnue qui t'aime.

Marie-André ne se posa même pas la question. Elle prit le journal, s'installa confortablement et commença son voyage vers l'inconnu.

MON JOURNAL

LE 8 AOÛT 1924

J'ai vécu, aujourd'hui, ma première expérience prémonitoire de ce que me réserve le fabuleux monde des adultes.

Je me trouvais en famille chez grand-mère, comme à peu près tous les dimanches que le Bon Dieu nous amenait. Les adultes discutaient dans la cuisine, alors que mon cousin Jacques, de deux ans mon aîné, et moi jouions à nous pourchasser comme le faisaient tous les enfants de notre âge. Je venais d'avoir quatre ans. On riait, gambadait, on s'amusait follement.

À un certain moment, pensant lui échapper, je me suis faufilée au salon, sachant pertinemment qu'il était défendu d'y pénétrer, et je me suis cachée sous le piano. Ce ne fut pas bien long avant que Jacques ne découvre ma cachette et vienne m'y rejoindre. Tous les deux accroupis, on riait en sourdine. C'est sûrement le fait de nous retrouver dans un endroit défendu, combiné à la curiosité de découvrir l'inconnu, que Jacques, ou peut-être même moi, avons commencé à explorer différents recoins de nos corps. Nous étions complètement absorbés par nos tâtonnements quand, tout à coup, un cri d'alarme se fit entendre. C'était un cri si aigu que je me suis levée trop rapidement et faillis passer ma tête à travers la table du piano. C'était tante Alice, la mère de Jacques.

–Jacqueeeeeeeeees ! Mon pauvre petit. Marie-Pierre, qu'est-ce que tu fais là ? Jean-Paul ! Jeaaaaan-Pauuuuul ! Viens voir ta fille ! Viens voir ce que ta fille fait à mon Jacquot ! C'est écœurant ! Mais comment élèves-tu ton enfant ? Ne lui as-tu donc pas appris à faire la différence entre le bien et le mal ? C'est bien la fille de sa mère !

Est-il vraiment nécessaire de préciser que tout le monde arriva aussitôt en courant. D'abord mon père, suivi de près par ma mère, mes oncles, mes tantes et grand-maman maternelle qui fermait la parade. Mon père me jeta un regard si horrible que la fessée que je reçus par la suite n'était vraiment pas nécessaire. Son regard de dégoût avait bien plus frappé mon imagination et blessé ma sensibilité que les quelques coups qu'il m'admonesta ; je me suis sentie abjecte.

Par chance, je croisai le regard de tendresse dont maman me gratifia. Dès que mon père relâcha un tant soit peu sa poigne, je me libérai et me jetai en courant et en pleurant dans ses bras.

–Pauvre petite. Viens... Ne t'en fais pas avec ça, je vais t'expliquer une fois à la maison.

–C'est ça... *défends-la*, lui lança mon père. Je suppose qu'il n'y a rien de mal là-dedans ? On devrait la laisser faire, peut-être même l'encourager ?

–Jean-Paul... franchement ! Ce sont des enfants. Ils découvrent leur corps. Il s'agit de leur expliquer, c'est tout. Ce qu'ils ont fait n'est quand même pas mortel.

–Mortel ? Mais c'est un péché mortel ! As-tu la moindre idée de ce qu'est un péché mortel ? Continue ainsi, et elle finira comme toi.

–Que veux-tu insinuer par là ?

Mon père se retint de répondre. J'avais cependant très bien senti le corps de ma mère se raidir ; elle était en furie. Au même moment, je jetai un œil furtif du côté de tante Alice et pus nettement déceler le fiel qui se dégageait de son regard.

Qu'avions-nous fait de si mal ? Je ne comprenais pas. Si ce n'était de l'amour témoigné par maman, je me serais sentie complètement rejetée, délaissée. De plus, pourquoi Jacques

s'en tirait-il sans remontrance, lui? Je n'avais rien fait de plus que lui. Même que c'est lui qui avait commencé notre petit jeu. Alors, pourquoi étais-je la seule visée? J'étais tellement troublée que je n'arrivais même plus à me souvenir ce que nous avons fait, exactement. Je déteste ces occasions où on se sent sale sans même savoir pourquoi. Et le péché mortel... Que voulait dire mon père? Allais-je mourir? Le pire, dans tout ça, c'est que je n'ai aucun souvenir des sensations que j'ai pu éprouver, sauf, peut-être, un vague pincement au bas du ventre... Une toute petite sensation, mais agréable, je dois dire.

Faudra que j'en parle à maman.

LE 7 SEPTEMBRE 1926

Ma première journée à l'école

Mon doux Jésus, l'excitation que j'ai connue tout au long des préparatifs, c'est incroyable ! Quand je pense à la liste d'items à se procurer... crayons, efface, règle et la garde-robe à garnir. Une chance que maman était là.

Enfin je vais pouvoir apprendre à lire et à écrire. Je vais me faire accepter par mes cousins et cousines plus âgées. Jacques arrêtera de me faire chier, du fait que monsieur, lui, sait lire. Quand maman est entrée dans ma chambre, j'étais déjà habillée et finissais de faire le lit.

—Eh bien. En voilà une surprise. Déjà debout ! Mais veux-tu bien me dire pourquoi cet empressement ?

Aussitôt, on éclata de rire. Déjà, une complicité s'installait. Ah ! Ça va être merveilleux.

Sur le chemin de l'école, plus on en approchait, plus on apercevait d'enfants. Les uns se sautaient au cou, heureux de se revoir après un long été, tandis que les autres se chamaillaient. Il était assez facile de reconnaître les nouveaux et nouvelles ; ils étaient tous accompagnés de leur maman.

Quand on contourna le coin de la rue et que j'aperçus l'école, mon cœur tressaillit et je sentis mon ventre se nouer. J'avais peur. Je me rapprochai de maman qui me prit aussitôt la main. Elle me jeta un regard serein ; elle avait le don de me rassurer. Elle se pencha vers moi et me chuchota :

—N'aie pas peur, ma chouette. Tout va bien se passer. Tu vas te faire de nouveaux amis, apprendre un tas de nouvelles choses et, tu verras... les sœurs sont très gentilles.

En arrivant dans la cour de l'école, presque immédiatement, une sœur s'approcha de nous avec un large sourire.

—Bonjour, comment t'appelles-tu, ma belle ?

—Marie-Pierre Ostiguy.

—Quel joli nom. Il contient celui de la mère Marie, notre mère à tous.

Je n'ai pas bien compris, mais peu importe. La sœur était jeune, avait l'air douce ; je l'aimais déjà. Elle se retourna vers maman pour lui dire :

—Je vous demanderais de me confier votre fille, madame... ?

—Je m'appelle Micheline, Micheline Ostiguy.

—Enchantée, Mme Ostiguy. Si je vous demande de me confier la petite, c'est que *ça sera plus* facile ainsi. Vous comprenez ?

—Oui, tout à fait.

Maman se pencha, me serra dans ses bras et me chuchota :

—Go get them, kid.

Elle tourna ensuite les talons et m'envoya un baiser de la main avec un large sourire. Après quoi, la bonne sœur me prit la main et se présenta :

—Mon nom est sœur Marie-Thérèse. Suis-moi, je vais te présenter à ton institutrice ; tu vas également rencontrer certaines de tes camarades de classe.

Je la suivis, débordante de confiance ; c'était le début d'une étape importante de ma vie.

LE 22 JUIN 1927

Enfin, l'année scolaire est terminée !

Que s'est-il passé ? J'étais si heureuse de commencer l'école ! Comment peut-on en arriver, en l'espace de seulement quelques mois, à avoir si hâte que ça se termine ?

Le premier jour, Sœur Marie-Thérèse, qui m'avait si gentiment accueillie, me confia à Mademoiselle Vanasse.

– Marie-Pierre, je te présente Mlle Vanasse ! Elle sera ta professeure titulaire. Je suis certaine que vous allez bien vous entendre. N'est-ce pas, Mademoiselle Vanasse ?

– Bien sûr, ma Sœur.

Puis Mademoiselle Vanasse m'indiqua un pupitre et me signifia :

– Vu ta taille, prend place dans la première rangée, tu veux bien, ma chouette ?

Elle avait une grosse voix. J'admets que ça allait avec son physique, sauf que ça lui donnait un air peu attachant. Au début, je l'ai quand même trouvée gentille. Elle répondait patiemment à nos questions et nous guidait dans nos devoirs. Mais plus l'année progressait, plus elle devenait irascible. On avait l'impression qu'elle était frustrée et qu'elle s'en prenait à nous comme pour compenser.

Il y avait les garçons, aussi. Ah ! Les garçons. Je me suis retrouvée dans une classe d'essai. Nous formions la seule classe mixte de l'école. C'était une classe expérimentale. Ces fameux garçons étaient toujours prêts à nous tirer les cheveux et à se chamailler. Et si nous avions le malheur de crier un peu, bien c'est nous, les filles, qui se faisaient ramasser.

– Marie-Pierre, veux-tu arrêter de crier !

– Mais Mademoiselle Vanasse, c'est pas moi, c'est Jules, il n'arrête pas de...

– Je t'ai dit de cesser de te lamenter ! Viens ici. Pour ta pénitence, va te mettre à genoux dans le coin de la classe. *Ça te permettra* de réfléchir un peu à ta conduite.

Encore une fois, les garçons s'en tiraient. Jamais je ne me marierai avec un garçon ; ils sont tellement détestables. Je vais plutôt me marier avec papa. Et les sœurs. Ces fameuses sœurs ! Il y avait bien sûr Sœur Marie-Thérèse, qu'on aimait tous, mais nous ne la voyions pratiquement jamais. Les autres ? Des méchantes, des hypocrites ! Quand les parents venaient pour les rencontres mensuelles à l'école, elles étaient toutes doucereuses.

– Marie-Pierre ? Nous sommes très satisfaites de son apprentissage et de sa progression. Elle apprend vite, elle est studieuse et son professeur n'a que d'élogieux commentaires à faire à son égard.

Mais durant les cours, c'était une tout autre histoire. Si un garçon nous tirait les cheveux et qu'on tentait de se venger ou de se défendre, elles nous donnaient l'impression qu'on commettait un crime.

– Marie-Pierre, arrête ça ! *À* quoi penses-tu ? Une fille de bonne famille ne se chicane pas en public, surtout pas avec un garçon. Au contraire, tu dois te tenir loin des garçons.

Jeux de chien, jeux de vilain.

Ou encore :

– Une jeune fille ne doit rien faire qui puisse laisser sous-entendre aux garçons qu'elle est une jeune fille facile. Ne te conduis pas en dévergondée.

Et j'en passe. Moi qui croyais que c'était le début de jours heureux. On m'y reprendra.

LE 14 FÉVRIER 1932

Cette Aline, quelle emmerdeuse ! Elle n'en a que pour les gars. « Roger m'a dit ceci... Rodolphe m'a demandé cela... » À croire que tous les gars n'en pincent que pour elle ! Récemment, elle a voulu nous faire gober qu'elle avait embrassé un gars sur la bouche. C'est dégueulasse ! Pour ma part, j'aurais bien trop peur de tomber enceinte. De plus, elle n'arrête pas de se moquer de moi devant tout le monde.

–Marie-Pierre la sainte nitouche ! Marie-Pierre la bonne sœur, na-na-na...

Et les autres qui entrent dans son jeu ! De vrais moutons... pauvres cons ! Pauvres connes ! Quant aux gars, ils en profitent pour me tourner en ridicule en riant de moi et m'exaspèrent au plus au haut point en me poussant ou en me tirant les cheveux. Comme toujours, quoi ! Je déteste les garçons, ils sont tous pareils, de vrais bébés ! Ils ne pensent qu'au sport. Il y en a certains, par contre, avec qui j'aimerais bien être copine. Comme André, par exemple. Il me semble plus gentil que les autres. Quand nous sommes seuls tous les deux, il est correct, mais dès que la gang arrive, il change, et redevient comme les autres... il se moule à eux.

Maudit que la vie peut être plate ! N'y a-t-il donc personne avec qui je peux m'entendre ?

Par chance que je t'ai, ma petite maman.

LE 21 JUIN 1932

Ma chère maman,

Une semaine, déjà, depuis ton enterrement. Juste à y penser, j'en ai les larmes aux yeux. Ce fut une très belle cérémonie, sobre. Les oncles et les tantes sont venus ; pas tant pour toi, maman, je m'en suis aperçue, mais par respect pour papa. Tu n'as jamais été acceptée dans ta belle-famille ; je le vois bien, maintenant. Mais pourquoi ? Tu étais pourtant si gentille.

J'ai très peu de contacts avec papa. Je ne sais pas comment l'aborder, il m'évite. En rétrospective, quand j'y pense, on dirait que, plus je me rapprochais de toi, plus il s'éloignait de nous.

Mon Dieu, pourquoi être venu la chercher si jeune ? Que vais-je faire ? C'est maintenant que j'ai besoin d'elle. Nous commençons à peine à parler des choses de la vie. Qui va me guider ? Qui va me conseiller ? Sûrement pas ma tante Alice. Quand je pense à son attitude aux funérailles ! J'avais le goût de lui foncer dedans, de lui taper dessus de toutes mes forces. Elle croit peut-être que je n'ai rien entendu de sa conversation avec oncle Rodolphe...

–En tout cas, ce n'est certainement pas au paradis qu'on risque de la retrouver. Quand je pense à ses idées sur la religion... jamais je n'oserais aborder ses prises de position sur les choses du sexe. Même Jean-Paul, son propre mari, demeure complètement fermé sur ce sujet. Une fois seulement, il m'a parlé de l'insatiabilité de Micheline, au lit ; *même que ça* le troublait. Il se questionnait à savoir si, avant de le connaître, elle n'avait pas eu des aventures particulières. Non, mais, Rodolphe... peux-tu t'imaginer ça ? C'est révoltant !

Maudite chipie ! Elle parle de ce qu'elle ne sait pas, prête à déblatérer sur les autres,

même sans preuves. Par contre, quand tout le monde a le dos tourné, elle se conduit d'une bien drôle de façon. Comme la fois où je l'ai surprise, justement, avec mon oncle Rodolphe. Je ne suis pas certaine d'avoir bien compris ce qu'ils faisaient, mais à voir l'expression qu'ils ont eue quand ils m'ont aperçue... Je suppose que si j'étais arrivée quelques minutes plus tard, j'en aurais une meilleure idée, mais enfin. Excuse-moi, maman, de la calomnier ainsi. Je sais que tu n'aimes pas que j'aie de mauvaises pensées envers les autres, mais c'est plus fort que moi. Je me souviens que tu me répétais tout le temps:

–Si tu ne veux pas que les gens te jugent, ne les juge pas toi-même.

Je sais bien que tu avais raison quand tu me disais cela, mais de le mettre en pratique, c'est autre chose. Je me rappelle, aussi, que tu me disais:

–Quoi qu'il t'arrive dans la vie, peu importe les situations auxquelles tu seras confrontée, ne laisse personne te dicter ce que tu dois faire ou comment te comporter. Si, dans ton for intérieur, tu penses agir selon tes convictions les plus profondes, vas-y... tu ne regretteras jamais tes décisions.

Aujourd'hui, de me retrouver seule, d'avoir perdu mon guide dans la vie, je trouve ça injuste.

Maudit Bon Dieu! Je te hais.

LE 15 OCTOBRE 1933

Maman, maman! J'ai un secret à te confier.

Je suis amoureuse, je suis enfin amoureuse! Il est beau, si beau; il est intelligent, tellement gentil, il est... il a tout, quoi! Et comme professeur d'histoire, il est tellement intéressant. C'est le meilleur professeur que je n'ai jamais eu.

Je suis heureuse, mais en même temps, si malheureuse. Il ne me regarde pas. On dirait que je n'existe pas. Quand je m'approche de lui et que je réussis à attirer son attention, il me traite comme si j'étais une enfant. Mais Bon Dieu, j'ai treize ans, bientôt quatorze; dans certains pays, les filles se marient à douze ans. Je suis pourtant sérieuse et, en plus, je fais plus vieille que mon âge.

Et cette maudite Aline qui n'arrête pas de lui tourner autour... une vraie pieuvre! Des fois, j'ai l'impression qu'elle est prête à lui sauter dessus aux sus de tout le monde.

Et lui qui semble ne rien voir de son jeu.

Que dois-je faire, maman? Je t'en supplie... aide-moi?

LE 22 OCTOBRE 1933

Enfin, je vais avoir Georges à moi toute seule. J'ai peine à y croire!

Le cours venait à peine de se terminer, et Georges rangeait ses notes. J'attendais que la classe se vide. Prenant mon courage à deux mains, je m'approchai de son bureau et osai enfin lui demander:

–Monsieur Patenaude...

–Oui Marie-Pierre, que puis-je faire pour toi ?

–Est-ce vrai que vous êtes un joueur de piano émérite ?

–*Émérite est un bien grand mot. Disons plutôt que, si mes parents avaient eu l'argent nécessaire, j'aurais bien aimé continuer mon apprentissage pour voir jusqu'à quel niveau j'aurais pu me rendre. Je ne le saurai jamais, car maintenant, il est trop tard. Pourquoi me poses-tu cette question ?*

–C'est que j'ai su que vous donniez des leçons privées...

–Oui, c'est exact. Tu t'intéresses au piano ?

Il semblait surpris de mon intérêt. J'esquivai la question et avant que tout courage m'abandonne, je lui demandai plutôt :

–Combien demandez-vous pour vos cours ? Et puis-je m'y inscrire ?

–J'ignorais que tu aimais la musique à ce point. Combien ça coûte ? Cela dépend. Es-tu débutante ou souhaites-tu suivre des cours plus avancés ? Le prix diffère, et mon implication personnelle n'est pas non plus la même. J'ai des plages horaires de disponibles, alors... oui, tu peux t'inscrire ?

–Je suis débutante, mais j'ai vraiment le goût de m'investir à fond. Vous savez, les jeunes gens de ma classe sont si insipides. Je sens le besoin de me livrer à quelque chose de plus sérieux. Tino Rossi ou Mistinguett, très peu pour moi, merci.

–Les jeunes gens de ta classe ? Mais ils sont de ton âge. Et Tino et Mistinguett, c'est aussi de ton âge.

–Peut-être, mais je recherche autre chose. Je ne peux vraiment l'expliquer, mais j'ai comme un vide à combler.

–Bien, laisse-moi vérifier mon agenda.

Pendant qu'il s'exécutait, je me suis rapprochée plus près de lui. Jetant un coup d'œil par-dessus son épaule, je l'ai frôlé imperceptiblement. J'ai ressenti une telle sensation. J'ai cru perdre connaissance. J'espère m'être ressaisie à temps, avant de faire une folle de moi.

–Eh ! Bien Marie-Pierre, si cela te convient, je suis disponible les mardis en fin d'après-midi... disons à 16h30. J'aurais une heure à te consacrer. Mais avant toute chose, je me dois de t'aviser que je suis très exigeant envers mes élèves. Je m'attends à ce qu'ils suivent mes recommandations à la lettre, comme, par exemple, prendre quotidiennement le temps de faire les exercices que je leur impose ; et là-dessus, je suis intraitable. J'aime mieux t'en aviser tout de suite. Si cela t'effraie, vaut mieux ne pas s'aventurer plus loin.

J'ai failli crier de joie. Je lui ai sauté au cou, lui ai donné un bec sur la joue pour le remercier et, avant qu'il ne réagisse, je me suis enfuie en lui criant :

–Merci infiniment, Monsieur Patenaude, j'ai déjà hâte à mardi prochain.

Mon dieu, j'ai dû faire une folle moi ? Que va-t-il penser de moi ? Je n'oserai plus le regarder dans les yeux. Ah ! Que je suis malheureuse ! Je n'ai rien à lui apporter... jamais il ne voudra m'aimer.

DU CARNET DE GEORGES

Excellente journée, aujourd'hui. La petite Marie-Pierre, si timide, a enfin osé m'adresser la parole. Cela a dû lui prendre tout son courage. Voilà un certain temps, déjà, que je sentais

qu'elle désirait me demander quelque chose, mais jamais je ne me serais douté qu'elle souhaitait suivre des cours de piano. Je ne sais pas pourquoi, mais je ne la croyais pas du genre à s'intéresser à la musique.

En tout cas, à en juger par sa réaction, je lui ai vraiment fait plaisir. Et puis, ça m'aidera à arrondir mes fins de mois.

LE 29 OCTOBRE 1933

La semaine m'a paru tellement longue. Aujourd'hui, j'ai eu mon premier cours de piano. La journée avait pourtant très mal débuté.

À la fin des classes, je me suis approchée du bureau de Georges.

–Bonjour, Monsieur Patenaude. Vous êtes prêt ?

–Prêt ? Mais prêt à quoi ?

–Mes cours de piano, voyons. Vous n'avez pas oublié, j'espère ?

–Tes cours ? Oh la ! la ! Effectivement, j'avais oublié. Je m'en excuse profondément.

Comment expliquer ma déception ? J'ai failli éclater en sanglots. Moi qui avais rêvé à ce moment toute la semaine ! Comment avait-il pu oublier ?

–Mais ne t'en fais pas. Je n'ai rien d'autre de planifier, on peut donc y aller.

–Oh ! Merci, Monsieur Patenaude ! Je suis tellement contente. J'y ai pensé toute la semaine, j'ai tellement hâte, vous ne pouvez pas savoir !

–Alors, allons-y. Comme les cours se tiennent chez moi et que je demeure tout près, on va s'y rendre à pied.

–Chez vous ! C'est super. Allons-y !

J'étais tellement heureuse ; cela dut transparaître. Je sentis mon visage tourner au rouge écarlate. Maudit que je me déteste quand je rougis ainsi, ç'a l'air tellement bête.

DU CARNET DE GEORGES

Quand je repense à cette première journée de cours, la première image qui me vient à l'esprit c'est la moue qu'afficha Marie-Pierre quand je lui ai dit que j'avais complètement oublié ses leçons. J'ai même cru qu'elle allait fondre en larmes. Elle faisait tellement pitié. J'ai eu envie de la prendre dans mes bras pour la consoler, comme si elle avait été ma propre fille.

Fille que j'aurais pu avoir, d'ailleurs, si mon épouse n'avait pas accordé autant d'importance à sa silhouette. Au fil des ans, elle s'est éloignée. Elle ne pouvait résister au plaisir de sentir les hommes la regarder. Si bien, que la solution qui m'apparut la plus évidente fut de se séparer et de lui laisser le champ libre. Depuis, je vis seul et consacre tout mon temps à mes élèves. Je leur enseigne du mieux que je peux les matières prévues au programme, et surtout, je m'efforce de leur apprendre à devenir autonome en leur inculquant des valeurs que je juge essentielles, comme l'ouverture d'esprit, le respect d'autrui, la confiance en soi, etc.

Je crois être apprécié de mes élèves ; du moins, j'ose l'espérer. Et ma vie s'en trouve comblée.

LE 15 JUILLET 1934

Les cours réguliers étaient terminés et l'été battait son plein. Jamais, de mémoire d'homme, ne se souvenait-on d'un été aussi humide. Vu la saison estivale, les cours de piano avaient été déplacés en fin d'avant-midi, de façon à permettre à Georges de vaquer à ses occupations pour le reste de la journée. Tout se déroulait bien, sauf que Georges me traitait toujours comme si je n'étais qu'une élève parmi tant d'autres. Je trouvais cela tellement frustrant. Aujourd'hui, cependant, pour la première fois, les choses semblent avoir commencé à évoluer.

–Bonjour, Monsieur Patenaude, comment allez-vous ?

–Bien merci. Et toi, Marie-Pierre ?

–Oh ! Moi ça va. Enfin... si on veut.

–Si on veut ! Quelque chose qui ne fonctionne pas ?

–Oh ! Rien... ce n'est pas important.

Et le cours débuta. Comme d'habitude, je commençai par faire des gammes. Il apparut toutefois évident, pour Georges, que le cœur n'y était pas.

–Marie-Pierre ! Qu'y a-t-il ? Ça ne va pas ?

–Non, non ; ce n'est rien.

–Mais si, il y a quelque chose, c'est évident. Ton doigté est loin d'être le même qu'à l'habitude.

Quand il s'assied sur le banc, tout près de moi, et qu'il passa son bras autour de mon épaule, je crus défaillir.

–Allez, petite, insista-t-il, raconte-moi ce qui ne va pas. Je pourrai peut-être t'aider. C'est à la maison ? Tes parents t'ont réprimandée ?

–Non, ce n'est pas ça !

À cet instant, je ne pus retenir mes larmes plus longtemps et je me suis mise à sangloter sur son épaule. Je me sentais tellement stupide. Qu'allait-il penser de moi ? Quand je retrouvai enfin mes esprits, je lui racontai mon dilemme.

–Je suis tellement malheureuse. Mon père ne me comprend pas. Il ne tient aucunement compte de mes doléances et ne veut absolument pas reconnaître que je vieillis. J'aimerais qu'il me traite comme une adolescente et non pas comme une petite fille.

–Mais ton père agit sûrement ainsi parce qu'il t'aime, et non parce qu'il ne te comprend pas.

–S'il n'y avait que cela. Il y a, aussi, que je suis laide, que personne ne veut de moi, que j'ignore tout des garçons et que je suis stupide. Comme dit ma camarade Liliane : « Réveille-toi, Marie-Pierre ! »

–Mais voyons... que dis-tu là ? Tu n'es pas laide du tout. Au contraire, je te trouve d'une beauté resplendissante. Je suis convaincu que d'ici quelques mois, tous les garçons n'auront d'yeux que pour toi. Tu seras la reine de l'école.

Ce fut merveilleux. Ces paroles me réconfortèrent tellement. Sans compter que je me sentais drôlement bien, ainsi blottie contre lui. Si bien, que je ne voulais plus bouger de là.

–C'est vrai, Monsieur Patenaude, vous le pensez vraiment ?

–Bien sûr. Crois-moi... bientôt, tu feras l'envie de tous les garçons, ils se rueront à ta

porte pour avoir la chance de t'avoir à leur bras. J'ai une idée. Coupons court à ta leçon et profitons plutôt de cette belle journée d'été. Je suis plus que satisfait de ton évolution et je pense que tu mérites une récompense pour tous ces efforts.

Il me prit la main, m'aida à descendre du banc, me fit tourner telle une ballerine et m'accompagna à la porte. Il était si galant. Rien à voir avec tous ces garçons stupides qui ne pensent qu'à vous tripoter.

–Je te donne congé. Amuse-toi, ma belle.

–Merci, Monsieur Patenaude, merci pour tout !

Juste comme il s'apprêtait à fermer la porte, je me suis retournée et me blottis de toutes mes forces contre lui. J'aurais voulu l'étreindre ainsi plus longtemps, mais à la place, je m'enfuis à vive allure, sans me retourner, trop gênée pour pouvoir soutenir son regard.

–Mon Dieu que je l'aime.

DU CARNET DE GEORGES

Les cours de Marie-Pierre se déroulent à merveille. Elle s'avère être une excellente élève. Elle fait preuve d'un certain talent, de beaucoup de discipline et de persévérance. Il est encore trop tôt et je garde mes observations pour moi, mais le moment venu, je devrai discuter de son avenir avec ses parents.

Aujourd'hui, elle a été ponctuelle, mais moins souriante ; je décelai un petit je-ne-sais-quoi que j'étais incapable de définir.

Comme la saison estivale battait son plein, j'avais déplacé les cours en fin d'avant-midi, de façon à lui permettre de profiter de ses après-midi. Elle en était à ses réchauffements, quand je réalisai que quelque chose clochait vraiment. Je m'assis près d'elle et quand je lui demandai ce qui n'allait pas, elle se blottit dans mes bras et se mit à pleurer à chaudes larmes. Comment réagir ? Quoi faire ? J'étais complètement dépourvu. Il m'a semblé, cependant, que le moment était important pour elle. Je pris donc la décision de ne rien bousculer.

Un certain temps passa et elle ne bougeait toujours pas. Alors qu'elle était toujours blottie contre moi, je pouvais sentir toute la chaleur que dégageait son corps. J'en fus secoué. Je tentai de me dégager, mais ... :

–Non ! Monsieur Patenaude, s'il vous plaît, ne me laissez pas. Je me sens si seule.

Elle m'apparut si triste, que je n'eus pas le courage de me dégager. Autant je me sentais à l'aise devant les différentes situations qui survenaient en classe, autant, en ce moment, me suis-je senti dépassé. Ne voulant pas perdre sa confiance, je ne fis rien pour la repousser et lui demandai de nouveau ce qui n'allait pas.

Par chance, ce n'était que des enfantillages. Son père ne l'aimait pas, personne ne la comprenait, elle se sentait seule et se trouvait laide. Quel enfant, à l'orée de l'adolescence, se trouve beau ? Quant à son père, il venait probablement de la réprimander. Je patientai un peu et, après quelques instants, l'aidai à se lever. Croyant que c'était un bon moment pour la récompenser, je lui donnai congé. De toute façon, j'étais plus que satisfait de son évolution. Je lui fis part de mes commentaires et ç'a eu l'effet de lui faire retrouver le sourire.

Je la raccompagnai à la porte et, juste avant de partir, elle se blottit de nouveau contre

moi. Je fus de nouveau frappé par la chaleur qui se dégageait de son corps. C'était comme si... impossible, voyons... elle est trop jeune, trop innocente.

Ce soir, avant de sombrer dans le sommeil, je ne pus m'empêcher de ressasser les événements de la journée. Je me remémorai la douce chaleur de son corps et me surpris à penser que si elle était un peu plus âgée...

–Voyons, Georges ! C'est une enfant. Tu pourrais être son père. S'il te plaît, secoue-toi, mon vieux.

LE 31 JUILLET 1934

Je me trouvais à quelques pas de la maison de Georges quand je le vis, assis sur sa galerie, sirotant une bière. Un calme désarmant se dégageait de sa personne. Je me sentais de plus en plus attirée vers lui.

–Bonjour, Monsieur Patenaude. Comment allez-vous ? Belle journée, n'est-ce pas ?

–Bonjour Marie-Pierre. Effectivement, superbe journée. Une chaleur un tantinet suffocante, mais pas assez pour s'en plaindre. Viens t'asseoir, le temps que je termine ma bière.

Du revers de la main, il m'invita à le rejoindre. Je sautai à ses côtés. Cela donna un balan à la causeuse, de sorte que Georges renversa quelques gouttes de bière sur sa cuisse.

–Ho ! Je suis désolée. Excusez-moi. Encore une fois, je n'ai pas pensé plus loin que le bout de mon nez.

–Ne t'en fait pas avec ça, Marie. Un accident, c'est juste un accident.

–C'est gentil de votre part. Merci, Monsieur Patenaude. Comme toujours, vous trouvez les mots justes pour ne pas me rabaisser. Chez moi, c'est tout le contraire. Mon père m'a baptisée, tenez-vous bien... «Marie-Pierre, les mains pleines de pouces» et il ne rate jamais une occasion de m'affubler de ce quolibet. Quand il le fait devant mes amis, je me morfonds tellement ! J'en suis venue à craindre de prendre quelque initiative que ce soit, redoutant de trop gaffer. J'aimerais tellement qu'il me prenne dans ses bras, qu'il m'embrasse et qu'il me console ; comme vous l'avez fait la semaine dernière. Je suis partie d'ici dix fois plus légère et le cœur battant. C'est tellement plus enivrant comme sentiment.

–As-tu parlé de cela à ton père ?

–J'ai essayé une fois ou deux, mais à chaque occasion, il change de sujet. La plupart du temps, il m'évite. Il ne me regarde pratiquement jamais dans les yeux. C'est comme si je n'existais pas. J'ai l'impression qu'il me tient responsable de la mort de ma mère et qu'il n'attend que le jour de mes dix-huit ans pour me montrer la porte. Je ne serai ainsi plus là pour lui rappeler sa triste réalité.

–Ta mère est morte ? J'ignorais. Je suis désolé.

–Ce n'est rien, vous ne pouviez pas savoir.

Le silence s'immisça furtivement. J'attendis un moment, espérant qu'il engage la conversation, puis comme il n'en fit rien, de guerre lasse, j'enchaînai :

–Vous savez, Monsieur Patenaude, ce qui me manque le plus, c'est de ne plus pouvoir parler à ma mère. J'ai un tas de questions qui se bousculent dans ma tête, mais jamais de réponses. J'ai fait une tentative, l'été dernier, auprès de ma tante Paulette, la sœur de mon père. Mais encore une fois j'ai essuyé un échec. Il faudra bien qu'un jour j'aie des réponses à toutes

ces questions. Je ne peux surtout pas me fier à mes amies. Quand on parle ensemble, les filles, il se dit tellement de choses plus contradictoires les unes que les autres. J'ai l'impression que plusieurs inventent ce qu'elles prétendent être des vérités pour se montrer plus intéressantes ; elles jouent aux expérimentées, aux initiées, et ça ne me donne pas vraiment confiance.

–Si tu le veux, je peux peut-être t'aider, moi, Marie-Pierre.

–Vous feriez ça pour moi ? Mais c'est super, ça !

Après un autre court silence, je me risquai à lui lancer une première question.

–Comme vous me l'avez si gentiment offert, j'aimerais vous demander votre opinion sur un sujet délicat. Depuis quelque temps déjà, je ressens de drôles de sensations dans le bas du ventre. J'en ai parlé à Dominique, ma meilleure amie, et elle m'a avoué qu'elle aussi avait les mêmes sensations. Elle était plus ou moins certaine de ce dont il s'agissait. Ce qu'elle en comprenait, elle le tenait d'une conversation qu'elle avait surprise entre deux filles. Elle avait cru comprendre que c'était une indication qu'on était enceinte. Ça m'a tellement fait peur. S'il fallait que j'annonce à mon père que je suis enceinte, je pense qu'il me tuerait.

–Pauvre petite. Tu n'as rien à craindre. Ce n'est que la nature qui se développe en toi.

–La nature ?

–Tôt ou tard, aussi bien pour les hommes que pour les femmes, vient le jour où les sensations sexuelles s'expriment avec plus d'intensité. Quand nous sommes nouveaux nés, le fait de téter le sein de sa mère représente la seule expression de notre sexualité. Plus tard, quand on est enfant, les caresses et les étreintes de nos parents constituent d'autres expressions du même genre. Mais quand l'adolescence se pointe à l'horizon, là ce sont nos parties reproductives qui se manifestent. Les sensations que tu ressens au bas du ventre en sont les balbutiements.

–Mais c'est embêtant.

–Pourquoi est-ce embêtant ?

–Parfois, ce n'est pas si mal. Exemple: quand on joue à la cachette et que je me retrouve cachée avec un garçon, il m'arrive d'éprouver ces sensations. La plupart du temps, cela ne dure pas longtemps ; de toute façon, ils ne pensent qu'à nous embrasser ; je trouve ça tellement dégueulasse, que ça vous change vite les idées. Mais en d'autres occasions, ces sensations persistent.

–Ah bon ! Et quand cela se produit-il ?

–Souvent, c'est le soir quand je suis au lit et que j'ai de la difficulté à m'endormir. J'ai parfois ces pulsions et là, je n'arrive pas à m'en débarrasser.

–À quoi penses-tu quand tu as ces sensations ?

–La plupart du temps, je pense à un prince charmant qui vient me secourir et me libérer de cette vie ennuyeuse pour m'emmener dans son royaume. Il me prend dans ses bras et me tient bien fort tout contre lui pour me protéger. Là, le malaise persiste ; il se fait de plus en plus intense et envoûtant.

Ce que je ne pouvais lui avouer, c'est que depuis que j'avais commencé mes cours de piano, mon prince charmant... c'était lui. C'est dans ses bras que je m'envolais de plus en plus souvent.

–Dans ces occasions, que font tes amies ? Leur as-tu demandé ?

–Ça, non ! Elles en profiteraient pour se moquer de moi. J'en ai parlé à Dominique, comme je vous le disais plutôt, mais elle ne sait pas elle non plus. La seule explication qu'elle

m'a fournie, elle la tenait d'une fille plus âgée qu'elle. Celle-ci lui avait dit que la meilleure chose à faire, dans ces moments, c'était de se masturber. Semble-t-il que cela met un terme aux sensations et que ça nous comble de plaisir.

–Ah bon ! Et la masturbation, c'est quoi pour toi ?

–Je ne suis pas certaine, mais jamais je n'essaierai ; j'ai bien trop peur de mourir et d'aller en enfer.

–Comment ça mourir et aller en enfer ?

–C'est ce que le curé dit quand il vient nous sermonner en classe. Il insiste plus spécifiquement quand il s'adresse aux garçons, mais il dit que c'est tout aussi vrai pour les filles.

–Pauvre petite. C'est totalement faux. La masturbation ne fait pas mourir. Même que dans certains cas, c'est bénéfique. Ça peut effectivement nous libérer de la tension sexuelle qui nous assaille à l'occasion.

–Ah oui ! Mais comment fait-on ?

La sonnerie du téléphone retentit à cet instant. Lorsque Georges se précipita à l'intérieur pour répondre, je le suivis.

–Allo ! Oui, c'est bien moi. Monsieur Ostiguy ! Bonjour. Vous allez bien ? Oui, moi de même, merci. Marie-Pierre ? Oui, elle est ici. Vous voulez lui parler ? Avec plaisir, je vous la passe à l'instant.

Quand Georges me remit le combiné, je devins aussitôt nerveuse.

–Allo ! Papa ? Qu'y a-t-il ? Que je rentre immédiatement ! Mais mon cours n'est pas terminé.

Je me gardai bien de lui avouer qu'il n'avait pas encore commencé. Je me méfiais trop de l'interprétation qu'il ferait d'un tel aveu.

–Bon, bon. Ne te fâche pas, j'arrive.

Débinée, je raccrochai le combiné. Me retournant vers Georges, je lui dis :

–Je suis désolée de vous avoir fait perdre votre avant-midi, mais je dois malheureusement y aller.

–Ne t'en fais pas, voyons. Ton père a sûrement une bonne raison pour t'appeler. Avant que tu ne partes, j'aimerais te dire que ça me fait vraiment plaisir de voir la confiance que tu me portes. Je l'apprécie énormément.

–C'est vrai ? Vous ne me trouvez pas insipide ?

Je lui sautai au cou, lui fit une intense étreinte, l'embrassai et décampai avant qu'il n'eût le temps de réagir. Mon premier baiser sur la bouche ; maman, je suis si heureuse.

DU CARNET DE GEORGES

Je sirotais une bière, assis sur le perron, en attendant Marie-Pierre, quand je la vis tourner le coin de la rue. Elle portait une très jolie robe d'été, légère, d'un bleu azur qui s'harmonisait à merveille avec le bleu de ses yeux. Ses cheveux blonds étaient relevés en queue de cheval qui se dandinait d'un côté à l'autre à chacune de ses enjambées, et son sourire était éclatant.

Il faisait tellement beau, que je l'invitai à se joindre à moi, le temps de finir ma bière.

Quand elle s'installa sur la banquette, je renversai quelques gouttes sur le haut de ma cuisse. Pauvre elle, elle en fut si confuse.

—Ce n'est rien, Marie-Pierre. Un accident ce n'est jamais planifié. Ne t'en fais pas avec ça.

Quand elle me raconta comment son père réagissait dans ces moments, cela m'aida à mieux comprendre ses maladresses. Elle manquait douloureusement de confiance en elle. De plus, sa pauvre mère étant décédée, il n'y avait personne pour faire contrepoids.

—Je n'ai personne à qui parler. Et toutes ces questions qui restent sans réponses, me dit-elle.

Ce fut plus fort que moi et je me proposai pour agir à titre de confident. J'ignore ce qui m'a pris, d'autant plus que je ne connais rien aux filles. Il y a eu mes sœurs, bien sûr, mais dans mon temps, tout ce qui concernait les choses de filles était discuté secrètement entre mère et fille, jamais en public et encore moins devant un mâle de la maisonnée.

Par contre, j'avais touché une corde sensible, car Marie-Pierre sauta immédiatement sur l'occasion. J'ignorais cependant, à ce moment, dans quoi je m'étais impliqué. Au début, les questions étaient plutôt innocentes, mais quand on en vint à parler de masturbation, alors là, je suis pratiquement tombé en bas de ma chaise. Je ne m'attendais vraiment pas à aller aussi loin. Elle me semble si jeune.

Par chance, le téléphone sonna ; c'était son père qui appelait. J'étais tiré d'embarras... pour le moment, à tout le moins. Mais ce n'est que partie remise, j'en suis convaincu.

J'ai remarqué la joie dans ses yeux quand je lui ai dit que j'étais honoré de la confiance qu'elle me témoignait. Le pire, c'est que je suis effectivement content de jouer ce rôle auprès d'elle.

Je fus cependant pris de court quand elle me sauta au cou, m'étreignit de toutes ses forces et me donna un baiser sur la bouche. Je suis resté figé comme un héron guettant sa proie. Quand je suis sorti de ma torpeur, elle était déjà partie. Tout ça était bien innocent ; alors pourquoi me suis-je senti troublé ?

Faudra que j'en parle à Gertrude. De toute façon, voilà une mèche que je ne l'ai pas vu, celle-là.

LE 1^{er} AOÛT 1934

Quelle nuit d'enfer ! Je n'ai pas fermé l'œil de la nuit. Je n'ai fait que penser à Georges. Par moment, je pouvais sentir la chaleur de son corps, la douceur de ses lèvres, comme lorsque je l'ai étreint et embrassé, hier. Plus je pensais à lui, plus j'éprouvais des sensations. J'avais une terrible envie de me caresser.

N'en pouvant plus, je glissai mes mains sous la couverture et les laissai doucement survoler ma poitrine. Le mince tissu de mon pyjama ne m'empêchait pas de sentir mes mamelons se durcir. J'avais de petits seins, surtout si je les comparais à ceux de Dominique, mais ils remplissaient aisément chacune de mes paumes. À les caresser ainsi, j'eus l'impression qu'ils devenaient plus fermes. C'était la première fois que je les explorais. Mais ce faisant, les sensations au bas du ventre s'accrochèrent.

Plus mon esprit focalisait sur mes sens, plus mon désir de me caresser croissait. Ma conscience, elle, par contre, n'arrêtait pas de me répéter de cesser ces activités, que je n'avais pas le droit, que je commettais un péché, un péché mortel, de surcroît. Mon subconscient tentait bien de me raisonner, mais mon désir était plus fort.

Tout en vivant ce combat intérieur, je descendis doucement mes mains jusqu'à mon ventre. Je n'osais pas aller plus loin. J'étais totalement incapable de trouver le sommeil et je pensais de plus en plus à Georges. Je m'imaginai dans ses bras, son corps tout chaud sur le mien. Sans même m'en rendre compte, mes mains s'étaient faufilees jusque sous le bas de mon pyjama. À travers ma petite culotte (papa me défendait de coucher sans), je frôlai le poil de mon pubis. J'eus immédiatement une poussée de chaleurs et plus que jamais, j'étais mortifiée entre le désir de continuer et celui de ne pas pécher.

Je passai d'abord un doigt sous ma culotte pour effleurer le poil de mon triangle, puis je baissai ensuite ma main encore un peu plus loin et la déposai délicatement dans mon entrejambe. Quelle chaleur il s'en dégagait ; c'était incroyable. Je me tournai tout doucement du dos au ventre et ce faisant, ma vulve exerça une pression plus perceptible dans ma paume. J'étais pris d'un tel remords, que je la retirai aussitôt, avant de perdre tout contrôle. Je restai ainsi, sans bouger, tentant à nouveau de trouver le sommeil. Mais ce dernier ne venait toujours pas et je ressentais encore et toujours ces sensations.

Je plaçai alors mes mains de chaque côté de mes hanches, résistai pendant ce qui m'apparut une éternité, mais vidée de toute volonté, j'entrouvris les jambes et déposai mes mains entre mes cuisses, qui se refermèrent comme des étaux.

Dieu que la sensation fut forte ! J'eus comme une décharge électrique en plein cœur ; jamais je n'avais ressenti quelque chose d'aussi fort. Je me recroquevillai, et roulai d'un côté à l'autre pendant que mes mains bougeaient entre mes cuisses... je mordillais ma couverture et trépisnais.

Je n'entendis pas la porte de ma chambre s'ouvrir. Quel retour à la réalité ! C'était papa. Quand il me vit, il se précipita vers mon lit, tira la couverture à mes pieds et avant même que j'aie eu le temps de bouger me lança :

–Marie-Pierre ! Marie-Pierre ! Que fais-tu là ? Maudite cochonne ! Comme ta mère... t'es pareille à ta mère. Je le savais. Tu vas finir comme elle, en enfer. Ne sais-tu pas que c'est un péché mortel ?

Au même moment, il me saisit par un bras, me jeta au pied du lit et commença à m'administrer la pire volée de ma vie. Plus il fessait, plus il s'encourageait. Dans sa rage, j'ai même cru l'entendre prononcer le nom de maman. Du coup, je réalisai que c'est sur elle qu'il avait toujours voulu fesser, mais sans jamais oser le faire. À un moment donné, il était comme perdu, ce qui me fit peur. Par chance, il reprit ses esprits et quitta ma chambre sans rien ajouter. J'ai pleuré toute la nuit. J'avais le corps meurtri et pire encore, il m'avait intérieurement marquée au fer rouge.

Maman, j'ai besoin de toi. Viens me chercher, je t'en prie.

LE 2 AOÛT 1934

Ce matin, avant la célébration de la messe, je suis allée me confesser. Mal m'en prit. Je suis tombée sur monsieur le curé. Quand je lui ai dit que j'avais commis un péché mortel, j'ai eu droit à toutes sortes de questions et à tout un sermon.

—Combien de fois t'es-tu adonnée à ces attouchements ? Était-ce seule ou avec d'autres ? As-tu la ferme conviction de ne plus recommencer ?

Et patati et patata...

Je suis sûrement la plus mauvaise fille du quartier, si j'en juge par la pénitence à laquelle j'ai eu droit ! Deux chemins de croix et deux chapelets ; je ne suis pas prête de l'oublier, celle-là.

Crois-moi, maman, j'ai eu ma leçon. Je ne recommencerai plus. Si je veux te rejoindre au ciel, monsieur le curé m'a bien spécifié que je devais rester pure jusqu'au jour de mon mariage.

Et comme je tiens trop à te retrouver, c'est fini pour moi.

Maman ! Je t'aime et tu me manques.

DU CARNET DE GEORGES

Hier, j'ai téléphoné à Gertrude. Après les bavardages habituels, je lui ai fait savoir que si elle avait des disponibilités, j'aimerais bien la voir. Je désirais solliciter son opinion sur certains sujets.

—*Ça me fera le plus grand des plaisirs, mon vieux.* Es-tu disponible demain ? Oui ! Super ! Viens souper à la maison, on y sera tranquille.

Le rendez-vous fut donc convenu. Quand je me remémore ma première rencontre avec Gertrude, je peux aujourd'hui en rire de bon cœur. Mais sur le coup, ce fut une tout autre histoire.

Elle est entrée dans ma vie quelques mois après le départ de Solange, ma femme. Ça s'est passé dans un bar où nous avons tous les deux été invités pour fêter l'anniversaire d'un ami commun. Au premier coup d'œil, aussi bien pour Gertrude que pour moi, il n'y eut aucune attirance physique entre nous. Mais à part nous, tous les autres invités étaient en couple. Elle était veuve, moi séparé, donc disponibles. Comme elle était psychologue et moi enseignant,

nous nous sommes découvert des sujets d'intérêt commun. Le bon vin aidant... Enfin bref, on termina la soirée chez elle.

Nos échanges sexuels furent un total fiasco. Ni l'un ni l'autre n'avons par la suite ressenti le besoin d'en reparler, tout comme nous n'avons jamais renouvelé l'expérience. Nous devînmes plutôt d'excellents amis. Depuis, on se voit à intervalles irréguliers. Puisque notre dernière rencontre remonte à quelques mois, nous avons hâte de nous revoir, question de faire un peu de rattrapage.

À l'heure du rendez-vous, je sonnai à sa porte, perdu dans mes pensées.

—Bonsoir, George ! Comment vas-tu ? Contente de te revoir. Alors ! Tu entres ? Tu ne vas quand même pas passer la soirée sur le perron ?

Je sursautai, ce qui nous fit bien rire.

—Hé bien ! Tu étais vraiment loin dans tes pensées, mon vieux. Allez viens, Einstein, t'auras le loisir de tout raconter à maman.

Comme je la connaissais, elle avait sûrement déjà réalisé que quelque chose me tracassait. Elle savait donc que quelque part durant la soirée, le chat sortirait du sac.

Excellente cuisinière, elle nous avait concocté un bon petit gueuleton. Tout au long du repas, nous nous sommes limités aux échanges de potins. «As-tu eu des nouvelles d'un tel ? Comment va une telle ? Sais-tu que...» Après le café et le dessert, elle m'offrit un digestif et on se dirigea vers le balcon. La soirée était merveilleuse et pour moi, c'était de loin le plus beau moment de la journée. Au début d'août, les journées étaient souvent suffocantes, au contraire des soirées qui une fois le soleil couché, devenaient vraiment exquises.

Quand le silence s'installa, Gertrude prit bien garde de ne pas le briser, son expérience lui ayant appris que tout vient à point à qui sait attendre. Or, puisque j'étais venu pour bénéficier de ses conseils, je ne pouvais quand même pas retourner chez moi bredouille. J'entrepris donc la conversation.

—Gertrude, j'aimerais solliciter tes conseils.

—Avec plaisir, mon vieux, que puis-je faire pour toi ?

—Ce n'est pas grand-chose, tu sais, mais je voudrais bénéficier de ton expérience pour les choses féminines.

—Vas-y, je t'écoute.

Je commençai donc par lui expliquer ce qui me liait à Marie-Pierre. Je lui racontai tout, de notre première rencontre, jusqu'à la dernière. Ensuite, je lui dis que la petite m'avait confié qu'elle entretenait une relation difficile avec son père et que sa mère était décédée. Bref, je n'omis aucun détail, sauf ce qui s'était déroulé au cours des derniers jours. Je ne trouvais pas pertinent, pour le moment, de partager ces dernières informations avec elle.

—Écoute, Georges... il m'apparaît évident que la petite, comme la plupart des jeunes filles de son âge, a un avide besoin de comprendre le pourquoi des transformations qu'elle vit. Elle ressent des choses et ne peut se les expliquer. De plus, elle a besoin d'une confidente ou d'un confident. Peut-être plus d'un confident que du contraire, car elle t'a choisi toi. Là-dessus, je suis presque certaine de ce que j'avance ; elle t'a choisi, et je ne crois pas que cela soit dû au hasard. Je pense qu'elle sait très bien ce qu'elle fait. Ça ne m'étonnerait pas, étant donné la relation difficile qu'elle entretient avec son père, qu'elle ait une attirance pour toi. As-tu ressenti, à une occasion ou à une autre, une indication en ce sens ?

Je n'ai pas répondu immédiatement. Cette hésitation dut lui permettre de saisir le dilemme qui m'habitait. Puis je finis par lui dire:

–Non, je n'ai rien perçu de tel. Elle se comporte toujours correctement. À part cette curiosité insatiable qui l'anime, je ne vois rien d'autre.

Pauvre imbécile, je n'ai pas saisi la perche qu'elle me tendait. C'était un piège, j'en suis sûr, et j'ai sauté dedans à pieds joints.

–Eh bien! C'est au moins ça. Sinon, mon vieux, tu serais dans de beaux draps. Une jeune fille à l'aurore de sa sexualité qui a une attirance pour un mâle plus mature peut devenir machiavélique, et cela, sans même s'en rendre compte. Mais puisque ce n'est pas le cas, il n'y a pas à s'en faire. N'est-ce pas, Georges?

Je me mourais d'envie de m'ouvrir, mais pour le moment, je ne le pouvais pas ou ne le voulais pas.

–Une chose est certaine, tu as gagné sa confiance... ne perds jamais ça de vue. Cependant, cela comporte une grande part de responsabilités. Le fait que tu sois un adulte, dans une situation d'autorité, que tu aies été son professeur et que maintenant tu lui donnes des cours de piano te place dans une position d'ascendance sur cette jeune fille. Il y a un aspect *légal de rattaché à cet état de fait*. *Si* il fallait que quelque chose arrive, que ce soit uniquement dans la tête de la petite, ou que quelqu'un en soit informé ou même le soupçonne, cela pourrait te mettre dans une situation extrêmement fâcheuse. Alors je t'en prie, fais bien attention.

–Je sais, je suis bien conscient de ce fait, mais que puis-je faire? Je ne peux tout de même pas l'abandonner? Pour la première fois de sa vie, depuis le décès de sa mère, elle a quelqu'un à qui se confier. Qui sait ce qu'elle ferait si je cessais mes cours, par exemple? Elle pourrait se replier sur elle-même dans un silence dévastateur ou *même, se confier* au premier venu qui lui prodiguerait n'importe quel conseil sordide.

–Je pense effectivement que tu as raison, répliqua Gertrude. Mais je peux peut-être t'aider. Pourquoi ne pas provoquer une rencontre avec elle? Je pourrais me faire une meilleure idée et mieux te conseiller.

–Pas de psychanalyse, s'il te plaît. On discute entre amis. J'aimerais en rester à ce niveau-là, ça te va?

Le ton que j'avais utilisé ne laissait place à aucune équivoque et je le regrettais déjà. La discussion était close. Je me levai, prétextant un rendez-vous pour le déjeuner du lendemain, et quittai Gertrude en la remerciant pour l'excellent repas et ses bons conseils.

–Fais quand même attention, me prévint-elle, et surtout, si tu ressens le besoin d'en reparler à nouveau, s'il te plaît, n'hésite pas et appelle-moi.

–Je n'y manquerai pas, merci encore et à bientôt.

LE 9 AOÛT 1934

Aujourd'hui, je ne sais pourquoi, mais j'étais anxieuse avant d'arriver chez Georges. Quand j'ai tourné le coin de la rue, je l'ai vu sur le balcon. Il m'attendait. Je m'assieds près de lui et engageai immédiatement la conversation:

–Bonjour, Monsieur Patenaude, comment allez-vous? Je suis contente d'être enfin ici. Vous m'avez manqué.

–Moi aussi tu m'as manqué, Marie-Pierre.

–C'est vrai? Vous ne pouvez pas savoir comment vous me faites plaisir quand vous me dites ça! Je me sens tellement bien quand je suis avec vous.

–Regarde-moi un peu, toi... T'as quelque chose de changer.

Je sautai en bas de la causeuse et tournoyai sur moi-même, heureuse de mon effet, tout en pensant: «C'est pour toi, mon chéri, que je me suis mise belle. Je suis contente que ça te plaise».

–D'abord tes cheveux, enchaîna-t-il. Mais oui, la petite queue de cheval a disparu. Ensuite cette robe... c'est la première fois que je la vois, non? Il y a autre chose, aussi. C'est quoi, donc? Le maquillage! Tu t'es maquillée. Mais tu as l'air d'une vraie jeune fille. Ce que tu es jolie! Tu vas en faire saliver, des garçons, habillée ainsi. Et que nous vaut l'honneur?

J'avais le goût de lui crier: «Tu ne vois pas que c'est pour toi, idiot!» Mais je lui dis plutôt:

–Je suis invitée à un party chez Dominique après mon cours, alors...

Il brisa immédiatement l'atmosphère en répliquant:

–Alors, trêve de bavardages. Entrons et commençons le cours. Plus tôt on aura terminé, plus tôt tu seras libérée. Surtout, qu'à ta dernière visite, tu n'as pas eu de leçon. On ne peut donc se permettre de rater celle-là. J'espère que tu as bien travaillé tes gammes, au moins?

Il ne remarqua même pas mon désappointement. Une fois au salon, je me mis au piano et commençai mes gammes de réchauffement. Tout alla bien. Georges n'arrêtait pas de me féliciter. Plus il me complimentait, plus je performais. Il me fit attaquer une pièce qui renfermait de nouvelles difficultés que je surmontai presque du premier coup. Il ne tarissait pas d'éloges. Je me sentais tellement bien qu'une heure et demie passa sans que ni l'un ni l'autre ne s'en aperçoive. C'est Georges qui enfin, le réalisa.

–Oups! Tu as remarqué l'heure qu'il est? Tu as déjà une demi-heure de retard... Vite, je ne voudrais pas que ton père te réprimande.

–Pas de problème, j'ai tout mon temps. Je l'ai avisé qu'après le cours, j'irais directement chez Dominique.

Je me gardai de lui dire que j'avais avisé Dominique de trouver une excuse si jamais mon père téléphonait chez elle.

–Super. Comme tu as si bien travaillé, prenons un petit repos. Prendrais-tu une limonade?

–Oh oui!

Georges se dirigea alors vers la cuisine; je le suivis et offris de faire le service.

–D'accord. Pendant que tu nous prépares les verres, que tu trouveras derrière la deuxième porte d'armoire à ta gauche, je nettoie les chaises sur le patio. Par une si belle journée, on va siroter notre jus à l'extérieur.

–Bonne idée. Allez-y, j’apporte le tout.

Une fois les verres bien remplis, je sortis le rejoindre. Or, son maudit patio se trouve à l’extrémité du terrain ou presque. J’avais tellement peur de renverser les verres, que je vins tout en sueur. Par chance, tout se passa bien. Une fois arrivée, je lui offris son verre et m’assis sur la chaise en face de lui. Nous étions installés à l’ombre d’un grand chêne, ce qui nous permettait d’être à l’abri du regard des curieux. C’était fantastique ! Je profitai du moment pour sauter sur l’occasion.

–Monsieur Patenaude ! La semaine dernière, vous vous souvenez, vous m’avez dit que vous m’expliqueriez, pour la masturbation. Vous ne pensez pas que l’occasion s’y prête bien ?

Il me sembla devenir mal à l’aise, mais je ne lui donnai pas la chance de se dérober. Il commença par me dire que la masturbation consistait à se faire du bien en caressant nos organes sexuels.

–Non, mais... franchement, ça, je le sais ; mais à entendre mes amies, il y a beaucoup plus que ça. Et monsieur le curé qui n’arrête pas de nous dire que nous irons en enfer si on se masturbe... il doit vraiment y avoir quelque chose de plus grave.

Georges enchaîna en m’expliquant que ce qui procurait souvent plus de plaisir aux femmes, c’était de froter son clitoris, qu’il était facile à découvrir et que le simple fait de l’effleurer procurait une sensation beaucoup plus intense.

Je voulus continuer et obtenir plus de précision, mais il coupa soudainement court à notre conversation. Il avait oublié un rendez-vous et m’offrit de me raccompagner à la porte. Une fois dans l’entrée, c’est tout juste s’il ne m’a pas foutue dehors. Je n’ai pas pu l’embrasser ou même lui faire l’accolade.

Maudit qu’il me frustre, des fois !

DU CARNET DE GEORGES

À la fin du cours, comme elle avait superbement bien travaillé et qu’elle n’était pas pressée, j’offris à Marie-Pierre de prendre un jus au jardin. Je sortis nettoyer les chaises, pendant qu’elle versait les verres, et attendis son arrivée. Je la vis sortir de la cuisine le cabaret à la main. Elle était si préoccupée par ses faits et gestes, craignant probablement de faire une gaffe, qu’elle ne remarqua jamais que je l’observais. Je la regardais marcher, légère, sans protection, avec ses allures de biche. C’est d’ailleurs le sentiment que j’ai eu. J’avais l’impression d’être tapi dans un buisson et d’épier une jeune biche fragile et sans appréhension. Pas surprenant qu’on ait envie de la prendre dans ses bras pour la protéger.

Elle était vraiment jolie. Souvent, à cet âge, les filles grandissent plus vite que les garçons, ce qui fait que leur corps commence à prendre forme plus tôt. Elle était assez grande et avait probablement déjà atteint sa taille d’adolescente. Ses seins pointaient légèrement ; petits, mais présents. Quand elle passa devant le soleil, j’entrevis le triangle entre ses cuisses. C’est seulement alors que j’ai réalisé qu’elle était nue sous sa robe. Du coup, j’eus un pincement au cœur et me sentis rougir. Comme elle arrivait à mes côtés, j’espérai fortement qu’elle n’ait rien remarqué. Je chassai de moi ces idées et l’aidai à déposer le cabaret sur la table.

–Bravo, Marie-Pierre ! Comme une grande.

–Mais je suis une grande ; je ne suis plus un bébé, vous savez.

Oups, je venais de commettre une erreur.

–C’est vrai, excuse-moi.

–De rien. Maintenant, Monsieur Patenaude, si on parlait de la masturbation... la dernière fois, vous m’avez dit que vous alliez m’expliquer.

Elle avait décidément de la suite dans les idées. J’essayai de lui dire que je n’étais peut-être pas la meilleure personne pour l’entretenir sur ce sujet, mais sa réaction me convainquit de ne pas la laisser tomber. À ses yeux, j’étais vraiment son unique personne ressource ; j’étais pris au piège. Les détails que je lui fournis eurent l’air de lui convenir. Mais notre conversation me permit de réaliser à quel point l’Église catholique était bornée. Quels mensonges ils racontent à ces jeunes ! Comme le fait de leur dire qu’ils iront en enfer s’ils se masturbent. S’ils continuent ainsi, ils vont complètement perdre leur confiance et vider les églises de leur présence. Ce n’est pas mon problème, mais quand même...

Au fur et à mesure que la conversation avançait, je la sentis frémir sur sa chaise ; son regard avait changé. Je devenais mal à l’aise et l’atmosphère devenait lourde. Il était donc temps de mettre fin à notre échange. Prétextant un autre rendez-vous, je coupai court à la discussion. Je la reconduisis à la porte tout en m’assurant de garder mes distances.

Je vais devoir relancer Gertrude, même si ça me convient plus ou moins.

LE 10 AOÛT 1934

Je me suis réveillée fatiguée, ce matin. Pas surprenant, je n'ai presque pas fermé l'œil de la nuit.

Hier, une fois au lit, je me mise à penser à ce que Georges m'avait confié en après-midi. Il avait vraiment attisé ma curiosité. Aussi, j'eus rapidement le goût d'explorer, de savoir. Cette fois, cependant, j'attendis que papa aille se coucher, ce qui m'apparut une éternité. On aurait dit qu'il le savait, qu'il le faisait exprès. Lorsqu'il ouvrit la porte de ma chambre pour y jeter un coup d'œil, je demeurai immobile, simulant d'être endormie. Quand enfin il referma la porte, je me sentis soulagée et me tournai sur le dos.

Rapidement, j'eus envie de me caresser. Sauf que j'étais toujours aussi torturée. Torturée entre ma conscience qui me disait non, et mes sens, qui, tout en éveil, me disaient: «Mais vas-y! Pourquoi te sentir si mal?» Je dus me morfondre ainsi pendant au moins une heure entre l'appel de mes désirs et la révolte de ma conscience. Ce faisant, chaque fois que je me retournais d'un côté ou de l'autre, subtilement je frôlais mes seins sur le matelas ou encore, je laissais traîner, au passage, une main sur mon pubis.

Enfin, n'en pouvant plus, je succombai et commençai à me caresser librement. D'abord les seins. J'ignore pourquoi, mais quand je me caresse les seins, j'ai l'impression que c'est plus acceptable que de toucher à ma vulve; c'est comme si je commettais un péché véniel, plutôt qu'un péché mortel. Je passai mes mains sous le haut de mon pyjama et commençai à les caresser dans toute leur rondeur. Tranquillement, mes doigts encerclèrent mes auréoles qui se durcirent à leur contact. Plus elles durcissaient, plus ça m'excitait et plus je les pinçais. Ça faisait mal, mais la sensation était plus enivrante que la douleur dérangeante; j'aimais ça.

Tout en continuant de caresser mes seins d'une main, l'autre glissa lentement en direction de mon bas-ventre. Je la déposai sur ma cuisse, à côté de ma vulve. Puis enfin, je la laissai tomber délicatement entre mes cuisses, qui comme la dernière fois, se refermèrent comme un étau. Doucement, je bougeai mon bassin dans un mouvement de va-et-vient, jusqu'à ce que l'autre main se joigne au bal. Une grande chaleur se dégagea, mes lèvres vaginales devinrent moites et un filet de jus s'écoula. Frottant ma vulve de plus en plus intensément, mon corps fut secoué de plusieurs soubresauts. Comme je continuais, la sensation devint différente. J'avais l'impression qu'un souffle voulait s'évacuer de mon corps. Autant je désirais m'en libérer, autant je voulais en retarder l'expulsion. Tout à coup, sans avertissement, je ne pus le retenir plus longtemps. Du coup, ce fut la décharge. Je connus mon premier orgasme.

Mon soulagement fut instantané. Tellement, que je dus mordre mon oreiller pour ne pas laisser percer un cri. Hum! Que c'est bon! Je n'espère plus qu'une chose, maintenant... vivre cette joie avec Georges. J'aimerais tellement sentir son corps près du mien et ses mains me caresser.

Complètement vidée, je sombrai enfin dans un profond sommeil.

Maman, je l'aime. Protège-moi.

LE 16 AOÛT 1934

Quelle mauvaise journée ! Georges a téléphoné pour annuler la leçon de piano en raison d'un empêchement. J'anticipais tellement le moment de le revoir.

Je me suis masturbée à quelques occasions, toujours en pensant à lui, mais c'est en chair en os que je le veux... pas dans mes rêves.

L'attente va me sembler une éternité.

DU CARNET DE GEORGES

J'ai annulé le cours de Marie-Pierre, en prétextant un empêchement quelconque.

Pourquoi ? Je ne sais pas au juste ! J'ai besoin d'un peu de temps.

LE 23 AOÛT 1934

Ce n'est pas possible ! Georges a encore annulé le cours. Que se passe-t-il ? Peut-être ne veut-il plus me voir ? Je serais totalement incapable d'accepter qu'il ne fasse plus partie prenante de ma vie.

Maman, je veux mourir !

DU CARNET DE GEORGES

J'ai de nouveau remis le cours de Marie-Pierre. Ça ne peut pas continuer ainsi. Je devrais appeler Gertrude, mais je crains de la rencontrer. Attendons encore une semaine et j'aviserais.

LE 30 AOÛT 1934 DU CARNET DE GEORGES

Je m'apprêtais à saisir le téléphone pour remettre à nouveau la leçon de Marie-Pierre quand la sonnette d'entrée se fit entendre. Le cœur en chamaille, j'allai répondre. J'avais le sentiment que c'était elle qui venait au-devant des explications. À mon grand soulagement, comme à mon grand étonnement, c'était Gertrude. Jamais, auparavant, cette dernière ne s'était invitée sans s'être annoncée. Je restai tellement surpris, que j'en oubliai les bonnes manières.

—Eh bien ! C'est comme ça qu'on accueille les amis ? Je m'en souviendrai, la prochaine fois, mon vieux.

—Excuse-moi, je suis tellement surpris. Entre, voyons... quel plaisir ! Comment vas-tu ?

—Ça va et toi ?

—Ça va aussi. Passons au salon, on sera plus confortables.

On commença par les banalités, je préparai cafés et muffins et on se retrouva face à face. Il était évident que Gertrude ne s'était pas déplacée pour parler mondanités. Aussi, dès les potins terminés, contrairement à son habitude, elle entra d'elle-même dans le vif du sujet.

—Écoute, Georges, tu te doutes sûrement que je ne suis pas venue ici pour faire du commérage. Je n'irai donc pas par quatre chemins pour entrer dans le vif du sujet. Depuis notre dernière rencontre, je ne peux m'empêcher de penser à notre conversation. Je suis incapable

d'arrêter de retourner le tout dans ma tête et ça me fait suer. Fallait donc que je vienne te rendre visite pour voir comment ça allait, et aussi, pour savoir si la situation avait évolué en ce qui concerne la petite.

–Merci de t'en soucier, mais rassure-toi, tout va bien. Marie-Pierre progresse bien dans ses cours et tout est revenu à la normale.

–OK. Je comprends. Tu ne veux pas m'en parler... c'est ton droit et je n'ai pas de problème avec ça. Mais ne me prends pas pour une cruche, je trouve ça extrêmement blessant. Je préférerais que tu me dises franchement que tu ne veux pas en parler plutôt que de me répondre que tout est parfait dans le meilleur des mondes. On va se laisser là-dessus et quand tu seras prêt à te confier, tu m'appelleras.

Comme elle se levait dans l'intention de quitter, elle ne me laissa guère le choix. Je respectais trop notre amitié pour la traiter ainsi.

–D'accord, d'accord ! Assieds-toi, ne frustre pas comme ça. Dans le fonds, je suis bien content que tu sois venue. Depuis une semaine ou deux, je jonglais justement avec l'idée de t'appeler, mais je ne réussissais pas à me décider. Il s'est effectivement passé quelque chose, mais je ne me sentais pas à l'aise d'en discuter. Depuis qu'on s'est vu, je suis devenu, en quelque sorte, le confident de Marie-Pierre et si je ne voulais pas en parler, c'est que je ne veux en aucun cas perdre sa confiance.

Je lui relatai alors la dernière conversation que j'avais eue, sur le patio, avec Marie-Pierre.

–Elle se fait raconter toutes sortes de sottises par à peu près n'importe qui. Je ne fais que rectifier certains détails en espérant que ça l'aidera et la dirigera un peu mieux dans ses réflexions.

–C'est tout ?

–Oui, c'est tout. Quoi... ce n'est pas suffisant ?

–La petite ne t'est pas revenue avec d'autres questions ? Elle n'a pas cherché à en savoir plus ?

–Non. Pourquoi cette insistance ? J'ai l'impression de subir un interrogatoire. Pourquoi te cacherais-je quelque chose ?

–Est-ce que je le sais, moi ! Mais si tu n'as rien à te reprocher, pourquoi monter le ton ? J'étais sur le point de dire des choses que j'allais sans doute regretter à jamais quand la sonnette d'entrée se fit à nouveau entendre. Décidément, c'était la journée des visites.

–Excuse-moi, je reviens.

J'ouvris la porte sur Marie-Pierre toute souriante. Elle s'approcha, déposa un baiser sur ma joue et lança :

–Bonjour, Monsieur Patenaude. J'ai tellement eu peur que vous annuliez de nouveau mon cours, que je n'ai pas pris de chance. Me voilà ! De plus, mon père est à l'extérieur de la ville et ne sera pas de retour avant le début de la soirée. J'ai donc toute la journée devant moi.

En pénétrant au salon, elle resta pantoise. Quant à Gertrude, elle aussi semblait surprise, mais ravie. Je procédai donc aux présentations.

–T'as bien fait de venir, Marie-Pierre. Gertrude quittait à l'instant, alors nous pourrons commencer ton cours plus tôt. Gertrude ? Est-ce qu'on peut remettre ça à la semaine prochaine ? Si tu n'y vois pas d'inconvénient, bien sûr...

–En effet, ça peut attendre ; mais j’aimerais bien qu’on aille au bout de la question. J’ai été bien heureuse de faire ta connaissance, Marie-Pierre. Georges m’a souvent parlé de toi. Il répète tout le temps que tu es une bonne étudiante ; sa préférée, même. Je ne voudrais surtout pas empiéter sur ton temps de cours. À une prochaine fois, peut-être. J’aimerais bien te revoir pour discuter un peu.

–J’ai moi aussi été bien heureuse de vous rencontrer. À la prochaine.

Dans le vestibule, juste avant de quitter, Gertrude sortit un mouchoir de son sac à main et le passa sur ma joue pour effacer la trace de rouge à lèvres que Marie-Pierre y avait laissé en entrant.

–Juste au cas. Certaines personnes pourraient avoir de mauvaises pensées ; vaut mieux être prudent. N’est-ce pas, mon cher, que vous serez prudent ?

Il n’y avait pas d’équivoque dans son timbre de voix. Comme je la connaissais, cette conversation était loin d’être terminée. Je fermai la porte en la saluant, et revins au salon. Marie-Pierre se tenait debout, au centre, les mains sur les hanches. Son regard en disait long.

–Pourquoi tu parles de moi avec cette Gertrude ! De quoi parlez-vous, exactement ? Des confidences que je t’ai faites ? Je suppose que vous vous moquez de moi ensemble... Pauvre petite avec ses états d’âme ! Je suis probablement la risée, votre divertissement préféré lors de vos rencontres.

–Voyons, Marie-Pierre, comment peux-tu penser une chose pareille ? Je n’ai rien raconté de nos entretiens à qui que ce soit. Même si je le voulais, je ne le pourrais pas. J’ai trop de respect pour toi et pour la confiance que tu me portes.

Elle était au bord des larmes. J’allai la rejoindre sur le divan où elle s’était réfugiée, pris place à ses côtés et la saisis dans mes bras pour la réconforter. Lorsqu’elle se blottit tout contre mon corps, je sentis une telle chaleur se dégager de sa personne ! Elle fondit en larmes. Je la laissai se vider de ses peines puis, quand elle commença à se ressaisir, je lui dis :

–Ça va mieux ? Maintenant, écoute-moi. Gertrude est une amie de longue date et de plus, elle est psychologue de son métier. Alors, c’est évident que lorsque nous nous voyons, nous faisons du commérage... on prend des nouvelles des gens que nous connaissons et aussi, nous échangeons sur ce qui nous arrive de nouveau dans nos vies. J’ai dû lui parler de toi, comme je le fais parfois à propos de mes autres élèves, mais tu n’as rien à craindre. Les discussions personnelles que nous avons ensemble vont demeurer entre nous. Pour rien au monde, je ne voudrais perdre ta confiance. J’espère que tu me crois ?

–Je vous crois. Mais je vous le dis... ne me trahissez jamais. Je ne vous dis pas ça pour vous menacer, mais pour vous faire comprendre que je ne pourrais survivre à une telle situation. Vous me comprenez ?

–Oui, très bien. Et tu n’as rien à craindre. Allons viens... mettons cela derrière nous et commençons la leçon. Nous avons du temps à reprendre. D’accord ?

Elle est encore plus fragile que je le croyais. Faudra sans l’ombre d’un doute que je redouble de précaution.

LE 31 AOÛT 1934

Quelle catastrophe ! Maman ! Je ne veux plus voir papa, je veux qu'il disparaisse, qu'il meure ! Je suis tellement humiliée... Pourquoi es-tu partie ainsi ?

Je ne m'attendais tellement pas à une telle intrusion dans ma vie privée. Lorsque je suis revenue de chez Dominique, papa m'attendait, assis dans la cuisine.

–Tiens ! Bonjour, papa. Tu es rentré bien tôt à la maison... Tout va bien, j'espère ?

Son regard me glaça. Ses yeux avaient une expression si méchante, qu'il me faisait peur.

–Mais qu'y a-t-il ? T'as l'air tellement fâché ; que se passe-t-il ?

Comme il ne parlait toujours pas, je craignais de plus en plus la suite des choses. Puis il se décida enfin.

–Viens ici. Je veux te parler. Je t'avertis... t'es mieux de me dire la vérité, t'as compris ?

–Oui, papa, bien sûr !

–Bon. J'aimerais savoir... As-tu un ami ou plutôt, un amoureux ?

–Un amoureux ? Mais non, voyons ; je n'ai même pas d'amis de garçon.

–Bien. Maintenant, dis-moi... Qu'est-ce que tu connais de la masturbation ?

La question me déstabilisa. J'ignorais où il s'en allait avec ça, mais j'anticipais le pire.

–Pas grand-chose. Pourquoi ?

–Maudite menteuse !

Avant que je puisse bouger, il s'élança de toutes ses forces et m'administra une telle gifle que je faillis en perdre connaissance. J'éclatai en sanglots.

–Papa, qui y a-t-il ? Pourquoi me frapper ainsi ? Je n'ai rien fait de mal.

–Tu n'as rien fait de mal ? Et ça, c'est quoi ?

–Non !!! criai-je de détresse. T'as pas le droit. C'est mon journal. Donne-moi ça ! C'est défendu d'y toucher !

Il tenait entre ses mains immondes mon journal intime. Il avait osé lire ce qu'il y avait de plus personnel chez moi. J'ai compris, à cet instant, quel genre d'individu il était et pourquoi maman démontrait si peu de chaleur envers lui. Il a dû souvent la traiter de la même façon. Son visage était déformé ; on aurait dit qu'il avait complètement perdu la tête. Je tentai de lui soutirer mon journal, mais mal m'en prit, car il en profita pour m'attraper par le bras. Et les coups volèrent de nouveau. Je n'avais qu'une idée en tête : récupérer mon bien. Je subis les coups tant bien que mal et au premier manque d'attention de sa part, je subtilisai mon dû et m'enfuis en courant vers ma chambre.

Il me suivait de quelques pas, mais j'eus le temps de fermer la porte et de tirer le verrou. Il criait comme un fou, m'ordonnant de lui ouvrir sous peine de toutes sortes de sévices. Il m'accablait de mille et une injures. Je résistai et attendis que la fatigue vienne à bout de sa hargne. Après ce qui m'apparut être une éternité, il se calma enfin et rebroussa chemin.

Recroquevillée dans un coin de ma chambre, mes genoux repliés contre mon journal appuyé sur ma poitrine, je protégeais mon bien le plus précieux. J'ai pleuré toutes les larmes de mon corps. Au bout d'un certain temps, je me levai pour aller me coucher et tenter d'oublier le tout dans le sommeil.

Qu'allait-il faire, à présent ? Je n'avais réussi qu'à gagner du temps. Demain, je ne

pourrai éviter le face à face. Je le déteste ! C'est un être frustré, aveuglé par la religion, prêt à condamner sans chercher à savoir ou à comprendre. Il refuse même de discuter.

Maman ! Viens me chercher, s'il te plaît.

Quelle méchanceté ! Jamais je n'aurais cru quelqu'un capable d'une telle vengeance. Je veux mourir !

Ce matin, je suis restée au lit jusqu'à midi, ne désirant d'aucune façon confronter mon père. Lui non plus, probablement, car il n'est même pas venu sonder ma porte. Comme c'était le silence total dans la maison, j'allais risquer une sortie lorsque j'entendis le bruit de ses pas qui approchaient. Aussitôt, mes muscles se crispèrent.

–Marie-Pierre ! J'aimerais que tu viennes me rejoindre au salon, j'ai quelque chose à t'annoncer. Tu n'as rien à craindre. Je ne te frapperai pas, je te le jure. Pour hier, je m'en excuse ; j'ai perdu la tête, mais c'est parce que tu m'as menti effrontément. De toute façon, j'ai une nouvelle importante à t'annoncer. Tu n'auras plus à craindre d'être frappée et moi de te voir t'enliser dans le péché.

Il s'éloigna avant même que j'aie le temps de rouspéter. Que voulait-il insinuer par là ? Que je n'aurai plus rien à craindre, que je ne sombrerai plus dans le péché ? Je m'habillai en vitesse, car je désirais être prête si jamais je ressentais le besoin de m'enfuir.

Je le rejoignis au salon. Il avait un drôle d'air. Frondeur, comme s'il était fier d'avoir trouvé la façon de me déjouer. Étant donné ce que j'avais vécu la veille, ça ne laissait présager rien de bon.

–Assieds-toi, tu vas en avoir besoin.

Mon Dieu qu'a-t-il fait ?

–Marie-Pierre, avec tout ce que j'ai découvert sur toi, et après les mensonges que tu m'as racontés hier, j'ai décidé, ce matin, d'aller rencontrer sœur Antoinette.

Non ! Pas la sœur directrice ! Pourvu que sa démarche ne nuise pas à Georges. S'il essaie de lui faire du mal, je le tue !

–Mon entretien avec Sœur Antoinette a été bref. Elle a pris le temps de faire le tour de la question avec moi et après quelques réflexions, elle m'a proposé une solution qui m'apparaissait être la seule valable. J'ai décidé, sur son conseil, de te placer au pensionnat du Collège Sainte-Marie de l'Enfant Jésus. Comme je suis un homme seul, elle m'a fait comprendre que je n'ai peut-être pas toutes les aptitudes ou les connaissances requises pour élever une jeune fille au début de sa crise d'adolescence. Et, quand j'ai vu où tu en étais rendue, force m'a été d'admettre qu'elle avait probablement raison. J'ai donc accepté sa suggestion même si financièrement, ça représente énormément de sacrifices. Mais comme me disait sœur Antoinette : « Le salut de son âme est plus important que l'accumulation de biens matériels. » Ton inscription est faite. Sœur Marie-André sera ici dans une heure pour te prendre. Va préparer ta valise. Les cours débutent dans trois jours, mais il y a tout ton trousseau à acheter et les sœurs m'ont gentiment offert de s'en occuper.

Je n'eus aucune réaction. Je me suis levée et, comme il me l'avait demandé, je suis allée préparer ma valise, la porte de ma chambre close et verrouillée ; je ne voulais surtout pas le voir. Je pris d'énormes précautions pour cacher mon journal, du fait que je ne pouvais malheureusement pas l'emporter. Je connaissais assez bien les sœurs. La première chose

qu'elles feraient, à mon arrivée, serait de fouiller mes biens de fond en comble afin de mettre la main dessus. Il serait toujours temps d'en commencer un nouveau.

Une fois mes valises prêtes, j'attendis l'arrivée de sœur Marie-André dans ma chambre. Quand elle se présenta à ma porte, je descendis sans ronchonner et passai devant mon père sans le regarder. La religieuse me pria de lui faire mes adieux, mais il n'était aucunement question, pour moi, de démontrer quelque sentiment que ce soit à son égard. Il a maladroitement tenté de s'approcher, mais à mon regard, il a vite compris qu'il ne valait mieux pas. Alors il s'écarta et baissa la tête, penaud. Pour le moment, il avait le dessus et il n'y avait rien que je pouvais faire, mais il ne perdait rien pour attendre. J'avais tout à coup l'impression d'avoir vieilli de dix ans.

À l'occasion, la vie nous force à faire face à des épreuves ; on a alors le choix de les subir ou de s'en servir pour grandir. C'est ce dernier chemin que j'ai choisi. Mon père venait de me dépouiller de tout ce qui comptait le plus pour moi : de ma liberté, de ma relation avec Georges, de mes amis. Mais je savais que j'allais rebondir et en ressortir grandie. Pour la première fois de ma jeune existence, je me sentais déjà plus sûre de moi, convaincue d'avoir raison. Ce n'est pas ainsi qu'on doit traiter les gens, ce n'est pas en agissant en aveugle ou en confiant à d'autres le soin de dresser ses enfants qu'on obtient les résultats escomptés.

J'ai maintenant la conviction que maman s'est laissé aller à la maladie. Elle avait décidé, en partie à cause de moi, de rester avec mon père durant toutes ces années et de subir ses manipulations. Eh bien ! Il se trouve que je ne suis pas ma mère et que je n'ai pas ses contraintes. Je viens de me découvrir des forces intérieures que je ne soupçonnais même pas. Je commence à comprendre les règles du jeu des adultes. Mon innocence sera ma force. Ils ne me verront jamais venir. Quand ils se réveilleront, il sera trop tard.

Maman ! Mon amour pour toi va me servir de motivation. Je vais nous venger. Ils vont payer ce qu'ils t'ont fait, crois-moi sur parole.

Et Georges qui ignore tout !

LE 4 SEPTEMBRE 1934

Enfin une bonne nouvelle !

Les trois dernières journées furent infernales. Alors que j'étais seule au pensionnat, les religieuses étaient omniprésentes et tourbillonnaient autour de moi. Elles désiraient bien faire, mais dans l'état d'âme où je me trouvais, disons que ma coopération n'était pas à son meilleur. Toujours est-il que tous les achats sont terminés et que mon trousseau est enfin complet.

J'attendais impatiemment la rentrée des autres élèves, prévue pour aujourd'hui ; pas tant par envie que par ennui. Mais, ho ! Miracle ! Qui me fit la surprise d'apparaître ? Nul autre que mon amie Dominique. La joie que je ressentis fut incroyable.

Elle m'expliqua qu'après avoir appris de mon père qu'il m'avait placée au pensionnat, elle avait demandé à ses parents d'en faire autant. Elle prétextait que le trop grand nombre de distractions à l'école publique expliquait ses insuccès de l'année précédente. Du coup, ils ne purent résister à la tentation de lui offrir ce qu'il y avait de mieux. Et hop ! Elle était là.

Je lui ai demandé si elle avait eu des nouvelles de Monsieur Patenaude. Étonnée par ma question, elle m'a demandé : « Pourquoi aurais-je eu de ses nouvelles ? » Je dois avouer que ce n'était pas trop brillant de ma part. C'est comme si l'apparition de Dominique m'avait tout à coup replongée dans mon ancien monde. C'est là que j'ai réalisé combien Georges me manquait.

Au dortoir, on s'arrangea pour occuper des lits juxtaposés. Ainsi, on pourrait bavarder plus souvent.

Je suis quand même chanceuse. Avec Dominique, je vais me sentir moins seule.

LE 7 SEPTEMBRE 1934

DU CARNET DE GEORGES

C'est curieux, aucune nouvelle de Marie-Pierre, aujourd'hui. C'est la première fois qu'elle rate son cours. J'espère qu'il ne lui est rien arrivé.

On verra la semaine prochaine.

14 SEPTEMBRE 1934
DU CARNET DE GEORGES

Aujourd'hui, j'ai eu la frousse de ma vie.

L'après-midi était terminée et je n'avais toujours par vue l'ombre de Marie-Pierre. J'essayais d'imaginer ce qui avait pu se passer. Lors de sa dernière visite, tout s'était pourtant bien déroulé. Elle avait été troublée par la visite de Gertrude, mais je suis certain que mon comportement l'avait rassurée.

N'en pouvant plus d'échafauder toutes sortes de scénarios, je décidai d'appeler chez elle, question de m'assurer que rien de sérieux ne lui était arrivé.

—Bonjour ! Monsieur Ostiguy ? Ici Monsieur Patenaude, le professeur de piano de Marie-Pierre, ça va ?

Je n'ai pu aller plus loin. Il se mit aussitôt à me traiter de tous les noms. À quelques occasions, j'essayai d'intervenir dans son monologue, mais il ne m'en donna jamais la chance. J'eus droit à toutes les injures imaginables et inimaginables. Finalement, j'ai dû l'invectiver moi-même afin de savoir ce qui motivait une telle réaction de sa part.

—*Écoutez*, Monsieur Ostiguy, c'est assez ! Vous allez vous conduire en personne civilisée et m'expliquer ce qui se passe. Je n'ai aucune espèce d'idée de ce qui me vaut une telle pluie d'injures !

—Ha ! Vous n'en avez aucune idée, hein ? Alors, dites-moi, Monsieur le professeur, comment vous vous adresseriez à un homme d'âge mûr qui enseigne à votre jeune fille à se masturber ?

Je fus totalement, absolument, sidéré. Comment avait-il appris cela ? Ça ne peut pas venir de Marie-Pierre. Mais d'où tient-il cette information ? Impossible à expliquer, mais d'une façon ou d'une autre, il a réussi à la lui extirper.

—Monsieur Ostiguy, je ne sais pas comment vous avez eu vent de cela, mais c'est faux. Je n'ai jamais appris à Marie-Pierre comment se masturber. Tout au plus, j'ai rectifié certaines informations erronées qu'elle avait glanées par ici et là à travers certaines conversations avec ses amies. Il m'est apparu important de ne pas la laisser troublée par toutes ses âneries. C'est tout ce qui s'est passé, je vous le jure.

—Je m'en fous royalement, de ce que vous me jurez. Marie-Pierre, vous ne la verrez plus ! Elle est au pensionnat et pas prête d'en sortir. Sur ce, au revoir. Je ne veux plus vous parler ni vous voir rôder autour de ma fille. Compris ? lança-t-il avant de me laisser pantois.

Pauvre petite, comme elle doit se sentir seule. Ce n'est pas suffisant qu'elle ait perdu sa

mère, elle est maintenant privée du réconfort ainsi que de l'amour de son père. Je vais tenter d'entrer en contact avec elle et voir à lui procurer un peu de chaleur humaine. Mon Dieu que les gens se compliquent la vie pour des riens. Comment faire entendre raison à un père aussi borné ?

LE 21 SEPTEMBRE 1934 DU CARNET DE GEORGES

Oh boy ! Deuxième volée en deux tentatives. Je commence à trouver ça éreintant. Au collège, quand j'ai croisé Sœur Antoinette, la directrice de l'école, j'ai engagé la conversation et, mine de rien, ai tenté de m'informer au sujet de Marie-Pierre.

–Vous savez, *Sœur* Antoinette, l'été dernier, elle était une de mes élèves de piano et... assez douée, je dois dire.

–Je suis bien heureuse que vous abordiez le sujet, Monsieur Patenaude. J'attendais ce moment avec impatience. Suivez-moi, on sera plus à l'aise dans mon bureau.

Son timbre de voix était mielleux. Je la connaissais cependant assez pour savoir qu'il y avait anguille sous roche. Je savais pertinemment que tôt ou tard, si je n'avais pas abordé moi-même le sujet, elle s'en serait chargée et, ce jour-là, elle en aurait profité pour me lancer en plein visage que si j'avais évité la confrontation, c'est probablement que je devais avoir quelque chose à me reprocher. Mieux valait saisir le taureau par les cornes.

–Fermez la porte, s'il vous plaît, et asseyez-vous. Monsieur Patenaude, je ne prendrai pas quatre chemins pour vous dire ce que je pense de ce qui s'est passé entre vous et Marie-Pierre. Réalisez-vous que si Monsieur Ostiguy portait officiellement plainte, vous pourriez perdre votre emploi ? Êtes-vous totalement inconscient ? Même si on apprécie beaucoup votre contribution à l'école, n'oubliez jamais que le bien des filles sera toujours, à nos yeux, plus important que toute autre considération.

–*Sœur* Antoinette... Vous me jugez avant même d'avoir obtenu ma version des faits ?

–Suite à ce que le père de Marie-Pierre nous a raconté, et qu'il tient du journal intime de la petite, croyez-vous vraiment qu'il me faut votre version ?

–Mais voyons, *Sœur* Antoinette, vous savez aussi bien que moi qu'à cet âge, les petites fabulent à propos de tout et de rien. Réveillez-vous ! Si vous vous obstinez à porter des œillères pour ne pas voir ou ne pas comprendre ce qui se passe autour de vous, vous allez un jour vous réveiller brutalement et il sera peut-être trop tard. Continuez ainsi et je vous jure que vous finirez par perdre la confiance des petites. Je n'ai absolument rien fait à Marie-Pierre. Mon unique crime, c'est d'avoir été l'oreille qu'elle ne trouve nulle part, surtout pas auprès de gens comme vous ou son père. Les coupables, s'il y en a, c'est ailleurs qu'on doit les chercher.

Sur ces paroles, je quittai son bureau en fermant la porte avec fracas. Menant sa communauté d'une main de fer et ne tolérant aucun écart, *Sœur* Antoinette me hurla à travers la vitre de sa porte de revenir sur-le-champ, qu'elle n'en avait pas terminé avec moi.

Qu'elle aille se faire foutre ! Je n'en ai rien à cirer de ses sautes d'humeur, de son hypocrisie et de ses airs de gardienne de la foi et de protectrice de la pudeur des filles de ce monde. Justement, elles se porteraient peut-être mieux, ces filles, si on leur apprenait les vraies choses de la vie. De toute façon, ce n'est pas mon problème ni mon combat. Pour le moment, c'est Marie-Pierre qui me tracasse.

Ça ne sera pas facile de savoir où on l'a expédiée ; pauvre petite, elle doit penser que je l'ai abandonnée.

LE 1^{er} OCTOBRE 1934

Un mois déjà et toujours pas de nouvelles de Georges. Je m'ennuie tellement. J'espère qu'il ne m'a pas oubliée. Et cette Gertrude, elle doit sûrement en profiter pour faire la belle auprès de lui ; je la déteste ! La prochaine fois, je lui crève les yeux, ça lui apprendra à tourner autour.

Le pire moment pour moi, c'est le soir, au coucher. Une fois que les lumières sont fermées et que Sœur Marie-Vincent a terminé sa tournée, à part le chuchotement des conversations tardives, c'est le silence total.

Alors là, toutes mes pensées convergent vers lui. Je l'imagine dans son salon, son regard si doux, ses mains si fines. Je les imagine parcourant mon corps ; j'en ai des frissons. C'est plus fort que moi, mes sens se réveillent et je me caresse tant que bien que mal par crainte d'attirer l'attention. D'autant plus que mes orgasmes sont de plus en plus forts. J'ai récemment commencé à caresser mon clitoris. Mon Dieu... quelle sensation ! J'en ai de violents soubresauts, mais c'est si bon.

Je ne pense qu'à une chose, le congé des fêtes. Je vais tout faire pour le revoir et là, je vais lui déclarer mon amour.

Georges, je t'aime.

LE 4 OCTOBRE 1934

Deux longs mois que je suis dans ce pensionnat. Je m'ennuie à mourir. Je suis ici contre mon gré, loin de Georges, sans personne à qui parler. Il y a Dominique, bien sûr, mais elle n'est qu'une enfant. Nous sommes du même âge, mais il y a un monde entre nous deux.

Les événements de la vie, les quelques conversations que j'ai eues avec Georges ont changé mes perspectives, m'ont fait vieillir et m'ont donné davantage de confiance. De plus, la décision de mon père de tenter de me contrôler en me forçant à l'exil m'a fait réaliser que j'étais seule sur terre et que, si je voulais vivre ma vie comme je l'entendais, je devais apprendre à me défendre. Le fait que je sois mineure ne m'empêche pas de me prendre en mains. Même Georges, s'il le désirait, ne pourrait rien faire pour m'aider. Je suis dépendante de mon père et la loi est de son côté. Je dois jongler avec ça et naviguer à travers les écueils.

Pas plus tard qu'il y a trois mois, j'étais d'une innocence virginale. Mais aujourd'hui, sans être encore très expérimentée, je commence à comprendre comment le monde des adultes fonctionne. D'être suspectée par tout le monde m'oblige à être sur mes gardes. C'est d'une platitude mortelle et ça me pousse à me recroqueviller sur moi-même ; mais l'avantage indirect, c'est que je suis plus à l'affût des autres. C'est sûrement pour cette raison que j'ai commencé à observer les gens qui m'entourent. Je devrais peut-être même dire, à les épier.

Cela a débuté par l'observation des habitudes de vie des sœurs. Si on n'y porte pas une attention particulière, notre première réaction est de les considérer comme de saintes femmes. De l'extérieur, c'est effectivement ce dont elles ont l'air. Mais quand on y regarde de plus près, on voit bien qu'elles ont toutes leurs petits défauts. Certaines sont menteuses, d'autres sont avaricieuses, vaniteuses, etc. Si certains défauts sont facilement identifiables, les plus

intéressants sont ceux que chacune désire cacher, ceux qu'on ne veut pas s'avouer à soi-même.

La première que j'ai pu observer en ce sens a été Sœur Gabrielle. Dans son cas, ce fut fort surprenant, car elle est celle à qui on donnerait le Bon Dieu sans confession, comme disait ma grand-mère. C'est par pur hasard que j'ai découvert ses penchants pervers. Une nuit, étant incapable de sombrer dans les bras de Morphée, je me levai et allai marcher. Comme il faisait un temps anormalement doux pour ce temps-ci de l'année, je me dirigeai à l'extérieur afin de me changer les idées. Le ciel couvert faisait que la lune projetait peu de lueurs, ce qui m'aida à passer inaperçue.

J'allai m'étendre sous mon orme favori et relaxai sous la douce brise automnale quand soudainement, un bruissement dans le bois me fit sursauter. Je crus d'abord qu'il s'agissait d'un animal errant et me tins aux aguets. Lorsque je perçus plutôt des murmures de conversation, je me cachai derrière l'arbre, piquée par la curiosité. C'étaient Sœur Gabrielle et Élisabeth, une finissante de dernière année, pas nécessairement jolie, mais très sensuelle. Elles s'installèrent à l'abri des regards, mais à un jet de mes oreilles.

–Élisabeth, tu ne peux pas me faire ça, ça ruinerait ma carrière au sein de la communauté.

–Gabrielle, tu sais bien qu'il n'est pas question pour moi de vouloir te nuire. Je désire seulement m'assurer que mes résultats aux examens vont me permettre d'accéder à l'université. Mes parents ne comprendraient jamais si j'étais refusée.

–Tu n'as pas à t'en faire. Tes notes sont excellentes. Je ne vois pas pourquoi il en serait autrement lors des examens finaux.

–Je ne veux courir aucune chance. Personne ne le saura. Ça serait si facile pour toi. Je t'en serais éternellement redevable. Tu sais comment je peux être gentille quand je veux me montrer reconnaissante ; tu n'y perdrais surtout pas au change.

Sur ce, Élisabeth s'approcha de Sœur Gabrielle et commença à lui donner un baiser brûlant. Leurs bouches se soudèrent et leurs langues s'entrecroisèrent comme des lianes en jungle. Élisabeth accola la sœur contre un arbre, releva sa soutane et laissa sa main glisser et remonter sur ses cuisses. Il ne fut pas long que je pusse entendre des gémissements. Se croyant seule, Sœur Gabrielle se laissait aller. Élisabeth se retira soudainement et Sœur Gabrielle s'écria :

–Non, non... n'arrête pas, chérie, je t'en supplie !

–Ne crains rien, je n'ai pas l'intention de m'en tenir là.

Élisabeth jeta un coup d'œil complice à Sœur Gabrielle, qui devint tout excitée et pour cause. L'étudiante s'agenouilla, puis Sœur Gabrielle empoigna sa soutane qu'elle soutint relevée jusque sous son menton. Au même moment, Élisabeth abaissait lentement les petites culottes de la sœur, maintenant son esclave.

–Alors, Gabrielle... tu ne veux pas m'aider ? Eh bien, regarde ce dont tu seras privée à l'avenir.

Élisabeth écarta les cuisses de sa partenaire et plongea sa langue dans le triangle qui s'offrait à elle. La jouissance de Sœur Gabrielle fut immédiate. Il était facile de constater que toute réticence l'avait abandonnée. Élisabeth avait une ascendance et un contrôle total sur elle. Quelle découverte ce fut pour moi.

Il fallait voir au-delà des apparences. Pour tout le monde, Sœur Gabrielle était la sainteté même. Pour Élisabeth, qui avait su voir plus loin, elle l'utilisait comme son joujou. Elle s'en

servait pour atteindre ses buts et personne n'en savait rien et n'en saurait rien, car tout le monde avait trop à y perdre.

J'étais tellement frustrée par la vie qu'on m'imposait que je n'avais surtout pas de remords à penser ainsi. Je me retirai à pas feutrés vers mon dortoir et, ce soir-là, je m'endormis avec en tête, un début de solution à mes problèmes. Je me devrai d'être perspicace et en alerte pour percevoir tous les signes susceptibles de m'aider.

LE 5 OCTOBRE 1934

Hier soir, j'ai eu toute une surprise. Je ne dormais pas encore, car comme toujours, je pensais à Georges. Mes mains erraient doucement sur mon corps quand Dominique me fit sursauter. C'est de peine et de misère que je parvins à étouffer un cri.

–Marie ! Marie ! Tu dors ?

Elle me tapait sur l'épaule, car j'avais le dos tourné ; j'espérais qu'elle ne m'avait pas vue me caresser.

–Marie ! Tu dors.

–Non. Qu'y a-t-il, Dom ?

–Je n'arrive pas à dormir.

Je me retournai pour la regarder, et notai qu'elle avait des larmes au coin des yeux.

–Mais qu'est-ce qui t'arrive, ma chouette ?

–Je m'ennuie. C'est la première fois que je suis loin de mes parents. La maison me manque.

J'écartai ma couverture et me tassai pour lui faire une place, même si nos lits étaient très étroits.

–Allez, viens près de moi, ça va te faire du bien.

Sans se faire prier, elle sauta à mes côtés et nos deux corps épousèrent la position de la cuillère.

–Marie ?

–Oui.

–Je peux te demander quelque chose de personnel ?

–Vas-y, ma vieille, si je peux t'aider à te soulager, ça me fera plaisir.

–Depuis quelque temps, surtout le soir quand je suis couchée, j'ai des sensations au bas du ventre. J'ai peur.

–T'as peur ? Mais peur de quoi ?

–Fais pas l'innocente. Tu sais très bien de quoi je parle. Tu penses que je ne vois pas tes couvertures bouger, le soir, et les soubresauts que tu as.

–Ouais, pis ? Qu'est-ce que ça vient faire là-dedans ?

–Tu te masturbes, n'est-ce pas ?

–Écoute, Dom, où veux-tu en venir ?

–Bien moi aussi j'ai envie de me masturber. Mais j'ai peur.

–T'as peur de quoi, exactement ?

–Tu sais ce que nous disent les sœurs et Monsieur le Curé... Je ne veux pas aller en enfer.

–Idiote. Tu n'iras pas en enfer.

–Ah oui ! Mais qu'est-ce que t'en sais, toi ? Je suppose que t'en as parlé au Bon Dieu ?

–Mais non, niaiseuse ; c'est Monsieur Patenaude.

–Monsieur Patenaude ? Mais qu'est-ce qu'il vient faire là-dedans, lui ?

Je lui parlai alors de mes leçons de piano et de la conversation que j'avais eue avec Georges, sur le patio, avant d'être envoyée au couvent.

–T'es certaine ?

–Regarde-moi... Ai-je l'air d'une morte ?

–Peut-être pas, mais ça ne veut pas dire que tu n'iras pas en enfer.

–Ça, ma noire, ce sont des histoires de curé. Ils sont jaloux et frustrés. Ils ne veulent pas qu'on ait du plaisir, mais qu'est-ce que tu penses qu'ils font tous dans leur chambrette ?

–Marie ! Ne parle pas ainsi, c'est pas bien ! C'est de la calomnie.

–Ah oui ! As-tu remarqué comment Sœur Marie-Ange nous regarde ? Elle nous dévore des yeux. Surtout toi ; avec tes gros seins, je suis sûr qu'elle ne détesterait pas les caresser.

–Bon ! J'en ai assez. T'as juste une idée en tête. On se reprendra une autre fois.

–Pas de problème, ma vieille. Quand tu seras tannée d'en parler et que tu voudras passer aux actes, fais-moi signe. Je pourrai peut-être t'aider...

–Oui, c'est ça... on verra.

Dominique retourna à son lit et moi à mes caresses. Mais ce soir-là, ce n'est pas à Georges que je pensai, mais à Sœur Marie-Ange et à Dom. Je les imaginai ensemble, enlacées. Curieusement, ça m'a excitée au plus haut point et mon orgasme fut encore plus explosif.

LE 6 OCTOBRE 1934

Je continuais d'observer les us et coutumes de tout le monde et je fourbissais mes armes quand Dominique vint me rejoindre. Elle est venue beaucoup plus rapidement que je le pensais.

Le jeudi après-midi, c'est congé. Aucune activité n'est prévue. Nous sommes entièrement laissées à nous-mêmes. Après le dîner, je suis allée m'asseoir sous un des grands ormes qui encerclent la cour. Ce sont des arbres magnifiques qui projettent une force indestructible. Je m'y sens à l'abri. Dom vint donc m'y rejoindre.

–Hey, Dom ! Comment ça va ? Je ne t'ai presque pas vue depuis l'autre soir. Tu me fuis ?

–Mais non, idiote. Ça n'a pas adonné, c'est tout.

–Je le sais. Je t'agace.

Puis le silence s'installa, alors j'attendis. Je savais que Dominique avait quelque chose derrière la tête, mais je désirais que cela vienne d'elle. De toute façon, j'avais une petite idée du sujet dont elle voulait m'entretenir. Je ne fus donc pas surprise quand elle prit enfin parole.

–Tu sais, Marie. J'ai repensé à notre conversation de l'autre soir. Si je me fie aux filles de deuxième année, la masturbation...

–Te fier aux filles de deuxième ? T'es pas sérieuse, non ?

–Je suppose que tu en connais plus qu'elles sur le sujet ?

–Bon ! C'est assez. Viens, dis-je en la prenant par la main et en l'entraînant avec moi.

–Où m'emmènes-tu ainsi ?

–Pose pas de question et suis.

Une fois à l'intérieur du couvent, je me dirigeai vers la chapelle. On y entra en cachette, sans que personne ne nous voie. On monta au jubé. Comme il était strictement défendu d'y aller, personne ne nous y surprendrait.

–Marie ! Mais que fais-tu ? On n'a pas le droit d'être ici.

–C'est justement ! Pourquoi crois-tu que je t'ai amenée ici ? Personne ne pensera nous y trouver, surtout un jeudi après-midi. Pour être tranquilles, c'est le meilleur endroit. Bon ! Assez de bavardages. Alors, tu me disais que tu avais repensé à notre conversation de l'autre soir ? Qu'en as-tu déduit, exactement ?

–Comme ça, là, direct ? Tu veux parler de cela à froid, comme ça ?

–Oui, comme ça. T’as besoin de quoi... une fanfare, un orchestre ?

–Niaise pas avec moi, Marie. Je suis assez gênée comme ça.

–OK. Laisse-moi te demander, alors. Qu’est-ce que tu sais de la masturbation ?

–Pas grand-chose, j’en ai bien peur. Chaque fois que les filles commencent à en parler, je m’éloigne. Je n’ai pas confiance en elles. J’aime mieux ne rien savoir.

–Là-dessus, tu as peut-être raison. Elles disent tellement de niaiseries ; pas moyen de distinguer le vrai du faux.

Je lui expliquai alors comment moi j’avais commencé et où j’en étais rendue.

–Et tu trouves ça bon ?

–Pour sûr ! Tu veux essayer ?

–Ici, devant toi ?

–Pourquoi pas ?

–Ça me gêne.

–Écoute, si tu es pour faire du fifi comme ça ; pourquoi venir m’embêter avec ça ?

–Je sais. T’as raison, mais c’est gênant.

–Et si je le fais avec toi, tu le feras aussi ?

–Peut-être !

Je relevai donc ma jupe, écartai les jambes et commençai à me caresser entre les cuisses. C’était la première fois que je le faisais devant quelqu’un d’autre, alors... moi aussi ça me gênait. Mais ma timidité s’estompa rapidement, la douceur de la sensation prenant le dessus et le regard de Dominique sur mon entrejambe m’excitant au plus haut point.

Elle finit par écarter les jambes à son tour, mais sans relever sa jupe. Pas tout de suite, du moins. Puis elle passa lentement sa main sur son triangle. Aussitôt, je vis le poil de ses bras se redresser. Elle réagissait très rapidement à ses caresses. Elle avait une approche plus détendue que moi quand je l’avais fait pour la première fois. Moi, j’avais éprouvé des remords, ce qui ne semblait pas être son cas. Elle, c’était la peur, non le remords. À ma grande surprise, elle se sentit rapidement à l’aise. Quand elle finit par relever sa jupe, je remarquai que sa petite culotte était déjà mouillée. J’en ressentis un frisson. Elle fixait toujours mon entrecuisses et continuait à se caresser. Maladroitement au début, mais son mouvement prit de la vitesse assez rapidement merci. Elle gémissait déjà.

–Pas si vite, Dom. C’est cent fois mieux quand tu fais durer le plaisir. Caresse ton clitoris doucement.

–Mon clitoris ?

Je me levai, enlevai mes petites culottes, et dis :

–Fais comme moi.

À son tour, elle se leva et enleva ses culottes. De mon côté, je m’étais rassise, ayant ainsi sa vulve à hauteur des yeux. Elle était plus poilue que moi et plus bombée, aussi. La trouvant très belle, j’eus une envie énorme de la caresser. Par chance, elle se rassit.

–Qu’est-ce que je fais, maintenant ?

–Regarde... tu vois le petit piton entre les lèvres de mon vagin ? C’est ça le clitoris ; caresse-le doucement, tout doucement, et pense à quelqu’un que tu aimes.

Dominique s’exécuta. Doucement, tout doucement ; j’en faisais autant. Cette fois, elle

avait les yeux fermés, ce qui me permit de l'examiner à satiété. Elle avait vraiment un beau corps et sa poitrine, qui sautillait de plus en plus, était plus qu'invitante. Elle arrivait près de son orgasme. Quand elle l'atteignit, ses cuisses se refermèrent automatiquement sur ses mains et elle tomba à la renverse. J'eus moi-même mon plus violent orgasme à vie ; j'avais tellement envie de m'approcher d'elle et de l'étreindre... Mais que m'arrivait-il ? Elle se releva, vint s'asseoir à mes côtés, me prit dans ses bras et m'embrassa sur la joue.

–Merci, Marie. C'est vrai que c'est bon ; super bon, même. Et caresser son clitoris, c'est génial. Rien qu'à y penser, j'en ai des frissons.

Moi aussi, ma vieille, j'ai des frissons, mais tu ne devineras jamais pourquoi !

Bon Dieu, qu'est-ce que je vais faire avec ça ?

LE 15 OCTOBRE 1934

Décidément, Dominique s'est dégênée assez rapidement, merci.

Les lumières étaient fermées depuis un certain temps déjà, mais je ne réussissais pas à trouver le sommeil. Mon attention fut soudainement attirée par des gémissements. C'était Dominique qui se caressait.

–Dominique... Pas si fort, tu vas réveiller tout le monde.

–Marie ? Tu ne dors pas. Super ! J'arrive.

Je n'eus pas le temps de dire quoi que soit. Elle était déjà dans mon lit.

–Marie ! Tu sais, depuis qu'on s'est masturbées ensemble la semaine dernière, eh bien je l'ai refait toute seule.

–Ça, vois-tu, je m'en doutais un peu. Comme ce soir, c'était évident. Tu es trop bruyante. Faut que tu te surveilles. Tu vas te faire prendre.

–Je sais bien, mais c'est plus fort que moi. Si je ne me retenais pas, je crierais à tue-tête, surtout quand j'atteins l'orgasme.

Cela dit, elle se colla sur moi. Je pouvais facilement sentir la chaleur de son corps. Elle était quelqu'un d'extrêmement sensoriel, c'était évident.

–Marie ! Il faut que je te dise. Tu sais à quoi je pense ou plutôt, à qui je pense quand je me caresse ?

–Non, à qui ?

–À toi. Je ne peux m'enlever de l'idée l'expérience qu'on a vécue ensemble. Quand je te regardais te caresser, l'autre jour, j'avais une énorme envie de te toucher. Je ne désirais rien de moins que de te caresser et laisser mes mains explorer ton corps. Je voulais avoir l'immense bonheur de sentir ta peau sous mon toucher.

–Voyons, Dom ! Il faut que tu oublies ça. Nous sommes amies, pas des amantes. Et en plus, on est deux filles.

–Pis ? Pourquoi, alors, je ne pense qu'à toi ? Je te désire vraiment, tu sais.

Dominique m'enfourcha ensuite de sa jambe droite. Je pouvais sentir le haut de sa cuisse sur ma chatte, tandis que la sienne reposait sur le haut de la mienne. Sa vulve était déjà moite de son jus ; j'eus une réaction presque immédiate. Je sentis mon propre jus couler le long de ma jambe alors qu'elle imprégnait une pression de plus en plus forte sur mon mont de Vénus.

–C'est bon, n'est-ce pas ? J'avais tellement envie de te sentir. Touche-moi, tu veux ?

Je n'en pouvais plus. Quand je me retournai pour lui faire face, elle passa sa main sur ma chatte.

–Tout doucement. N'est-ce pas, Marie ? Tout doucement, comme tu me l'as dit.

Après quoi, elle ouvrit son haut de pyjama, libéra ses seins de leur contrainte, prit ma main et la déposa gentiment sur l'un d'eux. Elle gémissait de plaisir.

–Chut ! Dom, on va réveiller tout le monde.

–Je m'en fous, mon amour.

Puis elle pressa sa bouche contre la mienne et m'embrassa. Nous eûmes nos orgasmes simultanément, en nous étreignant dans les bras l'une de l'autre. Sa bouche s'entrouvrit et sa langue pénétra la mienne. Elle m'embrassait sans pouvoir s'arrêter. La douceur de ses lèvres

me faisait penser à un jeune fruit qu'on déguste. Au bout d'un moment, elle s'endormit dans mes bras. Juste avant qu'elle ne sombre dans un profond sommeil, j'ai cru l'entendre chuchoter:
–Chérie, je t'aime.

Quelle douceur, quelle volupté ; j'ai envie de goûter toutes les parties de son corps. Mais Mon Dieu ! C'est impossible !

LE 30 OCTOBRE 1934

Quelle formidable surprise !

Aujourd'hui, c'était journée de parloir, comme chaque dernier dimanche du mois. Ces jours-là, on avait la possibilité de recevoir des membres de notre famille. Les parents de Dominique venaient chaque fois, de même que la plupart de ceux qui ne demeuraient pas trop loin. Depuis mon entrée, papa, lui, n'était pas encore venu. Donc ces jours-là, je me réfugiais sous mon orme, à l'abri, pour éviter d'assister à tous ces effluves. Mais aujourd'hui, Dom m'avait invitée :

–Viens, Marie. Je vais te présenter mes parents.

J'avais prétexté des leçons et des travaux à faire avant les prochains examens afin de ne pas avoir à y aller. Ça me faisait trop mal de voir toutes ces familles réunies, surtout les filles avec leur mère. Le regard d'amour que ces dernières leur portaient réveillait trop les souvenirs de maman profondément ensevelis en moi. Je m'étais fait à son absence, mais il ne fallait pas tenter le diable. Je préférais alors rester à l'écart. Je fus donc très surprise quand j'entendis la sœur responsable du parloir crier mon nom.

–Marie-Pierre ! Marie-Pierre Ostiguy !

–Oui, ma sœur.

–Enfin ! Ce n'est pas trop tôt ! Mais où étiez-vous cachée ? Allez... courez ! Votre père vous attend au parloir.

Mon père ! Mais que vient-il faire ici, celui-là ? Je n'ai plus besoin de lui. C'est fini, pour moi. Il a peut-être des remords, mais c'est bien fait pour lui. Je partis à sa rencontre, sans vraiment d'entrain. Mais quand je le vis...

–Georges ! Euh... Papa !

Je me suis contenue juste à temps. Seule Dominique, qui discutait avec ses parents, avait saisi. Il était venu me voir, moi ! Quel bonheur ! Si je ne m'étais pas retenue, je l'aurais embrassé devant tout le monde. Je me précipitai vers lui en courant et tombai dans ses bras. Je l'étreignis de toutes mes forces et déposai ma tête sur son épaule. Il la releva doucement, sa main sous mon menton, et me chuchota :

–Bonjour, Marie, comment vas-tu ?

–Georges ! Comme c'est gentil ! Tu ne m'as donc pas oubliée ?

–Oubliée ? Mais comment puis-je t'oublier ? Je suis ton ami, tu le sais bien et... les amis, on peut toujours compter sur eux.

Sans plus attendre, je lui pris la main et l'entraînai vers l'extérieur.

–Viens. On sera plus tranquille dehors ; ici, les murs ont des oreilles.

Quand on passa devant Dominique, elle me jeta un tel regard, que j'en fus renversée. Mais qu'est-ce qu'elle a celle-là ?

–Georges, quel beau cadeau tu me fais, dis-je une fois à l'extérieur. Tu ne peux pas savoir ! Je n'ai reçu aucune visite depuis mon entrée. Je trouve le temps très long ; par chance, il y a mon amie Dominique. Tu te souviens ? Je t'ai déjà parlé d'elle.

Et je continuai ainsi sans arrêt. Pauvre lui, je ne lui laissais aucune chance de parler. Enfin, après un certain temps, j'ai fini par réaliser qu'il n'avait encore pu placer un seul

mot. Nous sommes allés nous asseoir sous mon orme, et c'est là qu'il m'a raconté pour Sœur Antoinette. La vache! Elle va me le payer un jour, ça... je le jure. Je l'écoutais parler, la tête appuyée sur son épaule, quand on entendit la cloche signalant la fin des visites. Non! Je ne veux pas... Pas déjà! Il vient d'arriver.

–Marie! C'est quoi cette cloche?

–C'est pour annoncer la fin des visites.

–Déjà! J'ai l'impression de n'être ici que depuis deux minutes. Mon Dieu que le temps passe vite!

On se dirigea lentement vers le parloir. Tout, en mon for intérieur, désirait qu'il reste. Ce n'est pas juste. Une fois rendus, alors qu'il me donna la main pour me dire adieu, je lui sautai au cou et fis mine de l'embrasser. La voix de Sœur Marie-Ange, qui m'avait vue, se fit entendre, cinglante.

–Marie-Pierre! Enfin... un peu de retenue, ma fille! C'est ton père... Soit plus respectueuse. Que va-t-il s'imaginer sur la qualité de l'éducation que tu reçois ici?

Maudite jalouse! Je suis certaine qu'elle ne détesterait pas être à ma place. Frustrée, va! Georges se détacha aussitôt.

–Vous avez bien raison ma sœur. Marie-Pierre ne réalise pas qu'elle n'a plus cinq ans. C'est de ma faute. C'est un jeu auquel on se prêtait quand elle était toute petite. Je me suis laissé emporter. On s'ennuie, vous savez... Mais ne vous en faites pas, ça ne se reproduira plus.

Les paroles et le sourire que Georges lui prodigua eurent pour effet de la calmer. Mais Sœur Marie-Ange refusait de bouger de là, me privant ainsi de toute démonstration à son endroit. Résignée, je l'embrassai sur la joue en lui murmurant à l'oreille:

–Au congé des fêtes de Noël, je t'appellerai et on pourra se voir. Je t'aime, mon amour.

Il se dégagea et en quittant, me souffla un baiser. C'est incroyable, je n'aurais jamais pensé qu'il pouvait m'aimer lui aussi.

Ce soir-là, il me fut totalement impossible de dormir, tant je ne pensais qu'à lui. J'étais imprégnée de la senteur de son parfum. Dominique voulut me rejoindre, mais je la repoussai. C'est à Georges que je désirais me consacrer.

J'ai tellement hâte à Noël! C'est avec lui que je veux devenir femme. Je me morfonds d'attendre plus longtemps.

Georges, je t'aime plus que jamais, j'en suis certaine.

LE 31 OCTOBRE 1934

Rien ne va plus. Je perds le contrôle. À la récréation, Dominique est venue me rejoindre.

–Marie-Pierre, comment se fait-il que Monsieur Patenaude soit venu te voir, dimanche ? Qu'est-il venu faire ici ? As-tu eu une aventure avec lui ? Est-il ton amant ?

Les questions fusaient de toutes parts. J'ai dû la secouer, car elle perdait complètement les pédales.

–Dominique ! Tu vas m'arrêter ça ! Ce n'est pas de tes affaires ce qu'il y a entre Georges et moi ; ça ne te regarde pas. Si tu tiens absolument à le savoir, Georges n'est pas mon amant et, non, je n'ai pas eu d'aventure avec lui. C'est mon ami. Je vais le voir quand je le veux, et ce n'est ni toi ni personne qui me dictera qui j'ai le droit de voir ou pas. Tu m'as comprise ? Que je ne te revoie jamais me faire une telle scène !

Puis Dom tomba dans mes bras, éclata en sanglots, se confondit en excuses.

–Pardonne-moi, Marie. Tu as raison, je le sais bien. Mais je t'aime et quand tu es avec lui, ça me rend dingue. Je vois comment tu le regardes et je voudrais tellement que ce soit moi que tu regardes ainsi.

–Tu m'aimes ? Mais, c'est un amour impossible. T'es ma meilleure amie... on est des filles... on ne peut pas s'aimer ainsi.

–Pourquoi pas ? Quand je suis avec toi, j'ai le goût de te serrer dans mes bras et de t'embrasser ; je ressens plein de sensations partout sur le corps. Je ne pense qu'à te caresser, qu'à m'étendre à tes côtés... ce n'est pas de l'amour, ça ?

–Dominique. Ce n'est pas sérieux. Il faut que tu t'enlèves ces idées-là de la tête. Ce n'est pas une relation normale. Tu vas rencontrer un joli et gentil garçon, tu vas te marier, avoir des enfants, et il va t'apporter un tas de choses que je ne pourrai jamais te procurer. D'ailleurs, plus j'y pense, plus je me dis qu'on devrait mettre un terme à nos visites nocturnes.

–Non, Marie, non, pas ça, je t'en supplie ! J'en serais totalement incapable. Je ne peux plus me passer de toi. C'est toi qui m'as initiée au plaisir. Et puis quand on est ensemble, toi aussi tu apprécies, je le vois bien. Je te vois te tortiller quand je t'embrasse. Et quand mes seins frôlent les tiens, tes mamelons durcissent. Ces symptômes ne trahissent pas. Toi aussi tu m'aimes.

Comment lui expliquer que, pour moi, nos ébats amoureux représentent davantage une façon d'apaiser mes pulsions sexuelles qu'autre chose. Mais il est clair que pour Dominique, c'est une tout autre histoire.

–C'est vrai, je t'aime, Dom, mais pas d'amour. J'aime être avec toi, tu me fais me sentir bien. J'aime le plaisir que tu me procures, mais ça s'arrête là. C'est pour le plaisir, sans plus. Nous sommes deux femmes, on ne peut pas s'aimer. Il n'y a pas d'avenir, pour nous, ça ne se fait tout simplement pas.

–Pourquoi pas ? L'amour, ça ne se commande pas. Je m'en fous, moi, que tu sois une femme et de ce que les autres peuvent penser. Je t'aime, un point c'est tout !

–Bon, arrêtons ça tout de suite ! On reprendra cette discussion plus tard. Sœur Marie-Ange n'arrête pas de nous regarder et je n'aime pas ça.

Mon Dieu, que vais-je faire ? De quelle façon régler ce problème ? Lui dire que c'est fini ? Attendre ? Georges, si seulement tu étais ici, je suis certaine que tu saurais quoi me dire.

Ce que j'ai hâte à Noël ! Je ne me contiens plus. Comme le temps est long.

LE 8 NOVEMBRE 1934

Maudites vieilles chipies ! Jamais je ne pourrai pardonner aux sœurs ce qu'elles m'ont fait aujourd'hui !

J'étais en classe, perdue dans mes pensées, rêvant que je me prélassais dans les bras de Georges, jusqu'à ce qu'une voix me ramène durement sur terre.

–Marie-Pierre ! Marie-Pierre ! Mais enfin, mademoiselle, voulez-vous bien revenir parmi nous !

–Euh... excusez-moi, ma sœur, j'étais complètement perdue dans mes pensées.

–C'est le moins qu'on puisse dire. Vous êtes attendue dans le bureau de Sœur Marie-Jeanne, la directrice de discipline. Vous êtes dispensée de fin de cours ; vous pouvez donc y aller immédiatement.

La sœur directrice de discipline ! Que pouvait-elle me vouloir ? Je n'anticipais rien de bon au sujet de cette visite. Une fois devant son bureau, je pris mon courage à deux mains et frappai à la porte.

–Entrez ! Ce n'est pas verrouillé.

Dès que j'ouvris la porte, j'entendis :

–Que puis-je faire pour vous, Mademoiselle ?

–Vous m'avez convoquée, ma Sœur. Je suis Marie-Pierre Ostiguy.

–Ha ! C'est vous, cette Marie-Pierre Ostiguy. Eh bien entrez, s'il vous plaît, et fermez la porte derrière vous, me répondit-elle avant de me faire signe d'avancer. Au moment où j'allais m'asseoir !

–Non, Mademoiselle, veuillez demeurer debout, ça vous fera du bien.

Elle commença alors à débiter son récit.

–Mademoiselle ! Quelle surprise n'avons-nous pas eue, cette semaine, à votre sujet. J'espère sincèrement que vous pourrez me fournir de bonnes explications pour justifier votre comportement. La semaine dernière, nous avons envoyé à votre père votre bulletin de notes de fin de session avec la mention suivante :

« Monsieur Ostiguy,

Sœur Marie-Joseph ayant oublié de vous remettre le bulletin de Marie-Pierre lors de votre dernière visite au parloir, nous vous le faisons parvenir par courrier. Veuillez en prendre connaissance, le signer et nous le retourner par la poste ou encore, nous le rapporter lors de votre prochaine visite. »

–Vous vous doutez bien de notre grand étonnement et de l'embarras dans lequel nous sommes retrouvées lorsque nous avons reçu l'appel de votre père nous avisant qu'il ne comprenait pas la teneur de notre missive, puisqu'il n'était jamais venu vous rendre visite au parloir. Nous aimerions, vous devez bien vous en douter, que vous ayez l'obligeance de nous dire qui, exactement, est venu vous voir ce fameux dimanche et la raison pour laquelle ce monsieur s'est fait passer pour votre père ?

J'avoue que j'ai été prise au dépourvu. Je ne m'attendais tellement pas à ça. Par chance, je pris rapidement le dessus sur mes émotions.

–Je ne vous le dirai jamais, ma Sœur. Ceci ne vous regarde pas. J’ai le droit de recevoir qui je veux, au parloir.

–Cette information ne vous regarde pas ? Détrompez-vous, mon enfant. Vos parents vous ont confiée à nous en pensant que vous étiez en parfaite sécurité entre ces murs. Si nos élèves se permettent de recevoir impunément leur amant dans ces lieux, pensez-vous vraiment que nous pourrions longtemps garder intacte la réputation de ce vénéré collègue ?

–Mon amant ? Mais Georges n’est pas...

Je me mordais déjà la langue. Maudit que je suis niaiseuse ! De m’avoir fait prendre si facilement, c’est tellement bête. Je baissai la tête et me cloîtrai dans le silence.

–Baissez le ton, Mademoiselle ! Présentement, vous n’êtes pas dans une position très confortable, alors faite montre de plus de politesse. Je reprends donc ma question. Qui est venu vous voir et pourquoi s’est-il fait passer pour votre père ?

Pas question que je dise un mot de plus ; j’étais déjà dans de beaux draps, alors une désobéissance de plus ne m’effrayait vraiment pas.

–Mademoiselle ! Je vous donne une dernière chance. Je vous ordonne de répondre à ma question.

Je gardai la tête baissée et me tus.

–Bien, vous ne me donnez pas vraiment le choix. Étant donné votre manque de coopération et la gravité de la situation, je me vois dans l’obligation de durement sévir. Premièrement, je tiens à vous dire que nous savons parfaitement qui vous a rendu visite, ce fameux dimanche. Il fut bien facile, à votre père, de deviner qui était la personne en question. Quand Sœur Marie-Thérèse lui en fit la description, il a pu nous fournir son nom et son lien avec vous sans hésitation aucune. Nous savions donc, avant que je vous interroge, qu’il s’agissait de Monsieur Patenaude. Nous désirions tout simplement voir quelle attitude vous adopteriez face à cette situation. Vous admettez avec moi qu’elle ne plaide pas du tout en votre faveur. Deuxièmement, nous avons informé Sœur Antoinette, directrice de votre ancienne école, de ces faits, et lui avons demandé de s’adresser à Monsieur Patenaude afin de lui faire comprendre que sa présence, dans notre collège, ne serait plus tolérée sans la permission écrite de votre père et qu’il devait s’estimer chanceux de ne pas avoir à subir de plus graves conséquences suite à son geste irréfléchi. Ces points étant tirés au clair, il me reste à vous faire part de notre décision. Vous n’êtes pas la première jeune rebelle à séjourner à l’intérieur de ces murs, vous savez, et nous avons toujours su comment mâter les gens comme vous. Je vous conseille, à l’énoncée de votre sentence, de contenir votre réaction. Un agissement irrespectueux ne pourrait qu’aggraver votre cas. Après consultation avec votre père, le comité de discipline, que je préside, a décidé de vous retirer vos privilèges de sorties jusqu’à ce que votre repentir soit à notre satisfaction. Vous passerez donc votre congé des fêtes parmi nous. Nous espérons que cette punition vous fera réaliser l’importance que nous, ainsi que votre père, attachons à votre éducation et à votre sécurité. Sœur Marie-Ange sera votre surveillante personnelle jusqu’à nouvel ordre, afin que nous puissions bien évaluer le degré de votre repentir. Sur ce, vous pouvez disposer et retourner en classe.

C’en était trop ; incapable de me retenir, je lui hurlai à pleins poumons toutes les injures qui me passèrent par l’esprit. Quand elle vint pour m’attraper, je m’enfuis à toutes jambes et allai me réfugier sous mon arbre.

C'est Dominique, avant le souper, qui sut où me trouver et qui vint me tirer de mes pleurs. Elle me prit dans ses bras et tenta de me consoler sans mot dire.

ILS VONT ME PAYER ÇA.

DU CARNET DE GEORGES

Mon Dieu, quelle erreur !

Sœur Antoinette, la directrice de l'école, m'a intercepté immédiatement après mon cours pour me demander de passer la voir avant de quitter l'école. Je n'eus donc pas le choix. Je n'en étais pas à ma première confrontation avec elle. Valait mieux en finir au plus vite. Je me présentai donc aussitôt à son bureau.

—Asseyez-vous, Monsieur Patenaude. Je ne prendrai pas de gants blancs, mon cher. Vous vous êtes mis dans de beaux draps, cette fois. Je vous avais pourtant avisé lors de notre dernière rencontre.

Ayant peine à retenir sa joie, elle me raconta en détail la conversation qu'elle avait eue avec Sœur Marie-Jeanne, la responsable de la discipline au collège de Marie-Pierre, de même qu'elle me signifia la punition qu'elles avaient concoctée ensemble et fait endosser par son père. Pauvre imbécile, celui-là !

J'eus beau plaider que Marie-Pierre n'avait aucune responsabilité dans cette affaire, que la planification de ma visite ne dépendait que de moi... rien n'y fit. Leur décision était prise et ils jouissaient déjà à l'idée de briser la petite.

Pauvre Marie. Elle se faisait un tel bonheur de la venue du congé des fêtes. Ces gens errent totalement. Faute de l'encourager et de l'aider à s'épanouir, ils ne réussiront, s'ils persistent dans cette voie, qu'à provoquer sa rébellion contre le système. Comment peuvent-ils ne pas voir les effets néfastes de leur prise de position ? Un jour, il sera trop tard, et quelqu'un en paiera le prix. J'espère juste que Marie n'en sortira pas trop meurtrie.

Pauvre petite.

LE 17 DÉCEMBRE 1934

Tout le monde est parti, sauf deux ou trois filles qui demeurent trop loin ou dont les parents n'ont pas les ressources pour défrayer le coût du voyage. À moins que ce soit lié à des histoires de famille, allez donc savoir. Mais peu importe, car je m'en fous complètement.

Dominique est venue me faire ses adieux avant de partir. Elle pleurait à chauds de larmes.

—Comment fais-tu pour demeurer aussi calme, Marie ? Je ne suis pas concernée et suis quand même inconsolable. Tout ça est tellement injuste. Je me faisais un tel plaisir de passer quelque temps avec toi hors de ces murs. J'avais obtenu de mes parents la permission de t'inviter à passer une nuit chez nous et j'en rêvais depuis qu'ils avaient acquiescé à ma demande. Je ne pensais qu'au moment où on se trouverait toutes les deux enlacées dans mon lit. Tu vas me manquer terriblement. Fais attention à toi. Joyeux Noël et Bonne Année ! On se revoit en janvier.

—Merci, Dom. Joyeux Noël et Bonne Année à toi aussi ainsi qu'à toute ta famille. Passe de belles vacances et ne pense pas trop à moi. Je vais bien m'en tirer, ne t'en fais pas. Avant que tu partes, j'ai une faveur à te demander.

—Demande, ma vieille, je ne peux rien te refuser.

—J'aimerais que tu ailles remettre une lettre à Monsieur Patenaude.

À la seule prononciation de son nom, tout a tourné au vinaigre.

–Une lettre à Monsieur Patenaude ? T’es cinglée ! Penses-tu vraiment que je vais aller porter une lettre à ton amant alors que je t’aime autant.

–Ne me fais pas sortir de mes gonds ! Je te l’ai déjà dit et je te le répète : Georges n’est pas mon amant. C’est un ami, point à la ligne. Tu te vantes d’être mon amie, alors si je ne peux pas compter sur toi, sur qui pourrais-je me fier pour m’aider, hein ?

–Marie, tu sais que tu peux compter sur moi. Mais j’ai tellement peur de te perdre.

–Tu ne me perdras pas, voyons ! Le maintien de notre amitié n’a rien à voir avec ça.

Sur ce, je m’approchai d’elle et déposai un long baiser sur sa bouche. En moins de deux, elle se tortilla. Je me retirai rapidement, prétextant ma crainte de nous faire surprendre en action, mais non sans être convaincue que ce baiser venait d’avoir raison de ses dernières hésitations.

C’est la première fois que je prenais conscience de la force que donne le pouvoir de contrôler le désir des autres et je trouvais ça enivrant. C’est le résultat qui m’importait. Il fallait absolument que Georges reçoive ma lettre. Je remis donc ladite missive à Dom avec mes dernières instructions. Je n’avais plus qu’à espérer qu’elle la lui livrerait réellement. On s’est quittées là-dessus.

Au moins, il aura de mes nouvelles pour les fêtes.

LE 20 DÉCEMBRE 1934 DU CARNET DE GEORGES

Quand j’ouvris la porte, je fus bien surpris de voir Dominique.

–Bonjour, Dominique ! Quelle surprise ! Entre, je t’en prie.

–Non, merci. Je ne suis pas venue pour vous parler, mais pour vous remettre une lettre, à la demande de Marie-Pierre.

Déstabilisé par son timbre de voix, je voulus en savoir plus.

–Entre, tu as sûrement le temps de boire un jus avec moi.

–Non, je dois y aller. Mes parents m’attendent.

Et juste comme elle s’apprêtait à sauter au bas les marches, elle me lança :

–En tout cas, vous êtes mieux de ne pas faire de peine à Marie, car vous aurez affaire à moi. Je vous le jure.

Et elle déguerpit aussi vite qu’elle était arrivée. Bon Dieu, qu’est-ce qui lui prend à celle-là ?

Je fermai la porte et me dirigeai vers le salon. Avant d’ouvrir l’enveloppe, je me servis un apéro et m’assis confortablement pour en faire la lecture. La lettre allait ainsi :

Cher Georges.

J’ai tellement hésité avant de t’écrire cette lettre. Dans le meilleur scénario que je m’étais forgé, c’est de visu que je te révélais ce que tu vas lire ci-après. Malheureusement, des

circonstances hors de mon contrôle ont fait que je ne pourrai te voir durant le congé des fêtes. Comme Sœur Antoinette te l'a sûrement annoncé, je suis privée de congé. Nous ne pourrons donc pas nous voir comme convenu.

J'ignore si les mots choisis parviendront à bien te faire comprendre la profondeur des sentiments que j'éprouve à ton égard. Dès la première fois que je t'ai vu, j'ai su que je t'aimerais. Tu es l'unique personne, à part ma mère, qui réussit à me donner confiance en moi. Quand je suis près de toi, la chaleur de ton corps m'enivre. Je ne désire qu'à me fondre en toi. J'ai toute la difficulté du monde à contenir mes élans. Je n'aspire qu'au moment où je n'aurai plus à me restreindre.

Je me doute bien que tu vas évoquer notre grande différence d'âge, mais sache qu'en ce qui me concerne, cela n'est pas, en soit, une justification valable. Tu me diras que je manque de maturité, j'en conviens, mais ce n'est pas non plus une excuse suffisante, car c'est à ton contact que je pourrai acquérir l'expérience qui me fait tant défaut.

Je t'implore de ne pas me rejeter du revers de la main. Ne me laisse pas tomber. Sinon, qu'advient-il de moi ? Georges ! Je t'aime, et pour la vie.

Ton amour, Marie-Pierre.

Wow ! Je ne peux pas dire que je fus totalement abasourdi, car je voyais bien comment la petite me regardait. Mais loin de moi l'idée qu'elle pouvait être aussi profondément ancrée dans ses convictions. J'ignore quoi penser, quoi faire. Le piège, dont j'ai participé à l'élaboration, se refermait. Un jour ou l'autre, je me retrouverai à la croisée des chemins. Il me faudra être prêt à faire face à la musique, car autrement, c'est de nouveau Marie-Pierre qui paiera pour les pots cassés. Et ça, je ne pourrai l'accepter.

LE 23 DÉCEMBRE 1934

Je m'ennuie à mourir. Le collège, vide de ses habitants, ressemble à un cimetière et j'ai l'impression d'y être enterrée. J'ignore si Dom a remis ma lettre à Georges. Georges, mon amour, je pense à toi constamment.

J'espère aussi qu'il ne sera pas effrayé par ma déclaration ou pire encore, qu'il ne s'esclaffera pas en en prenant connaissance. Ai-je adopté la bonne approche ? Je me morfonds tellement. Il faut que je trouve une façon de lui parler, mais j'ignore comment ? Je dois absolument trouver un moyen de l'appeler. Et cette maudite Sœur Marie-Ange qui ne me quitte pas d'un pas, qui me suit comme une mouche à merde ! Il faut que je trouve une solution !

Georges, j'ai peur de te perdre.

LE 24 DÉCEMBRE 1934

J'ai pleuré toute la nuit. Ce fut la pire veille de Noël de ma vie. Après le réveillon que les sœurs nous avaient concocté, ce fut le coucher. Je dis réveillon, mais c'est un bien grand mot pour décrire le repas qu'elles nous avaient préparé. Rien à voir avec les repas de famille dont j'avais autrefois l'habitude.

Une fois au lit, je me remémorai les merveilleuses heures passées avec maman lors de nos préparatifs pour le fameux temps des fêtes. Avec toutes les décorations qu'elle installait, elle mettait tellement d'ambiance dans la maison. Le moment que personnellement j'anticipais le plus était le dressage de l'arbre de Noël en sa compagnie. Son sourire était si contagieux ; même papa semblait plus heureux durant cette période de l'année.

Après le réveillon familial, qui avait toujours lieu dans la famille paternelle, c'était le retour à la maison. Au pied de l'arbre m'attendait chaque année un cadeau que le père Noël avait apporté durant notre absence. Combien d'années ai-je cru au père Noël ? Je ne m'en souviens plus, mais quand on m'a fait perdre mes illusions, ce fut un moment bien triste. C'est mon cousin Jacques qui m'a expliqué que c'était les parents qui déposaient les cadeaux au pied de l'arbre et non le père Noël. Je lui en ai longtemps voulu d'avoir brisé mon rêve. Je trouvais cette coutume si romantique. C'était comme si ce moment magique nous appartenait uniquement à nous, les enfants.

Toutes ces pensées m'empêchaient de m'assoupir. Je me levai et sans vraiment l'avoir planifié, me retrouvai devant la chambre de sœur Marie-Ange. J'étais là devant sa porte, mais n'osais frapper. Quand celle-ci s'ouvrit, nous fîmes toutes les deux le saut.

–Marie-Pierre ! Tu m'as fait une de ces peurs. Je pensais bien avoir entendu un bruit, mais je ne m'imaginai pas que quelqu'un se tiendrait là, debout devant ma porte. Qu'il y a-t-il ? Tes yeux sont tout rouges. Tu as pleuré ? Viens t'asseoir, on va jaser.

Une fois dans sa chambre, elle prit place sur son lit et m'indiqua de m'installer juste à côté d'elle. Elle était en robe de chambre. Je ne sais pas quelle heure il était, mais il devait être possiblement assez tard. C'était le silence total dans les corridors. Elle me prit dans ses bras, je déposai ma tête sur son épaule et, pensant à maman, recommençai à pleurer.

–Pauvre chouette ! Va... laisse-toi aller, ça te fera du bien.

Après un certain temps, mes larmes cessèrent. Je voulus retirer ma tête de son épaule, mais Sœur Marie-Ange m'en empêcha.

–Reste dans mes bras, ma petite. Reste dans mes bras, je t'en prie.

Je ne savais trop que penser et c'est à ce moment que je me rendis vite compte que Sœur Marie-Ange pressait de plus en plus son corps contre le mien. Je voulus à nouveau me retirer, mais quelque chose m'en empêcha. À cet instant, j'eus une réaction qui me prit totalement par surprise. Je passai mes mains au tour de sa taille et me collai plus intensément contre elle. Comme elle en faisait autant de son côté, je pus sentir son cœur battre de plus en plus fort et voir sa poitrine sautiller sous ses respirations qui se faisaient de plus en plus intenses. Je crois que c'est à ce moment précis que mon plan a commencé à germer dans ma tête.

–Merci, Sœur Marie-Ange de me consoler ainsi. Depuis que j'ai perdu maman, c'est la première fois qu'une personne me prend dans ses bras. J'avais oublié comment cela pouvait être réconfortant.

Comme elle me serrait de plus fort, je ne fis rien pour lui résister. Au contraire, je me déplaçai subtilement, de façon à ce que mes seins effleurent les siens. Je pouvais sentir la chaleur de son corps qui s'intensifiait ; elle aimait ça, j'en étais certaine. Il fallait que je parvienne à mes fins, mais comment prévoir la suite ?

–Sœur Marie-Ange, puis-je vous demander une faveur ?

Elle fit alors un geste pour se dégager de notre étreinte, mais je résistai.

–S’il vous plaît, Sœur Marie-Ange, gardez-moi dans vos bras.

Sa volonté n’ayant su résister à ma supplication, j’en profitai pour coller ma cuisse le long de la sienne. Elle restait immobile, mais je la sentais fébrile.

–Demain, c’est jour de Noël... me permettriez-vous téléphoner à mon père pour que je lui souhaite Joyeux Noël ?

–Marie-Pierre ! Ce que tu me demandes est hors de mon pouvoir. Je vais devoir en référer à Sœur...

D’une manière calculée, je me défis alors de son étreinte. Elle me retint par la main, puis me dit :

–Marie-Pierre, s’il vous plaît, ne le prends pas ainsi. Si ce n’était que de moi, rien ne me ferait plus plaisir que de t’accorder cette faveur... mais comme tu le sais, j’ai reçu des ordres formels.

Là, je jouai le grand jeu. Je me précipitai sur ses genoux, passai mes bras autour de son cou et doublai mon étreinte ; elle était coincée.

–Sœur Marie-Ange, vous êtes la seule personne qui me comprend. Il n’y a rien de mal à ce que je téléphone à mon père le jour de Noël. Ça sera notre secret, je ne le dirai à personne.

À ce moment, je jouai le tout pour le tout. Je pressai mes petits seins autant que je pus sur sa poitrine et l’embrassai dans le cou. Sans grande conviction, elle tenta de se défaire de mon étreinte, mais je n’eus aucune difficulté à garder ma position. Je commençais cependant à me prendre à mon propre jeu, ressentant moi-même les balbutiements de sensations agréables. Faut dire que Sœur Marie-Ange était jeune et plutôt jolie. Ses seins, plus gros que les miens, vous donnaient le goût de les explorer. Le fait qu’elle soit une sœur ajoutait à mon excitation. Je déplaçai mon visage afin de scruter son regard. Comme elle avait les yeux fermés, je pus l’examiner un certain temps. Elle avait de beaux traits et, en ce moment précis, alors que ses sens étaient en éveil, elle avait un petit « je-ne-sais-quoi ».

Quand je déposai mes lèvres sur les siennes, elle se laissa aller pour un cours instant, jusqu’à ce que sa conscience finisse par la rattraper. Elle tenta tant bien que mal de me repousser, mais comme je m’accrochais à elle, nous tombâmes à la renverse sur le lit. Je m’étendis de tout mon long sur elle, les cuisses de chaque côté des siennes. Elle était moite entre les jambes, je pouvais le sentir. J’eus moi-même une réaction, mais elle redoubla de force et parvint à se retirer. Du coup, je me mis à pleurer à m’écriant :

–Sœur Marie-Ange, pardonnez-moi ! Je ne sais pas ce qui m’a pris. Je suis si malheureuse et vous tellement compatissante. Je ne veux pas que vous pensiez du mal de moi. Je vous en supplie, ne me rejetez pas, je ne pourrai pas le supporter !

–Marie-Pierre ! Je ne t’en porterai pas rigueur. Mais que ceci ne se reproduise plus. Je vous aime bien, mais nous ne pouvons nous permettre ces genres de contacts. Est-ce bien clair ?

–Oui, ma Sœur. Je vous laisse. Je viendrai vous voir demain avant le souper de Noël.

Sans lui laisser le temps de réagir, je quittai sa chambre en courant.

Que je suis contente ! Je crois que j’ai trouvé le moyen d’obtenir certaines faveurs. Elle

a aimé chaque seconde de notre entretien et surtout, chaque seconde de nos étreintes. Je devrai manœuvrer délicatement, mais je sais que je possède maintenant un atout que je vais pouvoir utiliser.

Autre découverte que j'ai faite, je n'ai plus de remords face à mes pulsions sexuelles. Même que j'aime de plus en plus ça.

Vous avez voulu me mater ? « Verra bien qui rira le dernier ».

LE 25 DÉCEMBRE 1934

Je suis comblée. Quel bonheur ai-je enfin ressenti ce soir ! C'est le plus beau jour de ma vie.

Une heure avant le souper de Noël offert par les sœurs, je me suis rendue à la chambre de Sœur Marie-Ange. Je cognai à sa porte, mais personne ne vint répondre. Je laissai passer quelques secondes, cognai à nouveau... et toujours pas de réponse. Je sondai la pognée et la porte s'entrouvrit ; je pénétrai donc dans la chambre en m'assurant que personne ne m'avait vue et attendis.

Peu de temps s'écoula avant que Sœur Marie-Ange n'arrive. Elle fit le saut quand elle me vit et était loin d'être contente.

–Mais qu'est-ce que tu fais ici ? Comment as-tu pu entrer dans ma chambre sans autorisation ? Pour qui te prends-tu ?

Pour toute réponse, j'éclatai en sanglots et me blottis dans ses bras. Elle tenta de résister, mais ses tentatives étaient tellement mièvres... à en mourir de rire.

–Ne pleure pas, Marie-Pierre, je ne suis incapable de te voir pleurer. Je ne voulais pas être méchante avec toi, mais tu m'as surprise. Tu n'as pas le droit d'entrer dans la chambre d'une religieuse sans y être invitée. Tu imagines si une autre sœur était entrée ? Tu te serais mérité une telle punition ! Et dans la situation où tu te trouves, tu ne peux te permettre une telle chose.

Mine de rien, elle m'attira sur le lit.

–Viens... assieds-toi. Raconte-moi ce qui ne va pas.

Et notre petit jeu de la veille reprit pratiquement là où il avait cessé. Cette fois, je m'assis directement sur ses genoux, car je n'avais pas de temps à perdre. Je devais la convaincre de me laisser téléphoner à mon père ; c'est du moins ce que je voulais lui faire croire. Je me pressai donc contre elle, seins contre seins.

–Merci, Sœur Marie-Ange, vous êtes tellement gentille avec moi. Comment puis-je vous remercier ?

Sur ce, je déposai mes lèvres sur les siennes et les entrouvris juste assez pour lui faire goûter à leur chaleur. Quand je la sentis se trémousser sous mes cuisses, je l'étreignis plus fort et cette fois, sans qu'il y ait l'ombre d'un doute, je frottai mes seins contre les siens. Peu après, en me relevant, je m'arrangeai pour frôler son sein droit avec ma main gauche.

–Vous vous souvenez de notre conversation d'hier ? Ne serait-ce pas le parfait moment pour téléphoner à mon père ? Juste avant le souper, personne ne le saura...

–Je ne peux pas, ma chouette. Si on se faisait prendre... tu y as pensé ?

Tandis qu'elle était toujours assise sur le lit, je me relevai et passai à sa droite tout en demeurant debout près d'elle. Lorsqu'elle me prit par la taille pour me serrer contre elle, j'en profitai pour entrouvrir mes cuisses et coller mon entrejambe sur son bras. J'étais surexcitée, ça paraissait ; j'étais toute moite.

–Personne ne le saura, Sœur Marie-Ange, ça sera notre secret. Nous allons devenir deux amies ; des amies, ça peut se faire confiance.

Ce disant, je me frottai doucement contre elle. Elle tremblait. Tout comme moi, d'ailleurs.

Nul doute que j'y prenais goût. Je revins à mon plan de base ; je ne devais pas perdre mon objectif de vue.

–Tu es sûre que personne ne le saura ?

–Juré craché.

–D'accord ! Mais où aller ?

–J'ai pensé à tout. Allons au parloir. Il est fermé en cette semaine de congé. Vous pourrez surveiller le corridor pendant que je téléphone du bureau de la surveillante...

Avant qu'elle ne change d'idée, je l'entraînai avec moi vers notre destination. Une fois dans le bureau, je téléphonai à Georges. Ça faisait plusieurs coups, déjà, que le téléphone sonnait et toujours pas de réponse. Je commençais à craindre qu'il soit sorti. Après ce qui m'apparut une éternité, il finit enfin par répondre.

–Allo ! Dites donc, allez-vous laisser sonner ainsi toute la nuit ?

–Georges ? Georges ? C'est moi, Marie-Pierre !

–Marie-Pierre ? Quelle surprise ! Je ne m'attendais absolument pas à ce que ça soit toi au bout de la ligne ; excuses-moi, ma chouette. Comment vas-tu ? Comment t'en tires-tu ? Ça va ?

–Oui, oui, ça va. Et toi, comment vas-tu ? Pas trop d'ennui à cause de moi ?

–Des ennuis ? Mais pourquoi ? Nous n'avons rien fait de mal. La sœur directrice pense peut-être qu'elle n'a pas la vie facile avec moi, mais si tu savais comment je m'en fous. Dis-moi... d'où tu m'appelles ? Je croyais que tu étais emprisonnée au couvent pour la durée des vacances.

–Mais je suis au collège ; c'est de là que je t'appelle.

–Non ! Comment as-tu fait pour obtenir l'autorisation ?

–C'est une longue histoire, je te raconterai une autre fois. Je t'appelle en cachette.

–En cachette ? Mais c'est dangereux ! Tu pourrais te mériter de graves sanctions si tu te faisais prendre.

–Ne t'inquiète pas. Georges, as-tu reçu ma lettre ? Dom est-elle venue te la porter ?

–Oui, je l'ai bien reçue et...

–Marie-Pierre, c'est assez. J'entends des pas dans le corridor, lança Sœur Marie-Ange après être entrée précipitamment.

–Non, pas tout de suite ! Je viens juste d'avoir la ligne.

–Tu m'avais promis. On ne peut pas se faire prendre. Je serais foutue !

–Papa, je dois te laisser. Mais avant, réponds à ma question. Suite à la visite de Dominique, as-tu quelque chose à me dire ?

Et là, pour la première fois, je l'entendis de sa bouche. Quel immense bonheur.

–Moi aussi je t'aime. Fais attention à toi.

Et je raccrochai.

Ce soir, après m'être mise au lit, je me suis caressée en pensant à lui. Dans mon rêve, je jouissais dans ses bras. Quel bonheur ! J'ai enfin un amoureux ; mon amoureux à moi toute seule.

DU CARNET DE GEORGES

Aujourd'hui, j'ai eu droit à toute une surprise.

Je me préparais à me rendre au souper de Noël prévu chez ma sœur quand le téléphone sonna. J'ai d'abord pensé le laisser sonner, mais le timbre n'arrêtait pas de retentir. «Qui peut être aussi têtu et ne pas réaliser qu'on n'est pas là ou qu'on ne veut pas répondre?», pensai-je.

–Allo!

Quelle surprise, c'était Marie-Pierre.

–Comment je vais? C'est plutôt à moi de te demander comment toi tu vas? Pauvre petite. Attends un peu, mais d'où appelles-tu? Je croyais que tu étais en pénitence au pensionnat?

–Je suis au pensionnat; j'appelle en cachette.

–C'est dangereux, ça. Si tu te fais prendre, tu vas recevoir toute une sanction!

Tout à coup, la ligne fut coupée, je n'attendais plus rien.

–Allo, allo! Marie?

J'étais inquiet, que se passait-il? Enfin, elle revint au téléphone.

–Papa, je dois malheureusement te quitter, je t'expliquerai. Mais avant, dis-moi... As-tu reçu ma lettre?

–Oui, je l'ai reçue et à ce propos, je voulais te dire...

–Je dois te quitter en vitesse. Papa, papa... Je t'ai écrit que je t'aimais, et toi?

Pauvre petite, elle est sans doute obligée de raccrocher. Que faire?

–Oui, chérie, moi aussi, je t'aime.

Et elle raccrocha. Qu'est-ce que j'avais dit là? Sur le coup de l'émotion, je n'ai pu faire autrement. Elle en avait déjà tellement à surmonter, sans compter qu'elle prenait tout un risque en me téléphonant. Je fus incapable de lui déplaire. Que vais-je faire avec ça? Dans le fond, n'est-ce pas la vérité toute simple que je lui ai avouée?

Bon Dieu de Bon Dieu! Je me sens tellement pris au piège. J'ai besoin d'aide, mais à qui me confier? J'ai probablement peur qu'on me dise ce que je ne veux pas entendre.

Marie-Pierre... fais attention à toi, ma petite chérie.

LE 11 JANVIER 1935

Ce fut, et de loin, la période la plus longue de toute ma vie. Ces vacances n'en finissaient plus de se prolonger. Mais les filles sont enfin revenues. Une chance, car je manquais de raisons pour repousser les avances de Sœur Marie-Ange. Elle désirait tout le temps que j'aille la visiter dans sa chambre. J'étais parvenue à invoquer des excuses valables au début, mais à la fin, je commençais à manquer d'imagination. L'arrivée des filles va sûrement la calmer un peu. À tout le moins, je l'espère.

Dès son retour Dominique vint me voir et me sauta dans les bras.

–Marie! Comme tu m'as manqué! Comment ça va? Pas trop difficiles, ces vacances en prison?

–Assez difficiles, merci! Ce que j'ai pu m'ennuyer. Et Sœur Marie-Ange qui me collait aux fesses. Dès que je bougeais, je l'avais dernière moi.

–C'est pas si mal. Moi, Sœur Marie-Ange, je la trouve très gentille.

–Oui, en effet. Mais si tu l'avais agrippée à toi comme une sangsue, tu changerais peut-être d'idée. Enfin... assez parler d'elle. Parle-moi plutôt de tes vacances... as-tu rencontré de nos anciennes amies?

Et là, Dominique fut intarissable. Elle a tout couvert et ce qui m'a vraiment frappé, dans son envolée, c'est qu'elle n'a jamais dit un mot au sujet de garçons, toujours au sujet des filles. Une telle m'a raconté ceci, une telle a dit que... tu devrais voir une telle, elle est devenue vraiment jolie. Toujours question de filles!

Ce soir-là, dès les lumières fermées, elle vint me rejoindre dans mon lit.

–Tasse-toi, Marie, tu m'as tellement manqué durant les vacances; je pensais à toi continuellement. J'étais tellement malheureuse que tu aies eu cette punition. Quelles vacances nous aurions pu passer ensemble! Enfin... le principal, c'est que nous soyons toutes les deux à nouveau réunies.

–Écoute, Dom. J'ai beaucoup réfléchi pendant les vacances.

Mais elle ne m'écoutait même pas, trop concentrée sur ce qu'elle avait planifié pour ce soir. Elle détacha le haut de mon pyjama et passa sa main sur mes seins. Elle était toute chaude. Je dois dire que mon isolement prolongé faisait que son toucher m'excitait au plus haut point.

–Tu disais, Marie.

–Rien, Dom. Tu as les mains bien chaudes.

–Pas juste les mains, ma vieille. Regarde...

Ce disant, elle prit ma main et la posa sous son pyjama, directement sur sa vulve. Elle était moite et toute chaude.

–Tu n'as pas de petite culotte, toi?

–Tu vas t'en plaindre?

–Bien sûr que non, mais quand même...

–Écoute, Marie! On ne peut pas rester ici. Je serai totalement incapable de rester silencieuse. Tu veux qu'on aille au jubé, comme l'autre fois.

–C'est dangereux. Si on se faisait prendre?

–C'est toi qui as peur? Je n'en crois pas mes oreilles! Allons... tout le monde dort. Allez, viens.

Je ne reconnaissais plus Dominique. Voilà maintenant qu'elle prenait l'initiative. C'est le monde à l'envers ! Je dois dire que je trouvais cela tout à fait excitant. Une fois au jubé, ce fut l'explosion. Elle se jeta littéralement sur moi et m'embrassa. Elle ouvrit ma bouche avec sa langue et la glissa à l'intérieur pour l'entremêler à la mienne.

Je fus tellement surprise, que je ne sus comment réagir. Comme elle continuait, j'ai pris conscience du goût que ce baiser laissait dans ma bouche. D'abord ses lèvres si douces, puis cette petite moiteur rafraîchissante. C'est surtout la pénétration avec sa langue qui m'a procuré la plus forte sensation ; je ne pouvais expliquer ce que je ressentais, mais de la sentir ainsi, entrer dans mon corps, me procurait des sensations aussi nouvelles qu'excitantes. Du coup, je ne voulais pas que ça cesse. Je me mis moi-même de la partie. Quand Dominique sentit que j'entrais dans le jeu, elle devint surexcitée.

–C'est bon, n'est-ce pas ? Tu embrasses bien, tu sais.

–Mais où as-tu appris ça, toi ?

–Je vais te le dire, mais je ne veux pas que tu sois jalouse ou que tu te fâches, OK ?

–Pas de problème.

–J'ignore si tu t'en souviens, mais j'avais prévu t'inviter à coucher à la maison durant les vacances. Afin d'obtenir la permission de mes parents, j'avais dû m'astreindre à toutes sortes de subterfuges, car, au départ, ils n'étaient vraiment pas en faveur. Alors, quand ils m'ont demandé qui venait, j'ai été incapable de leur dire ce qui t'était arrivé ; j'ai donc invité Nadine.

–Nadine ! Pas Nadine ? Mais à quoi as-tu pensé !

–Ne te *fâche* pas, tu me l'as promis.

–OK... OK... Continue.

–Une fois couchées, c'est Nadine qui, sans que je le réalise, s'est mise à m'embrasser. Au début, j'ai voulu y mettre fin, mais elle se moquait de moi. Et puis je pensais tellement à toi, que je n'ai pu résister longtemps. J'ai tellement aimé. J'étais impatiente de partager ça avec toi. C'est bon, non ?

–C'est vrai que c'est bon. Mais ne doit-on pas faire ça avec des garçons ?

–Toi pis les garçons ! Tu as juste *ça* dans la tête ! C'est bon avec des filles aussi... la preuve !

–OK... ne frustre pas.

–C'est pas tout, Marie. Elle m'a montré autre chose.

–Ah oui ? Quoi ?

–Tu me promets de me laisser faire jusqu'à la fin ?

–Promis.

–Bon. Étends-toi sur le dos.

Quand je fus allongée, Dominique enleva mon bas de pyjama et baissa ma petite culotte jusqu'au bas de mes genoux.

–Maintenant, ferme les yeux et laisse-toi aller.

Je m'exécutai, fermai les yeux et attendis, pleine d'expectatives. Je sentis d'abord sa main me caresser les seins, passant de l'un à l'autre. Mes mamelons se durcirent aussitôt et quand elle les pinça, un léger choc parcourut mon corps. Je ne pus m'empêcher de laisser échapper quelques petits cris de satisfaction. Sa main droite continuait toujours à me caresser les seins quand je sentis sa main gauche descendre. D'abord au niveau de mon ventre, et

ensuite sur ma vulve.

Elle passa ses doigts dans ma touffe, joua avec mon poil de pubis et descendit encore plus bas. Elle caressa ensuite mon clitoris, comme je lui avais montré, pendant que je me tordais d'excitation. Elle avait un doigté extraordinairement doux. Le tout me procurait énormément de plaisir et j'avais hâte de lui rendre la pareille. C'est à ce moment qu'elle me prit de surprise. Sa main droite délaissa mes seins pour rejoindre sa consœur sur ma vulve. De la main gauche, Dom écarta les lèvres de mon vagin et commença à me pénétrer avec un doigt de son autre main. Je fis un geste pour l'écarter, mais elle me pria de la laisser faire. Doucement, elle imprégna un mouvement de haut en bas à son doigt, bientôt rejoint par un deuxième. En quelques secondes, mon couloir se remplit de jus. Quand elle terminait son geste, elle effleurait mon clitoris au passage et des tonnes de décharges électriques parcouraient mon corps.

–Dom... C'est bon... n'arrête pas, je t'en prie.

–Pas de danger. Pas avant ton explosion.

–Mon explosion ?

–N'aie pas peur... laisse-toi aller.

Elle avait raison. Peu de temps s'écoula avant que j'aie d'immenses soubresauts incontrôlables. Mes cuisses se renfermèrent de façon à emprisonner ses doigts à l'intérieur de mon vagin, et j'éjaculai comme une fontaine. Le tout dura quelques secondes, des secondes au cours desquelles j'émis malgré moi d'énormes gémissements. Vers la fin de mon orgasme, Dom, qui avait baissé elle aussi le bas de son pyjama, s'étendit sur moi, le haut de sa cuisse placé contre ma vulve et son mont sur le mien. Elle me donna un baiser enflammé pendant qu'elle frottait sa vulve avec un léger mouvement du bassin.

–Wow! J'en ai le souffle coupé. Que c'était bon! Comment as-tu appris tout cela? Et puis peu m'importe! Retourne-toi... c'est à mon tour.

Je peux vous dire qu'elle ne se fit pas prier. Elle enleva le bas de son pyjama, qu'elle avait déjà à la hauteur des chevilles, détacha le haut pour libérer ses seins et écartela complètement les jambes. Ainsi toute nue à ma vue, avec son regard qui me démangeait, elle était d'une telle beauté, que j'en eus des frissons. Si je me laissais aller, je pourrais facilement l'aimer; mais ce n'est pas mon choix premier dans la vie; je trouve les hommes trop beaux.

Je repris le même manège qu'elle, à la différence près qu'à un certain moment, elle se releva et s'assied sur mes mains pour faire pénétrer mes doigts plus profondément. Elle eut un incroyable orgasme et cria en perdre la tête. Heureusement que nous n'étions pas au dortoir... elle aurait réveillé tout le monde, c'est certain. On termina dans les bras l'un de l'autre, nues, seins contre seins, vulve contre vulve, bouche contre bouche. Et c'est ainsi qu'on s'endormit.

Aux petites heures quand je me réveillai, je paniquai.

–Dom! Dom! Vite, on s'est endormies! Il faut retourner au dortoir avant que les sœurs passent pour le réveil.

On se précipita aussitôt vers la porte de la chapelle qui donnait dans le couloir. On était presque rendues au dortoir quand j'entendis la voix de Sœur Marie-Ange.

–Mademoiselle Parent! Mademoiselle Ostiguy! Que faites-vous là?

–Rien, ma Sœur!

–Comment rien? Il est cinq heures du matin, vous devriez être au lit à cette heure-là.

Et j'entendis Dominique répliquer le plus sérieusement du monde:

–On s’est levées tôt afin d’admirer le lever du soleil.

–Ah! Bien. Mais que je ne vous y reprenne plus, compris?

On entama d’une voix commune, tout en se précipitant vers nos lits:

–Oui, ma Sœur.

Puis juste avant que la porte se referme, Sœur Marie-Ange me saisit par le bras pour me dire:

–Ne crois pas un instant que j’ai cru à ce mensonge. Je veux te voir ce soir dans ma chambre, tu as compris?

–Oui ma sœur.

Cette fois je n’y échapperai pas. Faudra que je me résigne.

LE 12 JANVIER 1935

Ce soir, j'ai semé une graine ; ne me reste plus qu'à espérer. Après la prière du soir, au sortir de la chapelle, Sœur Marie-Ange m'a interpellée.

–Marie-Pierre, n'oublie pas que je veux te voir ce soir, d'accord ?

–Oui, ma Sœur.

–Bien. Viens me rejoindre une fois les lumières éteintes. Sois prudente, surtout.

–Oui, ma Sœur.

Je suis dans de beaux draps ! Il est évident que je ne peux me mettre Sœur Marie-Ange à dos. Je pourrais avoir besoin d'elle pour autre chose. Mais de là à continuer notre petit jeu, il y a une limite. J'ignore quoi faire. Il faut que je trouve une solution, et vite !

Tel que convenu, le soir venu, je me dirigeai vers sa chambre, toujours sans la moindre idée pour résoudre mon problème. Juste avant que je parte, Dominique avait tenté de me rejoindre dans mon lit.

–Où vas-tu, Marie ? Je pensais qu'on passerait un moment ensemble !

–Écoute, Dom. Ne pose pas de questions et tu n'auras pas de menteries. Je dois aller voir une sœur et c'est un peu à cause de toi ; alors, ne m'énerve pas avec ça, OK !

–Bon, bon... te fâche pas !

C'est en cognant à la porte que j'eus un flash et pensai avoir trouvé une issue à mon impasse. Sœur Marie-Ange m'ouvrit.

–Entre, Marie-Pierre. Personne ne t'a vue ?

–Je ne crois pas, non.

–Viens, on va s'asseoir sur le lit.

Décidément, le lit était devenu son lieu de prédilection.

–Je désire t'entretenir au sujet de votre petite sortie, à Dominique et toi. J'ose espérer que tu as compris que je n'ai pas cru un seul instant que vous étiez allées admirer le lever du soleil. J'ai peut-être l'air d'une cruche, mais j'ai déjà vu neiger.

–Il faut la comprendre, ma Sœur. Si Dominique avait une note d'indiscipline, je ne sais pas ce que ses parents lui feraient ; ils sont très sévères avec elle, vous savez.

–Et qu'étiez-vous en train de fabriquer ensemble, juste avant que je vous intercepte ?

–Je ne peux pas vous raconter ça, ma Sœur, c'est trop gênant.

–Tu peux me faire confiance, Marie-Pierre, ça restera entre nous. Nous sommes des amies, n'oublie pas.

–Je sais. Alors, il faut absolument que vous n'en parliez à personne, promis ?

–Promis.

–Dominique est une fille très curieuse, avec un trop-plein d'amour à donner. Et comme ses parents sont incapables de la renseigner sur les choses de la vie, elle cherche des réponses ailleurs. Ce faisant, elle se fait dire toutes sortes de sottises par ses amies et elle désirait voir ce que j'en pensais.

–Quelles sortes de choses ?

–Exemple: durant les vacances des fêtes, une de ses amies lui a dit que de donner un baiser avec la langue à un garçon pouvait la rendre enceinte. La pauvre était dans tous ses états quand elle m'a raconté ça parce que justement, son voisin de quartier l'a déjà embrassée en se servant de sa langue.

–Oh! Mais à quoi a-t-elle pensé? Pourquoi s'est-elle laissée embrasser ainsi par un garçon?

–Je sais bien, ma Sœur, mais que voulez-vous? Ce sont des choses qui se produisent. Toujours est-il que quand je lui ai dit qu'il n'y avait aucun danger, elle ne m'a pas cru.

–Mais que connais-tu dans ces choses-là, toi?

–Je sais de quoi je parle, parce que je l'ai fait moi-même.

–Je ne te crois pas!

Je sautai sur l'occasion et m'approchai d'elle, plaçant mon visage tout près du sien. Je pouvais lire la crainte dans son regard, de même que l'envie de l'anticipation. Je me penchai, entrouvris la bouche et déposai mes lèvres sur les siennes. Elle eut un frisson de plaisir et entrouvrit la bouche, invitant ma langue à y pénétrer. Une fois nos lèvres soudées, elle me prit par la taille, m'attira sur elle et se laissa tomber à la renverse.

L'excitation engendrée par cette étreinte réveilla mes sens. Ses lèvres étaient douces comme des pétales de roses. Je m'étendis de tout mon long, mon corps contre le sien, passai ma main sous sa robe de chambre et caressai ses seins. Cette fois, elle ne me rejeta pas, bien au contraire. Elle balançait son bassin pour bien sentir ma vulve et, en même temps, frotter la sienne sur le haut de ma cuisse. Quelle chaleur elle dégageait! En moins de deux, elle se mit à gémir. J'éprouvais autant de plaisir qu'elle, mais je me devais de ne pas perdre mon plan de vue. Je me levai soudain d'un bon et la regardai toute défaite.

–Sœur Marie-Ange, on ne peut pas, voyons. Vous êtes mon amie, vous êtes une sœur... on ne peut pas faire ça.

Elle ne revint pas immédiatement à la raison, s'étant trop laissée aller à son plaisir. Une seconde ou deux passèrent avant qu'elle ne se ressaisisse et comprenne l'incongruité de la situation. Fallait réagir de façon délicate devant ce moment d'égarement.

–Excuse-moi, finit-elle par bredouiller. Je me suis laissé emporter. Je ne désirais que mieux comprendre pour pouvoir t'aider.

–Je vous crois, ma Sœur. J'ai tellement confiance en vous. Je sais bien que vous ne feriez rien pour me faire du mal. Vous m'aimez trop pour ça.

–Exactement. Jamais je ne pourrais te faire quoi que ce soit qui puisse te nuire. De plus, comme nous sommes de bonnes amies, nous allons garder ce tête-à-tête entre nous et n'en parlerons à personne. Certaines gens pourraient mal interpréter...

–Vous avez parfaitement raison. Ça sera notre secret.

–Parfait! Maintenant, retourne dans ton lit. On se reprendra une autre fois. Ne fais pas de bruit, surtout.

–Très bien, ma Sœur.

Et juste comme elle allait refermer la porte, je mis mon pied dans l'entrebâillement.

–Qu'y a-t-il, Marie-Pierre?

–Je viens de penser à quelque chose. Savez-vous qui, plus que tout autre au monde, aurait besoin de votre amitié?

–Je ne sais pas, non.

–Dominique, ma Sœur. Je suis certaine que Dominique ne m'a pas tout dit, qu'elle a vécu d'autres expériences qu'elle ne veut probablement pas partager avec moi à cause de mon manque de connaissance. Mais elle serait sûrement bien contente de pouvoir se confier à

quelqu'un comme vous. Vous lui feriez le plus grand bien, j'en suis convaincue.

–Tu crois ?

–Certaine, ma Sœur. Je vais lui suggérer de venir vous voir. Bonne nuit.

Là-dessus, j'entrepris de me diriger vers le dortoir. Juste avant de fermer la porte, j'eus le temps d'apercevoir l'air interrogateur qui animait le visage de Sœur Marie-Ange, avec un brin de désir dans les yeux. Depuis le temps qu'elle reluque Dominique, je pense que je viens de semer une graine dans le bon terreau. Et puis, ça me libèrera peut-être un peu de Dominique.

D'une pierre deux coups, comme on dit !

LE 19 JANVIER 1935

Ça faisait plusieurs soirs que je repoussais Dominique, qui cherchait toujours à partager ma couche. J'avais réussi, jusqu'à présent, à ne pas réveiller ses soupçons, mais j'étais rendue à court d'excuses. Je devais me rendre à l'évidence que mon stratagème ne fonctionnait pas. Encore ce soir, elle vint taper sur mon épaule.

–Marie ! Marie ! Il faut que je te parle. J'ai un problème. Sœur Marie-Ange a demandé à me voir. Qu'est-ce que je vais lui dire si elle m'interroge au sujet de l'autre jour ?

Enfin, ça mordait !

–Rien de plus facile, Dom. Dis-lui la vérité.

–La vérité ? Mais t'es cinglée ! Elle va me faire renvoyer du collège.

–Pas toute la vérité, bien sûr. Embellis un peu, c'est tout. Elle t'aime beaucoup, je suis certaine que tu peux compter sur elle. Elle pourrait devenir une bonne alliée, pour toi. Commence par lui dire que certaines de tes amies te disent des choses qui te tracassent et que tu aimerais bien obtenir son opinion. Je suis convaincue qu'elle se fera un plaisir de t'écouter. Tu pourrais peut-être bien l'aider, toi aussi.

–L'aider ? Que veux-tu insinuer par là ?

–Rien de spécifique. Fais-lui confiance, c'est tout.

–OK ! Je te raconterai tout demain.

–Bien ! Bonne chance et à demain.

Je n'ai pu faire autrement que de rester éveillée jusqu'à son retour, trop curieuse de voir si mon plan avait fonctionné. Elle revint au bout d'un temps qui me parut une éternité.

–Puis Dom, comment ça s'est passé ?

–Tu ne dors pas ? Écoute, ce n'était rien d'important, finalement. Je te raconterai une autre fois. Pour le moment, je suis épuisée.

–OK. Dors bien et à demain.

Quelle mauvaise menteuse ! Sa voix tremblotait. Je pense que mon plan a fonctionné. J'en suis même certaine, mais elle craint de me déplaire. Je devrai délicatement la libérer de ses regrets. Je suis maintenant toute à toi, Georges mon amour.

LE 4 AVRIL 1935

Enfin une bonne nouvelle ! Aujourd'hui, Sœur Bernadette, la directrice générale, m'a convoquée à ses bureaux. Je n'avais pourtant rien fait de mal, même que je pouvais difficilement me tenir plus tranquille. C'est donc avec un peu de réticence que j'allai frapper à sa porte.

–Entrez, c'est ouvert. Ah ! Marie-Pierre. Ça va ?

–Oui, très bien, ma Sœur. Merci. Et vous ?

–Bien, merci. Asseyez-vous, je vous prie. Je vais aller au vif du sujet, car je ne veux pas vous retenir trop longtemps durant votre récréation. Comme vous le savez, les vacances de Pâques approchent à grands pas et je tenais à vous dire que Sœur Marie-Ange m'a fait un rapport très élogieux à propos de votre comportement depuis votre fâcheuse histoire d'avant les fêtes. J'ai donc le bonheur de vous annoncer que vous pourrez aller dans votre famille pour le congé de Pâques. Nous avons avisé votre père qui vous attend avec impatience. Je ne

vous retiens pas plus longtemps et vous félicite. Continuez ainsi, mon enfant, et tout ira pour le mieux.

–Merci, ma Sœur.

Quelle hypocrisie ! Et si elle savait pour Sœur Marie-Ange ? Dans le fond, je m'en fous. J'ai compris comment se joue le jeu des adultes et je m'en porte beaucoup mieux depuis. Alors, pourquoi aller à contre-courant ?

Georges ! Enfin, je vais te voir. Soudain, une crainte énorme m'étouffa. Et s'il s'absentait pour le congé ? Je dois l'appeler pour l'aviser de ma venue. Je dois absolument le voir durant mon congé ; sinon, j'en mourrai.

LE 5 AVRIL 1935

Ça y est, je flotte ! Ce ne fut pas nécessairement facile et ça ne s'est pas déroulé comme je le pensais, mais peu m'importe, c'est le résultat qui compte.

Quand je me dirigeai vers la chambre de Sœur Marie-Ange, j'avais déjà mon plan d'établi. Loin de moi l'idée qu'il ne fonctionnerait pas. Quand je cognai à sa porte et qu'elle me vit, elle sortit immédiatement dans le corridor en me bloquant le chemin. Elle semblait mal à l'aise.

–Qu'y a-t-il Marie-Pierre ? Je pensais que la dernière fois, nous avions convenu qu'il n'y aurait plus de visites nocturnes ?

–Je sais. Mais je dois absolument vous parler.

–Venez me voir demain lors de la récréation.

J'allumai tout d'un coup. Imbécile ! Ce n'est qu'alors que je me suis souvenue que Dominique n'était pas dans son lit avant que je me présente à la chambre de Sœur Marie-Ange. Sûr qu'elle n'allait pas me laisser entrer. J'ai dû penser vite.

–C'est que j'ai besoin de me confier à quelqu'un, ça ne peut pas attendre. Mais, j'y pense ! Il y a quelqu'un d'autre à qui je peux m'adresser !

–*À qui penses-tu, exactement ?*

–Mais à Dominique, voyons ! C'est ma meilleure amie. Ne vous en faites pas, ma Sœur. Bonsoir.

Puis, quand je fis mine de partir, elle m'attrapa par le bras pour me dire :

–Je peux peut-être t'aider quand même. Dis-moi ce qui te tracasse. Mais pas ici... va au parloir. Je prends ma robe de chambre et te rejoins immédiatement.

J'avais visé juste. Je me dirigeai vers le parloir, mais avant d'y entrer, je me cachai dans un recoin. C'était plus fort que moi, je voulais confirmer mes doutes. C'est alors que je vis Dominique sortir de la chambre de Sœur Marie-Ange. Elles s'embrassèrent une dernière fois et Dominique fuit vers le dortoir. Satisfaite, j'entrai au parloir et attendit sagement. Dès son arrivée, l'air contrarié (dont il m'était facile de comprendre la raison), Sœur Marie-Ange me demanda :

–Qu'est-ce qui ne va pas ?

–Je dois absolument téléphoner à mon père.

–À cette heure-ci ? Mais ce n'est pas sérieux, ça, Marie.

–Je sais, mais il le faut. J'ai fait un cauchemar au cours duquel j'ai vu mon père mourir. Il faut que je lui parle.

–Marie-Pierre, voyons !

–Mais je dois. Je vous en supplie.

–Bon ! C’est assez. Tu retournes immédiatement dans ton lit ou je change le ton du rapport que j’ai transmis à Sœur Bernadette. Tu risques alors de passer ton congé de Pâques avec nous.

Là, je me devais de réagir rapidement, car la situation m’échappait.

–Je sais que ce n’est pas raisonnable, mais je n’ai plus personne. Depuis que je vous ai demandé d’aider Dominique, elle ne me parle presque plus de ses problèmes ; c’est comme si elle était mal à l’aise avec moi. Que dois-je faire, ma Sœur ?

Sur ces mots, je m’approchai d’elle en baissant les yeux et me laissai tomber dans ses bras.

–S’il vous plaît, aidez-moi ! Vous n’êtes plus mon amie ?

Je me collai sur elle de mon mieux, levai les yeux et affichai un air qui se voulait le plus triste possible. Elle ne put résister. De sa main, elle prit mon menton, releva mon visage et se pencha pour m’embrasser. Je ne pus faire autrement que d’entrer dans son jeu. J’étais prête à n’importe quoi pour téléphoner à Georges. Je la plaquai au mur, puis elle m’embrassa avec une telle ardeur, que j’en fus excitée au plus haut point. Je défis le cordon de sa robe de chambre, détachai un bouton de son pyjama et passai ma main sur ses seins.

–Que c’est bon, Marie. J’anticipais tellement ce moment.

Et elle répliqua de plus belle. En moins de deux, sa main se retrouva sous mon pyjama, à caresser ma vulve. Elle avait un toucher beaucoup plus viril que Dominique.

–C’est bon, c’est si bon. Mais ma Sœur, on ne peut pas !

Dès lors, je me retirai avant qu’il ne soit trop tard. Une seconde de plus et j’étais perdue. Encore une fois, je me devais de ne pas perdre de vue mon objectif. Toute confuse, elle rattacha sa robe de chambre, se retourna pour se donner une certaine contenance et me fit à nouveau face.

–Excuse-moi Marie-Pierre. Tu as parfaitement raison. Je ne voulais que te démontrer mon affection. Tu comprends, n’est-ce pas ?

–Je sais que vous faites cela pour mon bien, mais nous devons nous montrer fortes.

–Tout à fait. Maintenant, fais ton appel. Je te donne deux minutes. Pas une de plus, et c’est non négociable.

–Merci, ma Sœur ! Je savais que je pouvais compter sur vous.

Et je sautai immédiatement sur le récepteur pour appeler chez Georges. En pleine nuit ! Allait-il répondre ? Qu’allait-il penser ?

–Allo ! Qui est à l’appareil ?

–C’est moi, mon amour.

–Marie-Pierre ? Tu sais quelle heure il est ? Qu’y a-t-il... t’est-il arrivé quelque chose ? s’inquiéta Georges pour mon plus grand bonheur.

–Non ne crains rien. J’appelais juste pour te dire que...

Puis j’entendis la porte ouvrir. Pas déjà !

–Papa, je dois te laisser. Je suis si heureuse de voir que tu te portes bien. On se verra durant le congé de Pâques. Je t’embrasse et je t’aime plus que tout au monde. J’ai tellement hâte de te voir, tu ne peux pas savoir comment ! À bientôt.

Et je raccrochai juste au moment où sœur Marie-Ange entra.

–Marie-Pierre, j’avais dit deux minutes. Tu as terminé ? Parfait ! Maintenant, retournons nous coucher.

–Merci, ma Sœur, vous ne pouvez pas vous imaginer le bonheur que vous m’avez fait.

Alors que je m’approchai pour lui donner un baiser sur la joue, ce fut plus fort qu’elle. Elle détourna mon visage pour m’embrasser sur la bouche. J’étais si heureuse, que je n’ai pu lui refuser. Mais je me détachai rapidement d’elle, tant mes sens étaient surchauffés. Si je restais une seconde de plus, je ne répondrais plus de moi. Je m’enfuis alors vers le dortoir, où je me caressai en pensant à lui.

À bientôt, mon amour.

LE 6 AVRIL 1935 DU CARNET DE GEORGES

Quel réveil ! Quand j’entendis le téléphone sonner et que je vis l’heure, je ne pus m’empêcher de penser qu’il était arrivé quelque chose de grave à un de mes proches. En réalisant que c’était Marie-Pierre, j’ai paniqué.

–Marie ? Que t’arrive-t-il ? Ça ne va pas ?

–Non, ne t’en fais pas. Tout va bien, c’est juste que... merci, papa, je suis heureuse de voir que tu vas bien. Je voulais juste te dire que j’ai hâte de te voir durant le congé de Pâques, que je t’aime plus que tout au monde et que j’ai hâte d’être dans tes bras.

–Marie, je voudrais te...

Elle avait raccroché. Elle me téléphonait encore une fois en cachette et dut couper court. Pauvre elle.

Mais je me retrouve toutefois dans un beau pétrin. Gertrude nous a planifié une fin de semaine de camping. Elle a tout organisé. Puis ce projet me convenait parfaitement bien. Je m’étais dit que dans un cadre aussi relaxant, je trouverais peut-être le courage de m’ouvrir à elle. Je vais devoir l’appeler et tout annuler, ce qui ne sera sûrement pas une sinécure. Je suis convaincu qu’elle aussi avait un plan. La connaissant, elle ne lâchera pas le morceau facilement.

Je ne pouvais cependant dire non à Marie-Pierre. Ça sera l’occasion pour nous de tirer les choses au clair.

J’ai hâte de la voir, moi aussi. À bientôt, ma noire.

LE 11 AVRIL 1935

Enfin rendue à la maison !

Toute une réception de la part de mon père ! Bien que nous ne nous sommes pas vus depuis le mois de septembre, il ne s’est même pas déplacé pour venir me chercher. Par chance, les parents de Dominique ont été assez gentils pour me reconduire à la maison. En laissant Dominique, je lui ai dit que je l’appellerais ; elle l’ignorait, mais j’avais besoin de son aide

pour réaliser mes plans. Quand je suis entrée à la maison, papa n'était pas là. En revanche, il m'avait laissé une note.

«Je serai à la maison vers cinq heures. Il y a de quoi à manger dans le frigo. À plus tard. Papa.»

Plus chaleureux que ça, tu meurs ! Dans un sens, ça m'arrangeait. Moins j'avais droit à des signes d'affection de sa part, plus ma tâche serait facile. De plus, ça me donnait une journée à moi toute seule. J'appelai immédiatement Georges.

–Allo ! répondit une voix féminine. Allo ! Qui appelle ?

Ayant reconnu la voix de Gertrude, je raccrochai. Maudite chipie ! Elle tournait autour de mon Georges. Que s'est-il passé pendant mon absence ? Ils se sont sûrement payé la traite, tous les deux. Moi qui étais si heureuse de revenir. Je la déteste ! Quelques instants plus tard, le téléphone sonna. Je répondis.

–Allo !

–Allo ! entendis-je après un court moment de silence. Il y a quelqu'un ? Marie-Pierre ? C'est moi, Georges. Je voulais m'assurer que je n'avais pas affaire à ton père. As-tu tenté de m'appeler, tout à l'heure ?

–Oui j'ai appelé et j'ai raccroché.

–Ça, je le sais et je me doute un peu pourquoi. Mais tu te fais de fausses idées.

–Ah oui ? Je t'appelle pour la première fois depuis des lunes et je tombe sur Mademoiselle Chose. Que crois-tu que je doive en déduire ? Que c'est la première fois que vous vous voyez depuis mon départ ?

–Le plus ironique, c'est que c'est effectivement la première fois qu'on se voit depuis le jour où tu l'as rencontrée chez moi. C'est une drôle de coïncidence, je l'avoue, mais c'est ainsi.

–C'est vrai ça, Georges ?

–Ce ne peut pas être plus vrai.

–Excuse-moi. Je me suis fait un tas d'idées. Je me suis tellement ennuyée de toi et j'ai tellement hâte de t'avoir juste pour moi... Seras-tu là pour les vacances ? Je ne sais pas encore quand je pourrai me libérer. Mon père est absent et j'ignore quels seront mes temps libres.

–Oui, je serai là durant toutes les vacances. Je dois cependant te prévenir de ne pas trop...

–Georges ! Excuse-moi, la porte d'entrée vient d'ouvrir. C'est mon père qui arrive. Je vais te rappeler le plutôt possible. Bye, mon amour.

Il ne l'a pas revue depuis la dernière fois. Il m'aime. Dieu que j'ai hâte de le serrer dans mes bras.

Je t'aime, mon amour.

LE 11 AVRIL 1935 DU CARNET DE GEORGES

Pauvre Marie-Pierre. Quelle malchance ! Et moi, dans quel emmerdement me suis-je retrouvé !

La veille, je m'étais rendu chez Gertrude pour décommander notre fin de semaine de camping. Comme elle n'était pas à la maison, j'ai laissé une note dans sa boîte aux lettres.

« Gertrude. Contretemps. Je ne peux me libérer pour la fin de semaine. Je t'appelle dès que je suis libre. Rien de grave. Et mille excuses. »

Dans le fonds, ça m'arrangeait de ne pas avoir à l'affronter. Mais aujourd'hui, dès le début de l'après-midi, elle rappliqua à la maison. J'avais à peine ouvert la porte que...

–Pourquoi tu ne peux pas venir? Sais-tu tous les préparatifs que j'ai dû me taper pour organiser cette fin de semaine? Tu me dois des explications, mon cher, et des bonnes!

–Gertrude, je t'en prie, fais-moi confiance.

–Confiance! Comment ça, confiance? Qu'est-ce que la confiance vient faire dans cette histoire?

–Ce n'est peut-être pas le bon mot, mais ce que je veux dire, c'est que je ne peux pas t'expliquer tout de suite.

–Tu ne peux pas m'expliquer tout de suite...

Puis le téléphone sonna. Dans son énervement, Gertrude, qui était juste à côté, saisit le combiné.

–Allo! Allo! Qui est à l'appareil? répondit-elle avant de raccrocher en haussant les épaules. On a raccroché, me dit-elle.

–On a raccroché? Mais qui était-ce?

–Est-ce que je le sais, moi, qui c'était? On a raccroché, je te dis. Tu attendais un appel?

–Peut-être, oui, je n'en suis pas certain.

–Bon, j'ai compris. J'ai mon satané voyage. Quand tu seras prêt à me parler intelligemment, rappelle-moi... sauf que je ne suis pas certaine que je vais te répondre.

–Calme-toi, je t'en prie, calme-toi.

Je la saisis au vol comme elle s'apprêtait à partir puis dis:

–Reviens. Viens t'asseoir, je vais t'expliquer. Mais à une seule condition. Tu ne m'interromps pas tant que je n'ai pas terminé. D'accord?

–D'accord.

–Je nous sers un verre de vin blanc puis je déballe le tout.

Cette fois, je lui ai tout raconté... que Marie-Pierre avait été enfermée au couvent en raison du contenu de son journal, que je lui avais rendu visite en me faisant passer pour son père, que le subterfuge avait été découvert, que cela s'était résolu par la perte de sortie de Marie pour le congé des fêtes, qu'elle avait réussi à m'appeler à l'aide d'un quelconque subterfuge pour m'aviser qu'elle serait disponible pour le congé de Pâques et, surtout, qu'elle m'avait avoué son amour. Je crois n'avoir rien oublié. Nos verres de vin étant vides, j'offris de les renouveler. Quand je revins, Gertrude demanda:

–As-tu terminé?

–Dans l'ensemble, oui.

–Alors je peux?

–Vas-y, je suis prêt à tout.

–Tu es dingue ou quoi! Ça va pas, là-haut? Mais à quoi penses-tu, Georges? Elle a quinze ans, et tu en as trente. Tu as été son professeur d'école, son professeur de piano, elle écrit les fantasmes qu'elle entretient à ton sujet dans son journal, découvert par son père, de

surcroît. Ensuite, tu es allé lui rendre visite au couvent en usurpant l'identité de ce dernier, elle perd son congé des fêtes, réussit à te téléphoner en utilisant un quelconque subterfuge et en profite pour t'avouer son amour. Tu en fais autant et là, tu es prêt à la recevoir chez toi, sans surveillance... T'es fêlé ou quoi ?

–Je comprends que ce n'est pas évident, Gertrude, mais ce n'est pas aussi simple que ça. Cette histoire s'est étalée sur plusieurs mois, elle n'est pas survenue du jour au lendemain.

–Peut-être. Mais sais-tu ce que représente une adolescente de quinze ans en amour ? C'est un fusil sur la tempe. Tu es en train de commettre un suicide. Ta carrière de professeur dont tu es si fier... ça ne veut plus rien dire pour toi ? Si un seul mot de ce que tu viens de me raconter tombe dans de mauvaises oreilles, tu es fini !

–Ne dramatiser pas.

–Dramatiser ? Non, mais, écoute-toi... tu es pathétique.

Sur cette dernière phrase, elle se tut. Elle m'avait clairement confié son point de vue. Je me levai, verre de vin à la main, tandis qu'elle me laissait réfléchir. Il m'apparaissait évident qu'elle avait raison, je ne pouvais réfuter son argumentation. Mais c'est justement ce que je ne voulais pas entendre. Dieu que je ne voulais pas entendre ces vérités ! Comme bien souvent, elle avait raison.

–Je sais que tu as raison, mais je ne veux pas faire de peine à la petite. J'ai peur de sa réaction... elle n'a plus personne dans la vie, tu comprends ?

–Oui, et c'est tout à ton honneur. Mais il y a une situation beaucoup plus délicate qui sous-tend cette relation. La petite est en amour avec toi. Elle est en transformation ; elle passe d'adolescente à femme, physiquement et mentalement. Tu es son héros, tu es le père qu'elle aurait voulu, le prince charmant dont elle rêve. Sauf qu'elle ne pense pas à toi comme on pense à son père, elle fantasme sur toi. Et crois-moi, une adolescente qui fantasme sur quelqu'un peut en surprendre plus d'un. À un point que tu ne peux même pas imaginer !

–Je te crois. J'ignore, en effet, ce qu'est une jeune fille. Chez nous, c'était tabou, ça se passait entre femmes.

–De plus, Georges, je dois te dire que tu es le candidat idéal.

–Que veux-tu dire par là ?

–Les Anglais disent : « You are gokable », mais je ne sais pas comment le traduire, exactement.

Gertrude prit cette fois bien son temps, puis ajouta :

–Écoute, il n'y a pas trente-six solutions. Tu dois rompre. Tu dois rompre maintenant, avant qu'il soit trop tard.

–Rompre ? Mais rompre quoi et comment ? Je ne veux pas la détruire, je serais incapable de vivre avec ça sur la conscience ; je ne peux pas lui faire de mal.

–D'accord. Mais pour le moment, je ne vois aucune autre solution. J'ai besoin de plus de temps pour y réfléchir. Peut-on se reparler... disons... après demain ?

–C'est bon, faisons cela. De toute façon, je ne la reverrai pas avant, c'est sûr. Tu m'appelles ou je t'appelle ?

–Je t'appelle. Ce sera plus facile pour moi.

Elle se leva, et voyant qu'elle était prête à partir, je l'accompagnai jusqu'à la porte.

–Merci, Gertrude. J'apprécie énormément ce que tu fais pour moi.

–Non, Georges. Merci à toi, merci pour la confiance que tu m’as témoignée. Je sais combien cela a dû te peser, et je l’apprécie d’autant plus, me signifie-t-elle en me serrant dans ses bras. Fais attention à toi, je t’en prie.

–Ne crains rien, et merci encore.

Au fond de moi, je sais bien qu’elle a raison. Mais comment vais-je réagir devant la petite? Je vais avoir besoin de tout mon courage, ça, c’est certain. Dieu que la vie peut être injuste!

LE 12 AVRIL 1935

Comment peut-on être si heureuse et si malheureuse en même temps ?

Quand papa est arrivé, hier, il m'a annoncé que le lendemain, en parlant d'aujourd'hui, le bureau l'envoyait à l'extérieur de la ville. Comme il ne rentrerait que tard dans la soirée, il m'a demandé si ça m'inquiétait. Je lui ai dit que non, bien entendu. J'ai dû me pincer pour ne pas m'exclamer de joie devant lui.

Ce matin, je me suis levée tôt, j'ai défait mes valises et, après le départ de papa, j'ai commencé mes préparatifs pour la surprise que je réservais à Georges. Douche, coiffure, maquillage, puis finalement, la torture... qu'allais-je porter ? J'arrêtai mon choix sur ma robe bleu pâle, jugeant que c'est celle qui me vieillissait le plus. Je trouvais qu'elle faisait également ressortir le bleu de mes yeux. Le tissu, léger, permettait à la robe de virevolter quand je tournais sur moi-même, en plus de mettre en valeur les formes de mon corps. J'aurais bien aimé porter un décolleté, mais tant que papa serait dans les parages, il n'en était absolument pas question.

Ce que maman peut me manquer dans ces moments. Si elle était là, elle pourrait me conseiller, me donner confiance, cette confiance qui me fait tant défaut. Au dîner, je fus incapable d'ingurgiter quoi que ce soit. J'avais des crampes à l'estomac malgré le fait que je n'avais rien mangé. Je regardais l'heure qui n'avancait pas. Vivement treize heures ! Enfin, c'était l'heure. Dernier coup d'œil dans le miroir et c'est le départ. Quand je tournai le coin de la rue, les nœuds au ventre se firent plus pressants. Mon Dieu que j'étais nerveuse ! Une fois à la porte de Georges, je pris une grande respiration et frappai.

—Allez ! Courage, ma vieille.

Quand il m'ouvrit, je vis d'abord la surprise dans ses yeux, et ensuite, un éclair de joie. Je me jetai dans ses bras en m'exclamant :

—Georges, mon amour, enfin !

Il me repoussa légèrement, puis m'invita à le suivre au salon. Ma nervosité devint telle, que j'eus de la difficulté à respirer. Que m'arrivait-il ? Pourquoi tant de froideur ? Il m'a pourtant avoué son amour.

—Assieds-toi. Il faut que je te parle. Tu veux une limonade ?

—Non, merci. Qu'y a-t-il, Georges, c'est à cause de ma réaction d'hier ?

—Non, ça n'a rien à voir avec hier. Ça fait déjà un bon moment que nous aurions dû avoir cette conversation, ou plutôt, que j'aurais dû avoir le courage d'entamer cette discussion avec toi. C'est ma faute, j'ai été trop lâche. Je ne sais pas trop par quoi commencer. Cela concerne notre relation. Marie, j'ai beaucoup réfléchi et je me dois...

Ma réaction fut instantanée. J'ai bondi du fauteuil comme si j'étais propulsée par une catapulte et lançai :

—Je ne peux pas, je ne veux pas entendre ça ! Je serais incapable de vivre sans toi ! Tu as pourtant dit que tu m'aimais...

Je m'enfuis en courant le plus vite possible. En moins de deux, j'étais dans la rue. J'avancais, mais je ne voyais rien. Les yeux pleins d'eau, je ne pensais plus et courrais comme une automate. Je ne me suis même pas rendu compte que Georges m'avait rattrapée.

–Marie ! Marie ! Arrête ! Excuse-moi, je t’en prie !

J’étais en état de choc lorsque nous rebroussâmes chemin. Je le suivais, mais sans réaliser encore ce qui se passait. Ce n’est que lorsqu’on s’approcha de chez lui que petit à petit, je repris mes sens. Du coup, ses derniers mots refirent surface dans mon subconscient. Une fois au salon, on s’assied l’un à côté de l’autre et je fondis en larmes dans ses bras. Il m’entoura de ses bras puissants comme pour me protéger, appuya ma tête sur son épaule, me donna un mouchoir et attendit que mes pleurs cessent. Je me mouchai, eut mes derniers soubresauts et déposai à nouveau ma tête sur son épaule. Du revers de la main, il releva ma tête ; son regard était tellement tendre.

–Marie, pardonne-moi. Jamais plus je ne te ferai de la peine. Je le jure.

Sur ces mots, il se pencha vers moi et déposa un tendre baiser sur mes lèvres. Mon premier baiser... mon prince charmant qui m’embrassait. J’entrouvris mes lèvres, il fit de même, et nos langues unirent notre amour. On s’embrassa ainsi longuement ; je ne voulais plus le quitter. Sous la pression plus constante de mon corps, il arqua le sien, puis on se retrouva couchés sur le divan. Étendue de tout mon long sur lui, je me collais sans réserve. Son corps était tellement viril ; rien à voir avec celui de Dominique. Je sentais ses muscles se tendre sous sa chemise. Mes seins se gonflèrent, et mes mamelons durcirent. Je m’installai, une jambe de chaque côté de sa cuisse, ma vulve déjà toute moite, pendant que ses mains appliquaient une légère pression sur mes fesses. Je me déplaçai légèrement, et c’est là que pour la première fois, j’ai senti l’homme en lui. À travers son pantalon, je sentis son pénis en pleine érection. Il ne pouvait avoir aucun doute quant à la rigidité de son membre. Il était gros... comment vais-je faire ? Voulant encore mieux le sentir, je me déplaçai légèrement de côté, de façon à déposer ma vulve sur son membre puissant.

Je gémissais tellement de plaisir, que mon jus se mit à couler alors que mes hanches imprégnèrent un mouvement de plus en plus rapide à mon bassin. Ma langue fouraillait dans sa bouche, mes seins effleuraient son torse et ma chatte se dandinait sur son membre. En arquant mon dos pour bien sentir son sexe sur mon mont, je connus mon premier orgasme. Tremblante de plaisir, je m’assouvis sur lui pour reprendre mon souffle. Ce court laps de temps lui permit de reprendre ses esprits. Je fus surpris par sa réaction.

–Mon Dieu, qu’est-ce que je fais là ? Je ne peux pas... je n’ai pas le droit ! laissa-t-il entendre avant de se retirer de sa fâcheuse situation

–Georges ! Arrête. Nous ne faisons rien de mal. Je rêve de ce moment depuis le premier jour que je t’ai vu. Ça fait des mois que je me masturbe en rêvant à toi, en tentant de m’imaginer ce moment d’extase. Nous n’avons pas à regretter ces moments de bonheur. N’es-tu pas bien en ce moment ?

–Sûr que je suis bien, là n’est pas la question. Tu es trop jeune, voilà tout.

–L’âge n’a rien à voir. Je suis rendue là dans ma vie de femme. Je n’en suis qu’au début, je te le concède, mais je suis exactement là où je veux être, là où je dois être. De plus, je suis avec l’homme que j’aime, avec celui qui m’aime et qui vient de me jurer qu’il ne me ferait plus de peine pour rien au monde. Que puis-je demander de mieux ? Tu préférerais peut-être me voir vivre mes premières expériences avec le garçon du voisin ? Lui qui ne cherche qu’à mettre ses mains dans mes petites culottes ? Dès qu’on est seuls, il sort son pénis et me demande de le masturber ; pire encore, il veut que je le prenne avec ma bouche. C’est ça qui serait le mieux

pour moi, tu crois ? Mieux que d'être dans tes bras, dans les bras de quelqu'un qui m'aime, qui va me protéger et qui va m'enseigner correctement ?

–C'est vrai ce que tu me racontes à propos de ton voisin ?

–Sûr que c'est vrai ! Comme il est vrai que je me sens prête à devenir femme. Je ne suis pas dans tes bras pour me vanter de m'être payé le professeur. C'est beaucoup plus simple que ça... je t'aime et je te désire. Je n'ai pas d'expérience, je le sais, mais tu en as pour deux. Dans certains pays, les filles de mon âge sont déjà mariées.

–Ton assurance me surprend. Je dois avouer que tu as vieilli depuis ton départ pour le collège. Que t'est-il arrivé ?

–Pas aujourd'hui. Pas maintenant. Aujourd'hui, je veux t'avouer mon amour, et j'espère te voir en faire autant. On se lie ou on se quitte.

–Te dire que je t'aime représente la partie facile. Te dire que je te désire, c'est l'évidence même. Mais est-ce que tu réalises tous les obstacles qui nous attendent ? Tout le monde se liguera contre nous ; jamais on ne pourra étaler notre relation au grand jour. Nous sommes dans l'illégalité.

–C'est ce que tu penses ? Eh bien, j'ai des petites nouvelles pour toi. Je suis beaucoup plus forte et débrouillarde que tu le crois. Je pourrais te raconter des situations que j'ai réglées, au collège, qui te surprendraient. Mais pour le moment, je veux qu'on profite au maximum de notre premier jour en tant qu'amoureux ; je ne veux pas qu'il soit teinté de regrets.

–Marie ! Pauvre Marie ! Viens dans mes bras.

Enfin, il s'était décidé ! Il m'attira dans ses bras et je me collai sur lui, non sans constater que son pénis était toujours en pleine érection. Ce que j'aimais le sentir ; ça me donnait de la force. Cette fois, je me déplaçai de façon à pouvoir insérer ma main entre sa ceinture et son abdomen pour saisir enfin son membre. En étant à ma première fois, j'ignorais quoi faire. Il dut s'en rendre compte, car il saisit mon poignet et le fit bouger de haut en bas. En à peine quelques instants, il se trémoussait de plaisir. Son corps se raidit tout à coup, son souffle changea.

–N'arrête pas, gémissait-il, n'arrête pas. Haaaaaaaaaaaaa !

Il éjacula en plein dans ma main, remplie de son sperme. Je l'avais fait venir... il était venu grâce à moi. N'en croyant pas mes yeux, j'étais émue. Je ne me croyais pas capable d'exciter un homme à ce point. Je ne parle pas d'un jeune adolescent plein d'hormones, mais bien d'un homme mature. Sa réaction m'excita tellement, que j'eus un deuxième orgasme. Cette fois, le haut de son pantalon était taché de mon jus, qui avait traversé ma petite culotte.

Finalement soulagée, je m'assoupis dans ses bras. Nos sens satisfaits, on se laissa aller et je trouvai rapidement le sommeil. C'est Georges qui me réveilla.

–Excuse-moi, Marie, mais je n'en peux plus. Mon bras est complètement engourdi.

–Je me suis assoupie ? Quelle heure est-il ?

–Déjà seize heures.

–Oh non ! Mon père sera de retour vers dix-sept heures. Je dois y aller ! Et dire qu'on n'a même pas eu le temps de se parler.

Avant mon départ, on s'est juré de ne jamais se mentir et d'avoir le courage d'aborder directement tous les sujets délicats auxquels nous serons inévitablement confrontés.

–Je ne sais pas ce qui nous attend, Marie, mais je n'ai jamais été aussi heureux qu'en ce moment. Je ne veux pas te perdre, quoi qu'en pensent les autres.

–Moi non plus je ne veux pas te perdre. Ça fait si longtemps que j’attendais ce moment. J’ai toujours pensé que nous étions faits l’un pour l’autre. Je sais que tout le monde va tenter de nous séparer, mais je te jure une chose, et ce, sur la tête de ma mère: on ne réussira jamais à me faire changer d’idée. Les adultes vont tenter de nous crucifier sur la place publique ; c’est la jalousie qui les motivera, de même que leur méchanceté. Mais ne t’inquiète pas pour moi, je suis beaucoup plus forte que tu peux l’imaginer. Notre amour sera notre fort, et on ne pourra nous y attaquer.

Cela dit, on se quitta sur un baiser passionnel.

Le soir, au lit, j’ai rêvé de lui. Je n’ai même pas ressenti le besoin de me caresser. J’avais maintenant mon homme à moi, et c’est avec lui, dorénavant, que je pourrai satisfaire mes désirs sexuels. Je me sens forte et confiante.

Enfin, j’ai une vie qui mérite d’être vécue.

LE 12 AVRIL 1935
DU CARNET DE GEORGES

Quand la sonnette d'entrée retentit, mon cœur fit un tour sur lui-même. Je me suis immédiatement douté que ça pouvait être Marie-Pierre. Tout en me dirigeant vers le vestibule, je me préparais afin de bien lui transmettre mon message. La porte à peine ouverte, elle se précipita dans mes bras.

–Enfin, Georges ! Mon amour.

Je me détachai immédiatement d'elle, de crainte d'être incapable de lui révéler ce que j'avais à lui dire. Je lui pris la main et l'amenai au salon. En lui désignant le fauteuil, je lui offris un jus qu'elle déclina. J'allai donc droit au but, avant que le courage me manque.

–Marie-Pierre, il faut que je te parle, dis-je avant de voir son visage s'embrumer et son corps se raidir. J'ai beaucoup réfléchi depuis notre dernière rencontre au collège, et notre relation...

Elle bondit littéralement du fauteuil, marmonna quelque chose que je fus incapable de saisir et se rua vers la porte. Comme elle me tournait le dos, je ne compris que :

–Non, non, je ne veux pas...

Mon Dieu, qu'avais-je fait ?

Je me lançai à sa poursuite, mais elle avait déjà gagné le trottoir. Une fois sur le pavé, je la vis tourner le coin de la rue. Par chance, j'étais plus rapide, et donc, je pus la rejoindre sans trop de difficulté. Je la saisis par une épaule et la retournai vers moi. Le spectacle que je vis me fut insoutenable. Elle était complètement défaite, ses yeux baignaient dans l'eau et étaient tout rouges, tuméfiés. Je passai mon bras autour de son épaule et on retourna lentement à la maison. Tout au long du parcours, elle pleurait. Une fois au salon, je m'assis près d'elle sur le divan. Elle posa sa tête sur mon épaule et je la laissai pleurer tout son sou. Je m'en voulais tellement. Après qu'elle eut séché ses larmes et reprit un peu ses sens, je saisis son menton et lui relevai la tête.

–Excuse-moi, Marie.

Son regard était si tendre, que je me penchai pour déposer un baiser sur ses lèvres. Elle se blottit tout contre moi, me retourna mon baiser, ses lèvres tendrement entrouvertes, et nos langues s'entremêlèrent. Son ardeur me surprit. Ses lèvres étaient si sensuelles, ce n'était certainement pas son premier baiser. Elle se blottit si fort, que nos corps basculèrent, jusqu'à ce qu'elle se retrouve étendue sur moi de tout son long. Elle m'embrassait toujours. Je sentais sa poitrine sur mon torse et ses seins se soulever doucement sous l'excitation. Lorsqu'elle enfourcha ma cuisse gauche de ses jambes, je sentis sa chatte humide, toute moite, et ça m'excitait au plus haut point. Du coup, je fus incapable de retenir mon érection.

Elle se déplaça, heureuse de la tournure des événements, et colla son triangle sur mon membre. Elle se raidit encore plus vers l'arrière pour mieux sentir mon pénis. Je crois qu'à ce moment, elle a eu un premier orgasme. Elle eut plusieurs soubresauts et s'affaissa dans mes bras. Je repris quelque peu mes sens et réalisai soudainement l'incongruité de la situation. Je tentai de me dégager, mais elle résista avec tellement de force, que j'en fus étonné.

–Georges ! Arrête ! On ne fait rien de mal. Je t'aime, tu m'aimes. Je suis parfaitement consciente de ce que je fais. Je rêve à ce moment depuis la première fois que je t'ai vu.

Elle était sur une lancée ; je tentai d'intervenir, mais rien ne fit. Elle me parla de notre différence d'âge, des réactions de notre entourage, de son évolution depuis son entrée au collège, ajoutant qu'affectivement, elle était rendue là et qu'elle se trouvait comblée d'être avec moi plutôt qu'avec un adolescent maladroit, égoïste. Elle a également affirmé que je l'aiderais à vieillir, que je lui donnais confiance, que déjà elle se sentait plus mature. Enfin, elle couvrit toutes les facettes de la situation. Sa clairvoyance me surprit. Ce n'était plus tout à fait la jeune fille que j'ai connue l'été dernier. Quelles expériences avait-elle vécues pour avoir à ce point changé ?

Elle me réitéra son amour, me demanda d'en faire autant ou du moins, d'être honnête et de lui avouer que je ne ressentais plus rien pour elle. Autant la situation m'apparaissait invivable, autant je ne voulais pas me passer d'elle.

–Marie, je veux te garder, mais j'ai peur, j'ai terriblement peur pour toi. Nous avons la loi contre nous.

–Moi aussi j'ai peur, mais pas de ce que les gens vont penser de nous. J'ai peur de ne pas être à la hauteur, que tu regrettes ta décision et que tu te lasses de moi.

–Jamais, Marie. Enlève cette peur de ta tête. C'est la dernière fois que je t'ai fait de la peine. Je te jure. Viens dans mes bras.

Elle se blottit tout contre moi, ses sens de nouveau en alerte. Mon pénis, qui n'avait pas dégonflé d'un iota, attira rapidement son attention. Aussi, passa-t-elle sa main entre mon ceinturon et mon abdomen ; je le détachai pour lui faciliter la tâche. Quand elle enroula sa main autour, je la sentis inquiète tandis que moi, j'étais survolté.

J'aidai sa main à effectuer un mouvement de haut en bas. Ensuite, elle releva sa robe et appuya plus fermement sa vulve contre ma cuisse. En un rien de temps, mon pantalon fut tout mouillé tellement elle était toute trempée. Je la sentis jouir ; cela me procura une telle sensation que j'émis des gémissements de plaisir et vint trop vite. Elle en avait partout... un vrai adolescent !

Assouvie, elle s'endormit dans mes bras, alors que de mon côté, je n'ai pu trouver le sommeil tant j'étais préoccupé par les conséquences que cet après-midi entraînerait dans ma vie. Repensant à ma conservation de la veille avec Gertrude, je m'imaginai sa réaction quand elle devinerait. Je pensai aussi à tous les subterfuges auxquels on devra se plier, Marie et moi, pour vivre notre amour. J'entrevois toutes ces complications, mais j'étais heureux ; heureux comme jamais depuis belle lurette.

À son réveil, elle me regarda. Un regard rempli d'amour, plein de confiance, un regard d'une personne dédiée, sans retenue aucune. On s'embrassa et elle m'avoua à nouveau son amour.

Quand elle fut partie et que je me retrouvai seul au salon, la panique me gagna, réalisant pleinement l'énormité de mon geste. En même temps, j'admirais sa désinvolture devant le tout. Elle possédait l'innocence de la jeunesse, ce que, moi, l'adulte, avait perdu. Elle me faisait complètement confiance, certaine que je pourrais la protéger de la moindre adversité.

J'ignore où tout cela va nous conduire, mais quelque chose, au fond de moi, me dit de faire confiance à la vie

Dans quel guêpier me suis-je mis les pieds ?

Advienne que pourra.

LE 13 AVRIL 1935 DU CARNET DE GEORGES

Les journées se suivent, mais ne se ressemblent pas.

Ce matin, je me suis réveillé le cœur léger ; je repensais à ma journée d'hier. En faisant ma toilette, je cherchais à m'expliquer pourquoi je me sentais si bien. Il y avait bien sûr l'amour qui naissait entre Marie-Pierre et moi, mais j'étais persuadé qu'il y avait plus que ça pour expliquer mon état d'âme. En me remémorant mon expérience d'hier, je fus frappé de plein fouet. Je réalisai pourquoi je me sentais si bien, si fort. Le secret se trouvait dans le regard de Marie-Pierre. Jamais personne ne m'avait regardé ainsi. Elle me regardait, certaine de notre amour, convaincue que nous allions passer le reste de nos jours ensemble, qu'elle pourrait me faire confiance en toutes circonstances. Cette pensée me procurait une telle sensation de puissance. Ensemble, elle et moi, on pourra renverser des montagnes.

Je fus cependant ramené assez vite à la réalité quand le téléphone sonna. Dans mon état d'exubérance, j'avais complètement oublié que Gertrude devait m'appeler aujourd'hui.

–Allo !

–Bonjour, Georges ! Comment vas-tu, aujourd'hui ? Mieux, j'espère ?

–Oui, merci ! Et toi ?

–Moi, ça va à merveille. Je t'appelle tel que convenu. Quand veux-tu que je passe, mon vieux ?

–Il n'y a pas d'urgence, tu sais. On peut remettre ça à plus tard si ça te convient mieux !

Non, aujourd'hui c'est parfait. Je me suis fait remplacer, au travail, ce qui fait que j'ai la journée tout à moi. Quinze heures, ça te convient ? Bon... je serai là. *À* tantôt.

Trop tard ! Je n'avais pas su quoi inventer pour éviter ce face à face. Selon son habitude, elle arriva à l'heure pile.

–Bonjour, Georges ! Mais regarde-moi, toi... tu as les yeux tout rougis ! Tu n'as pas bien dormi ?

–Peut-être pas, en effet. Allez, allons dans la cour arrière. Avec une journée pareille, ce serait un crime de s'enfermer à l'intérieur. On se prend un thé glacé en passant dans la cuisine ?

–Excellente idée.

Une fois bien installés au jardin, le potinage habituel fut de très courte durée, Gertrude entrant immédiatement dans le vif du sujet.

–Assez de bavardage. Abordons le sujet qui nous préoccupe. J'ai bien réfléchi à notre discussion d'avant-hier et je dois te dire que...

–Excuse-moi, Gertrude, mais je dois t'interrompre. Depuis vendredi, il y a eu des développements majeurs que je me dois de partager avec toi. Donne-moi quelques instants pour regrouper mes esprits, car je désire aborder ce sujet délicat de la bonne façon.

Finalement, je n'ai pas hésité longtemps. J'ai décidé d'y aller en toute honnêteté et de lui raconter intégralement tout ce qui s'était déroulé lors de ma dernière rencontre avec Marie-Pierre.

—Ouf! J'avoue que je ne m'attendais pas à celle-là. Et, de la façon que tu me le relates, il te semble trop tard pour reculer. Tu t'es engagé. Non seulement envers la petite, mais plus sérieusement encore, envers toi-même.

—C'est à peu près ça, oui.

Gertrude se tut. Visiblement, je venais de complètement chambarder ses plans.

—Je suis dépourvue, finit-elle par dire. Tu comprendras que je ne suis pas d'accord avec ce qui se passe. Il y a beaucoup plus de chances que votre relation ne fonctionne pas qu'il y en a qu'elle réussisse. Même si la petite semble plus sérieuse que son âge, ce n'est pas une raison valable pour t'engager dans une telle aventure. Cela étant dit, je peux comprendre tes sentiments. Je devine aussi qu'il y a sûrement des circonstances atténuantes, comme: vous avez probablement des caractères compatibles; tu es seul depuis un certain temps, donc vulnérable; il y a également l'attrait d'agir comme le défenseur de la petite. Loin de moi l'idée de faire le procès de ton engagement, et je peux comprendre pourquoi tu as décidé de foncer, mais ce que je trouve extrêmement inquiétant, c'est ce qui peut vous arriver si jamais le tout s'étalait au grand jour. Je suis peu inquiète pour la petite, car dans toute cette histoire, elle sera jugée comme ayant été manipulée. Celui qui a tout à perdre, c'est toi, et tu risques de perdre beaucoup. Y as-tu sérieusement pensé?

—Oui, j'y ai pensé, mais que puis-je faire? Il est trop tard, maintenant. Notre relation a évolué lentement, nous n'avons rien précipité. On a appris à se connaître petit à petit et maintenant, on se fait confiance, on se respecte. Je réalise comme toi qu'elle est jeune, mais sous certains aspects, elle fait preuve d'une grande maturité. Elle a un regard tranchant sur le monde des adultes. Quand je pense à ce qu'elle me dit et aux mots qu'elle utilise, elle semble être émotivement prête à connaître l'amour. Elle m'a aussi confié qu'elle ne veut pas vivre des expériences qu'elle aurait à regretter par la suite. Notre relation s'est développée presque à notre insu; ni moi ni elle ne l'avons planifiée. Il aurait fallu, dès le départ, que nous cessions de nous voir. Mais à ce moment-là, sur quelle base pouvions-nous prendre une telle décision?

—Georges, je saisis très bien ce que tu veux me confier, mais ça ne change pas la problématique liée à votre situation. La seule chose réconfortante que je peux te dire c'est que je conserve le même respect que j'avais pour toi et que tu pourras toujours compter sur mon amitié. J'aurais cependant une faveur à te demander. J'aimerais bien, quand tu le jugeras opportun, que tu organises une rencontre entre la petite et moi. Je ne tenterai pas de l'influencer de quelque façon que ce soit, mais j'aimerais pouvoir me faire une meilleure idée de qui elle est et voir si je ne pourrais pas être d'une quelconque aide.

—Merci. Ce que tu viens de me dire me réconforte énormément. Il est important, pour moi, de conserver ton amitié. En n'en pas douter, j'aurai sûrement besoin de tes lumières. Ça me sécurise de voir que je pourrai compter sur toi. Pour la petite, je suis d'accord, faudra juste que tu me donnes le temps nécessaire pour se rendre là, ça va?

—Parfait pour moi. J'aimerais bien poursuivre la discussion, mais je dois y aller. Je crains que la petite se pointe à l'improviste et, si tel est le cas, mieux vaille que je ne sois pas dans les parages.

–Merci. Je reconnais là ton grand tact. On se rappelle. Je vais assurément avoir recours à tes conseils.

Dès que la porte se referma, je me sentis fier de moi. Fier d’avoir décidé de tout lui avouer. Non seulement je me sentais libéré d’un énorme fardeau, mais j’ai conservé une amie. Comme on ignore ce que l’avenir nous réserve, une amitié sincère peut souvent nous *être d’un très grand secours*.

Une page est écrite. La suite, je l’écrirai avec la petite.

Bonne chance, mon vieux.

LE 20 AVRIL 1935

De retour au collège.

Les vacances sont déjà terminées ; j'ai de la difficulté à y croire. C'est injuste, tout s'est déroulé si rapidement. J'ai l'impression de ne pas avoir vu le temps passer. Mon père, qui travaillait sur son nouveau projet, a été presque toujours absent. L'avantage, c'est que cela m'a permis de voir Georges chaque jour. Nous sommes allés pique-niquer à la campagne, nous avons passé une journée au zoo et j'en passe. Le reste du temps, on demeurait à la maison. Quelles sensations il m'a fait vivre ! J'ai des frissons juste à y penser. J'ai un seul regret... il n'a pas voulu faire l'acte sexuel au complet.

–J'en serais incapable. Je t'en prie... comprends-moi.

–Mais je suis prête, moi. Et non, je ne te comprends pas.

Par contre, j'ai vécu tellement d'autres belles sensations... comme la première fois où je l'ai pris dans ma bouche. C'était par un de ces après-midi pluvieux. Il tombait des clous et le temps était d'un gris si sombre, qu'on aurait dit une journée d'automne. Je l'aidais à faire ses corvées ménagères. Moi qui ne veux jamais rien faire à la maison, si papa avait vu ça, il n'aurait pas manqué de m'admonester, je vous en passe un papier. Nous nous trouvions dans sa chambre pour faire le lit et nous étions à mettre le drap qu'il tendait de son côté pour l'insérer sous le matelas, quand je tirai d'un coup sur le tissu pour le lui faire échapper.

–Marie ! Qu'est-ce que tu fais, ma démonsse ! Arrête, on ne finira jamais.

Il reprit le drap, et je répétai mon manège. Voyant mon air espiègle, il entra lui aussi dans le jeu

–Attends que je t'attrape. Tu n'as qu'à bien te tenir.

Puis il se mit à me pourchasser autour du lit. Quand il s'approchait trop près de moi, je sautais sur le lit et en redescendais de l'autre côté, et ainsi de suite. Je me préparais à répéter mon manège quand il m'attrapa par une jambe. Ce faisant, il me renversa au travers du lit, me sauta dessus, m'enfourcha de ses deux jambes et commença à me chatouiller.

–Non, pas de chatouilles ! Je ne suis pas capable. Non, je t'en prie !

–Ha ha ! On rit jaune, maintenant, n'est-ce pas ?

Notre petit jeu dura quelques instants et, un peu à bout de souffle, on s'affaissa sur le lit l'un à côté de l'autre. Je me jetai dans ses bras et commençai à l'embrasser. En un rien de temps, on se caressait. J'enlevai mon chandail et mon pantalon, déboutonnai sa chemise pour la lui retirer et détachai sa ceinture. Il se releva alors pour enlever ses pantalons et vint me rejoindre uniquement vêtu de son sous-vêtement. On recommença à se caresser tendrement, puis il détacha la fermeture de mon soutien-gorge. Du coup, je rougis. J'avais honte de mes seins ; je les trouvais sans forme et trop petits. Je soulevai à peine mon tronc pour lui permettre de retirer ma brassière. Mais au contact de mes seins sur son torse, je n'eus plus aucune préoccupation. Sa peau était si douce et ses muscles si forts, que mes mamelons réagirent instantanément. Poitrine contre poitrine, on s'embrassa.

Tout en continuant nos ébats, je me soulevai pour me positionner entre ses jambes. Avant, je passai la main sous son sous-vêtement pour redresser son pénis bien bandé et y déposai

ma chatte. La chaleur qui se dégageait de nos deux triangles était incroyable. Je délaissai sa bouche et commençai à déposer des baisers un peu partout sur sa figure. J'embrassais ses yeux, ses oreilles... il est chatouilleux des oreilles... je m'arrêtai ensuite à son cou et descendis plus bas. Une fois mes lèvres sur ses mamelons, il me guida.

—Marie, mordille-les doucement. Oui... comme ça.

Ses mamelons, plus petits que les miens, se durcirent. Je craignais de lui faire mal, mais il en redemandait.

—N'aie pas peur ! Mords. Je vais te le dire si tu me fais mal.

Plus je mordais, plus il était excité et plus ça m'excitait de le savoir ainsi énervé grâce à mes prouesses. Tout au long de ce processus, mon regard était fixé sur son membre, sur la tête qui pointait hors de son slip, je le trouvais bien gros. Je délaissai ses seins pour descendre au niveau du nombril. Je trouvais son corps très beau, surtout ses abdominaux si bien définis ; nul doute, c'était un bel homme. Une fois au nombril, je tournai la tête pour mieux voir la tête de l'objet de mes convoitises. L'intérieur était préservé par une peau qui recouvrait son gland. Il y avait, aussi, une forte odeur qui s'en dégageait. Mais curieusement, malgré qu'elle était vraiment forte, cela m'excitait plutôt que de me révolter. Quand je voulus baisser son sous-vêtement, il arqua immédiatement son dos pour me simplifier la tâche ; je le sentais très fébrile. Je saisis son pénis pour la première fois et l'admirai à souhait. Mes yeux étaient sortis de leurs orbites, rivés sur la tête de son membre, que je trouvais à la fois énorme et beau. Je baissai ma tête pour continuer à embrasser ses muscles, mais son dard, que je tenais toujours dans ma main, accaparait toute mon attention. Mes lèvres suivirent le pourtour de ses abdominaux tout en se dirigeant vers leur ultime destination. Mine de rien, elles s'embrouillèrent dans son poil. Son membre collé sur ma joue, je ne réfléchissais plus. La seconde d'après, ma bouche engoulait enfin sa tête. Je baissai ma main pour mieux dégager son gland et l'engloutis du plus profond que je pus. Je suçai ma possession avec un plaisir jusqu'alors insoupçonné, pendant que Georges se tordait d'excitation.

—Marie, tes lèvres sont si douces et ta bouche si chaude... que c'est bon... je vais exploser.

J'étais fascinée par sa réaction ; il avait complètement perdu la tête et ne pensait plus. De sa main, il poussa sur le derrière de ma tête comme s'il voulait que je le prenne au complet. J'aurais bien aimé, mais son sexe était trop gros. Avec ma bouche, j'exécutai des mouvements de haut en bas sur son mat, tandis qu'il redoublait ses plaintes. Il aimait vraiment ce que je lui faisais et ça m'excitait énormément de le voir ainsi. Soudain, il voulut m'écarter avec sa main. Il n'en était pas question. J'aimais ça autant que lui, sinon davantage.

—Marie, Marie ! Retire-toi ! Je ne suis plus capable de me retenir, je vais exploser dans ta bouche.

J'eus un mince moment d'hésitation, mais ne fis rien, trop exaltée par son état. Quand, sans prévenir, tout son corps se raidit, il faillit me défoncer le palais tellement ce fut soudain. Puis, comme il me l'avait si bien dit, il explosa. C'était chaud et amer ; pas très bon, mais c'était le jus de mon homme. En le dégustant, j'explosai à mon tour. Lorsque Georges le réalisa, il glissa ses doigts sous ma petite culotte pour masturber mon clitoris. Je jouis dans ses mains pendant que je léchais jusqu'à la dernière goutte de sa sève. On s'affaissa ensuite tous les deux sur le lit, complètement comblés. Il m'attira sur lui et m'embrassa passionnément.

–Marie! Comme c’était bon!

–T’en es sûr?

–Oh que oui! Pour beaucoup d’hommes, c’est une des sensations qu’ils souhaitent le plus vivre, mais que bien des femmes refusent de leur procurer.

–Pas vrai! Elles sont idiotes, c’est tellement trilliant. Il n’y a rien de plus valorisant que de te voir te lamenter comme ça. Le but de l’acte sexuel, c’est de se satisfaire entre conjoints, non?

–C’est ce que je pense aussi, mais tu sais, à cause de la religion catholique, pour certaines femmes ce n’est pas évident. Les curés s’évertuent à leur dire que l’acte sexuel ne doit être fait que pour procréer. Ce sont des jaloux qui empêchent ces pauvres femmes de connaître quelques moments de bonheur avec leur mari. Elles doivent parfois se demander quel avantage il y a dans le sacrement du mariage. Je les comprends, les pauvres. Dis-moi, –Marie... c’était la première fois, pour toi, ou non?

–Comment peux-tu me demander ça? Pour sûr que c’était la première fois.

–Ne te fâche pas. Je n’ai pas voulu t’insulter. Je ne pensais pas vraiment que tu l’avais déjà fait, mais tu semblais tellement à l’aise durant nos échanges...

–D’abord, quand j’ai vu ta réaction, il m’a semblé évident que j’étais sur la bonne piste. Si ma façon de faire te plaît, moi ça me comble, même que ça me stimule. Si nous sommes tous les deux d’accord pour tenter des choses, il n’y a rien qui va m’effrayer. Si ça fait notre bonheur, pourquoi s’en priverait-on?

–Je peux te dire que pour moi, ce fut totalement divin. Juste à y penser, et j’ai envie de recommencer.

–Qu’à cela ne tienne!

–Non, non... assez pour aujourd’hui. De toute façon, tu as vu l’heure qu’il est? Tu dois rentrer.

–OK, mais un baiser avant de partir.

Sur ce, il releva la tête vers moi.

–Pas comme ça, dis-je.

Puis je le pris à nouveau dans ma bouche, sauf que cette fois, il était tout mou. Ce ne fut cependant pas long avant qu’il ne reprenne sa pose royale.

–Georges! Dépêche-toi, on a le temps.

Ce ne fut guère long. Il éjacula de nouveau dans ma bouche, tandis que de mon côté, je dégoulinais comme jamais. Ce fut le meilleur moment de ma petite vie. Il était heureux avec moi, je le satisfaisais sexuellement et lui me comblait. De plus en plus, je réalisais que pour moi, le sexe était une source de pur plaisir et qu’il n’y avait rien de mal dans cet acte lorsque pratiqué avec mon conjoint.

Au collège, la session qui me mènera au début des vacances d’été sera très, très longue.

Mon amour, ne m’oublie pas.

LE 21 AVRIL 1935

Au fond de moi, je savais que je n'y échapperais pas dès que je vis Dominique venir me rejoindre sous mon arbre.

–Salut Marie ! Tu m'évites ?

–Non ! C'est seulement la deuxième journée ; on ne s'est pas croisées, c'est tout.

–Prends-moi pas pour une conne. Viens pas me dire que tu dormais, hier soir, quand je t'ai appelée. Tu ne m'as même pas répondu.

–OK, on n'en fera pas un drame, tu veux ! Tu es là avec moi, alors laisse tomber ce qui s'est passé hier soir. Comment ça va ? Tu me sembles préoccupée...

–J'ai peur de te perdre, Marie. Tu es distante et surtout, tu as changé, je ne te reconnais plus.

–Je n'ai pas changé tant que ça, quand même.

–Oui, tu as changé. Ton regard n'est plus le même. Quand tu me regardes, c'est comme si tu me voyais comme une enfant. On dirait que tu as vieilli d'un coup durant le congé. En passant, ne devait-on pas se voir durant ces fameuses vacances ? J'ai appelé plusieurs fois chez toi et ça ne répondait jamais. Veux-tu bien me dire ce que tu fabriquais ?

–C'est vrai que j'ai changé un peu, mais pas autant que tu sembles le croire. Tu m'excuseras pour les vacances, mais papa, que je n'avais pas vu depuis septembre, m'a tenue constamment occupée. Mais maintenant que nous sommes ensemble, oublions ça.

–D'accord. On se voit ce soir au jubé ?

–Oups... Sœur Marie-Ange nous regarde. On se reparle plus tard ; à tantôt.

Et je m'éclipsai rapidement. Malheureusement, mon plan ne semble qu'avoir fonctionné à moitié. Nul doute que Dominique sera sur mon dos jusqu'à la fin de l'année. Il faut que je mette un terme à cette relation. Mais comment ? J'allais entrer au gymnase quand Sœur Marie-Ange m'attrapa au vol.

–Marie-Pierre, suis-moi, il faut que je te parle.

Elle m'entraîna aux toilettes, s'assura qu'il n'y avait personne, puis demanda :

–Qu'est-ce que vous vous disiez, Dominique et toi, tout à l'heure ? Vous parliez de moi ?

–Mais pas du tout, ma Sœur. On devait se voir durant les vacances, puis finalement, cela nous fut impossible. Alors nous faisons du rattrapage, sans plus.

–Si jamais j'apprends que vous complotez dans mon dos, tu ne vaudras pas cher quand tu en auras fini avec moi. N'oublie jamais cela, tu m'as compris ?

–Mais pourquoi me parlez-vous ainsi ? Nous ne sommes plus des amies ? Quand je vous ai envoyé Dominique pour la consoler, je n'ai pas bien fait ? Elle n'est pas gentille avec vous ?

Pour la première fois, Sœur Marie-Ange venait de comprendre ce qui se passait. Aussitôt, j'ai vu ses yeux changer d'humeur. Je crois que ce n'est pas l'envie de me tuer sur-le-champ qui lui manquait. Ensuite, son regard s'est radouci. Elle me prit par la taille avant de m'attirer vers elle.

–En effet Marie-Pierre, Dominique avait besoin de moi et je pense que je lui fais beaucoup de bien en la recevant le soir pour la conseiller et la guider face aux questions qu'elle se pose. Tu avais vu juste, sauf qu'il ne faudrait pas, maintenant, que tu me reproches de l'aider. Une guerre, que tu risquerais fort de perdre, ne servirait les intérêts de personne.

Je me serrai tout contre elle, sans pudeur, de façon à ce que nos seins se touchent. Nos bouches à deux doigts l'une de l'autre ; j'entrouvris la mienne, avançai ma langue, et sentis le rythme de son souffle augmenter. Ce qu'elle était attirante quand elle affichait sa faiblesse ! Depuis que Georges était mien, j'éprouvais toujours les mêmes désirs, mais je résistais, histoire de me garder pour lui et de lui être fidèle.

–Sœur Marie-Ange... comme toujours, votre sagesse m'est bien utile ! Effectivement, une guerre ne servirait les intérêts de personne. Mais peut-être avez-vous cessé de conseiller Dominique ? Elle semble avoir des questions non réglées. Elle est venue me voir, mais comme vous le savez, c'est un rôle qui ne me rend pas à l'aise. Il faudrait trouver le moyen de s'assurer que vous soyez son seul guide, son unique ressource pour résoudre ces questions épineuses. Je crois qu'ainsi, nos intérêts respectifs seraient mieux servis. Qu'en dites-vous, ma Sœur ?

–Je suis bien contente de voir qu'on est d'accord sur la question.

Puis elle se pencha pour me donner un baiser, auquel je répondis avec envie ; il fallait quand même que je me libère de Dominique. Mais je me retirai pour éviter que ça s'éternise.

–Excusez-moi, Sœur Marie-Ange, mais je crois entendre des pas.

–Bien ! Je te libère, dit-elle, visiblement satisfaite de notre entretien. N'oublie pas... si jamais tu as besoin de te confier, tu peux venir me voir quand tu veux.

–Merci, ma Sœur. Je n'y manquerai pas.

Je crois que le message a passé. La façon dont elle va s'y prendre est le moindre de mes soucis, mais j'espère avoir réglé le cas de Dominique. Cette dernière situation fit en sorte que mon regard sur le monde adulte devenait de plus en plus cynique. Tout est mensonge. Tout le monde le sait, mais personne n'en parle. Est-ce que chaque sœur possède un secret bien gardé ? Probablement. Je suppose que ce n'est que le genre du secret qui doit changer. Par exemple, si je m'intéressais de plus près aux doux regards que Sœur Marie-Claire lance à monsieur le curé, j'aurais peut-être des surprises. À l'avenir, je devrai garder les yeux bien ouverts. On ne sait jamais, ça pourrait peut-être me servir un jour ou l'autre.

LE 19 JUIN 1935

Enfin ! Liberté, que je t'aime.

Demain, dernière journée de cours. Pour la plupart, ce sont les adieux aux amies, aux sœurs et aux enseignantes. Quant à moi, je n'ai absolument rien à dire à personne. Je dois toutefois me rendre au bureau de Sœur Marie-Jeanne, qui m'a de nouveau convoquée.

–Bonjour, Mademoiselle Ostiguy ! Je ne vous retiendrai pas longtemps. Je désirais juste vous dire que Sœur Marie-Ange m'a encore dressé un rapport très élogieux à votre égard. Je suis très heureuse de voir que vous êtes rentrée dans les rangs. Vous êtes une adolescente d'une intelligence vive et nous sommes satisfaites de voir que vous prenez un bon départ dans la vie. Continuez ainsi, mon enfant. Je vous souhaite de belles vacances.

Ce fut très court, mais encore trop long en ce qui me concerne. J'allai quand même remercier Sœur Marie-Ange. Non seulement il me fallait entretenir mes bons contacts, mais j'avais une bonne raison de la remercier. Je frappai donc à sa porte de chambre.

–Entrez ! Marie-Pierre ! Quelle belle surprise ! Entre.

–Je m'excuse de vous déranger, ma Sœur, mais je voulais vous présenter mes adieux avant mon départ.

–Tu ne me déranges pas du tout. Viens t'asseoir.

Ses habitudes n'avaient pas changé, le lit étant toujours son lieu de prédilection.

–Merci, ma Sœur, mais je dois partir, on m'attend.

–C'est malheureux, j'aurais bien aimé bavarder un peu avant que tu partes pour l'été. Je ne te verrai pas avant septembre prochain... tu vas me manquer.

–Je comprends, mais je dois y aller.

–Bien. Alors je te souhaite un bel été et beaucoup de plaisir. Reviens-nous en forme.

Là-dessus, elle me tendit la main que je serrai sans arrière-pensée. Elle en profita pour la retenir et s'approcher de moi. Le regard complètement perdu, elle semblait désespérée.

–Bon été, Marie.

Elle se pencha, me poussa le dos contre le mur et m'embrassa avec une telle passion que j'en fus toute bouleversée. Comme je n'avais eu aucune relation sexuelle depuis les vacances de Pâques, mes sens explosèrent. Pendant qu'elle faisait glisser ses mains partout sur moi, y compris sur mes seins et sous ma robe, sa bouche toute douce mangeait mes lèvres avec une telle ardeur que je ne pus contenir un léger gémissement.

–Ce que tu m'as manqué. Marie. Dominique est bien gentille, certes, de même que ses seins sont superbes et attirants, mais rien ne se compare à ton appétit sauvage. Je te désire tellement.

Je me rendis finalement compte que tout ce qu'elle désirait, se résumait à satisfaire ses sens et à tirer avantage de moi sur le plan sexuel. Cette constatation, qui me ramena à la réalité, me donna la force nécessaire pour la repousser.

–Sœur Marie-Ange, je ne peux pas, je suis incapable ! J'ai trop de respect pour vous, pour votre bonté.

–C'est assez, Marie-Pierre, pas de comédie. Viens dans mes bras... je sais que tu aimes ça. J'ai les doigts pleins de ton jus ; alors, arrête tes conneries.

Je fus sauvée par la cloche. Quelqu'un cogna à la porte. Sœur Marie-Ange alla répondre et s'exclama:

–Dominique! Tu viens me voir? Comme c'est gentil! Donne-moi cinq minutes et je te rejoins au dortoir, tu veux? Bien... merci... t'es gentille.

Elle vint me rejoindre et allait me dire quelque chose, quand la porte s'ouvrit toute grande. –Marie-Pierre, qu'est-ce que tu fous ici, toi?

Aussitôt, Sœur Marie-Ange referma vivement la porte, craignant sans doute le pire.

–Qu'est-ce que tu fais ici avec ma Sœur? insista Dominique. Tu ne veux plus de moi, mais tu t'intéresses aux sœurs?

Fallait arrêter l'hémorragie avant qu'il ne soit trop tard.

–Assez, Dominique! Cesse de crier et calme-toi. Tu es en train de faire une folle de toi. Je suis venu faire mes adieux à sœur Marie-Ange et elle m'expliquait comment elle a aimé participer à ton développement et jusqu'à quel point tu allais lui manquer.

–Dominique... mais que croyais-tu? Assieds-toi... justement, Marie-Pierre était sur son départ. Donne-moi une minute et je te reviens.

Même si elle était loin d'être convaincue, Dominique n'eut pas vraiment le choix; on avait semé le doute dans sa tête. Sœur Marie-Ange me reconduisit jusqu'à la porte du couloir et réitéra son désir de me revoir si j'en sentais le besoin. Décidément, la vie n'est pas une sinécure!

Que j'aimerais pouvoir m'enfuir avec Georges; c'est tellement plus facile, avec lui.

Demain, mon ange, je serai dans tes bras.

LE 20 JUILLET 1935

Enfin le grand jour !

Les vacances d'été étaient entamées depuis un mois, mais rien ne s'était encore passé entre Georges et moi, dans le sens que nous n'avions toujours pas consommé notre union. On se caressait, on s'embrassait... il y eut aussi cette fois où il m'a mangé la vulve pendant que je le suçais. J'ai connu tout un orgasme. J'aimais vraiment le sucer, j'en tirais énormément de plaisir et de satisfaction. Mais ce qui me tirait, c'était qu'il me pénétre avec autre chose que son doigt.

Voilà une semaine, aujourd'hui, qu'on ne s'était pas vus. Une urgence familiale, m'a-t-il dit. On se retrouva donc assez rapidement dans la chambre à s'embrasser et à se réconforter. Une fois nus tous les deux, je pris la position du 69. De se faire sucer déclenchait toujours la même réaction, chez Georges. Il en raffolait tellement que chaque fois, il en perdait un peu les pédales.

Quand il fut bien éperdu dans son plaisir, je changeai de position, enfourchai sa taille, pris son pénis et l'introduisis dans ma vulve. J'étais tellement moite, que la tête de son membre glissa sans encombre en moi. J'y allai doucement, mais lorsqu'il réalisa soudainement ce qui se passait, il se dégagea.

—Non, Marie. Je ne peux pas faire ça, pas encore. C'est trop tôt.

—Voyons, Georges ! On ne peut pas continuer ainsi à ignorer l'inévitable, à faire semblant de s'apprêter à un jeu comme deux adolescents. Nous sommes amants et il est temps que je connaisse l'amour. Les petits jeux, c'est bien, mais je veux devenir une femme. Je vais y passer un jour ou l'autre, alors... pourquoi pas maintenant ?

—Je sais bien, mais c'est une étape importante, pour toi... plus que pour moi.

—Je suis bien d'accord. Mais ne serait-ce pas mieux, pour moi, que ça se passe avec toi ? Nous nous aimons, n'est-ce pas normal ? Je veux être à toi au complet, pas juste à moitié. Je t'en prie... laisse-moi faire.

Avant de le prendre en moi, je le pris à nouveau dans ma bouche. Je voulais sentir son odeur, je le désirais bandé comme un cochon, la peau prête à se déchirer sur son membre archi tendu. Mon désir était si grand et j'avais le vagin tellement détrempe que je me hissai sur lui, passai mes jambes de chaque côté, pris son pénis dans mes mains et me plaçai, jambes recroquevillées, prêtes à l'enfourcher. Avant de me faire pénétrer, je lui jetai un regard empreint d'amour et lui soufflai un baiser.

C'est à ce moment qu'il prit les choses en main. Il saisit lui-même son membre et commença à le frotter sur le pourtour de mes lèvres vaginales. Je pouvais sentir son gland qui tournait dans mon ouverture, pendant qu'il continuait ce manège. De plus en plus huilé par mon jus, il passa ensuite son gland sur mon clitoris. Quelle sensation ! Si je ne m'étais écoutée, je l'aurais enfourché d'un seul coup pour le faire entrer au plus profond de mes entrailles. Mais, ayant prévu le coup, il avait placé ses mains sous mes cuisses pour me retenir. Quand je fus lubrifiée, il me prit dans ses bras, me coucha sur le dos et m'embrassa passionnément.

—Tu me le dis si je vais trop vite ou si c'est trop souffrant pour toi.

Pauvre lui ! Il aurait pu me pénétrer en me déchirant le corps, je m'en foutais complètement.

Moi, je ne désirais qu'une chose: le sentir bien en moi. Il se positionna enfin entre mes jambes et introduisit son mat dans ma chatte. Au début, il y alla doucement. Il l'entraîna et le retirait, pour mieux l'insérer à nouveau. Chaque intrusion me faisait perdre la tête. Mon vagin encore étroit et mes muscles non dilatés faisaient que la pénétration avait quelque chose de sublime. Je le sentais encore mieux que dans ma bouche, comme si cela était possible.

–Vas-y, mon amour... défonce-moi, je t'en prie.

–Sois patiente, ça sera encore meilleur. L'attente va te rendre folle de plaisir.

Il avait bien raison... son jeu me rendit complètement accro. Quand il sortait et qu'il glissait sur mon clitoris, j'éprouvais de telles sensations... on aurait dit des décharges électriques incontrôlables. Puis, juste comme j'étais sur le point d'éclater, il se retirait pour me laisser reprendre mon souffle. Enfin, après ce qui me parut une éternité, il me pénétra plus profondément. Cette fois, je pouvais sentir mon passage céder la place à son membre. Tel un fort conquis, je devenais femme et j'en étais consciente. Quand il fut au fin fond de mon antre, il y alla d'un mouvement qui me fit éclater sans aucune retenue, pendant que je criais comme une damnée.

–Ah ouiiiiiiii! Ah ouiiiiiiii! Continue, n'arrête pas... plus vite, plus vite! Plus profond, plus profond... défonce, défonce!

Je jouis avec une telle intensité... jamais je n'aurais cru qu'un jour, il m'aurait été permis de connaître autant de plaisir. Épuisée, je m'affalai de tout mon long sur lui et tentai de reprendre mon souffle tout autant que mes esprits. Il m'entoura de ses bras en demandant:

–Tu as aimé?

–Quelle question! Mon Dieu! Je n'ai jamais connu rien de tel. Quel plaisir que tu m'as procuré. Merci, mon amour.

C'est à ce moment que j'ai réalisé que de son côté, il n'avait pas eu d'orgasme.

–Pauvre idiot que je suis. Tu n'es pas venu, toi, non?

Ne t'en fais pas avec ça. C'est tout à fait normal, c'était ta première fois.

–Tout à fait normal... laisse tomber, veux-tu! Ne t'en fais pas, tu ne le regrettras pas.

À mon regard, il comprit ce que j'avais en tête et je vis très bien la lueur de plaisir briller dans ses yeux. En effet, il ne le regretta pas. J'ai pris ma revanche en lui faisant de la bouche ce qu'il m'avait fait avec son pénis. Chaque fois que je voyais qu'il était sur le point d'éclater, je me retirais et le laissais reprendre ses sens. À la fin, il me suppliait tellement, que j'aurais probablement pu obtenir tout ce que j'aurais voulu de lui. Quand je jugeai le moment opportun, je lui donnai un grand coup. Il se retrouva alors si profond dans ma gorge, que je faillis dégouliner. L'intensité de sa jouissance me rassura quant au plaisir que je venais de lui procurer. Je le regardai d'un air narquois et dis:

–Déçu, chéri?

– coquine. Tu sais, Marie, jamais je n'ai ressenti autant de sensations avec une femme. Tu fais si bien l'amour. Sexuellement, je suis comblé.

J'étais maintenant sa femme à part entière. Je me sentais différente et, cet après-midi-là, rien ne m'aurait fait plus plaisir que de passer la nuit avec lui. C'est avec lui que je voulais vivre. Il n'y avait plus rien qui me retenait ailleurs.

Il faut que je trouve un moyen pour qu'on vive ensemble.

LE 20 JUILLET 1935 DU CARNET DE GEORGES

Ce qu'elle peut être surprenante.

Le moment que je redoutais le plus depuis un certain temps est enfin chose du passé. Je savais, dans mon for intérieur, que cela se produirait, et comme je la connaissais, je savais que ça serait plus tôt que tard. Toujours est-il qu'on se retrouva sur le lit à se caresser. Sur ce plan, elle semble insatiable. Toujours prête et jouissant de chacun de nos moments intimes avec la même intensité et surtout, avec énormément de plaisir. Nous nous sommes retrouvés rapidement nus. Nous étions concentrés l'un sur l'autre quand je sentis mon pénis à l'entrée de son vagin. Elle m'avait amené dans un tel état d'inconscience, que je pensais davantage avec ma queue qu'avec ma tête. Par miracle, j'eus le réflexe de me retirer.

—Pas ça, Marie. Pas encore.

—Comment ça, pas encore ? Nous ne sommes plus des adolescents surexcités qui se sont réunis pour jouer à la bouteille. Je suis ta maîtresse, tu es mon amant. Je veux être tienne à cent pour cent. Je suis prête et c'est avec toi que je veux perdre ma virginité.

—Je comprends, mais c'est une étape importante pour toi. Il ne faut pas brusquer les choses.

—Je sais que c'est une étape marquante. Alors, c'est d'autant plus important que je la vive avec toi. Je me sens en parfaite confiance. Je sais que tu n'abuseras pas de la situation. Crois-tu vraiment pouvoir en dire autant de la plupart des jeunes filles qui le font pour la première fois ? Si je me fie aux quelques conversations que je réussissais à surprendre chez mes tantes, *ça n'a pas semblé être* la découverte de l'année pour aucune d'entre elles.

Elle avait vraiment les idées claires. Je me retrouvais souvent surpris par son raisonnement. Je ne sus quoi répondre à ses arguments, car au fond, je le désirais autant qu'elle. Ce serait une première pour moi aussi. Solange, mon ex, avait déjà perdu sa virginité avant notre rencontre. Juste l'idée de déflorer Marie m'excitait au plus haut point. Je me devais de me contrôler si je voulais bien jouer mon rôle ; je tenais absolument à ce que cela soit une expérience inoubliable pour elle.

Tout se passa à merveille, et je lui fis connaître des moments d'extases, faisant durer le moment de l'éclosion le plus longtemps possible. À la fin, elle me suppliait, les larmes aux yeux, pour que je m'accomplisse. Quand elle fut vraiment rendue à l'extrême, je la pénétrai du plus profond que je pus, en m'assurant de ne lui faire aucun mal. Elle jouit avec une telle intensité ! Le cri qu'elle a laissé échapper, je l'aurai dans ma mémoire pour toujours. Il y avait, dans ce cri, l'expression du plaisir qu'elle venait de connaître, bien sûr, mais c'était beaucoup plus que ça ; c'était un cri de libération.

J'eus l'impression de l'avoir délivrée des liens qui l'empêchaient d'avancer dans la vie, comme si je l'avais soulagée d'un fardeau qui l'empêchait d'évoluer dans le sens qu'elle souhaitait. Ce fut un immense bonheur, pour moi, d'être celui qui en avait fait une femme. Quelque part, je participais à son émancipation. Ce fut ma plus grande satisfaction de la voir se lamenter de plaisir et de pénétrer pour la première fois son antre d'amour. Chaque pouce me menant plus profondément en elle me faisait ressentir la résistance des parois de son vagin. Ce fut prodigieux.

Elle vint plus rapidement que moi, mais a quand même eu la présence d'esprit de me rassurer, ayant réalisé que de mon côté, je n'avais pas connu l'extase. Aussi, ai-je eu droit à ma part de bonheur. Et quel bonheur ce fut ! Elle n'avait aucune retenue. J'enviais tellement son approche face au sexe. Elle aime le faire et n'oublie jamais de procurer le plus de plaisir possible à son partenaire.

Quelle fille simple et merveilleuse !

LE 25 JUILLET 1935

Je l'avais oublié, celle-là.

J'étais réveillée, mais encore au lit quand la sonnette d'entrée me tira de mes pensées. 8h45 ! Qui peut venir sonner à notre porte à cette heure ? Je glissai ma robe de chambre et descendis ouvrir. Puis elle entra en coup de vent.

–Salut, Marie ! Surprise ! Ça ne répond jamais quand j'appelle, alors je me suis dit: «Très tôt ce matin, j'arrive en trombe et lui fais la surprise, avant qu'elle organise sa journée.» Alors hop, me voilà !

J'étais encore un peu zombie quand elle enchaîna en disant:

–Merci pour l'accueil !

Son ton avait changé, et avec raison, je dois l'admettre.

–Salut, Dom ! Excuse-moi, mais tu me prends vraiment par surprise. Je suis encore endormie. Je ne te dirai pas d'entrer, c'est déjà fait, mais comment ça va, toi ?

–Ça va bien, merci. Et toi-même ? Assez bien, en tout cas, pour ne pas ressentir le besoin d'appeler ses amies, n'est-ce pas ?

–Commence pas à chialer après moi, parce que je te fous à la porte.

–Ne t'énerve pas, c'est une blague.

–Allons à la cuisine... rien de mieux qu'un bon café pour me réveiller.

–Tu bois du café, maintenant ?

–Ouais ! Et il y a bien d'autres choses qui ont changé dans ma vie.

–Wow ! Tu vas tout me raconter, n'est-ce pas ?

J'avais fait toute une erreur ; je le savais, mais il était trop tard. On déjeuna ensemble, puis Dominique me mit au courant des derniers potins. Jacqueline, qui s'était fait prendre à fumer par ses parents, se retrouvait *groundée* pour une semaine... Judith, qui avait un copain, mais que ses parents n'acceptaient pas du tout, devait le voir en cachette... Etc. Une vraie machine à jacasser. Tant mieux. Ainsi, je n'avais pas à raconter comment j'occupais mes journées.

Après le déjeuner, on rangea la cuisine et je montai à ma chambre pour faire le lit et m'habiller. Durant tout ce temps, Dominique me suivait comme mon ombre. Mais j'appréciais. À part Georges, ça faisait un moment, déjà, que je n'avais pas eu personne à qui parler et je dois admettre que Dominique est de plaisante compagnie. Elle m'aida à faire le lit, puis j'enlevai ma robe de chambre pour m'habiller. Comme je dormais sans pyjama, je me retrouvai nue devant elle. Du coup, je vis son regard changer. Elle s'approcha de moi et dit:

–Ça fait longtemps que je ne t'ai pas vue toute nue, Marie. Tu es plus belle qu'avant. Tes seins ont pris de l'ampleur... Ce qu'ils sont beaux.

Cela dit, elle avait déjà une main sur l'un d'eux et le caressait. Puis elle me fit tourner, de façon à ce que je lui fasse face.

–Hum ! Et ta chatte... elle semble plus bombée. Ton corps change, ma vieille, mais pour le mieux.

Elle glissa son autre main dans mon entrejambe et caressait doucement mon poil. Elle se rapprocha de moi, me colla sur la porte de la garde-robe et m'embrassa tout en insérant un doigt dans mon vagin.

–C’est bon, Marie ?

–Oh oui, Dom !

Elle avait pris une assurance déconcertante. Elle était directive, mais plus que ça. Confiante, elle savait trouver les moyens pour faire succomber l’objet de ses désirs. Tout en continuant de m’embrasser, elle libéra ses mains pour se déshabiller. Une fois nue, elle saisit mes mains et les posa sur ses seins.

–Tâte-les pour voir comme ils sont ronds et durs. Serre-les dans tes petites mains.

Après un certain temps, elle retira mes mains pour positionner nos corps face à face et colla ses gros nichons sur les miens tout en bougeant le torse. Nos mamelons se massaient naturellement. Les miens étaient plus petits, mais une fois en érection, la grosseur de leur pointe quintuplait, faisant qu’ils explosaient littéralement.

–Wow ! lâcha Dom. Quels bouts ! Viens que je les suce.

Sa langue, qui tournait autour de mes mamelons, m’excitait vraiment. Sans prévenir, elle s’arrêta et plaça ses mains de chaque côté de mes cuisses. Après quoi, elle les écarta et telle une lionne, plongea sa tête dans mon entre-cuisse. En moins de deux, sa langue se retrouva à l’intérieure de mes lèvres, sur mon clitoris et, l’instant d’après, dans mon vagin, qu’elle lécha avec ardeur et passion.

–Ho ! Hum ! Ho Dom, c’est bonnnnnnnnn !

–Je sais. Mais attends, ce n’est que le début.

Et là, sans que je sache pourquoi, je me suis mise à penser à Georges. Mais qu’est-ce que je faisais là ? Je ne pouvais pas faire ça ! Je me suis donnée à Georges et je voulais lui rester fidèle. Merde de merde ! Comment m’en tirer ?

–Dominique, arrête, tentai-je. Viens t’étendre sur le lit.

Elle s’exécuta, anticipant déjà avec envie ce qui allait s’y passer. Une fois sur le lit, je me couchai près d’elle et lui dit :

–Dom. Reposons-nous un peu, je veux te parler.

Or, elle n’avait qu’une chose en tête et n’entendait même pas ce que je m’efforçais de lui dire. Sans que je l’aie vu venir, elle se retrouva à califourchon sur moi. Afin de m’en défaire, je dus piquer une crise et la repousser de toutes mes forces. Tant et si bien, qu’elle se retrouva au pied du lit, les quatre fers en l’air.

–Non, mais... qu’est-ce qui te prend ? maugréa-t-elle. T’es dingue ou quoi ? J’aurais pu me blesser.

–Tu ne m’écoutes pas ! Tu n’as même pas entendu ce que je t’ai dit.

–Quoi ? Tu m’as parlé ?

–Je viens juste de te dire que je voulais qu’on cause.

–Qu’on cause ? Pas de problème, ma noire. Finissons ce que nous avons commencé et après, on parlera de tout ce que tu voudras.

–Non. Pas après, maintenant !

–Mais je suis tout excitée, Marie. Tu ne peux pas me demander ça ! Je vais te faire des choses dont tu n’as même pas idée. Allez... laisse-moi faire.

Et la voilà qui avait déjà les doigts dans mon vagin.

–Oh ! Mais il y a de la place, là-dedans... comment est-ce possible ?

–Dominique, c’est assez!

Sur ces mots, je me relevai, sautai en bas du lit et commençai à m’habiller.

–Écoute, Marie, je ne la trouve pas drôle du tout. Tu m’excites au plus haut point et tu me fais une crise au beau milieu. Pour qui te prends-tu? J’en ai plus qu’assez de tes sautes d’humeur.

–Pardon? Je t’excite? Je te ferai remarquer que c’est toi qui avais les doigts, la bouche et les seins partout sur moi. Donc... tu m’as excitée. C’est plutôt toi qui t’es énervée toute seule, alors ne change pas la donne.

–Peut-être! Mais tu ne t’en plaignais pas. Je n’attendais pas trop de plaintes.

–C’est vrai! C’est sûr que j’aime les sensations que tu me procures, mais il faut que tu comprennes qu’entre nous, c’est terminé.

–Comment ça, terminé? Tu n’es plus mon amie?

–Ce n’est pas ce que j’ai dit. On est toujours des amies, mais je ne veux plus avoir de relations à caractère sexuel avec toi. Je ne peux plus.

–Tu ne peux plus? Mais pourquoi tu ne peux plus?

–Eh bien...

–Eh bien quoi?

–Eh bien... je suis amoureuse et je veux être fidèle à mon amant.

–Tu veux être fidèle? T’es folle ou quoi? Mais attends... ai-je bien compris? As-tu dit: «À MON AMANT»?

–Oui, t’as bien compris... à mon amant.

–Wow! T’as un amant, maintenant? Réfléchissons un peu... Qui peut-il être? Est-ce que ça pourrait être un dénommé Patenaude, par hasard?

–Je n’ai jamais dit ça.

–Je sais que tu n’as jamais dit ça. Je te dis simplement que c’est ce que je pense. Eh bien... si c’est vraiment lui, tu es dans le pétrin, ma petite! Jamais je ne laisserai ce gros cochon mettre ses mains sur toi. Tu m’entends?

–Mais tu n’as rien à voir là-dedans! Pour qui te prends-tu? Je n’ai pas de permission à te demander. C’est entre lui et moi.

–Pas si vite, ma vieille. Je te rappelle qu’au collège, tu étais mon amante. C’est toi qui m’as enseigné l’amour. J’ai même accepté d’aller avec Sœur Marie-Ange pour t’en débarrasser. Tu ne peux me liquider ainsi!

J’étais vraiment dans l’eau chaude. On se trouvait à des années-lumière l’une de l’autre. Ce qui m’embêtait le plus, c’était la partie concernant Sœur Marie-Ange. Et moi qui pensais avoir le plus gros bout du bâton!

–OK! repris-je. Reprenons nos esprits! Tu dois me donner un temps de réflexion. On pourrait se reparler, disons...

–Non, Marie. Il n’en est pas question. On est là, seules, toutes les deux, et c’est maintenant ou jamais. Je suis fatiguée de me faire humilier et de te voir jouer avec mes sentiments. Je ne mérite pas ça.

–Bon, bon... d’accord! Qu’est-ce que tu veux?

–Ce que je veux? Je veux que tu m’avoues ton amour, que tu laisses tomber monsieur Patenaude et qu’on se déclare fidélité pour la vie.

–Je ne peux pas faire ça, Dominique. J’aime Georges. Je suis sa maîtresse et je rêve de devenir un jour sa femme.

–C’est tout ?

–C’est tout.

–Tu vas me le payer, sale vache, je te le jure !

Puis elle se rhabilla en moins de temps qu’il le faut pour crier « ciseau » et dévala les marches d’escalier deux par deux. Je l’appelai, tentai de la faire revenir afin de trouver un terrain d’entente, mais rien n’y fit. C’était fini. Niet.

Mon Dieu, pourvu qu’elle ne commette aucune bêtise que nous pourrions regretter toutes les deux.

LE 12 OCTOBRE 1935

Ce que la vie peut être injuste.

L'été s'est déroulé si rapidement, que j'ai l'impression de ne pas avoir eu assez de temps pour apprendre à bien connaître Georges.

Cela fait un mois et demi, déjà, que les cours ont repris. Jusqu'ici, tout se passait normalement, hormis le fait que Dominique ne m'adressait plus la parole. C'est peut-être mieux ainsi, même si cela me peine beaucoup. Je l'aime toujours. Pour moi, elle est toujours mon amie, la seule que j'ai, mais elle en a décidé autrement et je n'y peux rien.

Aujourd'hui, cependant, j'ai subi le premier contre coup de ma dernière altercation avec elle. Je lisais, bien à l'abri sous mon orme. C'était une merveilleuse journée d'automne, en plein cœur de notre fameux été des Indiens. Pour moi, c'est de loin les plus belles journées que la nature peut nous offrir. Aujourd'hui, par exemple, le fond de l'air était limpide, il n'y avait aucune humidité, un bleu azur ornait le firmament et le soleil se montrait réconfortant, sans pour autant être accablant. J'étais d'excellente humeur quand le ciel me tomba sur la tête.

–Salut, Marie! Ça va?

–Tiens! Salut, Dom. Je croyais que tu ne voulais plus me parler. Quoi de neuf?

–Rien de spécial! Je suis juste venu te dire que Sœur Marie-Ange aimerait te voir, ce soir.

–Sœur Marie-Ange? Pour quelle raison? Je n'ai rien à lui dire. Si elle veut me voir, qu'elle le fasse maintenant!

–Fais ce que tu veux, mais je crois que tu as intérêt à te pointer à sa chambre ce soir. C'est tout ce que je peux te dire. Salut!

Là-dessus, elle déguerpit. Merde! Que me veut donc Sœur Marie-Ange? Je les voyais souvent, Dominique et elle, placoter ensemble; donc, ça ne peut être dû à une bisbille entre elles. Pourquoi, alors, demander à me voir?

Le soir venu, je me rendis donc à la chambre de Sœur Marie-Ange, et grattai légèrement à la porte.

–Entre, Marie-Pierre, je t'attendais.

–Bonsoir, ma Sœur. Vous m'avez fait demander? Je ne peux pas rester longtemps, vous savez, car j'ai beaucoup d'étude, demain. Je dois me préparer pour l'examen de latin de vendredi.

–Assis-toi! Ça prendra le temps que ça prendra.

Merde! C'était mal parti.

–Marie, Dominique m'a fait part de votre dernière conversation, à toutes les deux, et j'en suis restée toute bouleversée. D'avoir ainsi été abusée. Comment fais-tu pour supporter un tel fardeau toute seule? Pauvre Marie!

La vache! Que lui avait-elle dit?

–De quel abus parlez-vous, ma Sœur? Je n'ai été l'objet d'aucun abus.

–Je sais que tu crains d'en parler, mais à moi, tu peux tout dire.

–Mais je vous jure que je ne sais pas de quoi vous parlez. Je n'ai pas été abusée par qui que ce soit.

–Assez ! Dominique m’a tout raconté. Comment ce monsieur... ce monsieur Patenaude a profité de ta confiance et comment il t’a obligée à accomplir des choses horribles ! Comme le prendre dans ta bouche, par exemple. Ça doit-être dégoûtant !

–Assez vous-même ! Je suis fatiguée qu’on tente de s’ingérer dans ma vie ! Je suis assez grande pour savoir ce que j’ai à faire et ce que je veux faire.

Sur ce, je tentai de déguerpir, mais il était clair qu’elle n’en avait pas fini avec moi. Aussi, s’interposa-t-elle entre la porte et moi.

–Voyons, Marie ! Je suis ton amie et à une amie, on peut tout dire. Imagine si Dominique s’était confiée à quelqu’un d’autre que moi... tu aurais pu te retrouver dans de beaux draps. Pire encore, si un seul mot de cette sordide histoire venait aux oreilles d’une mauvaise personne, eh bien... la vie de ce monsieur Patenaude deviendrait insoutenable. C’est donc essentiel que ça reste entre nous, tu ne trouves pas ? Allons... viens... viens t’asseoir près de moi ; tu vas tout me raconter, d’accord ?

Et le filet se refermait. Comme c’est injuste. On vous condamne sans même vous donner droit au chapitre ! D’un côté, on est prêt à tout vous pardonner, et de l’autre, vous devez payer le prix que quelqu’un d’autre a fixé à votre place. Qu’allait-il m’arriver ? Avant tout, je me devais de protéger Georges.

Je m’assieds donc à côté de Sœur Marie-Ange, qui commença son petit jeu. Comme si je ne la voyais pas venir avec ses gros sabots ! D’abord, ma tête sur son épaule et quelques mots de consolation, du genre : « Comme tu m’as manqué... », patati, patata et slash ! Les mains partout, la langue dans la bouche, la robe de chambre en l’air, le pyjama ouvert et les seins à la va-comme-je-te-pousse. Elle s’en donnait à cœur joie ! En moins de deux, on se retrouva nues toutes les deux. C’était la première fois que je la voyais en tenue d’Ève. Elle avait un corps merveilleux. Une femme pleinement développée, avec un corps non déformé par la vie ou la naissance d’un enfant.

Elle m’avait étendue sur le lit et s’apprêtait à me rejoindre quand elle entrouvrit la porte pour aussitôt revenir près de moi. Deux secondes à peine et Dominique entrait. Je tentai de me relever pour m’habiller, mais Sœur Marie-Ange m’en empêcha.

–Doucement, Marie. Dominique est notre amie à tous les deux, non ? Ça serait injuste de l’exclure, n’est-ce pas ?

Dominique, qui s’était déjà dénudée, me dévisagea avec un tel sourire ! J’étais complètement piégée et elle le savait. Elle me regardait avec un tel désir. Déjà, elle se caressait et se masturbait. Quand elle remarqua que je l’observais, elle expliqua :

–J’ai un peu de retard, Marie. Alors, j’essaie de vous rattraper.

Quand elle vint nous rejoindre, sa vulve était déjà très juteuse. Elle se jeta sur moi et m’embrassa goulûment, avant de me confier à l’oreille :

–Ce soir, je vais te faire vivre tout ce que tu as manqué l’été dernier. Tu vas me supplier de ne pas arrêter et tu vas jouir comme jamais tu n’aurais pu l’imaginer. Ton petit Georges va te sembler bien mièvre à côté de moi.

À partir de ce moment, je n’eus aucune possibilité de retourner en arrière. C’est Dominique qui dirigeait. Elle faisait ce qu’elle voulait de Sœur Marie-Ange. La petite angélique Dominique était devenue le diable en personne. Je tentai de lui résister, mais elle a vite eu raison de moi. Il vint un moment où je fus totalement incapable de résister au plaisir. Je vivais littéralement

des moments d'extase. Les deux me faisaient des choses insoutenables. Elles avaient des corps sublimes, en plus de me faire sentir comme un bijou entre leurs mains expertes. Qui avait initié l'autre ? Dominique ou Sœur Marie-Ange ? Difficile à dire, mais le résultat était irrésistible.

Je connus mon premier orgasme grâce à Sœur Marie-Ange. Assise à califourchon devant ma bouche, la vulve toute grande ouverte, son jus se répandait et dégoulinait de chaque côté de mes joues, pendant que Dominique léchait mon mont de Vénus. Par moments, elle me pénétrait avec un objet électrique qu'elle insérait tout au fond de mon sexe, pour ensuite le retirer et le passer à répétition sur mon clitoris. À quelques occasions, les deux changèrent de position, jusqu'à ce que Sœur Marie-Ange offre sa vulve à ma bouche et que Dominique s'y abreuve en même temps que moi. Alors qu'elles s'embrassaient en se caressant partout, nous eûmes toutes les trois un énorme orgasme avant de nous effondrer sur le lit.

Dès que je retrouvai mes sens, je me rhabillai et empruntai le chemin de la porte. Juste avant de refermer doucement derrière moi, Sœur Marie-Ange me lança :

–Tu vois, Marie-Pierre, comment la vie peut être agréable avec ses amies ! Ne t'en fais pas, ma chouette, nous ne dirons rien qui pourrait te nuire. Quant à Monsieur Patenaude, nous veillerons également à le protéger...

Je partis sans répondre. Arrivée au dortoir, je me suis alitée complètement dégoûtée de moi-même. Non seulement j'avais triché Georges, mais j'avais participé activement à leurs ébats. Je n'avais pas su résister au plaisir. Même qu'à un certain moment, j'en ai redemandé. Je ne pourrai vivre avec ça sur la conscience.

Je me dégoûte !

LE 19 OCTOBRE 1935

Ça fait une semaine, aujourd'hui, que je suis alitée. Je ne réalise pas trop ce qui m'arrive. On me nourrit de pilules. Je ne sais lesquelles. Je me sens comme dans un rêve. Tout est flou.

Bonnes nouvelles. Je pars demain pour la maison. C'est le congé de l'Action de grâce.

Enfin, je vais voir quelqu'un qui m'aime pour moi.

Georges, mon amour, voudras-tu toujours de moi ?

LE 21 OCTOBRE 1935 DU CARNET DE GEORGES

Que je suis inquiet !

Comme je savais que Marie-Pierre était en congé depuis hier pour l'Action de grâce, je ne fus pas surpris d'entendre retentir, tôt ce matin, la sonnette de la porte d'entrée. J'allai ouvrir, tout heureux de la revoir après presque deux mois de séparation. Mais quelle ne fut pas ma surprise quand je l'ai aperçue. Je la reconnaissais à peine. Son visage était complètement transformé. Elle n'avait plus de sourire, ses yeux étaient amorphes et n'affichaient aucune expression. Mais où était passée ma Marie-Pierre ? Que lui était-il donc arrivé ?

Elle se jeta dans mes bras et se mit à pleurer. Je la soulevai de terre, la transportai au salon, l'étendis sur le divan et allai lui chercher une couverture pour la couvrir. À mon retour, elle dormait déjà. Je me disais qu'elle devait avoir passé plusieurs nuits blanches pour s'endormir si rapidement. Pauvre petite. Non seulement j'étais inquiet, mais je ne pouvais appeler personne pour comprendre ce qui s'était passé. Je déposai la couverture sur elle et la laissai se reposer. Je verrais à son réveil.

Je me suis installé dans un fauteuil, près d'elle, et m'assoupis à mon tour. À mon réveil, elle était partie. « Il a dû se passer quelque chose de très grave et elle a peur de m'en parler. Il faut que j'en aie le cœur net ». Ne tenant plus en place, je pris mon imper et me dirigeai vers chez elle.

Arrivé à destination, je sonnai à la porte et attendit. Puisque l'auto de son père n'était pas dans l'entrée, j'en conclus qu'elle devrait être seule. C'est elle qui vint m'ouvrir.

— Georges, mon amour ! Pourquoi es-tu venu ? Je suis une bonne à rien. Je t'en prie, va-t'en !

Je poussai doucement la porte et m'introduisis tout en répliquant :

— Bonne à rien ? Mais voyons, Marie-Pierre, tu sais bien que je t'aime. Je te laisserais tomber au premier pépin ? Jamais !

— Georges, je t'aime. J'ai tellement besoin de ton réconfort, sanglota-t-elle se cachant sous mon épaule.

— Allez, viens... Tu vas tout me raconter.

— Non, j'en suis incapable. Je ne peux pas te raconter ça, j'ai trop honte de moi !

–Ce sera un moment difficile à passer, mais s’aimer veut dire se faire confiance. Alors, fais-moi confiance.

De peine et misère, elle finit par me raconter ce qui s’était passé au collège avec Dominique et Sœur Marie-Ange. Je n’en revenais tout simplement pas. Comment peut-on abuser ainsi d’une jeune fille ! D’un autre côté, quelle surprise de voir une Marie-Pierre si faible devant les plaisirs de la chair. J’aborderai toutefois cet aspect à un autre moment ; ce n’est pas ce qui prime pour l’instant.

–Ma pauvre chérie ! Le moins qu’on puisse dire, c’est qu’il s’agit d’une situation très délicate. Tu es en congé jusqu’à lundi prochain, n’est-ce pas ?

–Oui, pourquoi ?

–J’ai besoin de réfléchir à ce que tu viens de me dire et voir ce qu’on peut faire pour que tu ne te retrouves plus dans cette situation. Je suis si peiné pour toi... je t’aime.

–Tu m’aimes toujours ?

–Sûr que je t’aime toujours ! Tu es une victime, dans cette histoire. Et quelque part, je me sens responsable de ce qui t’arrive. Après tout, c’est pour me protéger que tu subis ces agressions.

–Merci, Georges !

–Tu n’as pas à me remercier. Tu en ferais autant pour moi.

–Je t’aime tellement. Ramène-moi chez toi. J’ai besoin de toi.

Cette après-midi, surtout au début, nos élans étaient empreints de prudence. Mais au fur et à mesure que nos sens se réchauffèrent, il n’y eut plus d’équivoque. Marie-Pierre était redevenue elle-même et on s’aima sans restriction aucune.

Quelle fille surprenante ! Quand elle a quitté la maison, son sourire était revenu, ses problèmes semblaient dissipés, elle avait retrouvé sa fraîcheur. Elle avait vraiment confiance en moi.

Mais que faire avec tout cela ?

LE 22 OCTOBRE 1935 DU CARNET DE GEORGES

La chance me sourit.

Après le départ de Marie-Pierre, j’ai appelé Gertrude. J’avais absolument besoin de ses conseils. Elle était à faire ses derniers préparatifs, car à l’occasion de l’Action de grâce, elle partait dès le lendemain pour rejoindre sa famille en Gaspésie. Elle m’a répondu qu’elle arrêterait à la maison avant de prendre la route.

Le lendemain, par une belle journée d’automne, quoique moins chaude que les précédentes, je l’attendais sur le balcon vêtu d’un bon gilet.

–Bonjour, Gertrude ! Entre. Merci encore d’avoir retardé ton départ. C’était important que je te parle. On va dans la cour ?

–Ça me fait plaisir, mon vieux. Dans la cour ? Je préférerais le salon. Ça te va ?

–Pas de problème ! Je t’offre quelque chose à boire ?

–Non, merci. J’ai une longue route devant moi et j’aimerais partir le plus tôt possible. Pas que je refuse de prendre le temps qu’il faut ; je ne veux pas que tu te sentes pressé, mais je voudrais juste que nous ne perdions pas de temps. Ça ne te dérange pas ?

–Pas du tout.

Je lui relatai alors en détail l’histoire de Marie-Pierre. Selon ses bonnes vieilles habitudes, elle m’écoutait religieusement, sans m’interrompre. Quand j’en eus terminé, je m’enfonçai dans le fauteuil et attendit, non sans constater que Gertrude semblait plus perturbée qu’à l’habitude.

–Je dois d’abord t’avouer que ce que tu viens de me raconter me laisse pantoise, extrêmement perplexe et très embêtée. Je n’ai pas assez d’input. Tu me transmets des informations qui sont d’une importance cruciale. Dans un pareil cas, il est très facile de déformer les événements sans même s’en rendre compte. Tu es inquiet et cela transparaît. Comment la petite vit-elle avec ça ? Quels détails pourrait-elle me donner qui jetteraient plus de lumière sur ce qu’elle vit, sur ce qu’elle ressent intérieurement ? Et je ne dis pas cela pour te jeter un blâme, c’est juste une constatation. Supposons un instant que les émotions que tu as ressenties à travers les propos de Marie-Pierre soient vraiment celles qui l’habitent. Alors là, je peux t’assurer que tu as tout à fait raison de t’inquiéter. Elle semble avoir été blessée au plus profond de son être et l’amour que tu lui prodigues l’empêche probablement de s’engouffrer dans une profonde dépression. Son état de résistance peut en être un d’une extrême fragilité. L’autre facette qui me préoccupe beaucoup est le dégoût qu’elle a d’elle-même. Elle a raison d’être préoccupée par son envie du sexe, mais non de s’en imposer la faute. Il y a une raison pour laquelle ses plaisirs sont plus forts que sa résistance, mais elle ne pourra la découvrir toute seule. Pour ce faire, il lui faudra de l’aide. Ce que je trouve inquiétant, c’est qu’elle a passé plusieurs jours au lit suite à ces événements. Cela pourrait indiquer qu’elle est sur le bord d’un gouffre. Cette fois-ci, parce que les vacances de l’Action de grâce approchaient, elle a résisté à la tentation de se précipiter dans le vide, mais une fois de retour au collège, seule face à ses démons, cela pourrait s’avérer désastreux pour elle. Les réactions d’une personne qui se retrouve face à un mur sont imprévisibles. Cela peut conduire à une grave dépression ou encore, à la rébellion, malgré que ces deux issues se retrouvent à l’opposé. Dans les deux cas, ni l’une ni l’autre n’est souhaitable.

–Que faire ?

–Pas grand-chose, j’en ai peur. Tu ne peux pas aller voir son père ni t’adresser aux sœurs. Ce qu’il y a de plus important, pour la petite, c’est le réconfort que tu lui apportes.

–Mais tu le dis toi-même, Gertrude... Quand elle va retourner au collège, je ne serai plus là pour jouer ce rôle auprès d’elle.

–Je sais.

La situation commandant un peu de réflexion, nous laissâmes le silence nous envelopper. On regroupa nos pensées, chacun de notre côté, jusqu’à ce qu’en désespoir de cause je m’exclame :

–Gertrude !

–Oui ?

–Tu pourrais peut-être jouer un rôle plus actif dans cette histoire !

–À quoi penses-tu ?

–À rien de spécifique pour le moment, mais il faut quand même admettre que tu es dans une situation privilégiée. Tu me connais très bien, tu connais bien le milieu collégial, tu as toi-même fréquenté ces institutions et tu connais le raisonnement des sœurs. Tu connais aussi notre histoire, à Marie et moi, et tu es psychologue. Si on pouvait trouver la bonne façon de t'introduire auprès de la petite, tu pourrais intervenir positivement. Non ?

–Peut-être que oui, mais peut-être que non. Tu te souviens de sa réaction quand elle m'a vue chez toi ? Elle est sûrement jalouse de moi. Si c'est le cas, je suis loin d'être certaine qu'elle acceptera mon intervention.

–Merde ! Il doit bien y avoir une solution...

–Sûrement, oui. Mais je crois qu'on a besoin d'un peu de recul. Il faut parfois sortir de la forêt pour mieux voir les arbres. La petite rentre à l'école mercredi... Alors, voici ce que je te propose. Prenons la fin de semaine pour réfléchir à tout ça et je t'appelle, mardi, dès mon retour à la maison. Qu'est-ce que tu en penses ?

–Bonne idée ! Faisons cela.

Cela étant décidé, je la reconduisis à la porte et l'empoignai pour lui donner l'accolade.

–Merci, Gertrude, pour tout ce que tu fais pour moi. J'ai tellement peur pour Marie-Pierre. Merci beaucoup.

–On appelle ça l'amitié, mon vieux ! Bonne fin de semaine et bon courage. Cette religieuse... quelle merde, quand même ! J'aimerais bien l'avoir devant moi.

Une fois la porte refermée, je sentis pour la première fois un poids sur mes épaules. Je n'avais pas beaucoup de temps pour trouver une solution et il ne fallait absolument pas que Marie-Pierre remarque quoi que ce soit d'anormal dans mon comportement.

Éclairez-moi quelqu'un !

LE 23 OCTOBRE 1935

Quelle journée ennuyeuse !

Pour un dimanche de l'Action de grâce, j'ai déjà vu mieux. Nous étions invités, papa et moi, à un dîner familial chez tante Alice, où tout s'est déroulé exactement comme je me l'étais imaginé. Tout le monde parlait ensemble comme si je n'existais pas, comme si je n'y étais pas.

–Mon Dieu ! En vieillissant, elle ressemble de plus en plus à Jacqueline, n'est-ce pas ?

Pas seulement physiquement, mais mentalement, aussi. Aussi têtue et renfermée que sa mère ! Ça promet, ça, mon vieux...

–T'es mieux de la surveiller de près... sinon, tu vas te réveiller avec tout un problème sur les bras...

Et puis il y eut mon cousin Jacques qui m'entraîna dans sa chambre dès qu'il le put, sous prétexte de me montrer son nouvel aquarium. Sauf que les poissons qu'il voulait me montrer se trouvaient plutôt dans ses pantalons ! J'ai dû me débattre pour sortir de là, car il avait déjà les mains dans mes petites culottes. Maudite de moi ! J'en suis ressortie un peu énervée. Mais qui suis-je donc ?

Vivement demain. Mon amour, tu me manques !

LE 24 OCTOBRE 1935

Quelle belle journée !

Quel contraste avec celle d'hier ! Georges m'a accueillie avec un tel sourire. Ce que la vie peut être différente quand on se sent aimée.

On n'a rien fait de spécifique. Juste le fait d'être ensemble suffisait. Je l'ai aidé à terminer la lessive et il m'a raconté son dernier voyage en Europe. Ce qu'il peut en connaître des choses ! Je me sens tellement ignorante face à lui. Quand il me décrivait les endroits qu'il avait visités, je rêvais que j'y étais avec lui. C'était merveilleux.

J'ai préparé des sandwiches pour le dîner pendant qu'il mettait de l'ordre dans ses notes de cours. Ensuite, on a pique-niqué dans la cour arrière. Avec un bon gilet, la température était encore confortable.

Puis en après-midi, on a fait l'amour. Durant nos étreintes, j'ai réussi à complètement faire le vide en moi. Je donnerais tout au monde pour passer le restant de mes jours avec lui.

Demain, c'est ma dernière journée de vacances. J'ai peur.

LE 25 OCTOBRE 1935 DU CARNET DE GEORGES

Fidèle au poste.

Je pris le récepteur dès la première sonnerie.

–Allo !

–Mon Dieu ! Étais-tu à califourchon sur le téléphone ? Comment ça va ? Tu as eu une belle fin de semaine ?

–Salut, Gertrude ! C'est un pur hasard. Je passais juste à côté, quand il a sonné. Oui, j'ai eu une merveilleuse fin de semaine, et toi ?

–Ouais ! Moi aussi. Ce fut extraordinaire. Mes frères et sœurs étaient tous là avec leurs enfants. Je pense que tout le monde s'était passé le mot. Ma mère vieillit, c'est peut-être notre dernière année, avec elle, alors chacun a fait un effort. Effectivement, ça m'a fait beaucoup de bien. Mais, revenons à nos moutons. Veux-tu toujours qu'on se voie ?

–Pour sûr, oui.

–Bien ! Si tu pouvais passer à la maison, ça m'arrangerait drôlement.

–Pas de problème, je suis là dans quinze minutes. Ça te va ?

–Super ! Je t'attends.

Une fois chez elle, Gertrude me servit un café. Quelques banalités et on sauta immédiatement dans le vif du sujet qui nous préoccupait.

–Je ne suis pas plus avancé, Gertrude. Je n'ai eu aucune nouvelle idée. Je me sens coincé.

–Je ne suis pas beaucoup plus avancé de mon côté. J'ai un vague plan, mais je ne sais vraiment pas s'il peut fonctionner ou comment il peut s'articuler. Je suis cependant convaincue que ça ne pourrait qu'être bénéfique si je pouvais être introduite d'une façon ou d'une autre

dans le dossier. Mais comment m'introduire? C'est là la question. La seule idée qui m'est venue à l'esprit, c'est que Marie-Pierre obtienne du collègue la permission de consulter une psychologue et que cette psychologue soit moi. Mais comment en arriver là? Aucune idée!

—Je pense, en effet, que tu es sur une bonne voie. Je pourrais tenter de vendre l'idée à Marie-Pierre que tu serves de lien entre elle et moi en lui expliquant que durant tout le temps où elle sera enfermée au collège, tu serais celle qui lui transmettrait de mes nouvelles et vice-versa... Qu'en penses-tu?

—Oui! Je pense que ça pourrait fonctionner. Cette idée de lien entre elle et toi va sûrement attiser son intérêt.

—Je pense aussi que ça pourrait marcher. Excuse-moi, mais je dois y aller. Je ne serais pas étonné, étant donné que c'est sa dernière journée de congé, que Marie se pointe assez tôt à la maison. Je vais tâter le terrain avec elle et te tiendrai au courant.

Je pris congé de Gertrude en la remerciant profondément et en lui promettant de la tenir informée. Quand j'arrivai à la maison, Marie était déjà là qui m'attendait sur le balcon. Elle me sauta dans les bras en me lançant:

—Georges! Mais où étais-tu? Je craignais que tu sois parti.

C'est ta dernière journée de congé... crois-tu sincèrement que j'aurais pu la passer sans toi? Viens, entrons.

Prenant exemple sur Gertrude, je ne précipitai d'aucune façon les événements. Sois patient. Dans l'après-midi, nous avons fait l'amour. Marie l'a fait si sauvagement, comme si elle le faisait pour la dernière fois. À la fin, on s'est retrouvés dans les bras l'un de l'autre, totalement épuisés. Une fois nos esprits retrouvés, je lui dis:

—Marie, il faut que je te parle. Mais avant, je veux que tu me promettes de m'écouter jusqu'à la fin. Promis?

—Promis!

—Bien! Alors, ça va comme suit. Ce matin, je suis allé rencontrer Gertrude. C'est pour cette raison que je suis arrivé en retard.

Aussitôt, elle sauta en bas du lit, prête à partir.

—Marie! Tu m'as promis de m'écouter jusqu'à la fin. Reviens au lit et laisse-moi finir. Je disais donc que ce matin, j'ai vu Gertrude et j'ai partagé avec elle ma crainte de nous savoir séparer l'un de l'autre. Je lui ai dit que j'étais ton confident, le seul en qui tu avais confiance, mais que je ne pouvais te visiter au collège puisque ton père me l'avait interdit. Enfin, pour faire court, je lui ai demandé si elle accepterait de servir d'intermédiaire entre toi et moi. Elle a d'abord été surprise et ensuite, j'ai répondu à ses questions en évitant, bien sûr, de dévoiler les détails de notre relation. Elle a fini par accepter, mais à la seule condition que tu sois d'accord. Qu'en penses-tu?

—Tu es fou! Elle... entre nous deux? Jamais! Jamais, tu m'entends!

—Tu préfères peut-être te retrouver complètement isolée de moi? Je vais mourir de peur si je te sais seule au collège avec tout ce que tu vis. Je t'en prie, sois raisonnable...

Elle se blottit dans mes bras, tout en réfléchissant.

—Georges! J'ai une autre idée. Je ne pars pas... je reste ici et je ne retourne pas au collège.

—Je voudrais bien. Rien ne me ferait plus plaisir, mais on ne peut pas. Ton père ne nous

le permettrait jamais. Tu es mineure et il a tous les droits sur toi. Il va venir te chercher, te fera enfermer et je vais me retrouver en prison.

–C’est injuste ! Tu m’aimes... je t’aime. Pourquoi ne pas nous laisser vivre notre amour en paix ? Je ne peux pas, je ne veux pas retourner au collège... Je vais devenir folle !

–C’est ce que je crains aussi, et c’est pourquoi j’ai concocté cet arrangement avec Gertrude. Grâce à son intervention, on pourra communiquer ensemble. Ça va peut-être te donner la force nécessaire pour passer à travers les épreuves qui t’attendent ?

–Tu as peut-être raison ? Que lui as-tu dit, exactement, sur nous ?

–Rien de spécifique... que je suis ton confident, que tu es dans une période difficile de ta vie et qu’on me défend de te voir. Je lui ai demandé de nous aider de façon à ce tu ne te sentes pas trop seule.

–Mais... elle va me prendre pour une enfant gâtée, un petit bébé !

–Mais non. Gertrude est psychologue. Elle en a vu d’autres dans la vie. Elle ne juge pas les gens.

–J’aurai des nouvelles de toi chaque fois ?

–Je te le jure, chérie ; c’est ça le but.

–Laisse-moi y réfléchir. Je peux t’appeler ce soir ?

–Certainement. Ce qu’il faut, c’est trouver une façon pour qu’elle obtienne la permission d’aller te voir régulièrement au collège ?

–C’est justement ce à quoi je veux réfléchir. OK, assez parlé de ça. Pour le moment, pensons à nous, tu veux ?

Puis on refit l’amour une dernière fois. Son départ fut déchirant. J’aurais voulu l’enlever et partir au loin avec elle.

Lâche !

LE 25 OCTOBRE 1935

Maudite Gertrude ! Encore dans mes jambes !

Je me suis rendue tôt chez Georges. Comme c’était ma dernière journée de congé, je voulais en profiter au maximum. Je sonne, pas de réponse. Je sonne à nouveau, toujours personne. Merde ! Où peut-il bien être ? Je n’eus pas le choix que d’attendre sur le balcon, attente qui m’apparut comme une éternité. Quand il arriva enfin, je voulus l’admonester de toutes les injures, mais en fus incapable. J’éclatai plutôt encore une fois en sanglots et tombai dans ses bras. Il va se fatiguer, si je n’arrête pas.

Il me jeta un de ces regards si tendres, comme lui seul sait le faire, et tout fut oublié. On passa la journée à faire différentes choses et en après-midi, on a enfin fait l’amour. Je ne me souviens pas trop de ce qui s’est passé ; je ne voulais que le posséder. C’est comme si j’avais voulu m’approprier son corps, l’arracher morceau par morceau et l’emporter avec moi. Pauvre lui. Quand nous avons ensuite pris notre bain ensemble, j’ai remarqué que son dos était tout rouge et strié. J’ai dû le lacérer avec mes ongles, mais je n’en avais aucune souvenance. De retour à la chambre, il m’apprit que son retard était dû au fait qu’il avait rendu une visite à cette Gertrude. Du coup, j’ai failli lui sauter dessus et lui crever les yeux. Mais j’ai dû m’en abstenir,

car il m'avait fait promettre de l'écouter jusqu'à la fin. Quand il eut fini de m'exposer ce qu'il avait traficoté avec Gertrude, je n'ai pu que m'exclamer:

–T'es fou! Elle... entre nous? Jamais, tu m'entends! Jamais!

Mais il ne lâcha pas le morceau pour autant. Or, plus on discutait, plus je me disais qu'il avait peut-être raison. Il me fit réaliser que mon idée de ne pas retourner au collège était insensée. Là encore, j'ai dû lui donner raison. Jamais mon père n'accepterait notre union, sans compter que Georges courrait le risque de se retrouver en prison. Je ne pourrais vivre avec l'idée de le savoir emprisonner par ma faute.

D'un autre côté, l'idée de me retrouver seule, au collège, dans les griffes de Dominique et de Sœur Marie-Ange m'est insupportable. Je crains d'en être incapable. Combien de temps pourrais-je subir ce calvaire? Je l'ignorais. Mais de savoir que j'aurais de ses nouvelles et que je pourrais aussi lui transmettre les miennes me donnerait une raison de continuer à vivre.

–Donne-moi le temps de réfléchir à ta proposition et je te rappelle ce soir, lui dis-je. Laisse-moi voir comment je pourrais introduire Gertrude au collège, OK? Mais pour le moment, je ne veux plus penser à cela. Vivons pleinement nos derniers instants ensemble, tu veux bien?

On refit l'amour, mais cette fois, avec une telle tendresse dans nos gestes que j'en fus toute bouleversée.

Durant la soirée, de retour à la maison, je trouvai le moyen de l'appeler pendant que papa sortait les vidanges.

–Georges! Je ne peux pas te parler longtemps. J'ai réfléchi et je suis d'accord avec ta proposition. Je me charge de trouver la façon de faire entrer Gertrude dans le dossier. Je ne sais pas encore comment, mais ça viendra. En attendant, ne t'inquiète pas... j'ai maintenant une bonne raison de passer à travers ce qui m'attend. Je t'aime, mon amour.

Comment vais-je y parvenir? Aucune idée, mais je trouverai bien.

Maman! Aide-moi!

LE 28 OCTOBRE 1935

Dans un sens, je ne m'en tire pas si mal.

Je tentais d'éviter Dominique du mieux que je pouvais, mais dans un espace aussi restreint que le collège, c'était plutôt difficile de ne pas tomber sur elle. Et c'est ce qui m'arriva aujourd'hui.

–Salut, Marie ! Tu ne pensais tout de même pas te débarrasser de moi ainsi, n'est-ce pas ?

–Qu'est-ce que tu veux dire, au juste ?

–D'abord, ton changement de lit au dortoir et ensuite, te cacher de moi comme si j'avais la peste.

–Je t'en prie, Dominique ! Présentement, j'ai besoin de compréhension, pas de confrontation. Au nom de notre amitié, aide-moi, s'il vous plaît !

–On a besoin de mon aide, maintenant ? Mais dis-moi... quand moi j'en ai eu besoin de ton aide, où étais-tu, toi ?

–Je ne t'ai jamais voulu de mal et je n'ai rien fait pour te nuire. Je suis juste amoureuse de quelqu'un d'autre... ce n'est pas un crime, à ce que je sache.

–On verra bien. Pour le moment, Sœur Marie-Ange veut te voir ce soir ; et sois-y, t'as compris ?

Merde, voilà qu'elles voulaient reprendre leur petit jeu. Comment m'en sortir ?

Le soir venu, je me suis faufilée vers la chambre de Sœur Marie-Ange, mais au passage je fis assez de bruit pour attirer l'attention de Sœur Marie-Vincent, qui était alors de garde. Une fois dans le corridor, je m'assurai de garder juste assez de distance pour qu'elle sache où je me dirigeais. Je cognai à la porte de Sœur Marie-Ange, qui vint aussitôt m'ouvrir.

–Bonjour, Marie-Pierre ! Personne ne t'a vue ?

–Je ne crois pas, non.

–Bien. Viens t'asseoir, viens me raconter comment se sont passées tes vacances.

Quelle originalité ! Toujours le lit. Je savais comment cela se terminerait. Elle n'écoutait même pas ce que je disais, elle savait très bien ce dont elle avait envie et son désir était évident. Elle s'apprêtait à me caresser quand la porte s'ouvrit à grand fracas.

–Mademoiselle Marie-Pierre ! Que faites-vous dans la chambre de Sœur Marie-Ange ? Ne savez-vous pas que c'est totalement défendu ? Sœur Marie-Ange, que se passe-t-il ici, exactement ?

–Euh... Sœur Marie-Vincent ! Mais rien, ma Mère, qu'avez-vous en tête ?

Je ne la laissai pas s'enfoncer plus loin ; mon tour était venu.

–Sœur Marie-Vincent, c'est ma faute, tout est de ma faute. Cette pauvre Sœur Marie-Ange est victime de sa bonté, de sa grande compassion, dis-je avant de me mettre à pleurer comme une perdue.

–Mais consolez-vous, mon enfant. Je désire juste savoir pourquoi vous êtes dans la chambre de Sœur Marie-Ange en dehors des heures permises.

Je séchai mes larmes, relevai la tête et répondit :

–Bien, voici ; mais je ne veux pas que Sœur Marie-Ange soit punie à cause de moi.

–D'accord. Allez-y, ma fille, je vous écoute.

–Sœur Marie-Vincent ! Sœur Marie-Ange me rendait tout simplement service. Durant mes vacances, sans en dire mot à mon père, j'ai commencé à consulter une psychologue. Je ne lui en ai pas glissé mot, car je ne voulais pas l'embêter avec ces détails. Depuis la mort de ma mère, j'ai de la difficulté à dormir et souvent, je fais des cauchemars. Je ne sais plus où donner de la tête ! Ma psychologue pense que c'est peut-être dû au fait que je me sente responsable de la mort de ma mère. Il était trop tôt pour qu'elle confirme son diagnostic ; pour se faire, il faudrait qu'elle puisse continuer à me voir afin de compléter son évaluation. C'est dans ce but que je suis venue discuter de la situation avec Sœur Marie-Ange, qui a bien voulu me recevoir.

–Sœur Marie-Ange, vous corroborez ?

–Certainement, ma Mère. Mademoiselle Ostiguy est très courageuse d'endurer tout ce qu'elle a subi depuis le décès de sa mère et j'ai été incapable de lui refuser l'aide qu'elle me demandait. Charité chrétienne, ma Mère, charité chrétienne.

–Bien ! Cependant, vous savez comme moi que nous n'avons pas le droit de recevoir de visite après les heures de coucher.

–Je le sais très bien, ma Mère et quand vous êtes entrée si subitement, je le faisais remarquer à Marie-Pierre qui s'apprêtait justement à partir. J'étais en train de lui fixer un rendez-vous pour demain après-midi.

–Je comprends. Sur ce, je vous laisse, mais je veux voir Marie-Pierre dans son lit lors de ma prochaine ronde. Entendu ?

–Bien sûr, Mère Marie-Vincent, pas de problème. Je m'assure que tout va bien afin que la petite passe une bonne nuit de sommeil et c'est tout. Vous pouvez laisser la porte ouverte en sortant, si vous le désirez.

Une fois Mère Marie-Vincent partie, Sœur Marie-Ange se mit à trembloter en disant :

–Ouf ! Quelle chance ! Merci, Marie-Pierre, tu m'as possiblement évité de gros ennuis. Excellente idée cette histoire de psychologue.

–Ce n'est pas une histoire, Sœur Marie-Ange. J'ai effectivement commencé à consulter une psychologue et je vais avoir besoin de vous pour obtenir la permission de continuer à la voir à l'intérieur de ces murs.

–Mais pourquoi voir une psychologue ?

–Sœur Marie-Ange, je vous demande de me faire confiance, s'il vous plaît, répondis-je en jouant le tout pour le tout.

Je m'approchai d'elle et lui jetai un tel regard, que je la vis littéralement fondre de désir.

–Vous m'aidez, et je serai d'une telle gentillesse que vous n'aurez jamais à le regretter.

Ce disant, mes mains étaient sous sa jaquette et je titillais son clitoris tout en insérant un doigt dans son vagin.

–Marie ! Il faut que tu retournes au dortoir. Tu as entendu ce que Mère Marie-Vincent a dit !

–Je sais, mais ça nous donne quinze minutes et je compte bien les utiliser pour vous donner une bonne idée de ce qui vous attend lors de ma prochaine visite.

Marie, Marie ! C'est ce qui m'exalte, chez toi... ce goût de l'excès quand tu fais l'amour ! Je suis incapable de te résister quand tu me parles ainsi.

–Lève ta jaquette, Sœur Marie-Ange. Je vais te laisser quelque chose pour que tu rêves de moi ce soir.

Elle ne se fit guère prier plus longtemps. Elle avait la jaquette par-dessus la tête avant même de crier gare et je lui donnai la plus grande lèche de toute mon histoire d'amante. Elle en pleurait de joie ! Puis, juste avant de partir, alors qu'elle était couchée sur le lit, je l'enfourchai au-dessus de la bouche et du nez.

–Sens mon jus, Marie-Ange !

Et je lui plantai ma chatte toute trempée dans la bouche. Je dus peser fort pour étouffer son cri de joie. Je me levai et partis.

–Marie... reste encore, je t'en prie, reste !

Je me réfugiai dans mon lit, à la fois satisfaite et déconfite. J'avais obtenu ce que je désirais, mais par quel subterfuge ! Le pire, c'est que j'avais aussi joui et que je me sentais encore surexcitée. On me proposerait de baiser, là, maintenant, que je ne saurais dire non.

Bordel ! Je me fais peur.

LE 29 OCTOBRE 1935
DU CARNET DE GEORGES

Comment se fait-il que je ne sois pas surpris ?

Cela ne faisait que quelques jours que Marie-Pierre était retournée au collège et, tôt, ce matin elle me téléphonait.

–Allo ! Secrétaire de la docteure Gertrude Deschamps ? Ici, Mademoiselle Marie-Pierre Ostiguy. Oui, sa nouvelle patiente. Dites au docteur qu'elle peut passer me voir chaque deux semaines, pour une heure. Il reste à déterminer avec elle ses disponibilités. Je vous rappelle demain à la même heure.

–Merci, Mademoiselle, et à demain.

Comment avait-elle réussi ? Ça m'effrayait juste d'y penser. Je ne voulais probablement pas le savoir ! Ce qui était important, pour moi, c'est que je pourrai obtenir de ses nouvelles et elle des miennes.

J'ai hâte de savoir comment elle se porte.

Je l'aime de plus en plus. De la savoir malheureuse me rend si triste.

À bientôt, chérie.

LE 30 OCTOBRE 1935

Il faut que je trouve le moyen de contrôler Dominique.

Encore aujourd'hui, elle m'a apostrophée dans le corridor.

–Suis-moi au jubé, me dit-elle.

Dès que nous y fûmes, elle me saisit littéralement par le cou et me plaqua au mur.

–C'est quoi cette histoire de psychologue ? m'interrogea-t-elle. Tu peux peut-être faire croire ça à cette imbécile de Sœur Marie-Ange, mais ça ne prend pas avec moi. Ne crois surtout pas que je suis conne. Allez... dis-moi ce qui en retourne !

Je lui rabâchai alors la même rengaine qu'aux sœurs Marie-Vincent et Marie-Ange, mais je ne suis pas du tout certaine que j'ai réussi à la convaincre.

Faudra que je redouble de prudence.

LE 18 DÉCEMBRE 1935

La noirceur totale !

Ce matin, je me suis réveillée chez moi, dans ma chambre. Qu'est-ce que je faisais là ? Quelle journée étions-nous ? Quelle heure était-il ? Onze heures du matin ? Voilà les questions qui me tracassaient, alors que je n'entendais aucun bruit dans la maison. Je passai ma robe de chambre et retournai en bas. Personne. Une fois dans la cuisine, j'aperçus une note de papa.

« Je suis parti faire des commissions. Si tu te réveilles pendant mon absence, ne t'inquiète pas, je n'en ai pas pour longtemps. Je t'expliquerai à mon retour. »

Je regardai le calendrier. Jeudi, 18 décembre ! 18 décembre ? Mais c'est impossible, voyons ! Hier, j'étais au collège et c'était le 30 octobre. Je deviens folle ou quoi ? 18 décembre ! Je suis donc en congé pour les fêtes de Noël. Il y a toujours ça de bon. Mais alors, je peux appeler Georges ! Je compose son numéro ; le téléphone sonne, puis j'entends un déclic...

« Il n'y a pas plus de service au numéro que vous avez composé. There is no service at the number you have dialed. »

Comment ça plus de service ? Je refais le numéro en me disant que j'ai dû me tromper. Même message. Que se passe-t-il ? Suis-je morte ? Bon, ne paniquons pas. Qui peut m'aider ? Dominique ! C'est ça... Dominique va m'expliquer. Je me changeai, me rendis chez elle en courant et attendis qu'on vienne me répondre.

–Bonjour, Madame Parent, est-ce que Dominique est à la maison ?

–Toi, ma petite dévergondée, je ne veux plus te voir ici et je ne veux plus que tu rôdes autour de Dominique. Sinon, j'appelle la police. Tu m'as bien comprise ? Ma pauvre petite est presque devenue folle à cause de toi. Avec toutes tes manigances pour tenter de la compromettre... tu as pourtant bien dû te rendre compte qu'elle refusait de participer ! Aujourd'hui, elle en est totalement bouleversée. Une chance que Sœur Marie-Ange a été assez gentille pour la disculper de toutes ces accusations. Fous le camp et ne reviens jamais ! T'es bien comme ta mère !

Décidément, c'était à n'y rien comprendre. Que s'était-il donc passé. Et où aller, maintenant ? En désespoir de cause, je me rendis chez Georges. Arrivée chez lui, je vis l'affiche : LOGEMENT À LOUER. Comment ça, logement à louer ? Je rêve sûrement, je fais un cauchemar ! Au secours ! Quelqu'un, venez à mon secours !

C'est la police qui me ramena chez moi.

–Monsieur Ostiguy ? Vous connaissez cette personne ?

–Marie-Pierre... ma chérie, où étais-tu ? Excusez, Monsieur l'agent, mais j'étais tellement inquiet. Où l'avez-vous trouvée ? C'est ma fille.

–Nous l'avons trouvée alors qu'elle déambulait dans une rue du quartier. Une voisine nous a téléphoné pour nous aviser qu'une jeune fille gisait au beau milieu du trottoir, inconsciente. En vérifiant son porte-monnaie, nous avons vu son adresse et nous voilà.

–Merci, merci, Monsieur l'agent. Puis-je vous offrir quelque chose ?

–Non, merci. De voir que tout se termine bien est notre plus belle récompense. Faites attention à elle, Monsieur Ostiguy, par des froids pareils, elle pourrait souffrir d'engelure. Joyeux Noël à vous.

–Joyeux Noël et merci encore une fois.

Pendant que mon paternel referma la porte, je m'enfouis dans ma chambre et fermai la serrure à clé. Je l'entendis courir juste derrière moi, mais pas assez près pour m'empêcher de fermer à double tour. Il s'époumona à travers la porte pour me dire qu'il voulait me parler, qu'il pouvait tout expliquer. Mais rien n'y fit. J'avais beau ignorer ce qui m'arrivait, je ne voulais rien savoir de lui.

Georges ! Où es-tu mon amour ? Que t'est-il arrivé ? J'espère juste que ce n'est rien de mal. Je suis épuisée, je dois dormir. Demain, je tenterai d'apprendre ce qui a bien pu se passer...

LE 20 DÉCEMBRE 1935

Je fus tirée de mon sommeil par la voix de mon père.

–Marie-Pierre ! Il est dix heures du matin. Je t'ai préparé un petit déjeuner... tu veux descendre manger ? On pourra parler, toi et moi.

Il eut beau insister durant une bonne vingtaine de minutes, rien n'y fit. Je ne comprenais toujours pas ce qui m'arrivait, mais je me doutais bien qu'il devait y être pour quelque chose. Alors, jusqu'à preuve du contraire... qu'il sèche !

Je suis demeurée alitée, plongée dans mes pensées. Je retournai en arrière et fouillai dans mes souvenirs. La dernière chose dont je pouvais me rappeler, c'était que Gertrude devait passer au cours d'un après-midi pour venir me voir. Je ne me souvenais malheureusement plus de quel après-midi il s'agissait. Après, c'est le néant. Plus rien. Tout à coup, je me sentis inquiète. Qu'est-ce qui m'arrivait ?

Ne panique pas, Marie... réfléchis. Mais oui ! Il y a Gertrude. Comme elle est amie avec Georges, elle pourra sûrement m'aider. Comment s'appelle-t-elle, déjà ? Docteure Gertrude... Gertrude Deslongchamps ? Non, pas Deslongchamps... Deschamps ? Oui, c'est ça. Parfait ! Attendons que papa sorte. Ensuite, j'en profiterai pour l'appeler.

L'attente me parut longue, mais il vint enfin frapper à ma porte.

–Marie ! Je dois aller chercher des documents au bureau ; j'en ai seulement pour quelques heures. Je t'ai préparé quelque chose à manger. Il faut que tu manges, ça va te faire du bien. Repose-toi. On se voit ce soir.

Enfin libre. Je m'assurai, par la fenêtre, qu'il partait vraiment pour le bureau et descendis chercher, dans l'annuaire téléphonique, le numéro de téléphone de la docteure Deschamps. Il y avait plusieurs Mesdames Deschamps, mais une seule s'annonçait comme psychologue. Ce devait sûrement être elle. C'est du moins ce que j'espérais. Je fis le numéro, et attendis qu'on me réponde.

–Allo ! Qui est-ce ?

–Docteure Deschamps ? Gertrude ?

–Oui, c'est moi. À qui ai-je l'honneur ?

–C'est Marie-Pierre.

–Marie-Pierre ? Tu en as du culot d'appeler après ce que tu as fait à Georges !

–Non, non... ce n'est pas vrai ! Pas toi aussi ! Mais je ne sais rien, je ne sais pas où il est

et je ne sais pas ce qui est arrivé ! Je suis dans la noirceur la plus totale. Il faut que quelqu'un m'explique ce qui s'est passé... ç'a pas de sens... je vais devenir folle !

-Tu es dans la noirceur la plus totale ? Que veux-tu dire, au juste ?

-Je veux dire que je ne sais pas du tout ce qui s'est passé ; je ne me souviens plus de rien. J'ai tenté d'appeler Georges, mais son téléphone est débranché. Ensuite, je suis passée chez lui pour découvrir qu'il a déménagé sans laisser d'adresse. Et comme si ce n'était pas assez, la mère de Dominique me défend de voir sa fille sous peine d'appeler la police. Qu'est-ce que j'ai fait ? Je t'en prie, Gertrude, aide-moi.

Suite à ces derniers mots, je m'effondrai. Quand je retrouvai enfin mes esprits, de peine et de misère, je repris le récepteur pour entendre Gertrude crier à pleins poumons :

-Marie ! Marie !

-Je m'excuse, Gertrude, j'ai dû perdre connaissance. Ça semble m'arriver souvent, dernièrement.

-C'est probablement dû au sevrage des pilules.

-Quel sevrage ? Quelles pilules ?

-Ce n'est pas important. Tu es chez toi ? Donne-moi ton adresse... j'arrive.

Je lui donnai l'adresse, mais avant de raccrocher, je me ressaisis subitement et demandai :

-Gertrude, qu'est-il arrivé à Georges ?

Mais elle avait raccroché. Bon Dieu de Bon Dieu ! Qu'y avait-il donc ? Qu'avais-je fait ?

Gertrude devait rester assez près, car elle arriva en un rien de temps. Tremblant de peur, je l'invitai à passer au salon.

-Pauvre petite, me lance-t-elle, mais que t'ont-ils fait ? Tu as les traits tirés et les yeux pochés. Montre-moi les pilules qu'on t'a prescrites.

-Je me fous des pilules ! Où est Georges ? Qu'est-ce qui lui est arrivé ?

-Tu ne sais vraiment pas ? Assieds-toi... je n'ai pas de bonnes nouvelles.

-Comment ça, pas de bonnes nouvelles ? Dis-le-moi, je t'en supplie, je n'en peux plus !

-Georges a été arrêté il y a environ un mois, suite à des accusations de détournement de mineur. Il risque vingt ans de prison.

-Mais ils n'ont pas le droit ! Je suis consentante, jamais il ne m'a pas forcée. Au contraire, il ne voulait pas ; c'est moi qui lui ai lancé un ultimatum.

-Je sais. Mais ce que tu as fait n'est pas important aux yeux de la justice. Georges était un majeur face à une mineure. De plus, il était dans une position d'ascendance envers toi, puisqu'il était ton professeur à l'école et ton professeur privé de piano. Ton père n'a eu qu'à porter les accusations. Il devra comparaître au tribunal et subir son procès. De quelle condamnation écoperait-il ? Je l'ignore, mais je ne voudrais pas me retrouver dans ses souliers.

Soudain, j'entendis une clé dans la serrure de la porte d'entrée. J'eus à peine le temps de saisir le manteau et les bottes de Gertrude.

-C'est mon père ! lui dis-je. Il ne faut pas qu'il te trouve ici. Viens, je te fais sortir par la cour arrière.

Heureusement que papa dut enlever ses couvre-chaussures. Cela me donna le temps nécessaire pour faire sortir Gertrude. Juste avant qu'elle parte, je lui lançai :

-Merci, Gertrude ! Excuse-moi pour ma conduite passée envers toi. Je réalise que tu es

une bonne amie pour Georges. Tu permets que je te rappelle? Je vais penser à quelque chose et je te tiens au courant.

–Avec plaisir. Si je peux aider Georges tout en respectant la loi, je le ferai avec plaisir. Fais attention à toi, Marie-Pierre.

–Ne crains rien. Au revoir.

Puis je retournai dans ma chambre en courant. Je n'étais pas encore prête à affronter mon père. Je voulais de plus qu'il se sente coupable.

Georges, mon amour. J'ai craint, un moment, que tu sois mort. La nouvelle qu'on m'a annoncée est loin d'être bonne, mais elle me permet de garder espoir. Cela me donne le temps de trouver une façon pour te sortir de là. Ça me redonne de la vigueur. C'est la raison dont j'avais besoin pour revenir à la vie.

On veut la guerre? Ce sera la guerre!

LE 21 DÉCEMBRE 1935

Le proverbe dit: «La nuit porte conseil».

Ce matin, je descendis à la cuisine avant même que papa ne se lève. Sa surprise fut totale quand il se leva à son tour et trouva la table mise pour le déjeuner.

–Marie-Pierre! Mais quelle belle surprise! Ça va mieux?

–Oui, ça va mieux. Papa, peux-tu me raconter ce qui m'est arrivé, au juste? On dirait que j'ai perdu la notion du temps. Avant-hier, je me suis réveillée dans ma chambre alors que, selon mon dernier souvenir, je me trouvais au collège. J'ai comme un trou. Que s'est-il produit?

–Tu n'as souvenance de rien?

–Non, rien... absolument rien. C'est la noirceur totale.

–Pauvre petite. Tu es tombée sur la tête en jouant avec tes copines, ce qui a provoqué une commotion cérébrale. Depuis, tu es sur amphétamines, car on craignait une hémorragie. Dieu merci, tu vas mieux et tu pourras retrouver ta vie normale.

Menteur! Même pas la décence d'avouer son jeu! Il se cache derrière des mensonges. Quel lâche! Dans un sens, cela m'arrange. Plus il se détruira à mes yeux, plus il me sera facile de mettre mon plan à exécution.

–Tu veux des œufs, papa?

–C'est toi qui prépares le déjeuner?

–Eh oui, comme une grande! Alors, œufs et saucisses, ça te va?

–Parfait. De mon côté, je prépare le café.

La première phase de mon plan était amorcée.

LE 2 JANVIER 1936

Aujourd'hui, je me suis décidée d'agir.

J'hésitais toujours à mettre mon plan à exécution, mais ce soir, j'ai foncé. Après le souper, je suis montée à ma chambre pour me changer et suis redescendue en robe de chambre, alors que papa, qui était dans la cuisine, s'apprêtait à faire la vaisselle.

—Juste à temps. Je vais t'aider, papa.

Je pris le linge à vaisselle, prête à essuyer. Lorsque vint le temps d'essuyer les chaudrons, qui contiennent toujours un peu plus d'eau au fond, j'ai éclaboussé par mégarde une bonne partie de ma robe de chambre.

—Que je suis malhabile ! J'ai de l'eau partout. Je vais enlever ma robe de chambre pour terminer la vaisselle.

Une fois ma tâche complétée, il fallait ranger la vaisselle dans les armoires, y compris les morceaux qui allaient dans le haut de celles-ci. Papa s'apprêtait à s'étirer quand je lui dis :

—Arrête. Je grimpe sur le comptoir et tu me passes le tout.

Debout sur le comptoir, j'écartai les jambes. Le néon, fixé sous l'armoire, ne laissait aucun doute quant au fait que je ne portais aucun slip sous ma *nuisette*. J'avais d'ailleurs pris la précaution de choisir celui qui laissait le mieux passer la lumière. Il était si transparent que je suis convaincue qu'on pouvait déceler de quel côté penchait mon poil pubien. Cela eut l'effet escompté. Chaque fois qu'il m'apportait un morceau à ranger, je pouvais voir papa qui essayait de jeter un coup d'œil. C'était plus fort que lui.

Après la vaisselle, on passa au salon. Normalement, je m'enferme dans ma chambre pendant qu'il regarde la télévision, mais pas ce soir. Il s'installa confortablement dans son fauteuil, face au téléviseur, pour regarder son émission d'information préférée.

—Si tu n'y vois pas d'inconvénient, papa, j'aimerais m'installer sur le divan pour lire pendant que tu regardes ton émission.

—Non, pas du tout... vas-y, ma grande.

—La lumière ne t'incommodera pas ?

—Pas du tout.

Pas de problème, mon œil ! Jamais, jusque-là, il ne m'avait laissé lire ; la lumière se reflète sur l'écran du téléviseur et cela l'importune toujours. La différence c'est que ce soir, j'avais attisé ses sens. J'allais lui en donner pour son argent ! Je m'installai donc, mais en prenant tout mon temps. Je commençai par grimper sur le divan pour rejoindre la lampe torchère. J'aurais pu faire le tour, mais j'aurais raté mon effet. Dès que je fus bien étirée, le tissu de mon pyjama se banda. Bien que faisant dos à mon père, je n'avais aucun doute qu'il lorgnait des yeux la rondeur de mes fesses. Mais bien sûr, ce n'était pas terminé. Je m'étendis de tout mon long sur le dos, écartelai les jambes et me relevai pour appuyer ma tête sur le dossier du divan de façon à ce que mon pyjama remonte sur le haut de mes cuisses. Je commençai alors à lire, la revue au niveau des yeux, ouvrant ainsi la voie à mon paternel pour qu'il puisse se rincer l'œil à souhait.

Ça ne fut pas long. Je l'entendis se lever pour changer le poste du téléviseur. Sentant son regard sur moi, j'entrouvris les cuisses, relevai les genoux, attendis quelques secondes

et baissai ma revue. Il était là à me regarder... on aurait dit un enfant devant une vitrine de bonbon. Puis je fis comme si de rien n'était.

–Papa, qu'est-ce que ça veut dire: *antisémite*?

–Quelqu'un qui n'aime pas les Juifs.

Sa langue fourchait tellement la situation le rendait mal à l'aise. Il fallait que j'abatte la proie pendant qu'elle était blessée. Je me levai avec la revue dans les mains, non sans savoir que la lumière de la lampe torchère me servait admirablement bien.

–Papa, je peux te déranger une seconde?

–Qu'est-ce qu'il y a, Marie, je regarde mon émission.

–Juste une seconde, je veux te montrer quelque chose.

–Une seconde et pas une de plus.

Je me dirigeai vers lui et je m'assieds sur ses genoux. Il ne s'attendait tellement pas à ça! Il en était si mal à l'aise qu'il ne trouva rien à dire. Je me collai ensuite du mieux que je pouvais sur lui, jusqu'à ce que je sente son pénis. J'avais gagné... il était en pleine érection! Bande, mon cochon, je veux que tu souffres un peu!

–Je désirais te montrer cette robe qui est annoncée dans la revue. Est-ce que je pourrais en avoir une comme ça, moi, papa?

–Euh... Une robe? Quelle robe? Ah! Cette robe-là. On verra... au printemps, peut-être.

–Merci, papa, t'es gentil.

Sur ce, je me relevai pour lui souhaiter bonne nuit et m'approchai pour lui faire l'accolade. Après m'être assurée que mes seins frôlaient bien son avant-bras, je déposai un baiser sur sa joue, avançai mon genou entre ses jambes et pus sentir son pénis tout raide. En me relevant, je feignis de perdre l'équilibre. Aussitôt, il m'attrapa pour m'éviter de tomber. J'avais ma main juste à côté de la tête de son mat protubérant. Un petit baiser sur l'autre joue, et voilà que mon pouce frôlait son pénis. Sa jambe tremblait, tandis que mes seins pendaient à la hauteur de ses yeux. Et je lui soufflai à l'oreille:

–Bonne nuit, mon petit papa. Fais de beaux rêves.

Je filai vers ma chambre. Rendue au haut de l'escalier, je me cachai dans le noir et attendis quelques minutes. Je voulais voir jusqu'où il irait, je ne fus pas déçue. Quand il se sentit tout à fait seul, je pus facilement deviner, au bruit qu'il faisait, qu'il se masturbait.

Eh bien, mon vieux... t'es dans de beaux draps! Maudit cochon! Se masturber en pensant à sa fille! À sa fille mineure en plus. Je me demande combien ça va chercher, ça, face à la justice?

LE 9 JANVIER 1936

Dernier clou au cercueil.

Chaque soir, j'ai joué un scénario différent, mais toujours dans le même but: exciter sexuellement papa. D'une fois à l'autre, je me risquais à aller un peu plus loin, mais en m'assurant de conserver une certaine ambiguïté dans mon comportement et une innocence dans mes gestes. Il ne savait plus sur quels pieds danser. Je suis convaincue qu'il s'est masturbé chaque soir. Cette fois-ci, je lui réservais le grand jeu.

–Tu regardes encore la télé ce soir, papa ?

–Oui, pourquoi ?

–Comme c'est mon dernier soir à la maison, j'ai pensé que tu pourrais me faire la lecture.

–La lecture ? Mais tu es trop grande pour ça, Marie-Pierre !

–Je sais, mais ça me ferait tellement plaisir.

–OK, mais quelques instants seulement.

–Super !

Je m'installai sur ses genoux et me blottis dans ses bras. Puis il commença à lire l'article que je lui avais indiqué. Un article traitant de l'éclosion sexuelle des adolescentes.

–C'est quoi, papa, une fellation ?

Si mes questions étaient embêtantes, mes manœuvres l'étaient encore plus. Je portais à nouveau ma *nuisette*, celui qui ne laissait aucun doute sur le développement précoce de mon anatomie. En me trémoussant sur ses genoux, non seulement j'agaçais son membre, mais je lui offrais mes cuisses sur un plateau d'argent. Son pénis était bandé, prêt à exploser.

À l'inverse, je demeurais de glace. Aucune sensation. Que j'étais contente ! Je ne ressentais aucun plaisir et contrôlais à merveille le réveil de mes sens. Cependant, cela ne favorisait pas vraiment la réussite de mon plan. Je me forçai alors à penser à Georges. Ipso, facto, ma vulve devint moite. C'est ce qu'il me fallait pour atteindre mon but. Je m'assurai que papa était bien excité et passai au dernier acte.

–Papa, il se fait tard. Voudrais-tu venir me mettre au lit et me border ?

Sans se faire prier davantage, il me prit dans ses bras, mais je sautai par terre.

–Pas comme ça. Comme ça ! lui dis-je. Comme quand j'étais petite.

Puis je m'installai à califourchon sur lui, encerclant sa taille de mes jambes. En montant les marches de l'escalier, son mouvement de haut en bas faisait froter son pénis sur mon mont de Vénus. De mon côté, je m'efforçais de penser à Georges tout au long du processus.

Une fois dans la chambre, lorsqu'il tenta de me déposer sur le lit, je restai agrippée à son cou. Ce faisant, je n'eus aucune difficulté à lui faire perdre l'équilibre. Du coup, il se retrouva étendu de tout son long sur moi. J'en profitai pour me froter une dernière fois sur son pénis, en faisant mine de me chamailler avec lui. Embarrassé, il se retira, le visage écarlate.

–Papa, je peux te poser une dernière question ?

–C'est assez, Marie-Pierre. Il est tard et tu dois te coucher pour être en forme demain.

–Juste une dernière.

–D'accord. Une dernière et c'est tout.

–Je veux te montrer quelque chose.

Je baissai alors la culotte de mon pyjama et lui exhibai ma chatte. Il en fut totalement abasourdi. Je saisis sa main et, avant qu’il ne sorte de sa torpeur, la déposai sur mon sexe chaud et détrempé.

–Papa, j’ai peur d’être malade. Quand tu me faisais la lecture, tout à l’heure, je suis devenue toute moite. Et ensuite, ça s’est mis à couler. Ce n’est pas grave, n’est-ce pas ?

Il m’assura que je ne courais aucun danger, que c’était normal à l’adolescence, et bla-bla-bla. Ce que je retiens, c’est que tout au long de son baratin, il avait conservé sa main sur ma chatte. Même qu’il me caressait délicatement, tout en y jetant un regard furtif à l’occasion. Tout en le remerciant, je me retournai et m’habillai prestement.

–Merci, papa. Je suis contente. Merci pour tes conseils. Quand je vais expliquer tout ça à Sœur Marie-Ange, elle sera bien contente de voir que nos relations se sont améliorées ! Bonne nuit, papa.

–Que veux-tu dire par... expliquer tout ça à Sœur Marie-Ange ?

–Rien de spécial. Sœur Marie-Ange m’a demandé de toujours lui raconter ce qui se passait dans ma vie, rien de plus.

–Je préférerais que tu n’en dises rien.

–Pourquoi ? Nous n’avons rien fait de mal... n’est-ce pas, papa ?

–Non, rien de mal, mais les gens pourraient se faire des idées. Il serait préférable que tout ça reste entre nous.

–Pas de problème, mon petit papa. Ça sera notre secret.

–Très bien, ma grande. Tu es devenue si raisonnable... peut-être que ce sera ton dernier trimestre au collège.

–C’est vrai ?

–Continue ainsi et je ne vois pas pourquoi on t’obligerait à rester là-bas.

–Merci, mon petit papa. Bonne nuit.

–Bonne nuit, ma grande.

Le poisson est ferré. Il me faut maintenant le ramener au bateau.

Bientôt, la deuxième phase du plan.

LE 12 JANVIER 1936

Deuxième phase du plan.

–Bonjour, Dominique ! Comment se sont passées tes vacances ?

–Toi, ne me parle pas. Tu m’as causé assez d’embêtements comme ça !

–Écoute, Dominique, ce n’est pas totalement de ma faute, quand même. Et puis, on a eu du bon temps, ensemble.

–Le bon temps, ma vieille, c’est terminé. T’as intérêt à te tenir tranquille.

–À qui vais-je me confier, alors, si je ne peux plus compter sur toi ? Et mon père qui profite de la situation...

–Ton père qui profite de la situation ! Que veux-tu insinuer ?

–Rien. Ne t'en fais pas, je réussirai bien à m'en sortir toute seule. Salut!

La graine semée ne prit pas grand temps à germer. Sœur Marie-Ange me rejoignit dans la cour de récréation dès la pause de l'après-midi.

–Bonjour, Marie-Pierre, ça va ?

–Oui, ma Sœur, merci. Et vous ?

–Très bien. Heureuse de voir que tu as repris du poil de la bête.

–Ça va mieux, en effet.

–As-tu quelques minutes ? J'aimerais que nous discussions.

–Vous voulez me voir ce soir ?

–Non, non, non. Avec tout ce qui est arrivé, Mère Marie-Vincent a redoublé de vigilance. Te faire prendre dans ma chambre pourrait te causer un tort irréparable.

–C'est bien malheureux, ma Sœur, j'aurais bien aimé tout vous raconter dans le confort de votre lit.

Le regard que je lui jetai ne laissait planer aucun doute sur mes intentions. Aussi, je la vis vaciller. C'est pathétique, quelle faiblesse !

–Peut-être plus tard, soyons prudentes pour le moment. Mais je suis curieuse de savoir comment se sont passées tes vacances à la maison. Ton père a-t-il bien réagi ou a-t-il passé tout son temps à te rabrouer ?

–Je pense que tout s'est bien passé !

–Tu penses ? Que veux-tu dire ? Tu n'en es pas certaine ?

–Je ne peux pas en parler.

–Tu peux m'en parler à moi. On ne se cache rien, nous deux. Tu sais bien que tu peux me faire confiance.

–Je sais, mais papa m'a fait promettre de ne rien dire. Même qu'il m'a fait miroiter la possibilité de m'exempter du collège dès le prochain trimestre. Dans ces conditions, vous comprenez que je ne peux pas. Je vous en supplie, ma Sœur, ne me demandez pas de manquer à ma parole.

–Mais ce n'est pas manquer à ta parole que de te confier à moi. Ça sera comme une confession. Je suis tenue au secret professionnel, tu sais, et ton père n'a pas à être mis au courant.

–C'est vrai ? Je peux me confesser à vous et ça demeurera entre nous ?

–Juré craché.

–Peut-on trouver un endroit plus reclus ? Je ne veux pas que personne ne se doute de quoi que ce soit.

Je pouvais voir ses méninges travailler tellement elle se concentrait. La curiosité semblant être une autre de ses faiblesses, elle se mourait d'envie de tout savoir.

–Rejoins-moi au jubé dans cinq minutes, finit-elle par me dire. Mais je t'en conjure, assure-toi que personne ne te remarque. Sinon, je ne pourrai rien faire pour toi.

Tiens, tiens... le jubé. Elle est bonne, celle-là. On n'était donc pas les seules, Dominique et moi, à connaître cette cachette. Dire qu'on aurait pu se faire prendre en flagrant délit. Ce que la vie peut être drôle, parfois. Cinq minutes plus tard, j'y rejoignais Sœur Marie-Ange. Elle était tout excitée. Ce serait encore plus facile que je le pensais.

–Personne ne t’a vue, Marie-Pierre.

–Personne, ma Sœur, n’avez crainte.

–Bien. Alors, reprenons là où nous nous sommes laissées.

–C’est gênant, vous savez. Papa m’a juré que nous ne faisons rien de mal, alors je ne comprends pas pourquoi ça me gêne autant d’en parler. Je ne voudrais surtout pas que ça se retourne contre lui.

–Marie ! Aie confiance, je suis là pour t’aider et te guider. Vas-y, je t’écoute.

Je pris alors tout mon temps et lui racontai en détail la semaine que j’avais passée avec papa, tout en m’assurant, bien sûr, que les événements tournent en ma faveur. Je racontai donc que papa m’avait acheté une nouvelle nuisette ; je trouvais qu’il dévoilait un peu trop de mon anatomie, mais il m’avait assuré du contraire, en ajoutant que même si c’était le cas, il n’y avait aucun problème puisqu’il était mon père. De plus, je n’en étais pas certaine, mais j’avais l’impression que chaque fois que je le portais, il me dévorait des yeux. Et je terminai en lui disant que je croyais avoir vu une bosse à travers ses pantalons, à l’avant, même que, quand il insistait pour me lire une histoire avant de me coucher, je pouvais la sentir grossir sous mes fesses. Je trouvais le tout gênant, mais j’ignorais comment réagir. Je fus cependant rassurée quand il me dit que c’était tout à fait normal, pour un homme, quand ce dernier avait la vessie pleine. Je dois m’avouer que celle-là, elle était *far fetch* comme disent les Anglais.

Tout au long de mon récit, je suivais l’expression du visage de Sœur Marie-Ange. Elle était offusquée, mais je pouvais percevoir son excitation qui grondait à l’intérieur. Juste à la voir se croiser et décroiser les jambes, sa petite chatte devait être toute mouillée. C’était le moment de porter le coup final.

–Là où je me suis sentie vraiment mal à l’aise, c’est le dernier soir avant de revenir au collège. J’ai vraiment eu l’impression que papa faisait quelque chose de pas correct, car je suis devenue toute moite entre les cuisses.

–Ah oui ! Que s’est-il passé, mon enfant ?

Voilà qui était bon signe. Quand les sœurs disent *mon enfant*, ça veut dire qu’elles désirent que vous vous sentiez sous leur protection, comme une mère qui parle à sa fille.

–C’est gênant...

–Je peux comprendre, Marie-Pierre. Mais je ne peux pas t’aider si ne je sais pas ce qui s’est passé.

–Bon... alors, écoutez. C’était le dernier soir. Papa m’a demandé de me changer pour la nuit et de le rejoindre au salon. Une fois là, j’ai remarqué que lui aussi s’était mis à l’aise. Il avait revêtu un short et une camisole, sous prétexte qu’il avait chaud. Je pouvais difficilement m’opposer à ça. Ensuite, il m’a demandé d’ouvrir la lampe torchère et de venir le rejoindre sur le fauteuil. Après que je me sois exécuté, il s’est mis à me devisager comme s’il me déshabillait du regard. Ensuite, il m’a demandé de m’asseoir sur ses genoux ; je n’étais pas assez près, selon lui. Il m’a alors pris par les fesses, et m’a soulevée pour me rapprocher de lui. J’ai immédiatement senti son pénis très gonflé, ce qui m’a rendue très mal à l’aise. Vous savez, ma Sœur, un caleçon, c’est beaucoup plus mince qu’un pantalon, alors je le sentais très bien entre mes fesses. De plus, comme il se berçait, il se trouvait à se frotter contre mon entrejambe. Ça me rendait encore plus inconfortable. Il m’a alors fait la lecture d’un article sur le réveil des

sens chez les adolescents. On y parlait de masturbation, de fellation et papa m'expliquait en détail la signification de tous ces grands mots.

N'en pouvant plus, je me suis levée pour aller me coucher en prétextant que le lendemain, je devais me lever tôt pour la rentrée au collège. Il m'a accompagnée à ma chambre et m'a aidée à me coucher. Quand il s'est approché pour me border, il a perdu l'équilibre et s'est retrouvé étendu sur moi. Même s'il est lourd, j'ai voulu l'aider à se relever, mais d'un faux mouvement à un autre, son pénis s'est retrouvé sur mon mont. J'ai alors eu une telle sensation, ma Sœur, c'est incroyable. Ensuite, il s'est retiré de sur moi, s'est assis sur le lit et dans un geste qui m'a totalement pris par surprise, il a relevé mon pyjama, a touché à ma vulve avec sa main et m'a traitée de salope. Il a ajouté que j'étais comme ma mère et que j'aimais ça. Pendant tout ce temps, il me caressait les lèvres du vagin. Je suis devenue si moite, que du jus s'est mis à couler le long de mes cuisses. Quand je compris que mon père perdait les pédales, j'ai paniqué. J'étais convaincue, dans mon for intérieur, que ce n'était pas correct. J'ai alors lâché un cri et lui ai ordonné de descendre du lit en lui précisant que s'il ne le faisait pas, je raconterais tout à Sœur Marie-Ange. Là, il s'est relevé, m'a rabâché quelques excuses et m'a fait promettre de ne jamais vous en parler. Il a ajouté qu'il avait fait cela pour parfaire mon éducation et que je ne devais pas m'en faire si j'avais de telles réactions, que c'était normal ! Voilà, c'est tout. Depuis, je me sens mal à l'aise avec lui et je ne peux m'expliquer pourquoi.

Pauvre Sœur Marie-Ange ! Elle dut prendre un certain temps pour reprendre ses sens. Je l'avais tellement excitée, qu'elle était survoltée.

—Mais Marie, ça ne peut pas continuer ainsi. Je vais te demander, pour l'instant, de garder ce récit entre nous. Laisse-moi y réfléchir et on se reparle. Ça va ?

—Merci, ma Sœur. Merci de m'écouter, de m'éclairer et de me faire me sentir si bien avec vous.

—Pas un mot à personne, compris ?

—Promis.

Mon plan progresse bien. La prochaine étape sera cruciale. J'espère être à la hauteur.

Georges ! Ton salut me donne toute l'énergie dont j'ai besoin. J'ai hâte de pouvoir te parler, j'espère que tu sais que je ne t'ai pas oublié.

À très bientôt, mon amour.

LE 15 JANVIER 1936

Les Anglais ont une expression qui résume bien ma situation. « The shit just hit the fan ». Rien ne va plus.

Sœur Marie-Ange est venue me chercher en plein cours.

—Marie-Pierre ! On est attendues au bureau de la Sœur directrice. Ton père sera là dans quelques instants. N'oublie pas de ne jamais révéler nos secrets. Tu me l'as promis, n'est-ce pas ?

—Oui, Sœur Marie-Ange, promis.

Elle voulait que, moi, je promette de ne pas rompre un pacte qu'elle s'était elle-même empressée de briser à la première occasion. Elle est vraiment déconnectée de la réalité. Trop

longtemps dans leur petit monde et trop certaines d'être intouchables ! Elle frappa à la porte et Sœur Bernadette, la directrice, nous fit entrer ; Sœur Marie-Vincent était également présente.

–Assoyez-vous, mon enfant, me pria Sœur Bernadette.

Ç'était de bon augure, on voulait mon bien.

–Mon enfant ! Vous n'ignorez pas que je suis la directrice du collège, mais qu'avant tout, je suis la Mère Supérieure de la congrégation. Par le fait même, les sœurs, selon les vœux qu'elles ont prononcés, me doivent totale obéissance. Depuis un certain temps, j'avais remarqué que Sœur Marie-Ange semblait contrariée. Je l'ai donc convoquée à mon bureau afin de m'informer de son état. Comme elle persistait à me dire que tout allait bien, j'ai insisté jusqu'à l'obliger à me parler franchement. C'est avec réticence qu'elle s'est enfin ouverte à moi, m'informant d'abord de la promesse qu'elle vous avait faite de ne rien dévoiler au sujet de vos conversations. Je l'ai assurée que sa confession resterait entre nous ; c'est seulement à ce moment qu'elle m'a confié votre secret mutuel. Vous devez réaliser, bien sûr, que j'ai été complètement bouleversée par son récit. J'ai dû demander à Sœur Marie-Vincent, à cause de la gravité de la situation, de se joindre à nous afin d'obtenir son opinion sur votre intégration parmi nous.

À votre sujet, aussi bien Sœur Marie-Ange que Sœur Marie-Vincent sont formelles. Vous êtes devenue, sous notre gouverne, une élève modèle. Nous avons donc minutieusement examiné votre cas, de façon à prendre la meilleure décision possible, et ce, sans perdre de vue votre protection personnelle et celle de votre âme. C'est dans cette optique que nous avons convoqué votre père. Cependant, avant de le recevoir, je me dois de m'assurer que vous vous en tenez toujours à votre récit. Je vous demande donc, Mademoiselle Marie-Pierre, de me confirmer que le récit que vous avez fait à Sœur Marie-Ange, quant à ce qui se serait produit entre votre père et vous, est en tous points conforme à la vérité. Répondez-moi, s'il vous plaît !

–Oui, ma Sœur, tout ce que j'ai dit à Sœur Marie-Ange est véridique.

–Merci, Mademoiselle. Je vous demanderai, à ce moment-ci, de vous retirer dans le corridor en attendant la venue de votre père.

Elles voulaient se concerter une dernière fois, ce qui me donnait l'occasion que je souhaitais au plus profond de moi-même. Je me tins près de la fenêtre donnant sur le stationnement des invités et dès que je vis l'auto de papa pénétrer dans la cour, je sortis à l'extérieur pour me précipiter à sa rencontre.

–Papa, papa... pardonne-moi ! Je t'en supplie, pardonne-moi !

–Qu'y a-t-il, Marie-Pierre ? Qu'as-tu fait, encore ?

–Rien, je n'ai rien fait, je te le jure. C'est juste que je me suis fait cuisiner par Sœur Marie-Ange au sujet de mes dernières vacances. Elle a insisté continuellement, jusqu'à ce que je lui révèle notre secret. Elle est allée jusqu'à me menacer de représailles si je ne me confiais pas à elle. Alors, je n'ai pas eu le choix et j'ai dû lui raconter. Mais je lui ai précisé jusqu'à quel point tu avais été gentil, en spécifiant même que tu m'avais acheté un beau pyjama, que tu agissais pour le bien de mon éducation, que je n'avais pas en m'en faire et que tout était correct entre nous, car tu étais mon père. Elle m'a fait parler sous le secret de confession, mais elle n'a pas tenu parole et est allée tout raconter à la Sœur directrice. Qu'est-ce qui va t'arriver, papa ? J'espère tu n'iras pas en prison comme Monsieur Patenaude ?

–Aller en prison ? Mais non, voyons ! Les choses seraient toutefois plus simples si tu reniais ce que tu leur as dit.

–Le renier ? Mais je ne peux pas. J’ai tout dit lors d’une confession. De toute façon, on n’a rien à craindre ; tu me l’as dit toi-même !

–Je sais. Mais parfois, les gens sont mesquins et peuvent saisir l’occasion pour interpréter les événements à leur façon.

–Mais les sœurs ne peuvent pas mentir. Oups ! Voilà Sœur Marie-Ange qui vient nous chercher. Papa, je t’en prie, fais-moi confiance. Si jamais les questions deviennent trop délicates, dis-leur que tu y répondras seulement après que sœur Marie-Ange ait aussi raconté sa version devant témoin.

–Monsieur Ostiguy ! Bonjour. Je suis Sœur Marie-Ange. Je viens vous accueillir

–Bonjour, ma Sœur, enchanté.

–Suivez-moi, Monsieur Ostiguy. Marie-Pierre, va nous attendre dans le corridor ; on aimerait voir ton père seul, pour débiter.

–Bien, ma Sœur !

Sur ce, je m’installai sur une chaise située tout près de la porte du bureau de la directrice. Avec sa vitre givrée, on ne pouvait pas vraiment distinguer les personnes, mais en revanche, elle permettait d’entendre facilement les conversations. Ce fut donc assez facile, pour moi, de suivre le déroulement de la rencontre. Après les présentations, la directrice commença en disant :

–Monsieur Ostiguy, vous devez bien vous douter que si nous vous avons fait venir, c’est que nous faisons face à une situation extrêmement délicate à propos de laquelle nous désirons vous entretenir. Je n’entrerai pas dans les détails pour vous expliquer comment nous avons obtenu ces informations, mais j’aimerais aborder avec vous certains aspects de la relation que vous entretenez avec votre fille.

–Ma relation avec ma fille ? C’est un vaste sujet, ma Sœur. Ma relation avec elle depuis sa naissance ? Pendant que sa mère était vivante ? Après la mort de sa mère ? Quelle période désirez-vous couvrir, exactement ?

–Je n’aime pas votre ton sarcastique, Monsieur. Ne jouez pas à ce petit jeu avec moi, vous pourriez y perdre au change. Je ne crois pas que vous soyez présentement dans une position idéale.

–Et vous, ne me traitez pas avec condescendance, ma Sœur, vous pourriez aussi, de votre côté, avoir des surprises. Mais, comme vous m’avez fait venir pour crever un abcès, crevons-le. Cependant, avant de répondre à vos questions, j’aimerais d’abord entendre les réponses de Sœur Marie-Ange et si cela vous convient, nous allons demander à Marie-Pierre de revenir, pour qu’elle puisse également répondre aux mêmes questions.

–Qu’est-ce que Sœur Marie-Ange a à voir là-dedans ?

–Ma Sœur, vous pourriez peut-être poser cette question à la personne concernée. Vous ne pensez pas ?

–Sœur Marie-Ange, que se passe-t-il ici ?

–Ma Sœur, peut-on demander à Monsieur Ostiguy de nous accorder quelques instants ? J’aimerais vous parler en privé.

N'ayant vraiment pas le choix, la Sœur directrice pria mon père de leur accorder quelques moments seule à seule. Quand il posa le pied dans le corridor, je ne pus l'éviter.

–Marie-Pierre, qu'arrive-t-il, au juste ? Tu veux bien me dire ce qui se passe ? Qu'est-ce que Sœur Marie-Ange vient faire dans cette histoire ?

–Ce n'est pas le moment, papa. Calme-toi, je pense que tout va s'arranger.

Après un bon moment, la porte s'ouvrit sur une Sœur directrice déconfite. Elle rageait à l'intérieur. Ce que je n'aimerais pas m'appeler Sœur Marie-Ange, présentement !

–Monsieur Ostiguy, me donnez-vous la permission de m'entretenir un moment avec votre fille ? Je pense qu'avec sa collaboration, nous pourrions rapidement résoudre l'imbroglio.

–Vous ne trouvez pas que vous exagérez, ma Sœur ?

–Je vous en prie, Monsieur Ostiguy, on n'en est pas à une rencontre près. Je crois sincèrement que c'est mieux ainsi pour tout le monde.

–Très bien, je n'ai pas vraiment le choix. Allez-y.

–Merci. Marie-Pierre, suivez-moi s'il vous plaît.

Elle avait son allure des temps orageux, mais elle ne me faisait pas peur. Je tenais le gros bout du bâton et je le savais. « She was in for a big surprise. »

–Asseyez-vous, Mademoiselle ! Vous allez maintenant m'expliquer ce qui se passe avant que je vous fasse enfermer pour le restant de vos jours.

–Me faire enfermer, ma Sœur... mais pourquoi, pour quel motif ? Parce que j'ai été obéissante avec Sœur Marie-Ange qui gentiment, s'est offerte pour faire mon éducation ? Tout ce qu'elle m'a demandé, c'est de garder notre secret pour nous. Je n'en ai jamais fait part à qui que ce soit, ma Sœur. Sauf Dominique, ma grande amie, personne ne le sait. Mais quand mon père m'a questionnée, j'ai dû me plier à son autorité paternelle, sous peine d'être punie.

–Vous me dites que votre grande amie est au courant ?

–Forcément, ma Sœur ; je crois même que Sœur Marie-Ange l'aide aussi à parfaire son éducation.

–Je vois. Et qui d'autre est au courant ?

–Personne, à ce que je sache. Ah oui ! Peut-être une autre personne.

–Qui donc ?

–Monsieur Patenaude, mon ancien professeur de piano. Monsieur Patenaude, ma Sœur, est ce monsieur qui m'a tellement aidée. Je pense que sans lui, je n'aurais pas survécu à tous ces événements. Mais ne vous en faites pas, il ne fera jamais rien pour me nuire. Quoique, s'il est interrogé en cours, suite à la plainte déposée par mon père, il n'aura d'autre choix que de dire la vérité aux autorités. Qu'en pensez-vous, ma Sœur ? Croyez-vous qu'il devra dire la vérité ?

–Je vois. Vous avez réponse à tout, Mademoiselle. Et je suppose que vous avez une suggestion à me faire ?

–Au fond, si on s'arrête quelques instants pour réfléchir à tout cela, il y a peut-être, en effet, une solution qui ferait que chacun de nous sortirait gagnant de cette histoire.

–Et quelle est-elle, Mademoiselle, cette panacée ?

La Sœur directrice possédait l'intelligence convenant à son poste. Ça ne prenait pas une tête à Papineau pour comprendre qu'une position conflictuelle était la dernière situation dans

laquelle qui que ce soit souhaitait se retrouver. Elle écouta ma proposition, et fit entrer mon père.

–Assoyez-vous, Monsieur Ostiguy, je vous en prie. Je dois vous avouer que ma conversation avec votre fille a permis de faire toute la lumière sur la mauvaise interprétation que nous avons du déroulement de cette histoire. Il s’ensuit que j’ai une solution toute simple à vous proposer. Quant à vous, Mademoiselle Ostiguy, vous pouvez retourner en classe. Je ne crois pas que nous aurons besoin de vous plus longtemps.

Peu m’importait, car de toute façon, je préférerais ne pas avoir à entendre ce que ces deux-là avaient à se dire. La rencontre pourrait être assez houleuse et je ne voulais surtout pas être dans les parages quand mon père en ressortirait.

Enfin, après l’heure du souper, la Sœur directrice me fit venir dans son bureau.

–Mademoiselle Marie-Pierre! Je pense que vous pouvez être fière de vous; vous avez atteint le but que vous recherchiez. Ce n’est pas sans difficulté que votre père a accepté de laisser tomber les poursuites contre Monsieur Patenaude. Il a dû se rendre à l’évidence que c’était dans l’intérêt de tous qu’un arrangement à l’amiable soit conclu. Les plaintes déposées contre Monsieur Patenaude seront retirées dès demain. Je comprends votre sourire de satisfaction, ma petite, mais attendez avant de crier victoire, car la suite vous semblera probablement moins plaisante.

–Avant de laisser tomber ses poursuites, votre père a exigé les conditions suivantes: d’abord, il nous demande de vous envoyer dans une autre institution, avec l’ordre formel de n’en aviser quiconque, et ensuite, de vous restreindre de tout contact avec le monde extérieur, et ce, jusqu’à votre majorité.

Ces derniers mots m’assommèrent tel un bâton de baseball reçu en pleine figure. Quelle méchanceté! De quelle cruauté était-il donc capable! Il savait que je n’avais pas le choix. La liberté de Georges dépendait de ma décision. Il savait très bien ce que je ferais. Espèce de salaud!

–Je comprends, ma Sœur. Je n’ai vraiment pas le choix, n’est-ce pas?

–Mais si, vous avez le choix. Laissez tomber cet amour impossible. Jamais ça ne fonctionnera. Vous ne comprenez donc pas?

–C’est vous, ma Sœur, ainsi que tous les adultes impliqués dans cette histoire qui ne comprenez pas. J’ai quinze ans, mais mon expérience de vie fait que je ne pense pas comme une fille de cet âge.

–Ça, je m’en suis rendu compte assez vite, merci; mais malheureusement un peu trop tard.

–Tout ce que nous désirons, Georges et moi, c’est qu’on nous laisse vivre en paix. Nous ne faisons de mal à personne. Vous pensez peut-être que ce que Sœur Marie-Ange faisait avec moi était pour mon bien?

–Je préférerais qu’on ne mentionne aucun nom, ici, Mademoiselle, d’autant plus que nous avons exigé que toutes les parties impliquées signent une entente de confidentialité. Et en ce qui vous concerne, nous allons exiger que vous signiez une lettre visant à démentir tout ce que vous avez prétendu sur Sœur Marie-Ange et votre amie Dominique. Sans cette lettre, pas d’entente possible... vous m’avez bien comprise?

–Je vais signer tout ce que vous voudrez dès que j’aurai l’assurance que toute tentative de poursuite contre Georges, passée ou future, sera rendue impossible.

–Bien. Pour le moment, nous vous localiserons dans une chambre isolée jusqu’à la fin de votre séjour chez nous. Vous y serez confinée en recluse. Quand les documents seront prêts et que tout sera en place pour assurer votre transfert, nous vous en aviserons. Pour clore le tout, laissez-moi vous dire que je vous plains, ma fille.

–Si vous pensez que je suis à plaindre, regardez un peu dans votre cour, ma Sœur. Vous êtes en train de perdre une couche de la société, et cette couche représente l’avenir. On s’en reparlera dans trente ans.

–Ça suffit, insolente ! Sortez !

Mon amour, je suis triste, tellement triste, mais en même temps, si heureuse pour toi. Tu retrouveras ta liberté au détriment de la mienne, sauf que la perte de la mienne n’est que temporaire et n’entache en rien mon futur. Je te serai fidèle, tu peux y compter. Notre amour va subir le plus dur test de son jeune âge. On va se revoir. Je me meurs de te retrouver.

À bientôt, mon chéri.

RETOUR À L'AUBERGE

Le réveil fut délicieux. Je me suis endormie la fenêtre grande ouverte, absorbée que j'étais par la lecture du journal de Grand-mère, et au petit matin, c'est le doux chant des oiseaux qui me tira doucement de mes rêveries. J'ai superbement bien dormi. Le matelas est dur, comme je les aime, les oreillers duvetés et l'édredon à la fois si léger et douillet. Le chant des oiseaux s'avéra un boni inattendu. Soudain, on gratta à ma porte.

–Mademoiselle Ostiguy?

–Oui, Madame Boisvert.

–Je m'excuse de vous importuner. Pour le déjeuner, pouvez-vous me dire à quelle heure on peut vous espérer?

–À l'heure qu'il vous convient, Madame; je peux être prête en cinq minutes.

–Formidable. N'importe quand au cours de la prochaine demi-heure serait parfait.

–À tantôt, alors.

Au retour du déjeuner, qui fut assez copieux, je pris le journal de grand-mère et me dirigeai au jardin. La journée s'annonçait merveilleuse et pour rien au monde je ne la passerais à l'intérieur. Je trouvai, tout au fond de la cour, une balançoire installée sous un arbre centenaire. Ça me fit penser à l'orme, au collège de grand-mère. Je ne pus résister et m'y installai pour plonger de nouveau dans ma lecture.

22 JUIN 1939

Déjà trois ans et demi. Toujours plus facile de dire «déjà» quand tout est terminé. Je fus carrément incarcérée. Aucune sortie extérieure, aucune visite, aucune lettre. Mon père doit m'en vouloir à mort de ne lui avoir donné aucun signe de vie et sincèrement, je m'en fous éperdument. Pour moi, il n'existe plus et j'espère ne jamais le revoir.

Avant de quitter les lieux, j'ai pris rendez-vous avec Sœur Toulouse. La seule qui durant tout ce temps, m'a aidée un tant soit peu à me réconcilier avec la société. Sans elle, j'aurais sûrement sombré dans la dépression. Elle prit sur elle-même de me prendre en charge et je dois dire que ç'a dû être tout un défi à relever, surtout au début. Mais elle a persévéré, sans jamais me juger ou tenter de me culpabiliser. Pour elle, je représentais un être humain et c'est ainsi qu'elle m'a traitée. Elle a tenté par tous les moyens de trouver la façon de m'approcher et de me comprendre tout en respectant mon rythme. Elle va me manquer.

Lorsque je cognai à sa porte, je l'entendis répondre:

–Entrez, c'est ouvert. Marie ! Heureuse et peinée de te voir partir ; tu vas me manquer. Tu dois toutefois être ravie de quitter enfin cette prison.

–Je ne peux vous répondre que «oui», ma Sœur. Tout ce que je vais regretter, ce sont nos discussions endiablées sur tout et sur rien. Vous avez mis au défi chacune de mes prises de position, mais sans jamais me juger et sans chercher à me faire changer d'avis. Je sais que j'ai dû vous faire ciller les oreilles plus d'une fois, mais jamais vous ne me l'avez fait sentir. Vous m'avez fait progresser plus que ne vous pouvez l'imaginer. J'ai hâte de quitter ces lieux, c'est certain ; d'ailleurs, je me demande comment vous faites pour endurer toute cette hypocrisie autour de vous... comment pouvez-vous accepter, dites-moi, de vous soumettre ainsi à ces religieux et ces religieuses si durs, si faux et si déconnectés ? J'ai l'impression que vous méritez mieux que ça.

–Je t'en prie, Marie ; tu sais que je n'aime pas que tu t'exprimes ainsi envers les représentants de Dieu. Ce n'est pas le souvenir que je voudrais conserver de toi.

–Je sais, excusez-moi, ma Sœur. Ce n'est effectivement pas le souvenir que je désire vous laisser, bien au contraire. À part ma mère et mon cher Georges, vous avez été la seule personne qui ait compté pour moi. C'est d'ailleurs pourquoi je suis venue vous faire mes adieux.

–Merci, Marie. J'ai vraiment été heureuse de te connaître et je sais que tu as tous les atouts pour réussir dans la vie. Alors, pour ce grand jour, qui vient te chercher ?

–Personne, je crois.

–Personne ? Mais ce n'est pas possible ! Et ton père ?

–Comme je n'ai eu aucune nouvelle de lui en trois ans, je serais très surprise de le voir se poindre ici aujourd'hui. Enfin, ce n'est pas bien grave. On ne s'est jamais compris et pour lui, je suis plus une épine dans le pied qu'un réconfort. C'est probablement mieux ainsi. Encore une fois merci pour tout et j'espère qu'on se reverra.

–Bonne chance, ma grande, et n'hésite pas à me contacter si tu en ressens le besoin.

Je fermai la porte et me dirigeai vers la sortie en me disant qu'un nouveau monde

m'attendait. J'en ignorais totalement le futur, mais il ne pouvait être pire que ce que j'avais connu jusqu'à présent. Aussi, c'est avec beaucoup d'excitation que je mis les pieds dehors pour la première fois en trois ans et demi.

L'air de la liberté sentait bon. Je descendis les marches et une fois sur le trottoir, je jetai un regard à gauche, puis à droite. Personne. Wow ! Plutôt difficile à prendre ! Que faire ? Soudain, un klaxon ! Une femme ? Blonde ? Je m'approchai.

–Gertrude ? Mais oui, c'est bien toi !

J'étais si heureuse. Qui aurait pu penser ça ? Elle sortit de l'auto et s'approcha avec un grand sourire.

–Marie-Pierre ? Dieu ce que tu as changé ! Te croiser dans la rue, je ne t'aurais jamais reconnue. Comment vas-tu ?

–Je ne sais pas. Vraiment, je ne sais pas !

Remarquant que je tentais de voir s'il y avait quelqu'un d'autre dans la voiture, elle crut bon de me préciser :

–Il n'a pas pu venir. C'est pourquoi je suis ici. Mais il t'attend.

En entendant cela, je m'effondrai dans ses bras en pleurant à chaudes larmes. Je n'étais pas seule, il ne m'avait pas oubliée.

–Il est à l'extérieur de la ville pour ses affaires et sera de retour dans quelques jours, m'informe Gertrude. Si ça te convient, il t'offre de t'installer chez lui.

–Si ça me convient ? Gertrude ! C'est le plus beau jour de ma vie !

–Alors, allons-y !

Quel beau jour ! Je suis maintenant majeure et personne ne peut me contrôler. Je suis ma propre responsabilité. Enfin, je vais commencer à vivre à mon goût.

23 JUIN 1939

Cette nuit j'ai dormi dans les draps de Georges. La maison est superbe, spacieuse et moderne. J'ignore ce qu'il fait comme affaires, mais ça lui réussit bien. J'entends soudainement le téléphone sonner. Dois-je répondre ?

–Allo !

–Marie ? Enfin ! Comment vas-tu ? Dieu que tu m'as manqué !

–Georges ! Georges ! Mon amour, quand reviens-tu ? Je me meurs de te serrer dans mes bras ! Je n'en peux plus.

–Je serai là pour le souper, je te le jure.

–Merveilleux ! Voilà trois ans et demi que j'attends ce moment... je crois que je vais en mourir.

–N'en fais rien, je t'en prie. Pas avant que j'aie eu la chance de t'embrasser. Pardonne-moi, je dois te laisser, on appelle les passagers pour mon train. À ce soir. Je t'aime, mon cœur.

–Je t'adore, Georges. Fais attention à toi. À ce soir.

Quelle euphorie incommensurable ! J'ai l'impression de n'avoir jamais vraiment connu le bonheur avant aujourd'hui. Ça fait tellement longtemps que je n'en ai aucun souvenir. Mon Dieu... Comment va-t-il me trouver ? J'ai vieilli. Non seulement je ne suis plus belle, mais je

n'ai aucun maquillage, ma coupe de cheveux ressemble en tous points à celle d'une couventine, et comme vêtements, je n'ai que de vieilles choses périmées . Idem pour mes souliers.

Je veux disparaître.

24 JUIN 1939

—Quelles retrouvailles !

Georges est arrivé vers 19h00. Je l'attendais au salon en écoutant distraitement la radio. J'étais tellement nerveuse. Je m'étais préparée du mieux que je pouvais. J'avais cuisiné un repas avec des trucs trouvés dans le réfrigérateur et me languissais à en mourir quand j'entendis une auto se stationner dans l'entrée.

Aussitôt, je me dirigeai dans le couloir, face à la porte. Quand celle-ci s'ouvrit enfin, je n'ai rien vu. J'ai couru dans sa direction et lui ai sauté dans les bras.

—Georges, mon amour, enfin !

On s'embrassa. Nous étions incapables de parler. Il me prit dans ses bras, me transporta au salon et s'assit sur le sofa en m'installant sur ses genoux. Il me regardait, me scrutait... Ça faisait une éternité qu'un homme ne m'avait pas regardée comme on regarde une femme. Je fondais littéralement sous son regard. Il était beau, encore plus beau que dans mes souvenirs ; plus moderne, aussi, et plus sûr de lui.

—Marie ! Que tu es belle. Je suis comblé. Tu es à moi et personne ne peut plus t'enlever à moi. Je t'aime.

À nouveau, il m'embrassa. Ce fut passionnel. Tellement de refoulement à se départir ! Je lui arrachai littéralement sa chemise, non sans le gratigner au passage. Pour sa part, il fit sauter les boutons de ma blouse, dégrafa ma brassière et posa sa bouche sur mes seins. Enfin, je le sentais sur moi. Sa bouche si douce, mes mamelons si durs...

Tout au long de mon séjour au couvent, je suis demeurée sage en refoulant toutes mes pulsions sexuelles. Je me suis vraiment comportée comme une cloîtrée. Même que d'après ce que j'ai pu observer, je me suis montrée plus raisonnable que bien des sœurs. Je me suis repliée sur moi-même et en ai profité pour réfléchir à ma situation et à mon avenir. Mais ce soir, dans les bras de Georges, je renaissais. Toutes mes envies remontaient à la surface comme un volcan en éruption. Sans vraiment m'en rendre compte, j'avais bloqué de ma mémoire physique tout le bien que je ressentais quand je faisais l'amour avec lui. Or à présent, j'explosais et me montrais totalement insatiable. J'en redemandais sans lui donner la chance de reprendre ses forces. À bout souffle, nous sombrâmes dans un profond sommeil. Dans l'excitation du moment, nous avons complètement oublié le repas que j'avais cuisiné. Nous avons rassasié notre appétit d'une autre façon et c'était parfait ainsi.

28 JUIN 1939

Tout se déroulait comme sur un nuage. J'étais radieuse et comblée.

Pour la première fois, aujourd'hui, nous avons connu notre première discordance. À

propos d'une banalité, en plus ! Je ne sais pas pourquoi, mais j'ai le pressentiment qu'une tuile nous pend au bout du nez.

Nous venions de terminer le mets principal que Georges nous avait si minutieusement concocté. Du lapin nappé dans une sauce à base de Cointreau, le tout accompagné d'un excellent vin rouge... du moins, de son avis à lui. En étant au balbutiement de mes connaissances vinicoles, je n'ai pu le savourer au même degré que lui, mais je pouvais cependant apprécier l'effet qu'il avait provoqué chez moi. J'apportais les assiettes du dessert, quand il me demanda :

–Marie, que vas-tu porter pour la messe, dimanche ? Aimerais-tu qu'on aille t'acheter une nouvelle robe ?

–La messe ? Je n'ai pas l'intention d'aller à la messe. Tu vas à la messe, toi ?

–Bien sûr. Nous demeurons dans un petit village et s'il fallait qu'on ne se présente pas à l'église le dimanche, ça ferait jaser bien des gens.

–Je me fous de ce que les gens peuvent dire ! Je ne vis pas ma vie pour eux ou en fonction de ce qu'ils peuvent penser de moi. Ça ne m'intéresse pas et je n'ai pas l'intention d'aller me pavaner à l'église pour faire plaisir à Pierre, Jean, Jacques...

–Écoute, Marie. Nous n'avons pas le choix. Tu m'accompagnes à la messe dimanche, que ça te plaise ou non.

–Pardon ? Tu m'ordonnes de t'accompagner ? Je ne crois pas que ce soit la bonne façon d'agir, mon vieux ! Pendant ces trois ans et demi où j'ai été pour ainsi dire emprisonnée, j'ai eu amplement le temps de réfléchir et, l'une des choses que je me suis promises, c'est de ne plus jamais me laisser dicter quoi que ce soit par qui que ce soit, en particulier si ça ne me convient pas.

–Tu as raison. Excuse-moi. Loin de moi l'idée de t'obliger à faire quelque chose qui te déplaît. Mais il faut tenir compte de la société dans laquelle nous vivons. Nous sommes installés dans une petite communauté dans laquelle la grande majorité des gens assistent aux offices religieux. En plus de rendre hommage à Dieu, ça devient un moyen de communication pour tout le monde. Avant et après la cérémonie, les gens se réunissent sur le parvis afin de bavarder, échanger et apprendre à se connaître. Comme je suis partie prenante de cette communauté, j'ai l'habitude d'assister à la célébration de la messe chaque dimanche. Je suis persuadé que ta présence a déjà été remarquée et qu'elle a dû soulever bien des questions ; de ne pas faire acte de présence ne ferait qu'amplifier leur questionnement, en plus de leur permettre d'imaginer Dieu sait quoi.

–Je n'aime pas ça, Georges, je n'aime vraiment pas ça !

–Pourquoi ?

–Je serais incapable de te dire pourquoi, mais je sens que c'est de mauvais augure. Dès qu'il est question de la religion catholique, je ne peux faire autrement que de m'inquiéter.

–Je peux comprendre que tu n'aimes pas les religieuses, mais faut quand même pas mettre tout le monde dans le même panier.

–Je sais, mais j'ai vu ce dont ils sont capables ; tu ne peux même pas t'imaginer.

–Je comprends, mais il faudrait quand même que tu apprennes à me faire confiance.

–D'accord, d'accord... je serai là à tes côtés, mais je te préviens : qu'on ne vienne pas me piler sur les pieds. Et s'il arrive quoi que ce soit, je veux que tu me promettes de me protéger.

–Bien sûr. Jamais je ne permettrais que quelqu'un te fasse du mal. Je t'aime, chérie.

Je n'aime pas ça.

Comme convenu, nous sommes allés à la messe, hier, et même si rien de grave ne s'est produit, je vois des nuages gris poindre à l'horizon.

Nous venions à peine d'arriver sur le parvis de l'église qu'une jolie jeune femme s'amena vers nous avec un tout jeune garçon à la main.

–Bonjour, Georges, comment vas-tu ? Dis donc, on ne te voit plus... Pas malade, j'espère ?

–Bonjour, Claire. Non, pas malade. Au contraire tout va pour le mieux. Permits-moi de te présenter Mademoiselle Ostiguy. Mademoiselle Marie-Pierre Ostiguy, mon amie.

–Ton amie ! Elle semble jeune, tu ne trouves pas, pour être ton amie ?

–Tout est relatif, Claire. Et comment se porte le jeune Valentin ? Il pousse bien vite !

–Oui, en effet, il tient ça de son père. Je voulais te demander...

Par chance, les cloches se mirent à sonner pour annoncer le début de la cérémonie. Claire n'avait même pas daigné jeter un coup d'œil dans ma direction. Quelle chipie ! Je venais probablement contrecarrer ses plans. De la façon dont elle zyeutait Georges, ça ne m'étonnerait pas qu'elle soit veuve ou seule. À l'évidence, ça ne l'arrange définitivement pas que je sois dans les parages. Elle va nous causer des problèmes, j'en suis certaine.

Après la cérémonie dont je n'ai à peu près rien retenu sauf l'homélie du curé qui en profita pour effleurer, au passage, le sujet du concubinage, tout le monde se retrouva sur le parvis de l'église pour échanger des potins avant de rentrer à la maison. Nous nous préparions à partir quand nous fûmes rejoints par Monsieur le Curé.

–Bonjour, Georges. Mademoiselle.

–Bonjour, Monsieur le Curé. Permettez-moi de vous présenter Mademoiselle Marie-Pierre Ostiguy, mon amie.

–Votre amie ? Tiens ! Vous êtes en visite avec vos parents, mon enfant ?

Tiens, tiens, tiens... Mon enfant. C'est un langage qui m'est familier, ça.

–Je n'ai plus mes parents, Monsieur le Curé. Ma mère est décédée il y a déjà une dizaine d'années et pour ce qui est de mon père, c'est tout comme.

–Je vous demande pardon, j'ignorais.

–Il n'y a pas de quoi.

–Vous m'apparaissez bien jeune pour vous retrouver seule dans la vie, mon enfant.

–Ça dépend du point de vue, Monsieur le Curé. Je suis moins jeune qu'hier, mais plus que demain.

–Des sarcasmes, Mademoiselle Ostiguy ? Mes cheveux gris ne commandent-ils donc pas votre respect ?

–Détrompez-vous, Monsieur Le Curé, j'ai toujours porté un très grand respect envers les gens qui le méritent.

–Bon... Finissons-en ! Il faut bien que quelqu'un se montre plus raisonnable, n'est-ce pas ?

Et se tournant vers Georges, le curé ajoute :

–Faudra qu'on se voie, mon ami.

–Bien, Monsieur le Curé

–À plus tard, alors. Au revoir, Mademoiselle,.

–Adieu, Monsieur le Curé

À mes côtés, je pouvais sentir Georges rougir. J'ai aussi vu Claire rejoindre Monsieur le Curé en courant et accrocher la manche de sa chasuble afin de ne pas le manquer. Ce n'est qu'un début. J'en suis convaincue.

31 JUILLET 1939

Georges ne me demande plus d'aller à la messe. Sans doute que ma dernière confrontation avec Monsieur le Curé l'a convaincu qu'il serait mieux de nous tenir à une distance respectueuse l'un de l'autre. Je dois dire que je ne m'en porte que mieux.

Georges voyage beaucoup dans le cadre de ses affaires. Je dirais que trois jours sur cinq, il est à l'extérieur. Je trouve cela difficile ; pas de me retrouver seule, mais d'être loin de lui, de ses bras. Il semble préoccupé depuis un certain temps. Quand il est à la maison, il est absent et quand nous faisons l'amour, l'enthousiasme est moins débordant. Je comprends que nos élans ne peuvent toujours avoir la même intensité que lors de nos retrouvailles, mais tout de même... Quand je lui pose des questions à ce sujet, il évite de me répondre. Je devrais peut-être pousser plus loin, mais je n'ose pas. Mon petit doigt me dit de laisser les choses aller d'elles-mêmes.

De mon côté, je suis en réflexion. C'est parfait de prendre ça relax, cet été, mais je dois décider de ce que je veux faire de ma vie. Je ne veux pas vivre aux dépens de Georges ; même que je refuse de vivre aux dépens de quiconque. Je dois donc réfléchir et choisir dans quel domaine j'aimerais me réaliser. J'étais perdue dans mes pensées quand on frappa à la porte. J'allai répondre.

–Claire ! Mais quelle surprise. Que puis-je faire pour vous ? m'exclamai-je après avoir entrouvert la porte sans pour autant lui céder le passage.

–Vous pourriez avoir la politesse de m'inviter à entrer.

–Et vous, vous pourriez avoir la politesse de respecter ma solitude.

–Non, mais... pour qui te prends-tu, petite garce ! Parce que Georges s'amuse avec toi dans le moment présent, tu crois pouvoir contrôler son monde ? Eh bien, j'ai des petites nouvelles pour toi !

–Si tu es venue ici pour m'insulter, nous n'avons plus rien à nous dire.

Je m'apprêtais à lui fermer la porte au nez quand j'entendis l'auto de Georges arriver. Je me précipitai à sa rencontre, mais Claire m'avait devancée.

–Georges... quel bonheur ! J'étais venue saluer Marie-Pierre en toute amitié, mais je crains que ma visite n'ait pas eu l'heur de lui plaire.

–Mais voyons... que vas-tu penser là ! Au contraire, je suis certain qu'elle apprécie. Marie-Pierre passe toutes ses journées seule à se morfondre ; alors, une bonne amie fera sûrement son bonheur. N'est-ce pas, chérie ?

Sans me laisser le temps de répondre, il enchaîna en disant :

–Et puisque Claire est là, que dirais-tu de l'inviter à partager notre souper ? Ce serait super, non ?

–C'est que j'avais...

–Qu'en dis-tu, Claire, ça te va ?

–Eh bien... pourquoi pas ! J'ai laissé le petit chez ma voisine Maude. Elle me demande toujours pour garder Valentin et comme l'occasion ne se présente que rarement... Remarque que... je ne peux pas toujours laisser Valentin chez l'une ou chez l'autre, cela ne serait pas digne d'une bonne mère de famille. Je lui donne un coup de fil et si elle accepte, c'est vendu ! Mais à une condition : tu me laisses t'aider à préparer le repas.

–Parfait. Ça permettra à Marie-Pierre de se détendre un peu. Depuis son retour, elle n’a pas arrêté de tout nettoyer dans la maison. C’est là qu’on voit qu’un homme seul est bien dépourvu.

–Ça, c’est bien vrai. Un homme a besoin d’une FEMME à ses côtés.

Sur ce, Claire prit Georges par le bras et pénétra dans la maison, sans oublier de me lancer un petit sourire victorieux. Le genre de petit sourire qui, entre femmes, veut tout dire et qui passe cent mille pieds au-dessus de la tête d’un homme.

1^{er} AOÛT 1939

Quelle soirée abominable !

Claire joua le grand jeu toute la soirée, en s’immisçant partout dans la maisonnée. Tantôt elle préparait le repas avec Georges, tantôt elle faisait la vaisselle avec lui, non sans l’effleurer au passage, comme si de rien n’était.

–Excuse-moi, Georges, que je suis malhabile.

–Mais voyons ; il n’y a pas d’offense, Claire.

C’est curieux, mais chaque fois, il y avait un sein, un bras ou encore, une jambe qui effleurait Georges. J’étais à deux doigts de me jeter sur elle toutes griffes sorties ; j’ai prétexté une migraine et suis montée me coucher. Quand Georges vint enfin me rejoindre.

–Tu dors, Marie ? Non ? Good ! Claire a dû partir plus tôt, car Maude avait des problèmes avec le petit. Elle ne pouvait le laisser dans un si fâcheux état plus longtemps. Quelle mère dévouée, quand même, tu ne trouves pas ? Et n’est-ce pas merveilleux qu’elle se soit proposée pour devenir ton amie ? Elle est très respectée dans la communauté, tu sais ; elle pourra t’aider à t’intégrer. Sans compter qu’une personne dotée d’une certaine maturité ne pourra pas nuire, non ?

Cette fois, il avait poussé trop loin. J’éclatai sans crier gare.

–Avec une certaine maturité ! Que veux-tu insinuer par là ? Que je n’en ai pas, que je n’en ai qu’un peu, pas assez, ou que je suis en évolution, mais avec un certain besoin de raffinement ? Ma foi du Bon Dieu, t’es aveugle !

À ces mots, il tomba virtuellement en bas de sa chaise. Il n’avait rien vu du tout. Tout était beau dans le meilleur des mondes !

–Mais que t’arrive-t-il, Marie ? Nous avons eu une belle soirée, non ? Claire a été charmante, elle s’est proposée pour aider et grâce à elle, tu as pu te reposer. Avec ta migraine, ça ne pouvait pas mieux tomber.

–Georges... arrête ! Je vais te crever les yeux.

–Je ne comprends pas ! Qu’as-tu à lui reprocher ? Elle est charmante, intéressante, instruite, ce qui en fait une compagne idéale. Tu pourrais apprendre un tas de choses à son contact.

Cette fois, j’en avais vraiment assez. Je saisis la première chose qui me tomba sous la main et la lui balançai en pleine figure. Je l’ai raté de peu ; mais le regard qu’il me jeta était sans équivoque. J’avais dépassé les bornes. On se coucha sans rien ajouter, chacun tourné de son côté. J’ai passé la pire nuit de ma vie. Ce que je ressentais présentement était de loin

plus atroce que tout ce que j'avais pu vivre quand j'étais prisonnière au couvent. Comparée à aujourd'hui, cette époque avait des airs de pique-nique.

Notre première vraie dispute.

10 AOÛT 1939

ENFIN LE BONHEUR REVIENT

Une semaine déjà depuis notre dernière altercation; elle fut somme toute assez ennuyeuse. Depuis, nous vivons comme frère et sœur et Georges voyage comme jamais. Vu les moments difficiles que nous traversons, ces déplacements doivent lui convenir. Il n'aime pas la confrontation. Dans le fond, c'est peut-être mieux ainsi.

Il m'a appelée de la gare, comme d'habitude, pour me dire qu'il devait passer au bureau pour y laisser des documents et qu'il serait à la maison pour le souper. Le timbre de sa voix m'a semblé joyeux. J'ai pris ma douche, je me suis habillée d'une façon que j'espérais sexée, j'ai préparé son repas favori et me suis installée au salon pour l'attendre. Après ce qui me parut une éternité, j'entendis l'auto se stationner dans l'entrée, sa portière se refermer et la porte d'entrée s'ouvrir.

—Marie! Chérie! Je suis là.

Mon cœur fit un bond dans ma poitrine. Est-ce que tout serait revenu à la normale?

—Georges!

Je lui sautai au cou et l'embrassai amoureusement. En retour, il m'accola au mur, tandis que sa langue fourrageait avec la mienne. Il avait lâché ses valises et ses mains me caressaient les seins et longeaient mon torse pour descendre sur mes cuisses et remonter de plus belle. De mon côté, je m'arquai pour frotter mon entrejambe contre son pénis, aussi dur qu'une barre. D'un mouvement de haut en bas, il s'y frottait comme s'il voulait me posséder à travers mes vêtements.

Sans même nous en rendre compte, nous nous étions dirigés au salon. Là, il me déposa au sol, sur le tapis, et commença à déboutonner ma blouse. Je soulevai mes épaules pour l'aider et l'instant d'après, ses lèvres si douces embrassaient le galbe de mes seins. Quand je fis sauter ma brassière, il attaqua mes mamelons qui se durcirent atrocement. Mais qu'importe, puisque la douleur ajouta à mon bonheur. Il me désirait et passait d'un sein à l'autre sans trop savoir sur lequel s'attarder. Il était comme un enfant devant deux pâtisseries, ne sachant laquelle choisir.

Par la suite, il se releva pour se déshabiller. Pendant qu'il retirait son pantalon et son slip, je faisais de même avec ma jupe et mes sous-vêtements. Sans lui donner le temps de se remettre à genoux, je mis son gland dans ma bouche et commençai à le sucer; sa réaction fut immédiate. Il aime quand je le suce. Chaque fois, sa jouissance me comble tellement de plaisir que je pourrais, si je m'écoutais, atteindre l'orgasme sur-le-champ. Je pris sur moi et continuai à le déguster, jusqu'à ce que j'aie l'idée de le prendre en entier dans mon antre.

Quand il comprit mon manège, il devint, si cela fut possible, encore plus énervé. Quand il fut bien profondément dans ma gorge, j'eus un haut-le-cœur, mais son bonheur compensait amplement mon malaise. Après quoi, il posa ses mains de chaque côté de ma tête. Puis, avant de se retirer, il se promena d'en avant en arrière pour prolonger son plaisir. Probablement sur le point d'éjaculer, il se retira ensuite et vint s'allonger près de moi.

—Marie! Que c'était bon. J'ai failli jouir, tu sais? Mais d'où te viennent toutes ces idées? Ça ne t'a pas fait mal de me prendre si profondément?

–J’ai ressenti un inconfort, mais ce n’est rien comparativement à l’excitation que j’ai connue quand j’ai vu le bonheur que ça te procurait ; ça me comble tellement de te sentir survolté. Et quand je te vois juguler ainsi, ça m’excite à un point tel que ça décuple mon propre plaisir.

Pendant qu’on reprenait un peu notre souffle, il continua à me caresser doucement ; ses mains et ses doigts étaient partout à la fois. Il me souleva et me remit en position debout, alors que son membre était à 90 degrés. On aurait dit un soldat au garde-à-vous. Du coup, j’avais envie de me remettre à genoux et de le prendre à nouveau dans ma bouche. Il dut le deviner à l’expression de mon visage, car il me dit :

–Pas question, petite méchante, viens ici que je te punisse.

Il s’approcha, son pénis à la main, et commença à me frapper sur les cuisses, les fesses et le triangle. Il enchaînait en me saisissant les épaules pour me rabaisser sur les genoux et ainsi, mieux me frapper le visage, les joues et les seins. Plus il me frappait, plus sa flèche devenait dure.

–Frappe, Georges, frappe, ça m’excite ! Plus fort !

Ce jeu dura un certain temps, jusqu’à ce qu’il me saisisse par les hanches pour me hisser et m’empaler sur ce membre que je voulais en moi plus que tout. Il me soulevait et me rabaisait continuellement. Nous étions prêts à éclater tous les deux quand je me dégageai de son emprise et sautai sur le plancher.

–Marie ! Qu’est-ce que tu fais ? Ce n’est pas le moment... je suis prêt à exploser.

–Justement... attendons un peu ; j’ai une idée. Calme-toi un peu et je reviens.

Je pris mon temps, de façon à me calmer et, par la même occasion, le laisser se morfondre à m’attendre. Puis je revins au salon en affichant un air qui le figea sur place.

–Qu’est-ce que tu me prépares, coquine ?

–Devine ce que j’ai dans les mains ?

–Je ne sais pas !

–Allez... fais un effort.

Jamais je ne pourrai deviner ; je suis incapable de penser à quoi que ce soit, en ce moment, sauf à ce que tu peux imaginer.

C’est là que je sortis, de derrière mon dos, le pot de vaseline que j’avais récupéré dans la salle de bain.

–Nous n’avons pas besoin de ça, trésor, me dit-il. Tu es assez lubrifiée pour me prendre sans mal.

–Tu crois ça ? Sache que là où je te veux, c’est encore sec.

Il me regarda sans comprendre et quand il me vit ouvrir le pot et m’en enduire les doigts avant de les passer dans mon anus, il resta complètement bouche bée.

–Georges... je t’en prie, ne dis pas un mot. J’en ai envie, d’accord ? Mais fais attention, s’il te plaît.

Cela dit, je me mis à genoux devant lui. Il commença par me pénétrer l’anus d’un doigt, tout doucement, et, après un certain temps, il y entra un deuxième doigt. Tout en les faisant aller et venir, il les faisait tourner sur eux-mêmes.

–Tourne tes doigts doucement à l’intérieur, dis-je. C’est ça, oui. C’est bon, Georges. Continue...

Après un moment, c'était le temps de donner le grand coup. Or, je sentais qu'il n'osait pas aller plus loin. Je me dégageai donc pour le prendre à nouveau dans la bouche et l'amenai au niveau de non-résistance. Quand il fut perdu dans son bonheur, je me retournai de façon à lui présenter mon cul tout neuf.

–Enfourche-moi, mon amour.

Je pris son pénis dans ma main et après l'avoir tranquillement placé sur le bord de mon anus, je commençai à l'enfoncer. Son bout si dur et si gros fut vraiment difficile à passer, mais une fois entré, le reste fut beaucoup plus facile. C'est à ce moment que je commençai à mon tour à goûter au plaisir, pendant que George se tordait de bonheur. Son membre, pourtant gonflé à son maximum, donnait l'impression de continuer à grossir tellement son plaisir était grand.

Il jouit avec une telle intensité, que ça provoqua mon éjaculation. Nous nous retrouvâmes dans les bras l'un de l'autre, à trembloter comme des feuilles. Notre excitation avait atteint un niveau sans précédent et la jouissance fut totale.

–Qu'est-ce qu'on a fait, Marie ?

–Rien qui ne nous ait pas comblés de bonheur. Dors, chéri.

Et on s'endormit comme des enfants. Enfin, le bonheur était revenu dans la maison.

17 AOÛT 1939

MAUDITE MARDE !

La fin de semaine dernière avait été sublime. Seuls tous les deux, nous nous démontrâmes tout l'amour que nous ressentions l'un pour l'autre. Nous avons aussi discuté de notre vie dans la communauté, des efforts que nous devons faire, etc. À la fin, je me suis rangée du côté de Georges et lui promis de faire de mon mieux pour m'intégrer.

Encore une fois, il dut partir pour toute la semaine. Ses affaires allaient bien et il devait négocier un gros contrat qu'il espérait signer lors de ce déplacement. Comme à son habitude, il me téléphona de la gare, ce qui me donna le temps de me préparer à l'accueillir. Après toute une semaine sans échanges amoureux, nos ébats promettaient d'être brûlants. J'entendis l'auto se stationner dans l'entrée, m'approchai de la porte d'entrée pour lui faire une petite frousse et juste comme je le croyais prêt à entrer, j'ouvris la porte d'un coup et lâchai :

–Coucou !

Ma réussite fut totale. Sauf que ce n'est pas Georges qui fit le saut, mais Monsieur le Curé. Je ne pus m'empêcher de m'esclaffer. Il sursauta tellement, qu'il en perdit son chapeau qui se trouva emporté par le vent. Et le voilà qui courait pour récupérer son couvre-chef qui virevoltait au gré du vent, l'obligeant à danser de gauche à droite. C'était d'une totale hilarité. Après cette samba impromptue, il finit par l'attraper et revenir à la porte.

–Excusez-moi, Monsieur le Curé, je ne m'attendais tellement pas à vous voir. Ce coucou était réservé à Georges, qui doit être ici d'une minute à l'autre. Mais entrez, voyons.

–C'est que...

Puis je le vis qui me dévisageait. Je pouvais pratiquement lire dans ses pensées. «Quelle dévergondée !» C'est à ce moment que je suis revenue à la réalité. Je n'avais que pour seul vêtement une chemise de Georges ! Là, j'étais dans la merde jusqu'au cou ! Il me dévisagea de la tête aux pieds et eut une petite hésitation. J'avoue qu'il a passé plus de temps qu'il aurait dû à scruter mes jambes, mais finit par se retourner sur un dix sous avant de prendre la poudre d'escampette.

Je n'en dis rien à Georges, à qui je réservai la même surprise. Nos ébats qui suivirent furent délicieux, remplis de tendresse, d'amour et de sensualité. Nous nous sentions de plus en plus confortables l'un avec l'autre et nos jeux sexuels devenaient de plus en plus excitants.

J'ai oublié Monsieur le Curé assez rapidement merci.

19 AOÛT 1939

JE M'EN DOUTAIS

Ce matin, comme nous l'avions convenu, j'acceptai d'aller à la messe avec Georges.

Sur le parvis, Claire vint nous saluer, si je peux m'exprimer ainsi, car elle ne m'adressa la parole que pour me dire:

–Bonjour, Marie-Pierre.

Par la suite, tout au long de la discussion, elle ne démontrait de l'intérêt que pour Georges. Sans en faire de cas, j'en profitai pour examiner les gens qui arrivaient les uns après les autres. Pour la plupart, il s'agissait d'ouvriers et de mères de famille traînant leur marmaille derrière eux, les femmes tout heureuses d'exhiber leur belle robe et leur beau chapeau neuf. Les hommes, quant à eux, affichaient un regard renfermé. Ils ne semblaient pas très heureux d'être là, pas plus que les enfants, d'ailleurs, qui en profitaient pour se chamailler entre eux. En y regardant de plus près, cependant, il apparaissait évident que c'étaient les garçons qui s'amusaient le plus. Dès qu'une fille voulait participer ou se défendre, on entendait les mères:

–Solange, viens ici ! Une jeune fille ne se chamaille pas avec les garçons, surtout pas sur le perron de l'église. Reste près de moi.

Je voyais les mères appeler leurs filles une à une et répéter les mêmes paroles sans même y réfléchir. Ça m'a ramenée brutalement à la petite école. Encore une fois, les filles se voyaient brimées, et pas par n'importe qui... par leur propre mère. Un événement banal attira soudainement mon attention. Je regardais Monsieur le Curé, en pleine discussion avec Madame Saint-Onge, laquelle ne s'aperçut pas que sa fille se tirait avec un camarade. Le Curé lui adressa alors un tel regard de reproche qu'elle se sentit obligée, non pas juste de rappeler sa fille à l'ordre, mais de la rabrouer devant tout le parvis. Le tout, bien sûr, sous le regard approbateur de son interlocuteur, qui s'assura que tout le monde regardait et que tous étaient à même d'apprécier le comportement qu'il approuvait et exigeait de ses ouailles. Il n'y avait aucun doute pour tout le monde, Monsieur le Curé dictait clairement la façon dont toute bonne mère de famille devait se conduire avec sa fille.

Hélas ! Personne ne remarqua le regard désemparé de la fillette, qui était dévastée. Non seulement se voyait-elle montrée du doigt devant tout le monde, mais il était facile de voir qu'elle ne comprenait pas pourquoi on l'avait réprimandée de la sorte, d'autant plus que le jeune, lui, s'en tirait à bon compte. Même que pour ajouter à l'affront, il alla jusqu'à lui tirer la langue. Son père lui tordit bien un peu l'oreille pour qu'il cesse ses moqueries, mais sans plus. J'étais en beau fusil. Monsieur le Curé, qui ne manqua pas de lire la désapprobation sur mon visage, se dirigea vers nous.

–Bonjour, Georges, Mademoiselle Marie-Pierre.

–Bonjour, Monsieur Le Curé.

Je laissai Georges lui parler et écoutai distraitement.

–Ah les jeunes gens ! laissa entendre le curé. Toujours prêts à se chamailler. La jeunesse ne changera jamais. Une chance que nos bonnes mères de famille chrétienne sont à l'affût de

ces jeux de vilains... sinon, où irions-nous? Et vous, Marie-Pierre, comment percevez-vous cette façon d'agir? Positivement, j'imagine...

–Eh bien... justement, Monsieur le Curé...

Et là, je sentis le malaise de Georges, tout juste à mes côtés. Je lui avais promis de ne rien provoquer, sauf que cette fois, c'est Monsieur le Curé qui me cherchait. Mais tout allait si bien entre nous deux qu'à la dernière minute, je retins ma forte envie d'enfoncer un clou jusqu'au milieu du crâne de ce satané de curé. Je poursuivis donc en disant plutôt:

–...je me demandais, lorsque j'aurai des enfants, de quelle façon j'agis face à une telle situation.

–Et?

Mais la cloche du début de la célébration sonna. Sauvée par la cloche, comme on dit! À tout le moins, pour cette foi. La tendresse que je ressentis dans la main que me tendit Georges fut ma plus belle récompense. Mais ma journée ne faisait que commencer.

La messe se déroula comme à l'habitude, du moins jusqu'à l'homélie de Monsieur le Curé, qui monta en chair avec son sermon à la main. Une fois en haut, il s'arrêta, survola l'assemblée du regard et, après ce qui me parut une éternité, se décida à adresser la parole à ses ouailles.

–Mes chers paroissiens, comme vous devez bien vous en douter, j'avais préparé un sermon qui convenait à Saint-Luc dont nous fêtons, aujourd'hui, la canonisation. Permettez-moi cependant de me raviser. Je ne peux passer sous silence un événement que j'ai vécu cette semaine et qui m'a grandement perturbé.

Je rendais visite à des paroissiens pour prendre de leurs nouvelles et pour m'assurer que leur intégration se passait bien; comme, je pense, tout bon curé doit le faire. Durant ma tournée, j'eus la surprise d'être reçue par une jeune femme vêtue d'une façon qui ne laissait rien deviner de sa physionomie. Jamais je n'aurais pensé que de nos jours, dans ma propre paroisse, je serais obligé de revenir sur l'importance de ces mots: chasteté et respect de sa personne. Pensez-vous vraiment, mes chères âmes, que Dieu, dans sa magnanimité, ne se trouve pas toujours avec vous, que vous soyez à la maison ou n'importe où ailleurs?

Croyez-vous vraiment que le respect de soi ne doit s'exprimer que quand nous sommes à la vue de tous? Eh bien... non, mes enfants, détrompez-vous! C'est partout et en tout temps que nous devons respect à Dieu, et cela, par le biais d'une conduite exemplaire.

Je sais que la plupart de nos bonnes mères de famille ont une attitude irréprochable et évitent de provoquer Dieu par leur accoutrement; mais malheureusement, et je parle en connaissance de cause pour l'avoir vécu, il y a des rebelles au sein de notre communauté et c'est mon devoir, en tant que guide spirituel de cette paroisse, de ne rien laisser passer et de vous diriger dans le bon chemin, même si cela doit se faire contre votre gré.

Ça débute par un laisser-aller anodin et ensuite, où cela vous mènera-t-il? Je vais vous le dire, moi, où cela vous mènera. À LA FORNICATION, MES ENFANTS, LA FORNICATION! ET LA FORNICATION MÈNE OÙ? ELLE MÈNE DIRECTEMENT EN ENFER!

Je sais, vous pensez sûrement qu'il s'agit d'un cas isolé. Peut-être. Mais sachez qu'une pomme pourrie dans un panier s'attaque à toutes les autres, et cela, je ne le permettrai jamais; pas dans ma paroisse. Plutôt me passer sur le corps!

Je pourrais m'étendre plus longtemps sur le sujet, mais par grandeur d'âme, je vais me restreindre et reprendre mon sermon sur l'hommage que j'ai préparé pour le grand Saint-Luc. Il va sans dire, toutefois, que je m'attends à ce que cette jeune personne vienne en confession dès...

Cette fois, c'en était trop. Dès le début de l'homélie, Georges s'était saisi de ma main sans la relâcher pour tenter de contenir ma réaction. Il connaissait trop bien la cible de Monsieur le Curé. Ce jour-là, il m'avait vue, lui aussi, en ouvrant la porte. Et à ses yeux exorbités, je sais qu'il avait apprécié le spectacle. Il ne put malheureusement me contenir plus longtemps. Si lui n'osait réagir devant cette attaque injuste, je n'allais certes pas, de mon côté, me laisser démolir par ce vieux bonhomme borné qui use effrontément de sa situation privilégiée. Il désire étaler son sentiment de pouvoir à la face de tous, mais pas à la mienne ; jamais. Je me levai donc et me dirigeai seule vers la sortie.

—Mademoiselle. Ostiguy, revenez ici... revenez vous asseoir ! Je n'en ai pas terminé avec mon homélie !

Là, c'était vraiment trop. Je me retournai pour lui faire face et lui balançai :

—C'est assez, ignoble individu ! N'êtes-vous donc pas tenu de faire preuve de charité chrétienne ? Qui est venu frapper à notre porte sans s'être annoncé ? Et pourquoi ? Pour espionner ? Sachant que l'auto de Georges n'était pas devant la maison, quelles étaient vos intentions ? Et quand vous m'avez vue à la porte, n'avez-vous pas pris le temps de bien m'examiner de la tête aux pieds ? Pourquoi ? Vous savez, quelqu'un de mal intentionné pourrait prétendre que, si vous avez pris à ce point votre temps, ce n'était pas pour voir si tout était bien en place, mais pour prendre votre pied. Or, contrairement à vous, je ne suis pas une personne mal intentionnée.

—Assez, enfant de Satan ! À qui croyez-vous vous adresser. Je suis le curé de cette paroisse, pas un jeune homme éberlué par votre étourderie et qui court à sa perte.

—Vous me faites pitié, Monsieur le Curé. Vous jugez sans savoir, vous condamnez sans preuve et vous lancez la première pierre. C'est ça l'exemple que vous voulez donner à vos fidèles ? Des gens comme vous, j'en vois depuis la petite école. Je vois comment ils installent leur pouvoir en subjuguant ces pauvres mères de famille qui, depuis le début des temps, se font laver le cerveau par la religion catholique ! Elles se font répéter et répéter : « Faites votre devoir. Vous ne pouvez pas vous refuser à votre mari. Vous lui devez obéissance. Pour votre plaisir ? Mais vous n'avez pas le droit. Le plaisir de votre mari, vous ne pouvez refuser... et quoi encore ! ». Pensez-vous que les hommes vont se soulever contre de tels énoncés ? Bien sûr que non ! À ce chapitre, ils ne sont pas mieux que vous. Ils permettent à des hommes jaloux comme vous de se venger en contrôlant le bien-être de ces pauvres femmes qui n'ont rien à quoi se rattacher pour bénéficier d'un peu de bonheur dans la vie. Quant aux jeunes filles, vous les destinez à la même vie que leur mère. Mais vous vous trompez, vieil homme ! Ces temps achèvent, que vous le vouliez ou non. Mais vous êtes trop centré sur votre nombril pour vous en rendre compte. Ça fera d'autant plus mal quand le temps viendra, mais ça, je m'en fous royalement. De plus, je...

—Hors d'ici, fille de Satan, je ne peux plus rien pour votre âme ; vous n'avez plus votre place parmi nous.

—Ce n'est pas vous qui me chassez, Monsieur le Curé, c'est moi qui pars ! J'ai trop de

respect pour la justice, trop de compassion pour mon prochain pour suivre un guide qui n'est habité par aucune parcelle de bonté et qui se laisse guider par sa jalousie, sa frustration et sa haine. Allez vous faire foutre, Monsieur le Curé!

J'avais définitivement dépassé les bornes, mais je ne voyais plus clair. Jamais cet homme n'avait vécu un tel affrontement. Le voyant bouche bée, j'en profitai pour déambuler lentement dans l'allée centrale menant à la sortie. Chemin faisant, j'ai pu remarquer le regard approbateur de certaines femmes; elles me comprenaient, elles m'approuvaient, mais plus encore, elles m'enviaient d'avoir le courage d'affronter cet être irrespectueux et abject qui tentait de me détruire aux yeux de tous dans le simple but d'assouvir sa soif de pouvoir et de contrôle.

Je sortis la tête haute pendant que Georges ne bougea pas d'un iota. Quelle tristesse.

20 AOÛT 1939

Ce matin, je me suis levée tôt. J'en ai donc profité pour sortir de la maison avant que Georges ne se réveille. Avec les événements de la veille, j'avais besoin de décanter.

Je suis retournée dans mon vieux quartier pour voir la maison familiale. Rien n'avait vraiment changé et plus rien ne m'y attirait. Je déambulais dans les rues lorsque je suis tombé face à face avec Dominique.

—Marie-Pierre! Marie! C'est bien toi? Mais quelle belle surprise!

On s'est précipitées dans les bras l'une de l'autre. Du coup, des larmes de joie se mirent à perler sur nos joues.

—Marie, que je suis heureuse de te revoir! J'ai tout fait pour tenter de te trouver, tu sais. Je suis retournée voir Sœur Marie-Ange dont je n'ai rien pu tirer, sauf quelques moments de tendresse assez spéciaux. Elle s'ennuie beaucoup de nous. J'ai pu voir de visu qu'elle était sous haute surveillance, sans compter qu'elle est drôlement en manque. Mais enfin. Assez parlé d'elle. Que deviens-tu? Où te caches-tu? J'ai tellement de questions que je ne sais par laquelle commencer. Mes parents sont en voyages et j'ai la maison à moi toute seule. Je t'invite, d'accord? Ainsi, on aura tout le temps voulu pour rattraper le temps perdu.

Je me suis laissé entraîner sans mot dire. Ça m'a fait du bien de voir Dominique, de savoir qu'elle s'était ennuyée et que quelqu'un désirait ma compagnie. Je fus à même de constater que moi aussi je m'étais ennuyée.

Une fois chez elle, elle me prêta un costume de bain pour qu'on puisse profiter du soleil dans la cour arrière. Elle enfila ensuite le sien, un bikini qui ne cachait rien de ses formes; c'était la première fois que j'en voyais un. Je suis convaincue qu'elle ne peut le porter devant ses parents; les connaissant, jamais ils n'accepteraient. Quel corps elle a! Maintenant âgée de dix-huit ans, elle est femme de la tête aux pieds. Comparée à elle, je faisais un peu pic-pic dans mon maillot de bain.

Une fois installées, nous entamâmes la conversation avec les commérages habituels. «Sais-tu qu'une telle est devenue... Qu'une telle a un copain... Que Jeanne a des problèmes...» et ainsi de suite.

L'après-midi passa de façon fort agréable; j'avais oublié à quel point Dominique était si enjouée et si agréable de compagnie. Vers quatre heures, alors que je réalisai qu'il était temps que je retourne à la maison, Dominique ne voulut rien entendre.

–T'en aller ? Pas question. N'y pense même pas. Je t'ai, je te garde. Vraiment, Marie, y a-t-il quelqu'un qui t'attend ? Non. Alors, qu'est-ce qu'il y a de si urgent ? On se fait réchauffer des restants et on continue notre belle journée.

Je dois dire que l'invitation me tentait au plus haut point. Je me sentais super bien et nous n'étions pas encore rassasiées de nos retrouvailles. Par contre, je me devais d'aviser Georges et de trouver la façon de le faire sans attirer l'attention de Dominique. Comme je venais de lui dire que je vivais seule, je me devais d'être discrète.

–Écoute, dis-je, ça me tente beaucoup, mais je dois appeler ma voisine pour l'aviser que je ne serai pas là ce soir. Elle me surveille comme si j'étais sa propre fille. Ce qui est super, même si parfois je m'en passerais bien.

–Pas de problème, installe-toi dans le bureau de papa. J'en profiterai pour me doucher et penser au souper.

Une fois dans le bureau, j'appelai à la maison en espérant que Georges serait là. Chanceuse, il répondit au premier timbre.

–Allo !

–Georges, c'est moi !

–Mais veux-tu bien me dire où tu es ? J'étais en train de mourir d'inquiétude ! Je t'ai cherchée partout. Par chance, Claire est venue me supporter et m'a assuré que tu avais probablement fait une fugue anodine. Quand même, je me morfondais ; je pensais que tu t'étais perdue ou blessée... Où es-tu ? Tu veux que je vienne te chercher ?

De me foutre cette satanée Claire sous le nez n'avait rien pour me rassurer.

–Je suis chez une copine et y passerai la nuit, expliquai-je. À demain.

Puis je raccrochai. Mon pauvre Georges devait être dans tous ses états. Je regrettais déjà mon geste, mais il était trop tard. Je montai à la chambre de Dominique pour aller me doucher à mon tour, mais quand j'ouvris la porte, je la trouvai là, toute nue devant la glace, en train d'examiner ses formes.

–Alors, Marie, c'est arrangé.

–Oui, pas de problème.

–Que je suis contente !

Sans crier gare, elle me sauta au cou et m'embrassa. Étant toujours en maillot de bain, je ne pus m'empêcher de sentir son corps et la chaleur qui s'en dégageait. J'en ai eu des frissons partout. Je me dégageai doucement, comme si de rien n'était, et lui signifiai que j'allais me doucher.

–Parfait. Pendant ce temps, je descends voir ce que je peux concocter pour le souper.

Dominique flottait tant elle semblait au comble du bonheur. Quant à moi, j'étais tout simplement heureuse que ma présence soit désirée. Je devrai faire attention, cependant : pas question que la soirée se termine par une partie de jambes en l'air. Je me dirigeai vers la salle de bain et une fois douchée et habillée, je la rejoignis à la cuisine. Elle avait dressé la table avec le service de vaisselle du dimanche, incluant la verrerie de cristal, un ensemble de napperons et serviettes et même, un chandelier. En voyant mon regard, elle marmonna :

–C'est peut-être du réchauffé, mais on peut quand même se créer une ambiance agréable, non ?

Le repas se déroula à merveille. Tout au long, la conversation se concentra sur les derniers mois de Dominique au collège. Elle avait fini par se lasser de Sœur Marie-Ange, qui avait pratiquement créé un drame au moment de son départ. Depuis, elle n'avait eu aucune relation et se sentait bien ainsi.

Pour ma part, j'évitais, autant que possible, les questions à mon sujet en ramenant toujours la conversation vers elle, qui ne se faisait guère prier pour poursuivre. Tout en bavardant, nous avons enfilé quelques verres de vin. Si Dominique semblait bien supporter l'alcool, dans mon cas, c'était différent. Je sentais mes joues toutes rouges et éprouvais des sensations de chaleur, mais quand même, je filais le parfait bonheur. La soirée était bien avancée quand Dominique lança:

–Sais-tu quelle heure il est, ma vieille ?

–Aucune idée.

–Eh bien, il est déjà une heure du matin. Je ne sais pas pour toi, mais moi, je commence à ressentir la fatigue. Que dirais-tu d'aller dormir ?

–Ouais, bonne idée.

Sur ce, Dominique me prit par la main et nous montâmes l'escalier menant au deuxième. À son contact, je me sentis raidir. J'avais oublié comment son toucher me troublait, mais je ne voulais en aucun temps succomber à la tentation. Une fois en haut de l'escalier, elle m'indiqua que ma chambre était celle du fond et que si j'avais besoin de quoi que ce soit, je ne devais pas me gêner pour venir le lui demander. Elle me montra ensuite où se situaient sa chambre et la salle de bain, puis déposa un baiser chaste sur ma joue avant de me souhaiter bonne nuit.

Je me suis surprise à être déçue. C'était mieux ainsi, mais dans mon subconscient, je me sentais déçue. Je me déshabillai, enfilai le pyjama que Dominique m'avait prêté, allai aux toilettes, me blottis dans les draps et sombrai dans les bras de Morphée. J'ignore quelle heure il pouvait être quand je fus réveillée par une douce et enivrante chaleur. Dominique était étendue à mes côtés.

–Dominique ! Qu'est-ce que tu fais là ? Écoute, c'est fini ce temps-là.

–Mais Marie, tu ne croyais quand même pas que je te laisserais dormir seule alors que tu es à deux pas de mon lit ? J'ai vu la déception, dans tes yeux, quand je t'ai indiqué où se trouvait ta chambre. Je ne suis plus la petite fille innocente que tu as connue, tu sais. J'ai vieilli et j'ai connu d'autres amours que Sœur Marie-Ange. Des gars, pour vivre l'expérience, mais c'est avec les femmes que je me sens le plus à l'aise. J'ai fréquenté des femmes matures, dont certaines étaient mariées. Allez... Ne fais pas cette tête. C'est très bien des femmes mariées. J'ai appris énormément de choses, avec elles, et pas seulement au lit. Certaines m'emmènent au restaurant, d'autres me font des cadeaux, puis quand je me retrouve au lit avec elles et que je vois tout le désir qu'elles ont dans les yeux, ça me fait me sentir tellement désirée, que j'en perds toute retenue. Ce que je vais t'offrir, cette nuit, c'est un condensé de toutes ces expériences. Attends-toi à beugler de bonheur.

Son assurance m'a surprise, bien sûr, mais elle m'a surtout envoûtée. Je n'ai même pas tenté de lui résister.

Ce fut une nuit merveilleuse, qui tomba à point. Le lendemain, on s'est laissées en se promettant de se revoir.

Enfin, on verra...

21 AOÛT 1939

Je savais que l'accueil ne serait pas agréable, mais je ne m'attendais pas à autant de ressentiment de la part de Georges. J'avais à peine mis le pied dans la maison qu'il se dressa devant moi tel un mur.

–Mais d'où tu viens ? J'ai à peine dormi de la nuit.

Si tu savais... moi non plus ! J'ai rapidement effacé ces pensées de ma tête ; s'il fallait que j'éclate de rire devant lui, je ne donnerais pas cher de ma peau.

–Passons au salon, poursuivit-il, tu as des explications à me donner, ma fille !

–Écoute, je comprends que tu ne sois pas content, mais calme-toi. Moi aussi je suis frustrée et une discussion, en ce moment, ne ferait qu'envenimer les choses. Allons plutôt faire une petite excursion à la campagne et laissons les choses aller d'elles-mêmes.

Ce fut la meilleure suggestion que je pouvais faire. Nous nous sommes arrêtés dans un merveilleux petit village qui semblait encore vivre de l'air du temps. Partout, les gens nous accueillaient avec le sourire suspendu aux lèvres, ce qui changea notre humeur du tout au tout. Aussi, oublia-t-on rapidement nos soucis du moment pour profiter du bon temps. Sur l'heure du midi, Georges, qui avait aperçu un petit boui-boui avec une terrasse surplombant une rivière, suggéra de nous y arrêter pour dîner.

–Oh oui, Georges ! Ce petit coin a l'air si apaisant.

–Alors, c'est vendu ; si ça te plaît, je ne peux demander mieux.

La nourriture était potable, mais ce n'est pas ce qui formait l'attrait de l'endroit. Ce qui attirait était davantage le bruissement de l'eau de la cascade qui émettait une musique si relaxante que cette atmosphère incitait à l'introspection, au calme et à la réflexion. Au dessert, après que nous ayons commandé chacun un café, Georges brisa le silence.

–Avant tout, Marie, je veux te dire merci. Merci pour cette sagesse dont tu as fait preuve et pour cette merveilleuse idée que tu as eue de venir à la campagne. Cependant, j'aimerais bien reprendre la discussion que j'ai si malhabilement commencée, ce matin.

–Merci pour ces bons mots, tu ne peux pas t'imaginer à quel point j'en avais besoin. Mais si tu le permets, laisse-moi commencer.

–D'accord, et par quoi veux-tu commencer ?

–Par hier soir. Quand je t'ai téléphoné pour t'aviser que je ne rentrais pas coucher, j'étais chez Dominique. Tu souviens de mon amie Dominique ? Tu n'as donc pas à t'inquiéter de ce qui a pu se passer. Mais ce n'est pas de ça que je veux parler. Je veux que nous abordions la situation que nous vivons dans la paroisse.

–La situation que nous vivons dans la paroisse ? Je ne comprends pas...

–Je sais bien que tu ne comprends pas et c'est là tout le problème. Tu ne vois pas les gens comme moi je les vois. Au collège, au contact des religieuses et du curé, j'ai été à même de découvrir toute l'hypocrisie dont ces gens sont capables pour parvenir à leurs fins. Le pire, c'est qu'ils pensent vraiment bien faire et agir dans le but d'aider les autres. Ils sont convaincus que leur façon de voir la vie devrait être la même pour tous.

–Marie, tu ne penses pas que quelques fois, tu exagères un peu ?

–Dans quel cas, plus spécifiquement ?

–Dans le cas de Claire, par exemple. Ne penses-tu pas que...

—Écoute, Georges, c'est le pire exemple que tu puisses choisir, mais puisque tu en parles, crevons alors l'abcès. Si tu veux mon avis, Claire est dangereuse. Ses actions sont motivées par son bien-être et l'avenir de son fils. Une mère qui craint pour l'avenir de son fils est prête à tout. Elle a été bien élevée par sa mère et les sœurs qui désiraient en faire une femme parfaite, tant pour le mariage que pour servir son homme. Or, il se trouve que son homme est décédé. Sa vie vient d'être chamboulée du tout au tout et elle est présentement en mode panique.

—Comment ça, en mode panique ?

—Quels sont les choix qui s'offrent à elle ? Apprendre une profession ? Il faudrait, pour ce faire, qu'elle retourne aux études, ce qui à son âge et dans sa situation, est plutôt coûteux. Qu'elle se trouve un travail journalier ? Ce serait une solution, et la seule, selon moi, qu'elle devrait envisager. Mais vois-tu, Claire n'est pas moi. Je suis persuadée que c'est une solution à laquelle elle n'a même pas songé. Sachant cela, quelle autre alternative lui reste-t-il ? Se remarier ! Eh oui ! Et dans sa situation, je peux très bien la comprendre. Mais alors... qui marier ? Il lui faut trouver un célibataire ou un veuf, mais surtout, un homme avec un avenir prometteur et financièrement apte à les supporter, elle et son fil. Un homme de belle apparence constituerait un atout et si en plus il est intelligent et a à peu près le même âge qu'elle, eh bien, ce serait la découverte de l'année. As-tu besoin d'un dessein ou dois-je continuer ?

—Mais voyons, Marie, tu ne penses tout de même pas que Claire en pince pour moi ?

—Georges ! Ne te moque pas de moi. Tu as très bien vu son jeu. Je suis prête à passer par-dessus si ça flatte ton égo, mais quand tu insistes pour la mettre constamment sur mon chemin, je trouve que tu dépasses les bornes. Claire et moi, ça ne pourra jamais marcher. Ou bien j'accepte de la voir essayer de te mettre le grappin dessus, ou elle accepte le fait que tu sois avec moi et qu'elle se retire. Dans les deux cas, c'est la guerre entre nous. Voilà pour Claire. Passons maintenant à Monsieur le Curé. Lui aussi est très dangereux, mais pas pour les mêmes raisons. Tu vois, les religieux, comme les religieuses, d'ailleurs, sont des gens qui s'attendent constamment à ce qu'on leur obéisse. Comme ils ne sont pas censés faire le mal, cela les place automatiquement en position d'ascendance ; ce sont de plus les représentants de Dieu sur terre, donc des infailibles... Dans la tête des gens, du moins, et trop souvent, dans leur propre tête, et c'est ce qui est dangereux. Tu n'as qu'à penser à tes élèves. Comment te regardaient-elles ? Comme le Bon Dieu qui a toutes les réponses, qui a toujours raison, à qui on doit obéissance en tout temps et à qui les parents donnent leur appui inconditionnel. Eh bien... dis-toi bien que Monsieur le Curé se retrouve à plusieurs crans au-dessus d'un professeur. Alors, comment crois-tu qu'il réagira si une petite hurluberlue ose lui tenir tête ?

Je laissai le silence s'installer afin de donner à Georges le temps d'absorber mes dernières paroles. Voyant que le silence perdurait, je fus tentée d'intervenir à nouveau, mais n'en fis rien. Patience, ma vieille. Puis il ouvrit enfin la bouche.

—Écoute, avec tout ce que tu as vécu, je comprends très bien que tu puisses voir les choses ainsi, mais je pense que tu es un peu paranoïaque. Je te concède que Claire peut avoir une certaine affection pour moi, mais de là à prétendre que c'est de l'amour, il y a une marge. Pour ce qui est de Monsieur le Curé, là tu erres totalement ; c'est un saint homme. Il est respecté de tous... que dis-je, respecté ! Il est adoré. Il n'a jamais fait de mal à personne, pas même à une mouche, et tu voudrais me faire croire que c'est un tyran qui rêve de dominer et contrôler les autres ?

–Mais Georges, c’est justement parce que vous pensez que c’est un saint homme qu’il a toute cette ascendance sur vous. Regarde la place que l’Église catholique accorde à la femme ! Les sœurs sont considérées comme les servantes de Dieu et par le fait même, les servantes des prêtres, les représentants de Dieu sur Terre. Nul besoin de…

–C’est assez, Marie ! Monsieur le Curé n’est pas ici pour se défendre. Je veux que tu arrêtes de calomnier tout le monde et de voir le mal partout.

Wow ! On est dans la merde jusqu’au cou. Que faire ?

Et personne à qui parler.

28 AOÛT 1939

Une semaine déjà depuis notre dernière discussion. À nouveau, nous vivons comme frère et sœur et Georges qui voyage comme jamais. J'en ai profité pour réfléchir à mon avenir, identifier les avenues qui pourraient m'intéresser et entreprendre les démarches nécessaires. Comme à son habitude, Georges m'a téléphoné de la gare pour me prévenir de son arrivée. Je lui ai fait savoir que j'avais préparé un bon repas et que je l'attendais avec impatience.

Comme il arriva tôt, nous nous installâmes au jardin pour prendre l'apéro. Je lui servis un verre de vin et à moi, une eau gazeuse. Je le laissai me raconter sa semaine qui fut pour lui très fructueuse, ce qui le rendait d'excellente humeur.

–Et toi, Marie, comment a été ta semaine ? me demanda-t-il quand il eut terminé.

–Super pour moi aussi. J'ai enfin décidé ce que je voulais faire de ma vie. Je désire retourner aux études dès septembre et j'ai entrepris les démarches en ce sens. Il ne me reste qu'une réponse à obtenir, mais sinon, tout est réglé.

–C'est fantastique ! Et quelle matière as-tu choisie ? Non... laisse-moi deviner. Te connaissant, tu t'es inscrite à des cours de dessin. Je suis certain que tu vas y exceller.

Vu le désarroi qui devait se lire dans mon visage, il se rendit compte qu'il avait commis une erreur.

–Je ne l'ai pas, mais pas du tout, c'est ça ? reprit-il.

–Tu ne me connais pas mieux que ça ? Ignores-tu donc tout de mes espérances dans la vie ? Non, Georges, je ne me suis pas inscrite à des cours de dessin. Imagine-toi, mon vieux, que je me suis inscrite à l'université. Tu ne penses quand même pas que je vais accepter de vivre ma vie aux crochets de quelqu'un ?

–À l'université ?

–Oui, à l'université ! En droit. Je veux devenir avocate.

–Avocate ? Mais c'est un métier réservé aux hommes. Tu ne peux pas devenir avocate, c'est sûrement défendu.

–Pardon ? Toi, un ex-professeur, un ex-enseignant, tu te permets de me dire ça ! Mais d'où sors-tu ?

–Merde, Marie ! Es-tu donc incapable de faire comme tout le monde ? Pourquoi toujours tout compliquer ? N'es-tu pas bien à la maison ? Tu ne manqueras jamais de rien, je te le promets. Tu as un bon toit, un bon mari...

–D'abord, je te ferai remarquer que nous ne sommes pas mariés et que, même si nous l'étions, ce ne serait pas une garantie que nous le serions toujours. Que m'arriverait-il si dans cinq ans ou dix ans, tu décidais de me changer pour un modèle plus jeune ?

–Tu sais bien que je ne ferais jamais une chose pareille.

–Ah non ? OK, alors tu vas mettre la maison à mon nom ; les comptes de banque aussi et toutes les assurances auxquelles tu souscris.

–Ça ne veut rien dire, ça. Nous sommes ensemble et rien ne changera à cela.

–Autrement dit, tout est parfait dans le meilleur des mondes, pourvu que tu contrôles tout, y compris moi.

Je coupai net à la discussion, car on n'allait nulle part. Georges avait ses idées et je ne les changerais jamais. Au fond, ce que je n'osais m'avouer depuis quelques semaines, mais que je

souçonnais déjà, se confirmait. Je me devais donc de poursuivre ma vie comme je l'entendais. C'est à ce moment que les paroles que ma mère m'avait dites avant de mourir me revinrent à la mémoire: «Ma grande, ne laisse jamais personne te dicter quoi penser, et surtout pas comment gérer ta vie».

Eh bien, maman, c'est parti, que cela plaise ou non à Georges.

29 AOÛT 1939

Lorsque je sonnai à la porte, Dominique vint me répondre sans tarder. Quelle ne fut pas sa surprise quand elle me vit arriver avec mes bagages.

–Marie! Super! Je ne m'attendais pas à te voir aussi vite. Entre. Ma journée, qui s'annonçait ennuyeuse, va s'illuminer.

Puis, quand elle vit mes bagages, elle lança:

–Des valises? Mais qu'est-ce qui t'arrive? Rien de grave, j'espère?

–Non, rien de grave. Tu me laisses entrer? Je t'explique.

–Mais oui, viens.

On déposa mes valises dans la chambre d'invités et nous nous assîmes sur le lit.

–Alors, vas-y... je t'écoute.

Je racontai à Dominique mon altercation avec Georges, de même que je lui parlai des discussions que j'avais eues avec lui au sujet de Claire, de Monsieur le Curé et de mon désir de devenir avocate, ce qui la fit quand même sursauter. Enfin, je l'informai que j'avais pris la décision de quitter Georges ou à tout le moins, de ne plus vivre avec lui pour le moment.

–Et tu espères t'installer ici?

–Pas pour longtemps; quelques jours, peut-être.

–Aujourd'hui, c'est mardi. Mes parents reviennent de voyage dimanche, donc jusque-là, pas de problème. Mais à plus long terme, oublie ça. Jamais mes parents n'accepteront.

–Je m'en doutais un peu. Mais ça me donne jusqu'à dimanche pour trouver une solution à plus long terme, ce qui n'est pas si mal.

–As-tu quelques idées?

–Pas vraiment, non. Je pourrais tenter de me trouver un travail, une pension quelque part, partager un logement avec une autre fille ou encore, trouver une chambre chez une personne vivant seule.

–Une personne vivant seule? Tu me donnes une idée. Je vais peut-être pouvoir t'aider.

–À quoi penses-tu.

–Trop tôt pour t'en parler maintenant, mais demain je vais faire quelques appels et je te reviendrai là-dessus. Sur ce, profitons de ce moment ensemble.

Pour Dominique, profiter de nos moments ensemble revient toujours au même. Aussi, ce ne fut pas très long avant qu'on se retrouve nues toutes les deux et qu'elle m'initie à de nouveaux jeux. Décidément, elle avait vécu pas mal de trucs durant ces trois années où nous nous sommes perdues de vue.

31 AOÛT 1939

Dominique ne finira jamais de me surprendre.

Nous venions de terminer le souper, arrosé d'une bouteille de vin rouge, quand elle m'annonça la bonne nouvelle.

–Marie, je pense que j'ai trouvé une solution à ton problème d'hébergement.

–Ah oui ! C'est super, car de mon côté, rien ne va. J'ai passé les deux dernières journées à éplucher les journaux pour tenter de trouver un emploi et je n'ai même pas réussi à obtenir un rendez-vous. On me demande tout le temps d'énumérer mes expériences antérieures et dès que je réponds que j'en suis à mon premier emploi, les portes se referment. Comment s'imaginent-ils que je vais prendre de l'expérience si personne ne me donne ma première chance ?

–Eh bien moi, j'ai trouvé ! Il y a un certain temps, j'ai rencontré une dame qui m'a été présentée par une de mes amies et il se trouve qu'elle est à la recherche d'une compagnie. Elle vit seule dans une grande maison depuis que son mari est décédé et s'ennuie à mourir. Avant, elle hébergeait une jeune fille, mais malheureusement, ça s'est terminé en désastre. Non seulement elle s'est rendu compte qu'elle la volait, mais à la toute fin, elle n'en retirait plus aucun plaisir.

–Retirer du plaisir ? Qu'entends-tu, par là ? J'espère que tu ne penses pas à me mettre dans le lit d'une de tes conquêtes ?

–Attends avant de conclure. Rencontre-la et ensuite, tu pourras juger par toi-même.

–Non, mais... tu me prends pour une pute, ou quoi ? Je n'ai pas envie de commencer ma vie en vendant mon corps ! Je peux sûrement trouver mieux.

–Mais nous sommes déjà jeudi et tu n'as rien trouvé. Mes parents reviennent dimanche et je te l'ai déjà dit... Tu dois être partie avant leur arrivée. Le temps presse, tu vas devoir faire quelque chose.

–Ne t'en fais pas, je vais trouver. Je serai partie d'ici avant dimanche matin.

2 SEPTEMBRE 1939

Dernière journée, et toujours rien à l'horizon. Quant à Dominique, elle ne me lâche pas. Cet après-midi, elle est entrée dans ma chambre et m'a vraiment mis de la pression.

–Écoute, Marie, demain matin tu dois être sortie d'ici et tu n'as encore rien trouvé. Tu dois prendre une décision.

–Je sais, je sais ; tu me stresses, avec ça, c'est pas possible.

–Je comprends que tu te sentes stressée, mais je t'ai trouvé une solution qui est plus que raisonnable. Tu n'as qu'à accepter et tes problèmes sont résolus.

–Dominique, ne commence pas ! Je t'ai déjà dit que...

–Dominique chérie ! Surprise ! Nous sommes de retour !

–Oh non ! Mes parents. Marie, prends tes choses et cache-toi dans le placard... vite !

–Maman, papa ! Je descends. Quelle surprise !

Dominique descendait rejoindre ses parents afin de me donner du temps pour tout ramasser et déguerpier... mais où ? J'ai réussi à tout mettre rapidement dans une valise et à

m'esquiver sans que personne ne me voie, mais voilà que je me retrouvais à la rue sans nulle part où aller. Que faire ?

Première chose: trouver une place où dormir au chaud. Par chance, cette journée de septembre était plus chaude que normalement, ce qui me rassurait si jamais je me retrouvais bredouille une fois la nuit tombée. Et c'est ce qui arriva... je n'avais rien trouvé et me suis considérée bien chanceuse de pouvoir dormir dans le cabanon derrière la maison des parents de Dominique.

Demain sera crucial

3 SEPTEMBRE 1939

À LA GRÂCE DE DIEU

Ce matin, j'attendis que les parents de Dominique partent pour la messe avant de me présenter à la porte de derrière. Je cognai pour attirer son attention afin qu'elle m'ouvre.

–Marie, tu m'as fait faire un saut ! Où as-tu passé la nuit ?

–Dans le cabanon de la cour arrière.

–Pauvre vieille ! Tu dois être gelée ?

–Surtout ankylosée, je dirais.

–Allez, viens... je te sers un bon café chaud.

–Pas de refus, merci.

Assises toutes les deux devant nos tasses, la conversation tourna autour des solutions qui s'offraient à moi et toujours, nous en revenions à l'idée de Dominique.

–Pourquoi ne pas au moins accepter de rencontrer Madame Brochu ? insista-t-elle. C'est une dame archi sympathique, bien élevée, bien éduquée, et sa maison est ce qu'il y a plus de génial, avec toutes les facilités modernes. Elle habite en ville, près de l'université, et en plus, tu auras ta propre chambre, ta salle de bain privée, les repas fournis et tout ce que tu peux espérer ! Et tout ça... gratuitement ! Que demander de plus ?

–C'est trop beau pour être vrai, Dom. C'est quoi l'attrape ?

–Il n'y en a pas, je te le jure. Je lui ai parlé, hier, après m'être doutée que tu ne trouverais pas d'endroit où te caser, et elle m'a dit qu'elle se sentait seule et que tout ce qu'elle te demanderait en échange serait que tu lui tiennes compagnie pour remplir ses moments de solitude.

–J'aime pas ça. Quelque chose me chicote.

–Peut-être, mais as-tu vraiment le choix ?

–Je sais, tu as raison. Accepterais-tu au moins de m'accompagner pour la première rencontre ?

–Sans problème. Repose-toi un peu, prends le temps de faire ta toilette et de mon côté, je l'appelle pour l'aviser que nous serons là cet après-midi.

La rencontre, je dois le dire, fut très agréable. Dans la cinquantaine, Madame Brochu était une jolie femme, très bien conservée pour son âge. Elle avait une prestance et une assurance qui lui venaient sûrement de son éducation dans les meilleurs établissements du pays, du milieu qu'elle fréquentait et de la fortune dont elle avait héritée.

Son mariage n'avait pas été fécond, ce qui fait qu'elle n'avait aucun descendant. Pour toute famille, elle n'avait qu'une sœur, laquelle demeurait en Europe et ne la visitait qu'à l'occasion ; donc vraiment seule, exception faite de son milieu social qui selon ses propres dires, était « stuffé ». Elle me mit à l'aise dès le départ et n'avait que quelques règles des plus que normales, règles sur lesquelles, cependant, elle ne tolérerait aucun accro.

–Voici ces règles, Marie-Pierre. Je ne veux pas de garçon dans la maison, pas d'alcool, pas de drogue ou de cigarette, et pas de musique forte. Pouvez-vous vivre avec ça ?

–Sans problème, Madame Brochu. Je n'ai pas de copain, je ne fume pas et ne consomme aucune substance. Pour ce qui est de la musique, je ne possède même pas de radio...

–Parfait, alors, venez. Je vous fais visiter la maison et ce qui pourrait être vos appartements si vous acceptez mon offre.

Dominique me fit la bise et salua Madame Brochu avant de nous quitter.

–Appelle-moi dès que tu peux, me pria-t-elle.

–Bye, Dominique, et merci pour tout.

20 OCTOBRE 1939

MERVEILLEUX!

Deux mois déjà; incroyable!

Ma vie se déroulait bien mieux que j'aurais pu l'espérer. Mes cours allaient bon train et ma vie chez Madame Brochu était plus que super. Je n'avais absolument rien à redire. La plupart du temps, elle désirait simplement qu'on soupe ensemble, ce qui me permettait de bien manger. À l'occasion, elle m'invitait pour l'accompagner à des spectacles ou au restaurant, mais outre cela, elle était d'une discrétion exemplaire. Jamais de réflexion nuancée ou de gestes déplacés et non sollicités.

Exception faite de ces quelques sorties avec elle, tous mes autres moments étaient consacrés à mes études, qui me comblaient. Étant la seule fille de toute la faculté de droit, j'étais devenue un peu la chouchoute de tout un chacun. Je voyais bien que plusieurs avaient misé sur le nombre de mois que je persisterais, mais d'autres, je le sentais, espéraient que je gagne mon pari. La seule ombre au tableau se résumait au père titulaire de classe, un jésuite de la vieille école qui m'avait pris en grippe.

—Qu'est-ce qui vous fait croire que le droit est un domaine dans lequel une femme peut s'accomplir? me répétait-il souvent. Pourquoi ne pas vous contenter d'être femme au foyer comme toutes nos bonnes filles érudites et comblées? Venir bouleverser ainsi les coutumes ne vous attirera qu'ennemis et mauvaise fortune, vous savez.

Et quoi encore! Il demeurait cependant correct. Il tentait bien de me décourager, et se montrait plus sévère qu'avec les autres lorsque venait le temps de corriger mes examens, mais cela me servait de motivation. Même que ça m'arrangeait.

Hier soir, à la maison, une fois le souper terminé, un événement banal se produisit, ce qui pourrait peut-être affecter notre dynamique de vie. Nous étions à desservir la table quand Madame Brochu me proposa:

—Marie, j'ai fait le ménage de ma garde-robe et je vais me défaire de plusieurs vêtements que je ne porte plus. Certains sont trop vieux pour quelqu'un de ton âge, mais d'autres, surtout les tenues de sport, pourraient peut-être te convenir. Aimerais-tu en essayer quelques-unes?

—Pourquoi pas, je n'ai rien à perdre.

J'ai réalisé un peu trop tard que mon commentaire pouvait être blessant, mais Madame Brochu ne le releva pas et laissa couler.

—Bien! lança-t-elle. Montons à ma chambre et tu verras.

Nous montâmes donc à sa chambre. C'était la première fois que j'y pénétrais et j'en étais bien heureuse, car ça m'intriguait de voir comment elle avait décoré son repère personnel. La pièce était gigantesque. La mienne, que je croyais très grande, si on la comparait à la sienne, ressemblait à une salle de rangement.

Madame Brochu vit mon étonnement, mais n'en fit aucun cas. Son lit baldaquin était recouvert d'un immense édredon aux couleurs pastel sur lequel une pluie de coussins de

couleurs agencées étaient étendus dans un chaos calculé. Ça donnait vraiment envie de s'y étendre. Sur un des murs, il y avait une immense fenêtre donnant sur les jardins de la résidence. En face, on pouvait voir un petit coin maquillage avec un meuble antique surmonté d'un miroir éclairé par une belle lampe d'époque. Enfin, il y avait aussi un coin lecture meublé à l'aide d'une chaise-divan ottomane où la propriétaire des lieux pouvait se prélasser avant de se coucher.

Madame Brochu prit son temps. Pendant que je me délectais les yeux, elle en profita pour sortir quelques morceaux de linge qu'elle étendit sur le lit. Notant que certains pantalons et chemisiers étaient de toute beauté, j'espérais au plus haut point qu'ils soient à ma taille. Ma garde-robe faisait tellement pitié que j'avais parfois honte de me présenter en classe ainsi vêtue. N'importe lequel de ces vêtements constituerait une amélioration.

–Tiens... essaie cet ensemble, sa couleur rehaussera la teinte de tes yeux. Ça devrait être super sur toi.

Je me retournai pour me déshabiller, commençai à passer mes bras dans les manches d'une blouse quand Madame Brochu s'approcha.

–Laisse-moi t'aider à l'attacher, s'offrit-elle.

Puisque la blouse s'attachait par l'arrière, elle vint se placer derrière moi et commença à boutonner le haut. Pendant que je sentais son souffle dans mon cou, mes sens se réveillèrent à l'odeur de son parfum ; on aurait dit des effluves d'épice orientale. Lorsqu'elle eut terminé, elle me fit tourner afin que je lui fasse face. Très près l'une de l'autre, elle passa ses mains de chaque côté pour lisser la blouse sur mon corps, effleurant à peine le côté de mes seins. Je trouvais ses mouvements très doux et extrêmement excitants. N'ayant eu aucune relation depuis ma dernière nuit avec Dominique, mes sens s'émoustillaient avec une telle force, qu'il fallait que je m'éloigne d'elle. Ce que je ne pus faire, car elle me retint gentiment et fermement

–Attends... laisse-moi t'admirer, me dit-elle en me saisissant les deux mains avant de s'éloigner pour me regarder. Ce que tu es belle, Marie. La blouse met la minceur de ta taille en valeur ainsi que la rondeur de tes seins.

Cette fois, elle se rapprocha tellement que la chaleur de nos deux corps était perceptible. Quand ses yeux se rivèrent aux miens, l'envie que je perçus dans son regard devint contagieuse. J'examinai son corps à mon tour... ses seins matures, encore fermes malgré son âge, et leur rondeur si invitante. Ne pouvant résister plus longtemps, je m'approchai et pressai gentiment mes lèvres sur les siennes, tout en m'assurant que nos seins se touchent. Quelle décharge je ressentis alors au niveau de mon bas ventre ! Le contact sexuel était excitant, surtout après une si longue période d'abstinence. Mais plus encore, quand je sentis son corps fondre sous mon simple baiser, un sentiment de puissance m'envahit aussitôt. Que je puisse provoquer une telle réaction chez cette femme mature et expérimentée me procura une forte dose de confiance. Aussi, sans plus d'hésitation, je l'embrassai. Elle ouvrit sa bouche et nos langues s'entrecroisèrent dans un ballet échevelé, mais ô combien relevé.

Après avoir surmonté ses premiers instants de laisser-aller, elle me poussa sur la chaise-divan et prit le contrôle de la situation. Tout en me déshabillant, ses yeux me lançaient des regards empreints de désirs, de respect et de bonté.

–Marie... me confia-t-elle, j'attends ce moment depuis la toute première fois que je t'ai vue. Mes nuits étaient souvent remplies de rêves où je me voyais te caresser, goûter à tes

lèvres... tes seins; je te pénétrerais avec ma langue, mes doigts... j'embrassais ta vulve, ton cul, ta bouche... toutes les parties que ton corps pouvait m'offrir. Ces rêves étaient tels, que j'éjaculais dans mon pyjama sans même avoir à me caresser. Chaque fois, j'étais survoltée. Tu ne peux savoir ce que je ressens, présentement, tout comme tu n'as pas idée du désir que tu provoques chez moi. J'ai joui juste en voyant, dans ton regard, que tu acceptais mes caresses; j'avais tellement peur que tu me rejettes.

—Madame Brochu, je suis d'abord restée très surprise de mon initiative, mais j'ai été immédiatement conquise par le regard d'envie que j'ai perçu dans vos yeux.

—Appelle-moi Francine, je t'en prie.

—Francine, tu peux me faire tout ce que tu désires, de la manière que tu le désires. Rien de ce que tu veux ne pourra me rebiffer. Je t'en prie... possède-moi, domine-moi et aime-moi... j'en ai besoin.

Notre nuit fut absolument merveilleuse. Au début, Francine hésitait, craignant de m'effrayer, mais quand je renversai les rôles et que je pris le contrôle de nos ébats, elle se relaxa complètement et donna libre cours à son expérience. Ce qu'elle me fit ensuite me conduisit plusieurs fois au zénith, et ce, sans le moindre ménagement. Quelle amante! Rien à voir avec la fougue de la jeunesse de Dominique. Une femme mature, complète, me prenait en charge.

Ce matin, j'en avais le souffle coupé. Je me réveillai en voyant son sourire d'extase figé sur son visage. Elle flottait.

27 NOVEMBRE 1939

TIENS, UN REVENANT

Ma vie avait atteint une certaine stabilité. Les cours, la maison, les études et l'amour... tout baignait et Francine me comblait à tous points de vue. Il n'y a rien qu'elle ne faisait pas pour me faire plaisir. Elle simplifiait tellement ma vie de tous les jours que je le tenais maintenant pour acquis. Quand j'arrivais à la maison, le souper était prêt. Les repas qu'elle me servait étaient toujours variés et santé. De même, elle m'avait organisé une table de travail qu'elle avait installée dans la troisième chambre. Dès que j'y pénétrais, elle évitait de s'y pointer, par crainte de me déranger. Il suffisait que j'en sorte, toutefois, pour qu'elle me suive pas à pas.

—Comment s'est passée ta journée ? me questionnait-elle. Tes cours sont-ils toujours aussi satisfaisants ? Es-tu bien, ici, te manque-t-il quelque chose ? Tu es heureuse avec moi ? Si jamais il y a quelque chose qui t'énerve, fais-le-moi savoir, je t'en prie. Sois certaine que je vais en tenir compte. Je ne veux pas te perdre, Marie, je serais incapable de vivre sans toi.

Et j'en passe... Au début je trouvais cela flatteur, mais à la longue, je finis par me sentir étouffée. Un jour, elle était partie faire des emplettes quand la cloche de la porte d'entrée se fit entendre. J'allai répondre et en ouvrant, qu'elle ne fut pas ma surprise lorsque je découvris l'identité de mon visiteur.

—Georges ? Euh... quelle surprise ! Ça va ?

—Si on veut, oui. Tu ne m'invites pas à entrer ?

—Excuse-moi, c'est la surprise. Entre, voyons.

Je l'invitai au salon, où on s'assied sur le divan.

—Tu as l'air bien, Marie ; tu sembles radieuse.

—Oui ça va. J'adore mes cours et mes résultats sont plus que satisfaisants. Je me heurte un peu au machisme des copains, mais rien que je ne puisse gérer ; dans le fond, la plupart espèrent que je réussisse. Ils reconnaissent que je suis bonne et que j'apporte une vision différente aux problèmes qu'on nous soumet. Il y a le père titulaire avec qui ça passe moins bien, mais il n'est pas méchant et ne fait rien pour me nuire. Ce n'est pas comme le bon Monsieur le Curé.

—Je vois que tu n'as rien oublié.

—Non seulement je n'ai rien oublié, mais rien pardonné non plus. Il va devoir se mettre à genoux et demander pardon avant que je puisse le regarder dans les yeux. Pour moi, c'est un vil individu et je n'ai pas de temps à perdre avec des gens comme lui.

—Et moi, tu m'as pardonné ?

—Pardonné, oui, mais oublié, non. Comment as-tu pu rester là à ne rien dire pendant que cet idiot de curé me crucifiait devant toute la communauté ? Jamais je n'aurais accepté que quelqu'un te traite ainsi ; je lui aurais immédiatement sauté à la gorge avec l'idée bien arrêtée de lui crever les yeux.

—Je sais, tu as raison. Au début, j'ai été outragé par ton comportement ; ça m'a pris un certain temps avant de commencer à comprendre ce qui s'était passé. Après ton départ,

je t'ai cherchée un peu partout, mais sans succès. Alors Claire s'est immiscée doucement dans ma vie et Monsieur le Curé ne ratait jamais l'occasion de me vanter ses qualités et sa bonté. Cela a fait que nous avons commencé à nous voir de plus en plus. Nos échanges étaient relativement faciles, car elle était toujours de mon avis et n'essayait jamais de me contredire. Mais rapidement, j'eus l'impression de vivre avec un être sans colonne vertébrale. Il n'y avait aucun sel dans notre quotidien. Quant à nos ébats sexuels... disons qu'ébats est un bien grand mot pour décrire les quelques fois où elle a accepté de recevoir l'expression de mes élans sensuels. «Ne t'en fais pas, Georges, quand nous serons mariés, je serai prête à tout pour répondre à tes désirs», me disait-elle chaque fois. Il m'apparaissait cependant bien clair que mes désirs auraient la limite des siens et cette limite, j'en ai bien peur, serait assez restreinte. J'ai réalisé, au fil du temps, que ce qui me manquait le plus, c'était toi... Ta présence, ta vivacité, ton intelligence, ta rébellion, ton indépendance et surtout, ton indéfectible amour. J'ai aussi réalisé, en examinant le but des courbettes de Claire et de Monsieur le Curé, que ce qu'ils recherchaient n'était non pas mon bien-être, mais d'assouvir, chacun à leur façon, leur désir de contrôler la situation. Dès lors, il devenait de plus en plus difficile de partager mes journées avec Claire et de continuer à accepter les agissements de Monsieur le Curé. Le village m'est soudainement apparu bien petit, bien étroit... c'est à ce moment que j'ai vraiment commencé à tenter de te retrouver. Bon Dieu que j'ai cherché ! Tu ne peux t'imaginer toutes les démarches que j'ai entreprises pour y arriver, mais maintenant c'est fait, j'espère de tout mon cœur pouvoir te convaincre de me pardonner et de revenir vivre avec moi.

Wow ! J'étais renversée. Quel changement d'attitude. J'étais bouleversée. Le trouvant plus beau que jamais, je réalisais comment il m'avait manqué à moi aussi. Mais tout ça était si subit ; je restai bouche bée, incapable du moindre mot.

—Écoute, Georges, finis-je par dire, je ne sais pas par où commencer ; d'abord...

À ce moment, la porte d'entrée s'ouvrit sur Francine qui revenait de ses commissions.

—Marie chérie, c'est moi ! Tu es à la maison ?

Elle passa devant le salon et y pénétra quand elle m'y vit, ignorant que Georges s'y trouvait.

—Mais que fais-tu au salon ? interrogea-t-elle. C'est rare que je t'y trouve. Oh... excusez-moi, Monsieur, je ne vous avais pas vu. Marie, tu veux bien me présenter ? Qui est ce monsieur ?

—Un ami. Francine, je te présente Georges Patenaude.

—Monsieur Patenaude, enchantée, je me présente, Madame Francine Brochu, propriétaire de ces lieux. J'offre le gîte à Marie afin de la soutenir durant ses études universitaires. Que nous vaut l'honneur de la visite de Monsieur Patenaude, Marie ? Quelqu'un de ta famille ?

—En fait, Madame Brochu, intervint Georges, je suis le copain de Marie et je suis ici pour tenter de la convaincre de revenir vivre avec moi.

—Copain ? Mais vous êtes trop âgé pour être son copain. De quoi parle-t-il, Marie ?

—Francine, je t'en prie... reste calme. Georges était mon copain jusqu'à tout dernièrement ; plus précisément jusqu'à mon arrivée chez toi et il...

—Monsieur... sortez tout de suite de ma maison ! Vous n'êtes pas le bienvenu ici. Sachez que Marie-Pierre n'a pas le droit de recevoir de garçon ici, encore moins un vieux pervers.

—Madame Brochu, je peux comprendre votre surprise, mais je vous prierais de surveiller votre langage. Tentons de demeurer civilisés.

–Je suis civilisée, mais je suis aussi chez moi. Je ne vous ai pas invité à pénétrer dans ma résidence et je désire vous en voir ressortir.

–Si c’est comme ça... Marie, prends tes choses et viens avec moi.

–Un instant. Je suis très heureuse de te revoir, Georges, mais je n’ai pas d’ordre à recevoir de toi.

–Comme vous pouvez le constater, Monsieur, Marie a choisi de demeurer ici ; veuillez donc partir, s’il vous plaît, et sur-le-champ.

–Je n’ai pas exprimé de choix, Francine ; j’ai juste dit à Georges que je n’avais pas d’ordre à recevoir de lui. Sachez tous les deux que personne ne me dictera comment vivre ma vie ! Personne, vous comprenez ? Georges, je veux que tu quittes la maison. Pour le moment, j’ai besoin de réfléchir. J’ai tes coordonnées et je t’appellerai en temps voulu. Agissons de façon courtoise ; je ne veux pas d’esclandre.

Georges est venu bien près de rajouter quelque chose, mais se rendit vite compte, à mon faciès, qu’il valait mieux respecter ma position. Il me regarda profondément et se retira sans plus attendre. Une fois la porte refermée, Francine se dirigea vers moi, mais je ne lui laissai pas le temps de m’apostropher.

–Pas ce soir, Francine, pas maintenant ; j’ai besoin de décanter tout cela. Je t’en prie, laisse-moi me retirer dans ma chambre. Il sera toujours temps, demain, d’aborder le sujet. Ne dit-on pas que la nuit porte conseil ?

–Marie, c’est que j’ai besoin....

Mais j’étais déjà en haut de l’escalier, au seuil de ma chambre, et refermai la porte derrière moi.

Espérons, effectivement, que la nuit me portera conseil.

28 NOVEMBRE 1939

PAR CHANCE

J'ai vraiment mal dormi la nuit dernière. Résultat ? Je me suis levée plus tard. À mon réveil, je tendis l'oreille pour voir si Francine était déjà debout, mais n'entendis aucun bruit. Je me levai et descendis à la cuisine pour me rendre compte qu'elle m'avait laissé une note.

«J'ai un rendez-vous ce matin. On se parle à mon retour. Je t'aime, Francine.»

J'étais bénie des dieux. N'ayant surtout pas envie d'attendre son retour, je sortis de la maison le plus vite possible et me dirigeai vers la bibliothèque de l'université. Rien de mieux qu'un endroit silencieux pour se recueillir sur soi-même.

Pour la première fois de ma vie, j'étais incapable de penser objectivement. Dotée d'un esprit cartésien, cela me permettait normalement de prendre une situation quelconque et de la décortiquer de façon mathématique. Or, dans ce cas-ci, dès que je tentais d'analyser la problématique, mes pensées devenaient incontrôlables et s'éparpillaient dans tous les sens. Au dîner, j'étais tout aussi confuse qu'au réveil et n'avais pas progressé d'un iota. Je retournai donc à la maison fort mal préparée pour affronter la suite des choses. Dès que j'ouvris la porte d'entrée, Francine se précipita sur moi.

–Marie, mon amour, j'étais tellement inquiète ! Ça va ? Passons au salon, tu veux bien ?

–Je t'en supplie, laisse-moi un peu respirer. La dernière chose dont j'ai besoin présentement, c'est de me sentir oppressée.

Puis on demeura plusieurs minutes sans parler, assises l'une en face de l'autre. Mais comme il fallait bien aborder le sujet, je finis par briser le silence.

–Francine, je suis confuse et perdue. J'avais complètement obstrué Georges de ma mémoire, mais quand je l'ai revu, hier, tous les sentiments que j'avais pour lui ont refait surface.

Je poursuivis en expliquant les liens qui me liaient à Georges, sans rien omettre.

–Marie, j'ai peur, laissa entendre Francine. Nous aussi nous avons des liens solides. Je t'aime, comme je n'ai jamais aimé personne. Te perdre, pour moi, serait ma fin ; je ne pourrais plus vivre sans toi... J'ai besoin de toi. J'ai besoin de te toucher, de sentir l'odeur de ton corps, de te regarder te déshabiller et te glisser dans mon lit.

–Ton lit... Tu vois, Francine, c'est justement ce qui cloche. Ce n'est pas notre lit, ça ne sera jamais notre lit, mais ton lit. C'était la même chose avec Georges. Je vivais chez lui, dans ses affaires, et non dans nos affaires. Je viens juste de réaliser que c'est ce qui ne va pas. Je dois faire ma propre vie, trouver ma place, gagner ma pitance, établir une relation avec un homme pour fonder un foyer, avoir des enfants et partager ma vie avec lui. C'est à cela que je dois travailler.

–Mais tu peux avoir tout cela avec moi. Je peux mettre la maison à nos deux noms, changer mes comptes bancaires. Tu gagneras plus d'argent que moi quand tu auras terminé tes

études et tu pourras alors acheter tout ce que tu veux. En attendant, je suis là pour t'aider. Dis-moi ce que tu veux et je le ferai, mais ne m'abandonne pas... Je ne pourrai continuer à vivre sans toi. J'ignore ce dont je serais capable si tu me quittais. Je t'en prie... tu ne peux pas.

–S'il te plaît, pas de menaces, ce n'est pas la bonne façon d'agir avec moi. C'est une approche que j'ai beaucoup de difficulté à accepter.

–Je me fous que tu sois incapable de tolérer mon approche. Je ne permettrai pas que tu partes ; je vais t'emprisonner, s'il le faut !

–Francine, arrête, tu deviens dingue. Je vais aller passer quelques jours chez Georges, car j'ai besoin de discuter avec lui. Je ne crois pas qu'il soit la solution pour moi, mais je lui dois bien cela.

–Jamais, tu m'entends, jamais ! Jamais je ne te laisserai partir !

–Francine, assez ! Tu dois me faire confiance ; je te le jure qu'il ne se passera rien.

Elle tenta tout ce qui lui venait à l'esprit pour me retenir, mais ma décision était prise. Je me devais d'avoir cette mise au point avec Georges. Il en avait suffisamment fait et bavé pour moi, je me devais d'avoir cette conversation avec lui pour tirer au clair ce qui devait l'être

J'étais décidé.

30 NOVEMBRE 1939

Ma première nuit chez Georges

Je lui ai suggéré de faire chambre à part et il a accepté sans rechigner. Il marche présentement sur des œufs et j'ai l'impression qu'il acquiescerait sans sourciller à la moindre de mes demandes.

Comme je suis arrivée tard en soirée, nous avons aussi décidé de ne rien aborder pour l'instant. Nous nous sommes entendus pour vivre le moment présent et ne rien précipiter.

Le temps arrange souvent les choses. En espérant que le proverbe s'applique à notre situation. Enfin, nous verrons bien.

7 DÉCEMBRE 1939

Une semaine déjà, et rien ; sauf Francine qui a tenté de me joindre. Comme je ne retournais pas ses appels, elle m'a relancée à l'université. Quelle erreur ! Elle s'en est d'ailleurs rendu compte. Le regard foudroyant que je lui ai servi quand je l'ai vue se poindre sans prévenir à la cafétéria voulait tout dire. Elle venait à peine d'arriver qu'elle désirait déjà repartir.

–Je m'excuse, Marie-Pierre. Je vois bien, à ton regard, que je viens de commettre une énorme bêtise et je dois admettre que je réalise moi-même l'impair de ma conduite. Pour me motiver à poser ce geste, je me suis convaincue que tu avais peut-être besoin de moi, mais que tu n'osais pas me contacter. Or, je dois me rendre à l'évidence... C'est à moi que je pensais ; je suis tellement inquiète. Je ne te dérangerai pas plus longtemps. Je te demande toutefois d'avoir

pitié de moi et d'avoir la délicatesse de m'appeler au moins une fois par semaine, ne serait-ce que pour donner signe de vie. Il me semble que je mérite au moins ça, non ?

Sur ce, elle s'en alla. Le résultat de cette visite fut que tous mes confrères me regardaient avec des points d'interrogation dans le visage. J'allais devoir composer avec ça.

Le soir venu, je préparai un bon repas à Georges et m'habillai avec un peu plus de soin qu'à l'habitude. Je n'entretenais aucune arrière-pensée, mais pour être honnête envers moi-même, probablement que mon subconscient, lui, avait des idées bien arrêtées. Quand Georges vit les efforts que j'avais faits, il monta prendre une douche, se changea pour le repas et sortit une bonne bouteille de vin de sa collection. Une fois repu, il se risqua à dire :

–Marie, j'ai une surprise pour toi.

–Une surprise ! Quelle surprise ?

–Pour cette fin de semaine qui vient, je nous ai réservé une chambre dans une petite auberge de campagne où je suis déjà allé, dans le passé, pour panser certaines blessures. Je crois que ça nous fera du bien et espère que ça pourra relancer notre couple.

–L'idée me plaît, Georges, mais de là à penser que ça pourrait relancer notre couple... ne présumons de rien.

Avant de monter à sa chambre, il me baisa le front en me disant qu'il m'aimait plus que tout au monde.

LE 12 DÉCEMBRE 1939

Notre fin de semaine fut tout ce qu'il y a de plus romantique. Le décor sortait d'un conte de fées et la température était aussi de la partie. Il tombait une neige si floconneuse que durant nos marches d'après-midi, nous avons l'impression de flotter sur un tapis à travers une forêt qui pour l'occasion, avait revêtu son smoking blanc de blanc.

Georges fut parfait. Aucune allusion hâtive, tout en retenue. La nourriture était sublime et le vin doux comme un nectar des dieux. C'est devant l'âtre du foyer de notre chambre que nous eûmes nos premiers contacts sexuels. Nos ébats provoquèrent des étincelles qui semblaient accompagner le crépitement du feu.

Ayant tous les deux muri et étant chacun un peu sur la défensive, nos étreintes revêtirent une nouvelle forme. Les orgasmes que nous avons connus ont démontré que ce rapprochement intime était non seulement apprécié, mais bénéfique.

La fin de semaine se termina dans l'extase, ce qui me laissa sur l'impression que nous venions de franchir l'obstacle qui se dressait entre nous.

LE 9 JANVIER 1940

De retour ensemble, Georges et moi vivions le parfait bonheur. Nous avions atteint un nouveau palier. Notre amour était intense, mais différent. Je croyais savoir ce qu'était l'amour, mais je dus me rendre à l'évidence et convenir qu'au fond, je n'y connaissais rien. Ce qu'auparavant j'appelais de l'amour n'avait rien à voir avec ce que nous vivions présentement. Mes cours se déroulaient merveilleusement bien, et non seulement Georges m'appuyait, mais il m'aidait et me supportait.

C'est à la bibliothèque de l'université que le ciel m'est tombé sur la tête. J'étais plongée dans mes bouquins quand je vis Francine s'approcher. Elle se pencha pour me dire d'une voix basse et toute en douceur:

–Marie chérie! Comment vas-tu?

–Francine! Que fais-tu ici?

–Ce que je fais ici? Mais je voulais tout simplement te voir. Un mois, et aucune nouvelle; tu trouves ça correct, toi? Après tout ce que nous avons vécu ensemble.

–Francine, baisse le ton; nous sommes à la bibliothèque.

–Je sais très bien où nous sommes et je m'en fous éperdument; je veux te parler; j'ai besoin de te parler.

Réalisant que rien ne pourrait la calmer, je lui proposai d'aller prendre une consommation dans un café tout près. C'est ainsi que nous nous retrouvâmes assises l'une en face de l'autre, dans un petit bistro. À peine nos consommations servies, elle me lança:

–Alors... je n'existe plus? Tu m'as dit: Francine, fais-moi confiance, il ne se passera rien entre Georges et moi, je me dois juste de lui parler. Comme je suis bien placée pour connaître le niveau de ta libido, tu ne me feras pas croire qu'il ne s'est rien passé en un mois. À d'autres que moi, merci! La fête est finie, ma petite! Tu reviens à la maison, et tout de suite!

–Quoi? Mais pour qui te prends-tu pour me donner des ordres? J'admets que j'ai trop retardé le moment où j'aurais dû te parler, mais j'avais peur. J'avais peur de t'annoncer la mauvaise nouvelle.

–La mauvaise nouvelle? Il n'y a pas de mauvaise nouvelle! Tu reviens à la maison, un point c'est tout!

–Ça suffit! Si tu ne changes pas tout de suite de ton avec moi, je m'en vais et tu ne me reverras plus jamais.

J'eus un frisson dans le dos en m'apercevant que ma menace n'avait même pas ébranlé Francine. Que se passait-il? Qu'avais-je manqué? Qu'est-ce que je n'avais pas saisi?

–J'ai des nouvelles pour vous, Mademoiselle Ostiguy, reprit-elle *en* sortant un document de son sac à main pour ensuite me le tendre. Lis ça.

Puis je lus:

«*RÈGLES RÉGISSANT LA TUTELLE DE MADEMOISELLE MARIE-PIERRE OSTIGUY.*»

Le document de deux pages expliquait que depuis la semaine dernière, j'étais sous la tutelle de Madame Francine Brochu, et ce, jusqu'à ce que j'aie atteint l'âge de la maturité, soit vingt-et-un ans.

Le tout était signé par Francine et par mon père. Mon père! Espèce d'enfoiré! Il ne

daigne plus me voir et s'occuper de moi depuis un peu plus de trois ans, et voilà qu'il signe un document visant à me placer sous la tutelle d'une femme qu'il ne connaît ni d'Ève ni d'Adam. Quel ignoble individu. Inutile de dire que je devrai vérifier l'aspect légal de ce document.

–Tu ne penses quand même pas, Francine, que je vais me plier à tes ordres parce que tu as obtenu ce document.

–Oh que oui !

–Eh bien... tu te mets un doigt dans l'œil !

Sur ce, je me levai pour partir.

–Je croyais que tu aimais Georges, renchérit Francine.

–Laisse Georges tranquille, il n'a rien à voir là-dedans !

–C'est là que tu te trompes, ma vieille. Si tu ne veux pas qu'il dorme en prison ce soir, je te conseille de te rasseoir et de m'écouter jusqu'à la fin.

Ressentant un froid dans le dos, j'obtempérai. J'avais peur, tout à coup, très peur.

–Vois-tu, Marie, même si selon la loi, tu es majeure, il existe la notion de majorité sexuelle. Celle-ci fait que dès l'âge de quinze ans tu peux consentir à l'acte sexuel, sauf s'il est fait avec un adulte ayant autorité sur toi. Dans ce cas précis, l'adulte commet une infraction punissable par la loi. Comme je n'avais aucune nouvelle de toi, j'ai contacté ton père et suis allée le rencontrer. Je lui ai dit que tu vivais chez moi depuis un certain temps, dans un environnement sain et sécuritaire, mais que sous l'influence d'un dénommé Georges, tu avais fait une fugue. À la mention du nom de Georges, j'ai cru un moment que ton père allait faire une syncope. Je te jure qu'il ne porte pas ce monsieur dans son cœur, ce qui a, bien sûr, servi ma cause. Comme il ne savait pas comment résoudre le problème, je lui ai proposé un marché. Il a bien eu un petit moment d'hésitation, ce qui est normal car il ne me connaissait pas, même si je m'efforçais de le convaincre que c'était pour ton bien. Mais il n'y a rien, vois-tu, qu'un peu d'argent ne puisse résoudre. C'est ainsi que nous nous sommes retrouvés chez le notaire pour signer ce document de tutelle. La vérité, ma chère, c'est que cette entente précise que le bien-être de ta petite personne est maintenant sous ma responsabilité, ce qui me confère le pouvoir d'utiliser la loi pour te contraindre à m'obéir si j'en ressens le besoin.

–Tu crois me faire peur avec tes menaces ? Tu auras beau me traîner devant les tribunaux, jamais je ne t'obéirai.

–Tu ne comprends pas, Marie. Vois-tu, je me doutais un peu de ta réaction. C'est pour cette raison que si tu me causes des ennuis, ce n'est pas toi que je vais poursuivre en cour, mais ton cher Georges.

–Tu n'as pas le droit.

–Oh que oui ! Et ne crois pas un instant que je vais hésiter. Tu sais ce qui l'attend pour détournement de mineure ? D'abord la prison, puis la perte de son entreprise, de son statut social, du respect des autres, et j'en passe. C'est ça que tu espères pour lui ?

–Francine, tu ne peux pas me faire ça.

–Je sais que présentement tu ne comprends pas pourquoi j'agis ainsi, mais sache que c'est pour ton bien... uniquement pour ton bien ; plus tard, tu me remercieras.

–Pour mon bien ! Va te faire foutre, je sais très bien pourquoi tu fais ça. C'est pour me mettre dans ton lit et rien d'autre. Je vais donc m'adresser à la cour et leur dire ce qui motive tes intentions. On verra bien si tu auras gain de cause.

–Tu ne crois quand même pas qu’un juge va se fier à ta parole plutôt qu’à la mienne? Moi, une veuve de bonne famille qui s’immisce dans ta vie pour te ramener dans le droit chemin et qui ne pense qu’à t’empêcher de glisser davantage sur la mauvaise pente où tu t’es engagée. Non, Marie, cesse de rêver en couleur et reviens sur terre. Ta seule porte de sortie c’est de m’accompagner sans faire de bruit. Tu verras, tu seras très bien. Je vais m’occuper de toi comme jamais personne ne l’a fait. Tu auras tout ce que tu voudras et tu ne manqueras jamais de rien.

Je m’affalai sur ma chaise, cachai ma tête entre les deux mains et me mis à pleurer. Après je ne sais plus combien de temps, je relevai la tête et dis:

–OK, tu gagnes. J’ai compris. Je vais aller chercher mes choses chez Georges et je te rejoins à la maison.

–Tu ne comprends pas, Marie. Tu t’en viens chez moi tout de suite et tu ne dis pas un mot à Georges. Toi et lui, c’est fini. Si j’apprends que tu lui as adressé la parole, ne serait-ce qu’une seule fois, je le fais emprisonner; est-ce clair?

De nouveau emprisonnée. Je me retrouvais de nouveau prisonnière! Quelle injustice! C’est donc ça la vie?

LE 9 FÉVRIER 1940

Voilà un mois que j'étais confinée chez Francine. Elle avait beau être aux petits soins pour moi, je refusais tout de même de lui adresser la parole ; aucun merci, rien. De toute évidence, cela ne pouvait continuer ainsi, quelque chose devait se produire.

Je m'ennuyais désespérément, mais n'avais aucune porte de sortie. Je n'avais ni revu ni parlé à Georges. Il avait bien tenté de me relancer à l'université, mais j'avais dû l'éviter, de peur que Francine mette son plan à exécution.

Il doit être dans tous ses états. J'ignore ce qu'il peut penser. Il doit m'en vouloir pour mourir. Notre relation n'a jamais été facile, mais cette fois, c'est pire que tout.

Il faut que je trouve une solution.

LE 15 MARS 1940

Enfin, je pense avoir trouvé !

De l'université, j'appelai Dominique et m'arrangeai avec elle pour dîner à la cafétéria du campus. Après le potinage usuel, j'entrai dans le vif du sujet et lui expliquai ma situation.

Elle fut estomaquée. Comment Francine pouvait-elle me faire une chose pareille ? Pour sûr qu'elle allait m'aider. Mais de quelle façon ? Je lui expliquai alors mon plan.

—Ce que je veux avant tout, Dominique, c'est entrer en contact avec Georges. Je ne peux pas le laisser ainsi dans le noir. Il faut absolument que je l'informe de la situation. Pauvre lui ! Il ignore tout de ce qui s'est passé et doit penser je ne sais quoi de moi.

—Comment veux-tu faire ça ? C'est très dangereux, pour lui. Si Francine l'apprend, il est bon pour la prison.

—Je sais. C'est d'ailleurs pour ça que je t'ai appelée. Tu es la seule personne à qui je puisse faire confiance pour assurer la suite des choses.

—À quoi penses-tu ?

—Je veux que tu deviennes mon pigeon voyageur.

—Ton quoi ?

—Mon pigeon voyageur. Tu nous serviras de messager, à Georges et moi. J'ai écrit une lettre que je veux que tu lui remettes. Quand tu le feras, demande-lui quand il pense pouvoir y répondre afin que tu puisses aller chercher sa lettre et me la rapporter.

—Je n'aime pas ça. S'il arrive quoi que ce soit, ça pourrait me mettre dans l'embarras.

—Écoute, je n'ai personne d'autre. Si je ne peux pas compter sur toi, sur qui le pourrais-je ?

Bien qu'elle se fit prier, Dominique finit par accepter. Je lui remis donc la première lettre à livrer.

Il ne me restait plus qu'à attendre la réponse de Georges. Il trouverait sûrement un moyen pour me sortir de là.

LE 10 MAI 1940

Deux mois depuis ma rencontre avec Dominique et toujours aucune nouvelle. Ce qui m'inquiète le plus, c'est que je n'ai aucune nouvelle d'elle. Quand je l'appelle, elle n'est jamais là. Je laisse des messages, mais elle ne me rappelle pas. Elle m'ignore. Vraiment, je suis inquiète.

LE 12 JUIN 1940

Je ne tiens tellement plus en place, que je suis devenue insupportable. Francine essaie de toutes les façons de me rendre la vie des plus agréables, mais rien n'y fait. Je l'ignore totalement, ne lui adresse pas la parole pendant des semaines et ne répons à aucune de ses avances. Elle est un non-être pour moi.

C'était l'évidence même que quelque chose devait se passer un jour ou l'autre. Or, ce fut aujourd'hui. Je revenais de l'université et dès que j'eus franchi le seuil de la porte, je me dirigeai vers ma chambre.

–Marie, je désirerais te parler avant que tu t'enfermes dans ta chambre.

–Eh bien, pas moi ! Tu peux me garder prisonnière, mais pas m'obliger à te parler. Tant que je respecte ton autorité sur moi, tu n'as rien à me reprocher.

–Je sais. Mais ça ne peut continuer ainsi. Nous vivons sous le même toit, je paie tes études, je te nourris et je t'habille. Tu pourrais quand même faire preuve d'un peu de gratitude, non ?

–Un peu de gratitude ! Pourquoi ? Tu me retiens contre mon gré et tu brimes ma liberté. Si tu crois que je peux oublier ça, c'est mal me connaître !

–Écoute... Tes cours se terminent bientôt. Si tu pouvais te montrer plus raisonnable, on pourrait passer un merveilleux été, toi et moi. J'ai un chalet dans les montagnes. On pourrait y passer les vacances d'été. Il est situé sur le bord d'un lac. Tu pourrais te baigner, faire du canot, de la plongée... Ça serait tellement plus agréable que d'agir comme si je n'existais pas.

–Ce n'est pas moi qui t'ai proposé ce marché, c'est toi qui me l'as imposé. Alors, à toi d'en subir les conséquences.

–Cette fois, c'est assez !

Je me dirigeais vers ma chambre quand elle m'interpella à nouveau.

–Marie, viens t'asseoir, je n'en ai pas terminé avec toi. Qu'est-ce que tu crois ? Que Georges va venir te sortir d'ici ? Oublie ça, ma belle.

Sur ces entrefaites, elle sortit une enveloppe de sa poche de veston ; il me fut très facile de la reconnaître. Les yeux exorbités, elle me cria :

–Oui, ma vielle, tu as bien deviné. Tu ne pensais tout de même pas que tu pouvais te jouer de moi aussi facilement, j'espère ? J'avais prévu le coup, ma chère. Dominique me doit tellement de faveurs, que jamais elle n'oserait s'insurger contre moi. Tu m'appartiens, Marie... un jour ou l'autre, il faudra bien te rendre à l'évidence.

–Espèce de vieille chipie ! Tu vas me le payer.

Sur ces mots, je montai à ma chambre et me précipitai sur le lit pour pleurer à chaudes larmes. Je pleurai ainsi toute la nuit. J'étais seule, vraiment seule ; même ma meilleure amie m'avait laissé tomber. Jamais je ne m'étais sentie aussi démunie. Je m'endormis de fatigue, au bout de mes larmes.

LE 20 JUIN 1940

Depuis ma dernière altercation avec Francine, je me sentais abominable. Je n'avais plus envie de vivre. J'étais méchante avec ma geôlière, ce que je n'avais jamais été auparavant ; je

devenais mauvaise. Le soir, je m'endormais avec des mauvaises pensées envers elle et je ne cherchais qu'à trouver une façon de lui faire payer ce qu'elle me faisait subir.

Aujourd'hui, c'était ma dernière journée de classe. Tout mon groupe se réunissait pour fêter, mais Francine ne m'autorisa pas à m'y rendre.

–Si tu changes d'attitude envers moi, on verra. Mais pour l'instant, c'est non.

J'étais bien décidé à demeurer sur mes positions quand elle m'interpella:

–Écoute, Marie, on ne peut continuer ainsi. Nous devons absolument trouver un terrain d'entente. Demain, je reçois un groupe d'amies. Pourquoi ne pas saisir l'occasion pour enterrer la hache de guerre et repartir du bon pied?

Ma première réaction fut de l'ignorer, jusqu'à ce qu'une idée me traverse soudainement l'esprit.

–Une soirée? Quel genre de soirée?

–Ce sont mes amies les plus intimes. Nous nous recevons à tour de rôle et demain, c'est mon tour. J'aimerais bien te les présenter.

–Tu as raison, on ne peut continuer comme ça. Il faut que ça change. C'est à quelle heure, ton souper?

–À dix-neuf heures. On débute par des amuse-gueules, on mange, on boit... on s'amuse, quoi!

–OK, je vais être là. Mais ne te fais pas d'illusions, ce n'est qu'une trêve.

–Merci, Marie, je suis tellement heureuse. Tu ne le regretteras pas, tu verras.

Ça ne se passera pas comme tu crois, ma vieille, mais ça... tu n'en as pas la moindre idée.

LE 21 JUIN 1940

Les amies de Francine étaient déjà arrivées alors que je me trouvais toujours dans ma chambre pour mettre la dernière touche à ma tenue. Je désirais être parfaite; pour parvenir à mes fins, je me devais de les faire baver d'envie. Quand je me sentis enfin prête, et surtout, bien d'attaque, j'ouvris la porte de la chambre et descendis l'escalier. Mon entrée fut stupéfiante. Tout le monde arrêta de parler et chaque paire d'yeux se tourna vers moi.

Francine se précipita aussitôt au pied de l'escalier pour m'accueillir. Me tenant à son bras, elle me fit faire le tour des invitées pour me les présenter une à une. Je me conduisais en fille parfaite, souriant à toute une chacune, m'intéressant à ce qu'une d'elles me disait, m'accrochant aux lèvres d'une autre qui se plaignait de son été qui s'annonçait désastreux, offrant un verre à une telle...

Francine jubilait. Tout en épiant chacun de mes mouvements, elle me dévorait des yeux. Je suis convaincue que ses petites culottes étaient déjà moites. «Tu n'as pas fini d'en baver, ma vieille, car ma petite surprise, elle n'est pas pour toi». La soirée avançait à bon train lorsqu'elle lança à ses amies:

–Les filles, que diriez-vous de passer à table?

–Bonne idée! agréa l'une. Je meurs de faim.

–Alors, allons-y. Marie, tu veux t’asseoir à ma droite ?

–Merci, Francine, mais je pensais continuer ma conversation avec Madame Côté.

Ce disant, je m’approchai de ladite dame Côté qui depuis le début de la soirée ne cessait de me zyeuter et la pris par le bras.

–C’est vrai, Francine, Marie avait commencé à me parler de ses plans en vue de ses vacances et donc, si tu n’y vois pas d’inconvénient, j’aimerais bien, moi aussi, poursuivre notre conversation. Ça me changera du silence de Bertrand qui lit son journal devant moi tous les soirs.

–Pas de problème, Simone. Mais attention... ne me la gâte pas trop.

En nous dirigeant vers la salle à manger, je pris les devants et m’assurai que nous nous installâmes au bout de la table, là où les chaises étaient plus à l’étroit. Tout au long du souper, accrochée à ses paroles, je me tournais vers Simone, qui m’avait suppliée de l’appeler par son prénom, pour la regarder droit dans les yeux, en prenant bien soin de laisser mes lèvres entrouvertes et d’y laisser doucement naviguer ma langue. Aussi, dès que j’en avais l’occasion, je lui passais un plat en m’assurant que mon bras frôle un de ses seins. Ou encore, je riaais à une de ses remarques en posant subrepticement ma main sur une de ses cuisses. Chaque fois, je pouvais la sentir frémir.

De son côté, elle rapprochait délicatement ses jambes des miennes, de façon à me toucher ; je ne faisais rien pour l’en décourager, mais ne provoquait rien non plus. À la fin du repas, elle était en feu. Quand nous nous levâmes, nos corps se touchèrent. Nous étions tellement coincées ; j’en profitai, l’air de rien, pour caresser son entrejambe pour lui signifier mes intentions. Du coup, je la sentis littéralement fondre droit devant moi. Elle laissa tout le monde sortir avant de me laisser un peu d’espace pour passer entre elle et la table. Dès que je m’y faufilai, elle en profita pour me prendre par la taille et me plaquer contre elle. La fixant dans les yeux, je me collai à elle, la bouche entrouverte, et lui dis :

–Simone, je ne sais pas ce qui m’arrive ; mes sens sont bouleversés. Que vas-tu penser de moi ?

Sur ce, je me dépêchai à rejoindre les autres. Francine, qui n’avait rien manqué de notre petit jeu, me regardait, l’eau à la bouche.

Tout au long de la soirée, je m’amusai avec Simone comme un chat avec une souris. Elle éprouvait toutes les difficultés du monde à se comporter selon les règles les plus élémentaires de la bienséance. Ses seins, avec lesquels elle me frôlait à la moindre occasion, se plantaient un peu partout sur moi, au vu et au su de tous. Ses mains, quant à elles, se baladaient aussi souvent qu’elles le pouvaient. Même qu’à un certain moment, alors que nous nous étions retrouvées seules durant quelques instants, je lui saisis la main et l’emprisonnai entre mes cuisses afin qu’elle sente ma moiteur. Tout ceci m’avait allumée, d’autant plus que Simone était une véritable beauté. Grande, blonde, les yeux bleus, son allure statuesque faisait qu’elle était plus qu’attrayante. Si nous nous étions retrouvées seules, le tout se serait définitivement terminé en une formidable partie de jambes en l’air. Peut-être un jour...

Une fois la soirée terminée, je montai immédiatement à ma chambre et refermai la porte à clé. Ce ne fut guère long avant que Francine ne vienne y gratter :

–Marie, tu peux m’ouvrir ? J’aimerais te parler.

–Demain, Francine, je suis épuisée.

–Juste un petit instant... Je t'en prie.

–À demain. Bonne nuit, chère.

–Marie, ouvre-moi ! Tu crois que je n'ai pas vu ton petit jeu, ce soir ? J'avais honte. La façon dont tu t'es conduite avec Simone... Je n'accepterai pas ça dans ma maison.

«Sauf si c'est avec toi», pensai-je. J'avais atteint mon but. Francine en bavait. Elle se traînerait à mes pieds si je la laissais entrer et je pourrais lui faire tout ce que je veux. Mon plan fonctionnait.

Je n'avais toutefois pas prévu que mes sens se réveilleraient aussi violemment. Voilà des mois que je n'avais pas eu de relations sexuelles et la beauté de Simone, tout autant que la lueur d'excitation qui brillait dans ses yeux, avait attisé mon envie. Je me masturbai en pensant à elle et l'imaginai dans mon lit tout en donnant libre cours à mes rêveries. De me satisfaire ainsi me procura beaucoup de bien, mais pas autant que le fait de savoir que j'avais trouvé la façon d'embêter Francine. Elle allait en suer tout un coup !

LE 24 JUIN 1940

J'avais réussi à soutirer de Francine, moyennant certaines concessions de nature charnelle, la permission de travailler durant l'été. Je n'en étais pas très fière, mais j'aurais fait n'importe quoi en échange d'un peu de liberté. C'est ainsi que j'ai pu dénicher un emploi de serveuse dans un casse-croute à la mode près de l'université. Ce n'était pas la mer à boire, mais le fait de sortir et de voir des gens me faisait énormément de bien. Je ne voyais pas le temps passer.

–Bonjour, Marie.

Je me retournai pour faire face à Simone. Décidément, elle n'avait pas perdu de temps.

–Simone ? Mais quelle belle surprise ! dis-je en me jetant dans ses bras pour lui faire l'accolade. Ce faisant, je la sentis frémir.

–Bonjour, Marie. Quelle surprise, en effet. Je viens souvent dans le quartier pour faire des emplettes et ce café est un de mes endroits préférés. Je ne m'attendais vraiment pas à t'y retrouver.

–Et moi donc ! Comme je suis contente de te voir. Malheureusement, l'heure du dîner est le moment le plus achalandé de la journée et il me sera presque impossible de te consacrer beaucoup de temps. J'en suis déçue... J'ai tellement apprécié ta compagnie, la semaine dernière, chez Francine.

–Tu as bien raison, je ne suis pas raisonnable. J'ai d'autres emplettes à faire... Je peux revenir si tu veux.

–Puisque tu viens régulièrement dans le coin, pourquoi ne pas remettre ça à une autre fois ? Je suis ici du mercredi au dimanche et je termine à seize heures. Si tu as le temps, un de ces jours, on pourrait prendre un café ensemble.

–Ce serait super ! Je viens te prendre mercredi prochain. Ce jour-là, mon mari est toujours à l'extérieur de la ville. On aura donc tout le temps qu'on voudra.

Elle se leva pour partir et s'approcha pour me faire la bise. Saisissant l'occasion, je me suis blottie contre elle et l'embrassai sur les deux joues.

–Je sens que je vais trouver la semaine bien longue, dis-je. J'espère que tu ne m'oublieras pas et que tu seras là mercredi prochain. Je serais tellement déçue si tu ne pouvais pas venir.

–Ne crains rien, je serai ici sans faute. À mercredi.

Elle était tellement survoltée lorsqu'elle quitta le café, qu'elle trébucha dans une table et renversa une chaise.

Une fois à la maison, juste au moment de monter à ma chambre, je saluai Francine en lui disant:

–J'allais oublier de te dire... J'ai vu Simone, aujourd'hui.

–Ah oui.. Où ça ?

–Au café. Elle fait souvent ses emplettes dans le coin. Curieux qu'on ne se soit pas rencontrées plus tôt, non ?

–À propos de Simone, j'aimerais te parler à son sujet. Tu sais qu'elle...

–Excuse-moi, Francine, mais je suis crevée. Je n'ai pas arrêté de la journée. Comme la nouvelle serveuse a les deux doigts dans le nez, ça double ma tâche. Je monte me coucher ; ce sera pour une autre fois. Bonne nuit.

–Mais Marie !

Puis je m'éclipsai avant qu'elle n'ait la chance d'aller plus loin. Nul doute que durant la nuit, elle ressasserait tout ça dans sa tête. Je la connaissais ! Au petit matin, elle aurait les deux yeux dans le même trou. Tant pis pour elle. Elle voulait m'emprisonner ? Eh bien, qu'elle souffre un peu !

LE 5 JUILLET 1940

À 15h45, Simone se pointa à l'entrée du café et me fit signe d'approcher.

–Simone ! Bonjour, t'as pas oublié ?

–Comment aurais-je pu oublier ! Je m'excuse de te bousculer, mais je suis stationnée en double. Impossible de trouver une place pour me garer. Ça te dérangerait si au lieu d'un café, je t'invite à la maison ? On serait plus à l'aise et beaucoup plus tranquilles.

–Super !

–Bien. Je fais le tour du quartier et repasserai devant le café vers seize heures. Ça va ?

–Je serai là.

Durant le trajet jusqu'à chez elle, la conversation fut plus que banale. Quand on arriva devant sa résidence, je ne pus réprimer une exclamation.

–Mais tu habites un véritable château !

–Peut-être. Mais tu sais, quand on n'est pas heureuse, ce n'est rien de moins qu'une prison dorée.

Dorée, c'est certain, mais pour ce qui est du terme prison, on repassera ! La maison de Francine avait des allures de mansarde à côté de celle-ci. D'accord... J'exagère un peu, mais quand même, quelle différence. Tant par sa taille que par son style. Il s'agissait d'une maison de style Tudor, me confia Simone. Elle faisait très classique. Quant au jardin... Quel jardin ! Une immense fontaine trônait en son centre, encerclée de plusieurs espaces de styles différents : la roseraie, le coin japonais, et j'en oublie. Simone m'avait tout expliqué, mais j'ai tout oublié. La visite terminée, elle m'offrit de nous installer dans le jardin japonais.

–On y sera plus tranquilles, m'expliqua-t-elle, à l'abri des regards indiscrets. Jeannine, est-ce que tu voudrais nous servir du vin blanc au jardin japonais ? Ensuite, tu pourras partir. Je n'aurai plus besoin de toi pour aujourd'hui. D'accord ?

–Bien, madame.

–Merci, Jeannine.

Puis Simone me prit la main et m'entraîna à sa suite. La température était sublime. Une bonne chaleur de juillet, mais sans l'humidité qui trop souvent, rend ces belles journées d'été si inconfortables. Jeannine nous apporta le vin dans un refroidisseur et nous laissa seules. Assise face à moi, Simone vint me rejoindre sur mon banc et nous servit le vin.

–*Cheers*, Marie ! Je suis si contente de t'avoir à mes côtés.

–*Cheers*, Simone. Tout le plaisir est pour moi. Ça me fait tellement de bien de ne pas être enfermée à la maison.

–Enfermée ? Que veux-tu dire ?

Et là, je lui débballai mon histoire. Pas au complet, mais suffisamment pour qu'elle ait une bonne idée de ma situation.

–Ça n'a aucun sens ! Personne n'a le droit de retenir quelqu'un contre sa volonté.

–Je suis bien d'accord avec toi, mais je suis mineure. La loi est contre moi et je n'ai pas d'argent pour me défendre... À ce compte-là, que veux-tu que je fasse ?

Simone remplit à nouveau nos verres. J'ignore combien de verres j'ai bus, mais suffisamment, en tout cas, pour que je me sente très relax. Simone saisit mes mains, me regarda dans les yeux et me dit :

–Pauvre petite... Je suis bien peinée pour toi.

–Merci, ça fait du bien d’entendre des mots d’encouragement.

Sur ce, elle se déplaça près de moi et posa ma tête sur son épaule. De mon côté, je me rapprochai d’elle pour sentir son corps. Elle m’avait écouté religieusement. Ça faisait longtemps que quelqu’un ne m’avait pas accordé autant d’attention. Ça me réchauffa le cœur ; comme la tendresse qui se dégageait de son regard quand elle me dévisageait. Je ne sentais aucun besoin de domination, chez elle. Elle n’était que compassion. On aurait dit qu’elle voulait me défendre. En sa compagnie, je me sentais importante et en sécurité.

Alors qu’elle passait ses mains dans mes cheveux tout en les caressant doucement, je me suis inconsciemment laissé aller. Patiente, elle ne bougeait pas, elle attendait. Je pouvais sentir la chaleur de son corps, l’odeur enivrante de son parfum, et voir ses seins se soulever chaque fois qu’elle respirait.

Le moment devenait magique. Je la devinais comme un félin épiant sa proie. Immobile, mais prête à bondir au premier faux pas. Je compris alors qu’elle ne ferait jamais les premiers pas.

De mon côté, je ne pouvais rester indifférente ; je devais me décider. Comme disent les Anglais: « *Shit or get off the pot* ». Le vin ayant quelque peu engourdi mes sens, ceux-ci s’éveillaient devant tant de retenue de sa part. Elle se laissait espérer et attendait vivement une ouverture. J’étais flattée de me sentir à ce point désirée par une femme aussi accomplie qu’elle.

Quand je levai la tête pour la regarder, elle pencha son regard. L’envie que je décelai dans ses yeux me bouleversa, au point d’en ressentir un pincement au bas du ventre. J’entrouvris mes lèvres et y passa la langue, puis m’approchai enfin d’elle pour river mes yeux aux siens. Je pouvais sentir son souffle, devenu saccadé. Mon regard fixa sa bouche, qu’elle ouvrit après avoir compris mon désir. Ce fut notre premier baiser.

Un baiser à la fois tendre et animal. Nous pouvions enfin nous libérer de cette tension dont nous étions prisonnières. Je me relevai un peu pour placer mes seins sur sa poitrine. La symbiose était si parfaite que j’avais l’impression d’être nue. Je sentais ses mamelons durcir sous le tissu qui semblait inexistant. Quelle excitation ! Nos langues dansaient une valse comme si nous nous connaissions depuis toujours. Sa main vint se poser doucement sur ma cuisse. Frémissant à la chaleur de son toucher, j’eus envie qu’elle aille plus loin. Je saisis alors sa main dans la mienne et la porta à mes lèvres. Ensuite, je déposai un baiser dans sa paume. C’est là qu’elle ouvrit les yeux. Après l’avoir regardée profondément, j’écartai les jambes et dirigeai lentement sa main entre mes cuisses. Sans jamais la quitter du regard, je la guidai jusqu’au plus haut de mes cuisses. Ma vulve devint instantanément moite. Du coup, Simone éclata. Je venais de lui ouvrir mon cœur, ce qu’elle attendait patiemment depuis le début de notre rencontre.

Elle ouvrit les jambes, de façon à m’offrir son antre. Les poils de ses bras trahissaient sa chair de poule. Elle portait une robe beaucoup plus excitante que mon pauvre uniforme de travail. Lentement, je glissai ma main droite le long de ses cuisses, savourant le moment comme si je découvrais un territoire vierge. Elle ferma les yeux, se détendit et arquait son tronc sur le dossier du banc ; elle était mienne. Ma main atteignit enfin son but. Quand ses jambes s’écartèrent un peu plus, je passai mon doigt sous sa culotte et c’est dans un flot de jouissance que je la pénétrai. Heureusement que nous étions au fond du jardin ; autrement, les voisins

auraient sûrement accouru en entendant les râlements de Simone, pensant que quelqu'un se mourait.

Après quelques minutes, je l'aidai à se lever et la positionnai devant moi. Je relevai sa robe et abaissai sa culotte jusqu'aux chevilles. Elle me regardait mais n'osait rien dire, craignant de briser la magie. Lorsque je la regardai dans les yeux, devinant très bien ce que je m'apprêtais à faire, elle arqua le dos et poussa sa chatte vers l'avant. Je précipitai ma langue là où mon doigt fourrageait à peine quelques instants plus tôt.

De ses mains, elle écarta ses lèvres vaginales pour enlever toute résistance et ainsi, permettre à mon dard de pénétrer au plus profond de son corps. Sa vulve était pleine de jus et giclait au même rythme que la fontaine. Pendant que je lui procurais tout le plaisir que je pouvais, elle détacha les boutons de sa robe pour libérer ses seins de leur contrainte. Elle jouit dans ma bouche puis, avec ses soubresauts convulsifs, serra ses cuisses sur mon visage, lequel se retrouva emprisonné dans un étau de douceur.

À son tour, elle me releva et pénétra ma bouche de sa langue afin de goûter à son jus. Elle détacha ma blouse pendant que je me libérais de mon accoutrement. Elle se défit ensuite de sa robe, ainsi que de sa brassière et de sa petite culotte. Je reculai pour enlever mes sous-vêtements et surtout, pour admirer sa beauté. Même si elle n'avait plus la tendresse d'une jeune vierge, ses courbes étaient parfaites. Je la trouvais semblable à une rose dont les pétales viennent juste d'éclore à leur pleine capacité. Comme j'allais enlever ma petite culotte, elle me lança :

–Non ! Laisse-moi faire.

Elle s'agenouilla alors devant moi, posa ses mains sur mon postérieur et se retira pour que nos regards se croisent. Pendant que le sien se promenait de mes yeux à ma chatte déjà moite, elle enfila deux doigts de chaque côté de ma culotte et commença à la faire glisser le long de mes jambes. Je désirais sentir sa langue sur mon mont, mais elle me prit plutôt la main et m'attira sur le gazon. Elle s'agenouilla de nouveau, inséra un doigt dans ma grotte juteuse et à l'aide d'une pression de celui-ci, me fit comprendre qu'elle voulait me prendre en position couchée. Une fois étendue, elle m'enfourcha le visage, une cuisse de chaque côté, écarta celles-ci au maximum et déposa sa partie intime sur ma bouche. Je pouvais voir son jus couler, ce qui quintupla mon désir. Puis elle me dit :

–Tu vas regretter de ne pas m'avoir rencontré avant, je te le jure.

Cette fois, elle me prit en charge. Je lui appartenais et c'est avec autorité, amour et tendresse qu'elle me fit vivre des moments sublimes. Après ce qui m'apparut une éternité et après je ne sais combien de jouissances, nous nous affalâmes l'une à côté de l'autre sur le gazon. J'étais exténuée, mais radieuse. Nous venions de faire l'amour comme deux amantes de longue date, mais avec l'excitation de la première fois. Je flottais. Après avoir quelque peu repris mes sens, je regardai ma montre et m'écriai :

–Merde, alors !

–Mais qu'est-ce qui y a ? Tu n'as pas apprécié ? Je suis allée trop loin, trop vite ?

–Au contraire. Tout a été au-delà de mes espérances. Ce n'est pas ça. T'as vu quelle heure il est ? Francine va me fusiller. Dès le travail terminé, elle m'oblige à rentrer à la maison ipso facto. Mais ce soir, on ne parle pas d'un retard de quelques minutes... et je n'ai aucune raison valable à lui présenter. Je suis foutue.

–Ce n'est que ça ! se mit à rigoler Simone. Tu m'as fait peur. Pour rien au monde je ne voudrais te faire de la peine et j'ai vraiment cru, un instant, que j'avais été trop loin, que je t'avais effarouchée et perdue à jamais. Je suis soulagée. Viens... Habillons-nous, rentrons à l'intérieur et je me charge de Francine.

–On voit bien que tu ne la connais pas. Elle va te....

–Ne t'en fais pas. Je la connais mieux que tu penses et elle me doit énormément de faveurs. Sans entrer dans les détails, je peux te dire en toute humilité que je peux la faire manger dans ma main.

On s'habilla et une fois à l'intérieur je demandai à me rendre aux toilettes. Lorsque j'en ressortis, j'entendis Simone me demander:

–J'ai faim, moi ; et toi ?

–Simone, tu ne comprends pas, il faut que j'y aille.

–Excuse-moi, j'en oublie mes bonnes manières. J'ai parlé à Francine et tu restes à coucher. Je ne dis pas que ç'a été une chose facile. J'ai dû la faire chanter un peu, mais ce qui compte, c'est que ce soir, tu es libre. Tu as congé de prison. Malheureusement, tu es prise avec moi pour la nuit... Peut-être vas-tu y perdre au change.

–C'est merveilleux, m'exclamai-je en lui sautant au cou. Y perdre au change ? Non, mais... ça ne va pas ! Tu ne peux pas me faire un plus beau cadeau. Et qui sait... Peut-être que c'est toi qui vas implorer mon pardon. Tu ne dormiras pas beaucoup, cette nuit, ma chère... ça, je te le promets.

Je m'approchai pour l'embrasser et cette fois, ce fut sans équivoque. Nous avons franchi un point de non-retour et je m'en foutais royalement. Je me sentais en sécurité et rien de mieux ne m'était arrivé depuis fort longtemps.

Profites-en, ma noire !

LE 6 JUILLET 1940

Les jours se suivent, mais ne se ressemblent pas.

Le matin, Simone vint me reconduire au travail et une fois la journée terminée, je rentrais immédiatement à la maison. Ma chère amie avait peut-être obtenu de Francine que je passe la nuit chez elle, mais elle avait oublié de lui spécifier de ne pas me tomber dessus à mon retour au bercail. Aussi, à peine avais-je mis les pieds dans l'entrée que Francine m'apostropha.

–Marie, c'est toi ? Viens ici.

Elle m'attendait au salon et comme elle avait pris un verre de trop, ce fut ma fête.

–Je veux que tu me racontes tout ce qui s'est passé, la nuit dernière, chez Simone.

–Que veux-tu que je te dise ? Il ne s'est rien passé. Nous avons soupé ensemble et nous avons jasé de tout et de rien. C'est une femme extrêmement intéressante.

–Ne me prends pas pour une imbécile ! Tu crois que je ne connais pas Simone et que j'ignore ce qui l'émoustille dans la vie ? Raconte... Je veux tout savoir. Tu ne t'en tireras pas avant de m'avoir tout dit.

–Arrête! Je n’ai rien de plus à te dire, sauf que suite à ton souper de l’autre soir, au cours duquel nous nous étions bien entendues, elle a exprimé l’envie de mieux me connaître. C’est tout.

–Jamais tu ne me feras croire ça! Jamais, tu m’entends? Je t’ai dit que je voulais tout savoir et je le saurai.

Et paf! Elle me gifla. La force du coup fut telle, que je trébuchai vers l’arrière et heurtai le coin d’une table en tombant. Quand j’ai retrouvé mes sens, j’étais au lit; l’eau coulait dans la salle de bain, d’où Francine ressortit avec une débarbouillette humide.

–Enfin, tu as repris connaissance; Dieu que tu m’as fait peur! Je m’excuse... Jamais je ne recommencerai, je te le jure.

Au fur et à mesure que je retrouvais mes esprits, tout me revint tranquillement à la mémoire. Il faut dire que la douleur lancinante que je ressentais derrière la tête m’aidait à me rappeler ce qui s’était passé. Je me suis rassise bien droite dans mon lit et éclatai.

–Sors d’ici! Sors d’ici, tu m’entends! Je ne veux jamais plus te revoir dans ma chambre! C’est ma chambre, le seul endroit où je me sens en sécurité, dans cette maison, et tu y es *persona non grata*.

Je ne m’en étais pas aperçue, mais je hurlais littéralement à tue-tête. Francine en fut si sidérée, qu’elle sortit sur-le-champ.

Je m’étais peut-être débarrassée d’elle pour le moment, mais ça ne pouvait continuer ainsi. Quelque chose devait se passer?

LE 12 JUILLET 1940

Six jours s'étaient écoulés depuis mon altercation avec Francine et je n'avais toujours pas trouvé de solution. J'étais concentrée à desservir une table quand deux mains me tirèrent par-derrière. Je me retournai, et fit face à Simone.

–Simone ! fut tout ce que je parvins à prononcer, avant de tomber dans ses bras et d'éclater en sanglots.

–Oups ! Je crois que j'arrive à temps. Allez, viens... Ton calvaire est terminé.

–Je ne peux pas, Simone ; je n'ai pas terminé mon quart de travail.

–Ne t'inquiète plus pour ça. Fais-moi confiance, tout est arrangé. Vas chercher tes affaires, je te ramène à la maison. Je te raconterai tout en chemin.

J'avais confiance, mais les choix qui s'offraient à moi étaient si limités ; je la suivis donc sans poser de questions. Une fois dans l'auto, elle me raconta qu'elle n'avait pas chômé, depuis notre dernière rencontre. C'est ce que j'ai pu réaliser après son récit.

Elle commença par m'annoncer que son mari et elle avaient demandé l'annulation de leur mariage auprès de l'Église, tout en me précisant que je n'y étais pour rien, qu'ils discutaient depuis plusieurs mois pour établir les termes de leur séparation et qu'ils cherchaient la meilleure façon de procéder sans scandaliser toute la ville et se mettre à dos l'archevêché. Elle ajouta que ma venue n'avait fait que la motiver à régler le tout plus rapidement. Selon l'entente prise avec son époux, elle gardait la maison. Il avait également été décidé que celui-ci lui verserait une généreuse pension afin qu'elle soit à l'abri de tout problème financier, et ce, jusqu'à la fin de ses jours. Elle conclut en me disant qu'elle s'était bien doutée que Francine me tomberait dessus à bras raccourcis, d'où son empressement à tout régler rapidement.

–Je la connais très bien. J'ai pu facilement imaginer l'enfer dans lequel elle te faisait vivre, surtout après ta visite chez moi. Donc, dans mes pourparlers avec mon mari, j'ai exigé qu'il mandate le frère de Francine, qui est associé junior dans son cabinet d'avocats, pour qu'il l'oblige à me rencontrer et écouter ce que j'avais à lui dire. Cette rencontre a eu lieu et j'ai obtenu que ta geôlière te laisse partir. Ne me demande surtout pas comment j'ai fait. Disons seulement que je lui ai fait une offre qu'elle ne pouvait refuser.

Puis elle enchaîna en me révélant son plan.

–Quand tu es venue dormir chez moi, je me suis sentie tellement bien avec toi que je ne désire rien d'autre que de te rendre la vie plus facile. J'ai pensé que si j'y parvenais, il y aurait peut-être une place pour moi dans ton cœur. Je t'offre de partager ma vie. La maison est grande ; tu n'auras aucune contrainte, aucune obligation. Tu seras libre d'aller où tu veux. Je paierai tes frais de scolarité et tout ce dont tu auras besoin. Comme tu n'auras plus à travailler, tu pourras te concentrer sur tes études et ensuite, sur ta carrière. Sois assurée qu'en retour, je n'attendrai rien de ta part. Tout ce que j'espère, c'est que tu te sentes à l'aise avec moi. Je fais le pari que je pourrai te garder longtemps avec moi, et ce, pour mon plus grand bonheur.

En entendant cela, j'éclatai en sanglots. Réalisant que le style de vie qui avait été le mien jusque-là m'avait imposé beaucoup plus de pression que je ne l'aurais imaginé, le tout explosa. Simone se tut pour le restant du trajet et une fois chez elle, après m'avoir indiqué où se trouvait ma chambre, elle m'offrit de m'y reposer. À peine ma tête posée sur l'oreiller,

je tombai dans un profond sommeil. Après un laps de temps dont j'ignorais la durée, c'est la senteur de son parfum qui me sortit des limbes.

–Excuse-moi, ma chouette. Je ne voulais surtout pas te réveiller. Je suis confuse, je désirais juste te regarder dormir. Ton sommeil semblait si calme... Je suis restée accrochée un peu plus longtemps qu'il n'aurait fallu.

–Tu n'as pas à t'excuser, Simone.

Cela dit, je me redressai dans le lit et déposai un baiser sur ses lèvres. Un tout petit baiser qui se transforma en un plus long pour se terminer en un baiser effréné. Simone se défit toutefois de notre étreinte.

–Si je reste ici plus longtemps, dit-elle, tu risques de rater la surprise que je t'ai réservée. J'ai tellement envie de toi que nous en aurons pour la nuit. Prends ton temps, rafraîchis-toi et viens me rejoindre dans le jardin d'hiver. Nous y prendrons l'apéro et après, je t'expliquerai.

Avec sa surprise, elle avait piqué ma curiosité au vif. Je vins pour l'embrasser une dernière fois, mais elle se leva précipitamment et s'éclipsa de la chambre. Je fis ma toilette, m'assurai d'être la plus belle possible et rejoignis Simone. Pour l'occasion, elle avait revêtu une robe transparente qui ne laissait rien deviner de ses formes. Elle se leva, me prit la main et déposa un léger baiser sur ma joue. Je voulus me rapprocher, mais là encore, elle me repoussa et me désigna son corps en disant:

–Ce que tu vois fait partie de la surprise, mais ce n'est que pour le dessert. Entretemps, salive en pensant à la façon dont tu le dévoreras et savoure les prémices.

Son corps me troublait, évidemment, mais son regard me subjuguait davantage. Elle dégageait une telle confiance en elle-même. Elle était convaincue que la surprise me plairait. Elle était si indépendante. Je suis persuadée qu'elle me désirait encore plus que moi je la désirais, mais elle parvenait à garder un total contrôle sur ses pulsions, ce qui ne me faisait que plus d'effet. Non seulement je voulais la posséder, mais je voulais la faire crier de joie et m'affirmer sur elle. Elle m'offrit alors un verre de champagne.

–Du Dom Pérignon ? Mais Francine ! Oups... excuse-moi, Simone, je t'en prie, excuse-moi.

–Pas de quoi. Tu connais le Dom Pérignon ?

–Hé oui ! J'ai vécu avant toi, tu sais.

–Good ! Pour ta première surprise, j'ai pensé que de porter un toast avec le nectar des dieux serait de mise. Alors... *tchin* !

Sur ces mots elle me tendit un petit écrin bleu et ajouta:

–Marie, si tu n'y vois pas d'inconvénient, accepterais-tu de lire la note à voix haute.

–Avec plaisir, Madame.

Et je lus:

« Je t'ai déjà dit, Marie, que dans la nouvelle vie que je désire t'offrir, tu serais libre. Je le pense sincèrement et le veux au plus profond de mon âme. Je pense avoir trouvé la façon de t'accorder cette fameuse liberté qui t'a si souvent fait défaut. Pour toi, mon amour. Ouvre la boîte.

De tout mon cœur, Simone. »

J'ouvris la boîte avec une certaine anxiété dans le geste, et demeurai bouche bée.

–Tu ne dis rien... s’inquiéta Simone. Tu n’es pas contente ?

–Est-ce bien ce que je pense ?

–Peut-être. Allons voir, répondit-elle en prenant ma main pour me guider jusqu’à une porte fermée. Ouvre.

Puis quand j’ouvris, je la vis. Toute rouge, décapotable, resplendissante de beauté. La lumière du garage l’éblouissait... C’était une merveille.

–Mais Simone, je ne sais même pas conduire.

–C’est tout ce que tu as à dire ?

–Sorry ! ! ! Bien sûr que non... C’est impossible... Je ne peux accepter... C’est beaucoup trop.

–Rien d’autre ?

–Oh Simone ! Merci, merci, merci !

–À la bonne heure ! J’aime mieux ça ! Maintenant, regarde encore dans la boîte.

Je m’exécutai, et trouvai un carton où il y était écrit : « *Mercredi matin, dix heures, cours de conduite avec Monsieur Lauzon. Amuse-toi bien* ». Aussitôt, je me précipitai vers elle et lui sautai au cou.

–Simone, comment puis-je te remercier ?

–Je suis certaine que tu vas trouver.

Je n’avais pas besoin de son petit sourire en coin pour comprendre. Même que j’étais surexcitée et prête à sauter les préludes. Le devinant dans mon regard, Simone détacha le devant de sa robe pour me donner accès à ses seins. Alors que je caressais ses mamelons tout en savourant ses lèvres, elle se retira.

–Non, Simone, je t’en prie.

–Chaque chose en son temps, ma chouette.

Tout en gardant le haut de sa robe ouverte, elle se caressa les seins en me regardant. Ses mamelons durcirent instantanément. Je fis un geste signifiant que j’étais impatiente de me précipiter sur elle, mais...

–Ce n’est pas tout, m’arrêta-t-elle, Ça, ce n’est que la première partie... viens.

Elle me prit par la taille et nous nous dirigeâmes vers le salon. Quand nous y fûmes, elle me demanda de patienter, alla à la cuisine et revint avec un plateau chargé de deux petites assiettes. Levant son verre, elle lança :

–Buon appetito !

–Bon appétit à toi aussi. Mais qu’est-ce que c’est ? C’est si salé.

–Tu aimes ?

–Je ne sais pas, je n’ai jamais rien mangé de semblable.

–C’est du caviar... du caviar d’esturgeon de Russie ; le plus cher et le plus rare à trouver.

–Simone ! Tu exagères.

–Pas un mot. C’est pour mon plaisir aussi, tu sais.

Une fois les entrées terminées, elle rapporta le plateau à la cuisine puis en ressortit avec un autre écrin et deux assiettes recouvertes chacune d’un garde-chaueur. Elle déposa le tout sur la table de la salle à manger, attenante au salon, et m’invita à l’y rejoindre.

–La suite de la surprise ! annonça-t-elle. Pas trop original, me diras-tu, mais je pense que ça te plaira quand même.

–Pas une autre auto ? dis-je en trouvant une autre clé dans l’écrin.

–Non. Pense à autre chose.

–Je ne vois pas. À moins que...

–Tu penses à quoi ?

–Non, ce n’est pas possible.

–Allons... dis-le.

–On dirait la clé d’une porte.

–Tu brûles. Essaie encore.

–C’est la clé de la maison ?

–Pas tout à fait, non. Ça ne serait pas trop original, tu ne crois pas ?

–Mais alors ?

–Je vais t’aider. Ce sont les clés d’un appartement. Je t’ai dit que je voulais que tu te sentes libre et un appartement, à ton âge, c’est sûrement le comble de la liberté. Alors voilà... C’est pour toi !

Je me levai de table pour l’embrasser, mais d’une pression sur mon bras, elle désigna plutôt des yeux le dessous de la table. Relevant la nappe, je vis que le bas de sa robe était relevé, ce qui me permettait d’admirer son entrejambe et sa vulve.

En moins de deux, je m’exécutai. Une fois sous la table, j’ai écarté légèrement ses cuisses et approchai ma langue de cette chatte déjà toute moite et si appétissante. Mais Simone m’accorda à peine le temps de la lécher ; tout juste assez pour que mon nez conserve son parfum. Elle se retira de la table, m’aida à me relever et me dit :

–Faut pas se précipiter, Marie, la soirée ne fait que débiter.

–Mais j’ai la bouche pleine de ton jus ! Je me meurs de te manger, de te faire hurler de joie, de te faire mourir de plaisir, et tu me repousses. Si tu continues, je vais éclater.

–Je sais, c’est pire pour moi. Regarde...

Cela dit, elle introduit un doigt dans sa vulve en me regardant droit dans les yeux. Les jambes écartées, elle se masturbait. Je pouvais voir son jus couler entre ses cuisses. Quel spectacle. Je n’arrivais plus à la quitter des yeux. J’étais complètement hypnotisée. Elle mit fin à son petit jeu et lança :

–Allons... Mangeons avant que le souper ne soit trop froid. Il y a d’autres surprises à venir...

Je fus incapable d’attaquer mon assiette immédiatement. Ayant toujours en tête l’image de Simone qui se masturbait, j’avais une envie folle d’en faire autant. Je me sentais toute chaude et moite. Heureusement que je ne suis pas un homme avec un pénis bien membré, car la protubérance de celui-ci aurait sûrement transpercé mon pantalon. Cette dernière pensée, qui me fit bien rire, me ramena à des sentiments plus terre à terre. Je pus enfin faire honneur à mon assiette, mais sans arriver à détourner mon regard des seins de Simone qui s’étalaient sous mes yeux. J’espérais que les surprises achèvent, car j’en avais une pour elle, moi aussi.

Le repas fut arrosé d’un vin exceptionnel. Ceci terminé, Simone ramena le tout à la cuisine en me priant de rester à ma place et de ne pas en bouger.

–Maintenant, je crois que nous sommes prêtes pour le dessert, m’indiqua-t-elle après être revenue.

Elle tamisa alors les lumières de la salle à manger et du salon, mit de la musique et me demanda de la rejoindre. Elle me guida vers le divan, et s'assied à mes côtés.

—J'ignore si tu aimeras ma dernière surprise et j'espère ne pas avoir été trop téméraire dans mon choix, mais il est trop tard pour reculer et je vivrai avec les conséquences. Pour le moment, laisse-moi faire.

Elle se rapprocha, plaça mes deux mains dans mon dos et commença à déboutonner ma blouse. Elle embrassait chaque parcelle de mon corps en flamme, pendant que je me trémoussais à n'en plus me posséder. J'allais atteindre le paroxysme quand elle cessa ses caresses. Après quoi, elle me regarda et dit:

—Voici ta dernière surprise. Yéhava, chérie, tu veux nous rejoindre ?

Dans le chambranle de la porte du salon, j'entrevis cette magnifique jeune femme au teint noir. La lumière tamisée renforçait le détail de ses muscles et de sa peau d'ébène, elle avait tout simplement des allures de déesse. Elle était complètement nue, hormis ses souliers à talons échasses et un collier ivoire qui tombait sur ses seins d'une beauté divine. C'était une apparition. Je sentis immédiatement une douce sensation entre les cuisses et sur mes lèvres. Je pouvais, à distance, sentir le parfum de son sexe. Elle me regardait avec une telle envie dans les yeux, que j'en jouissais. Elle s'approcha lentement et me demanda:

—Est-ce que tu aimes ton cadeau, maîtresse ? Est-ce que tu aimes Yéhava ? Parce que Yéhava aime beaucoup ce qu'elle voit et ne veut que te procurer le plus de plaisir possible. Accepterais-tu de m'appartenir, ce soir ?

Puis, se positionnant devant moi, écarta ses grandes jambes musclées, tendit son mont vers l'avant et dit encore:

—Aimerais-tu me goûter, jeune maîtresse ? Yéhava, elle, est prête à obéir à tes moindres désirs. Fais ce que tu veux de moi et demande-moi ce que tu veux. Rien n'est défendu, je suis tienne.

Simone me regardait avec les yeux de la victoire. Je compris qu'elle connaissait des côtés de moi que j'ignorais. Le temps d'une fraction de seconde, j'eus peur. Mes sens étaient à ce point en ébullition, que je me trouvais sur le bord de l'explosion. Et explosion il y eut. Nous nous entremêlâmes toute la soirée. Mélangées à la retenue de Simone, les lèvres sensuelles de Yéhava et ses mains adroites me firent découvrir des sensations que je n'avais jamais connues jusqu'à ce jour.

Jusqu'aux petites heures du matin, je résistai et combattis le sommeil ; j'en voulais encore plus. Simone nous avait quittées depuis un certain temps déjà, mais Yéhava répondait et devinait mes désirs les plus intimes. J'aurais voulu la pénétrer de mon corps entier pour ne faire qu'une avec elle. Elle exhumait tellement le sexe que si elle s'était trouvée face à un animal, je n'aurais pas donné cher de sa peau. Je ne me possédais plus. Elle aurait pu me demander de lui faire n'importe quoi que je n'aurais su lui refuser. C'est totalement épuisée que je finis par m'endormir.

Mais qu'est-ce qui m'arrive ?

LE 13 JUILLET 1940

À mon réveil, ce matin-là, je me sentais comme une athlète après un entraînement. J'avais mal partout. Je repris lentement mes esprits et une fois sous la douche, les souvenirs de la soirée de la veille resurgirent dans mes pensées. Si je m'étais écoutée, je me serais masturbée tellement la senteur du sexe imprégnait encore mon corps.

Je descendis à la cuisine en pensant y retrouver Simone, mais la maison était vide. Je sortis à l'extérieur et errai dans les jardins un verre de jus à la main quand je la vis qui s'occupait de ses fleurs dans la roseraie. Je m'approchai d'elle, la pris dans mes bras, la serrai tendrement et lui dis :

—Simone, je suis exténuée.

—Et moi donc ! Je suis loin d'avoir ton âge. Alors... tu as aimé ta soirée ?

—Chérie... Comment peux-tu en douter ?

—Viens... rentrons. Nous déjeunerons et discuterons de la suite des choses.

Dans la dinette, devant notre copieux déjeuner servi par la bonne à tout faire, Simone m'expliqua :

—Ce matin, nous irons d'abord visiter ton appartement. Ensuite, nous commencerons les achats. Il faut bien meubler et décorer ton nouveau chez toi. Suzanne, ma décoratrice d'intérieur, nous accompagnera. Puis nous reviendrons à la maison nous refaire une beauté et relaxer au jardin. Ça te convient ?

—Bien sûr, mais pourquoi un appartement ? Je trouve que c'est une dépense extravagante et inutile. Je pourrais très bien vivre ici. Je serais parfaitement heureuse de vivre près de toi.

—J'espère, effectivement, que tu seras ici avec moi le plus souvent possible, mais je ne veux pas que tu te sentes obligée de vivre avec moi. Je veux que tu aies un endroit où tu pourras te retirer quand tu en ressentiras le besoin.

—Je n'ai pas envie de vivre ailleurs, je serai parfaitement heureuse près de toi.

—Fais-moi confiance. Aujourd'hui, tu ne désires rien d'autre que de vivre à mes côtés, mais viendra vite le temps où certains jours, ma présence t'apparaîtra lourde... trop lourde. Et j'espère que dans ces moments, le fait d'avoir ton propre appartement saura protéger notre relation.

J'avais énormément de difficulté à m'imaginer qu'un jour, je pourrais me lasser d'elle. Mais je lui faisais tellement confiance que je me résignai avec un sourire.

En fin d'après-midi, une fois les achats terminés, nous revînmes à la maison en compagnie de Suzanne. J'allai dans ma chambre pour me rafraîchir, puis, en sortant de la salle de bain, je la vis là, étendue sur mon lit. La surprise dut paraître sur mon visage, car elle me dit :

—Quoi ? Ce lit a déjà été le mien, tu sais. Tu penses avoir eu l'exclusivité ?

—Je ne pense rien de tel. Je me fous de savoir que ce lit a déjà été le tien. Mais pour le moment, c'est le mien et tu seras bienvenue dans ma chambre quand je t'y inviterai. Alors, dégage !

—Wow ! Je comprends maintenant pourquoi Simone est si excitée.

—Qu'est-ce que tu veux dire, par là ?

—Rien. Allons trouver Simone ; elle pourrait se faire des idées. Remarque que je ne détesterais pas...

—Tu ne détesterais pas quoi, au juste ?

Mais elle était déjà rendue au bas de l'escalier. La soirée fut merveilleuse. Suzanne se montra sous un bien meilleur jour et sa bonne humeur était contagieuse. Elle flirta toute la soirée avec Simone, ce qui eut l'heure de m'agacer, mais elle le faisait tellement innocemment. Finalement, je me rendis compte que c'était peut-être avec moi que j'aurais aimé qu'elle flirte. Après le repas, elle dut nous quitter rapidement, prétextant qu'elle avait un autre rendez-vous. Quand elle me fit l'accolade avant de partir, elle me chuchota à l'oreille:

–À la prochaine. Mon lit te sera toujours ouvert, baby.

–Ce qu'elle m'énerve! éclatai-je après qu'elle eut refermé la porte. Comment peux-tu l'endurer ainsi sans dire un mot?

–Toi aussi, tu l'as aimée?

–Aimée! T'as pas compris ce que je viens de te dire... Elle m'énerve!

–J'ai très bien compris, et plus que tu ne le penses. Ne parlons plus d'elle, veux-tu. Viens plutôt près de moi.

Puis on fit l'amour délicieusement. Nous étions seules, libres, consentantes, j'étais ravie. Avant de m'endormir, je repassai le déroulement de notre journée dans ma tête. Je ne pus que conclure que l'appartement était vraiment joli. Situé à deux pas de l'université, ce sera plus que pratique. Je trouvai enfin le sommeil dans les bras de Simone. Bien que rassasiée, j'eus quand même une dernière pensée pour Yéhava.

J'espère la revoir un jour.

LE 13 SEPTEMBRE 1940

Ma première nuit à l'appartement.

L'été est passé comme un coup de vent. Simone et moi apprenions à nous connaître, à vivre ensemble. Dans l'ensemble, elle était assez facile à vivre. Elle me laissait de la place et ne me faisait jamais sentir qu'elle m'entretenait financièrement. Au contraire. Un matin, j'ai trouvé sur ma table de nuit une enveloppe contenant un chèque libellé à mon nom. Un montant de mille dollars. Sur le coup, j'ai été estomaquée et ensuite, j'éprouvai un sentiment de crainte. Peut-être, par ce geste, voulait-elle m'indiquer la porte ? Je descendis déjeuner et comme je ne disais rien, Simone prit parole.

–Qu'est-ce qu'il y a ?

–Quoi ? Rien, je t'assure.

–En ce cas, explique-moi pourquoi tu es fermée comme une carpe. Habituellement, le matin, tu es une vraie machine à paroles.

–Il n'y a rien, Chérie, je t'assure.

–Est-ce l'enveloppe que tu as trouvée qui te met dans cet état ?

–Peut-être, en effet.

–Et pourquoi ?

–J'ai peur que tu veuilles te débarrasser de moi, que ce soit ta façon de me dire de déguerpir.

–Pauvre chou ! J'avoue que je m'attendais à une tout autre réaction. Viens ici, mon cœur...

Je m'approchai et elle me prit dans ses bras si doux, si forts, si réconfortants. Puis elle me dit :

–Tu n'as pas à t'en faire avec ceci. Je suis tellement heureuse avec toi que jamais cette idée ne m'aurait traversé l'esprit ; bien au contraire. C'est moi qui crains qu'un jour, tu te lasses de moi et que tu viennes m'annoncer ton départ. Je t'aime profondément... Tu es le seul bonheur qui a habité ma vie depuis belle lurette. Cet argent, c'est pour que tu te sentes indépendante. Je t'ai obligée à quitter ton emploi parce qu'égoïstement, je te voulais près de moi, pour moi. Je trouve donc normal que je te donne un peu d'argent de poche pour tes besoins personnels.

–Mille dollars... T'appelles ça de l'argent de poche, toi ?

–Cet argent servira à subvenir à tes besoins pour la durée de ton année scolaire. Tu iras ouvrir un compte en banque et tu devras gérer ton budget. Ainsi, je n'aurai pas à te donner de l'argent au compte-gouttes chaque semaine pour te faire sentir redevable. C'est fait et maintenant, je m'attends à ce que tu t'organises sans avoir à venir quêter ta pitance.

–Chérie ! Que tu es généreuse. Pas seulement avec ton argent, mais avec tes attentions envers moi. Moi aussi, je n'ai jamais été aussi heureuse de ma vie.

Nous avons fait l'amour avec confiance. Plus nous étions à l'aise avec notre propre sexualité, plus nos ébats devenaient torrides. Ce soir-là, seule dans l'appartement pour la première fois, le souvenir de nos moments intimes réveilla mes sens. J'eus presque envie de

retourner à la maison.

Mon souper terminé, je m'installai pour une nuit d'étude. C'était d'ailleurs la raison pour laquelle je couchais à l'appartement. Sachant que j'avais un premier examen tôt le lendemain matin, Simone m'avait suggéré d'y dormir. «Ainsi, tu seras plus près de l'université et tu pourras te lever un peu plus tard». Ce qui n'était pas faux, effectivement.

Vers huit heures du soir, je pris une pause et décidai de lui téléphoner. Une voix que je ne reconnus pas aussitôt me répondit

–Allo! Qui parle? Suzanne! Mais qu'est-ce que tu fais là, toi?

–Marie? Tu parles d'une façon de me dire bonsoir! Je ne suis pas certaine de vouloir te répondre.

–Passe-moi Simone.

–Wow! Simone, c'est pour toi; la lionne à l'appareil. Bye, baby, et ne t'inquiète pas, Simone est entre bonnes mains.

Simone, qui prit probablement le récepteur dans une autre pièce, dut entendre la dernière remarque de Suzanne, car elle répliqua:

–Suzanne, pas de dispute ce soir, tu m'entends? Je ne la trouve pas drôle du tout. Marie, c'est toi? Comment vas-tu, mon amour? Tu t'ennuies?

–Qu'est-ce qu'elle fait là, celle-là?

–Un peu jalouse, on dirait! Blague à part, Suzanne m'a accompagnée, cet après-midi, pour faire des achats, et je l'ai tout simplement invitée à souper. Comme j'étais seule, je me suis dit que ça me ferait de la compagnie. Tu sais, je reçois de plus en plus de plaintes de mes amies qui trouvent, et avec raison, que je les délaisse depuis quelques mois.

–Excuse-moi, chérie. Je n'ai pas le droit.

–Mais si tu as le droit! Il n'y a rien de mal à ça. Et puis quelque part, ça me flatte.

–Je m'excuse tout de même. Je voulais juste t'appeler avant que tu te couches et te dire que je t'aime.

–Comme c'est gentil. Comment vont tes études, ça avance bien?

–Oui, très bien, mais ta présence me manque.

–Je suis contente d'apprendre cela. Étudie bien et reviens-moi demain avec un grand sourire. Je serai des plus heureuses. Je te montrerai alors combien je t'aime. Maintenant, bonne nuit et ne t'inquiète pas... C'est toi que j'aime, et personne d'autre.

–Merci, mon amour.

Réconfortée, je raccrochai. Mais ce qu'elle peut m'enquiquiner, cette Suzanne!

LE 19 DÉCEMBRE 1940

En pleine semaine d'examens de fin de session, Simone décida d'aller visiter son frère en Caroline du Sud.

–Tu pourras coucher à l'appartement, dit-elle, et prendre tout le temps que tu désires pour étudier sans te soucier de moi. De mon côté, ça me permettra de visiter mon frère qui se plaint de ne plus me voir et de ne plus avoir de mes nouvelles.

J'étais donc à l'appartement. J'avais terminé de souper et me concentrais dans mes livres quand la sonnette d'entrée retentit. Je sautai cinq pieds dans les airs. C'était la première fois depuis mon aménagement que la sonnette se faisait entendre. J'allai répondre, un peu inquiète.

–Allo ! Qui est-ce ?

–Alors, on n'ouvre pas aux amies ?

Je reconnus son rire sarcastique.

–Suzanne ! Mais qu'est-ce que tu fais ici ?

–Décidément, c'est ta phrase fétiche ! Ouvre, tu veux, j'ai les bras chargés de paquets et j'ai peur de ne pas pouvoir les tenir plus longtemps.

Je lui ouvris et effectivement, elle avait les deux bras chargés jusqu'au menton.

–Viens que je te débarrasse.

–Enfin un mot gentil.

Je lui jetai un regard signifiant: «Arrête de m'agacer».

–OK, j'ai compris. J'arrête de te taquiner. Contente ?

Oui, j'étais contente. À ma grande surprise, j'étais heureuse de la voir et heureuse de pouvoir prendre une pause. Ça me changerait un peu les idées. Depuis une semaine, je n'avais rien fait d'autre que d'étudier. Une fois délestée de ses emplettes, j'invitai Suzanne à s'asseoir.

–Je te préviens, Suzanne, je n'ai pas grand-chose à t'offrir.

–C'est ce que tu penses ? C'est mal me connaître.

Sur ces mots, elle alla à la cuisine et en revint avec deux bouteilles de vin, un blanc et un rouge.

–J'espère juste que tu as un limonier et des verres...

–Un limonier ? C'est quoi, ça ?

–Un ouvre-bouteille pour le vin.

–Alors là, pas de problème... J'ai tout ce qu'il faut.

Je revins de la cuisine et Suzanne nous servit chacune un verre de vin blanc.

–À la tienne, ma lionne ! lança-t-elle.

–Suzanne, tu as promis que tu cesserais de m'agacer.

–C'est vrai, excuse-moi. Portons plutôt un toast à notre soirée.

Suzanne était d'excellente compagnie. Son entrain était contagieux et quand elle se déplaçait, on aurait dit une libellule tellement elle survolait le plancher. Elle me racontait toutes sortes d'anecdotes et me faisait sans cesse rire. Quand je regardai l'heure, elle s'en rendit compte.

–Oups... J'ai abusé, n'est-ce pas ?

–Non, ça va. Je voulais juste savoir quelle heure il était.

–Merci pour ces mots de politesse, mais je sais que tu es en pleine période d’examens et je ne voudrais d’aucune façon nuire à tes études.

Elle se leva et se trouvait déjà dans l’entrée, le manteau sur le dos et les bras à nouveau plein de paquets. Je l’aidai en lui ouvrant la porte, puis dis :

–Merci, Suzanne, ça m’a fait du bien. Une semaine à ne faire rien d’autre qu’étudier et passer des examens, ça pèse lourd.

–C’est à moi que cette soirée a fait le plus plaisir.

–Oups... Attends... Tu allais oublier la bouteille de vin rouge.

–Laisse. Ça sera pour la prochaine fois.

Elle s’approcha pour me faire l’accolade et me susurra :

–À la prochaine, baby.

LE 23 DÉCEMBRE 1940

Mes examens terminés, je préparais mes choses pour retourner à la maison quand le téléphone sonna.

–Allo !

–Marie, c’est Simone. Comment ça va ?

–Bien et toi ?

–Personnellement, ça va, mais côté température c’est l’enfer ! Il y a une tempête de verglas qui sévit présentement dans les Carolines et tout le trafic ferroviaire est perturbé, ce qui fait que je ne peux pas prendre le train. Selon les journalistes, la situation pourrait prendre quelques jours à se résorber.

–Ah non... Pauvre toi.

–Pauvre toi, plutôt. Tu aurais pu te retrouver seule, ce soir, alors que je t’avais promis une petite fête pour Noël. Mais j’ai appelé Suzanne et bien gentiment, elle a accepté de prendre la relève. Elle va communiquer avec toi pour faire les arrangements.

–Suzanne ? Mais je n’ai pas besoin d’elle ! Simone, tu sais qu’elle me tombe sur les neufs...

–Oui, je sais, mais je suis convaincue qu’au fond, tu l’aimes bien. De toute façon, il est trop tard... À l’heure qu’il est, elle devrait être bientôt chez toi. N’ai-je pas attendu la sonnette d’entrée à l’instant ? Alors, je te laisse et te rappelle demain pour te donner des nouvelles. Bon party, ma petite chérie !

Effectivement, la sonnette d’entrée se faisait impatiente. J’allai donc ouvrir, et Suzanne entra en coup de vent.

–Salut ! Hé oui, c’est moi. Je t’explique...

–Économise ta salive, Simone vient de m’appeler et m’a appris la nouvelle.

–Hé bien... t’en fais une tête ! Moi qui croyais te faire plaisir.

–Ce n’est pas de ta faute. J’espérais retrouver Simone et je viens d’apprendre qu’elle ne sait pas quand elle sera de retour... Alors, ça m’a quelque peu bouleversée.

–Bon, c’est mieux. J’ai tout préparé, pour ce soir, incluant une belle surprise. Descends à l’auto pour prendre le restant des choses pendant que je mets la table.

Cela dit, elle enleva son manteau, me révélant ainsi une superbe blouse transparente. Wow! Elle avait des mamelons énormes, avec de gros bouts sortant de ses seins. Je n'avais jamais rien vu de tel. Remarquant mon regard, elle me lança un sourire qui semblait dire: «Ne t'en fais pas, tu pourras y goûter et t'en délecter autant que tu voudras».

Sa gaieté proverbiale me mit aussitôt dans une bonne ambiance. Et puis, elle avait dit une surprise, non? Qui n'aime pas les surprises? Je remontai les bras chargés à bloc et sonnai à la porte, qu'elle ouvrit avant de me soulager de quelques paquets.

–T'as apporté ce qu'il faut pour nourrir une armée. Nous sommes que deux... On ne pourra jamais manger tout ça.

–Trois couverts! m'exclamai-je après avoir jeté un œil sur la table. Pourquoi trois?

–C'est ça, la surprise, ma chouette. J'ai invité une amie qui va se joindre à nous, un peu plus tard.

Nul doute que ma déception a dû paraître, car elle s'empressa d'ajouter:

–Ne fais pas cette tête. Je t'assure que lorsque tu sauras de qui il s'agit, tu nageras en plein bonheur.

Ne voulant pas nécessairement connaître l'identité de cette invitée mystère, je ne posai pas de questions. «Laissons faire... me dis-je. De toute façon je l'apprendrai bien assez tôt».

–Commençons la soirée, lança Suzanne. D'abord, allons au salon pour l'apéro. J'ai un bon petit Pinot Grigio pas piqué des vers; ça nous mettra dans l'ambiance.

À peine étions-nous assises, que la sonnette vibra de nouveau.

–Va ouvrir, me demanda Suzanne. C'est sûrement ta surprise qui arrive.

En ouvrant, je n'eus même pas le temps de voir qui entra que ma surprise se précipitait dans mes bras.

–Bonsoir, maîtresse! Je suis tellement heureuse de te revoir.

–Yéhava! Ça, c'est vraiment chouette! Tu connais Suzanne?

–Tout le monde connaît Suzanne, ma chérie!

Je l'aidai à enlever son manteau et m'aperçus qu'elle aussi portait une blouse transparente.

–Vous vous êtes passé le mot, ou quoi?

–Que veux-tu dire, maîtresse?

–Toutes les deux avec des blouses transparentes... J'ai l'air de quoi, moi?

–Tu n'apprécies pas?

À cette question, Yéhava s'approcha pour me faire l'accolade et m'embrasser sur les deux joues. Ce faisant, elle en profita pour coller son corps contre le mien et me présenter sa bouche entrouverte pour un baiser brûlant.

–Marie! lâcha-t-elle. Regarde mes seins... regarde l'effet que tu me fais! Tu n'es pas contente de pouvoir les reluquer?

–Tu sais bien que oui.

Sans crier gare, elle glissa sa main entre mes cuisses et laissa entendre:

–Wow! Je vois que je te fais aussi de l'effet. Allons rejoindre Suzanne; sinon, je ne pourrai plus répondre de moi.

J'avais déjà la chatte toute moite. Dès que j'ouvris la porte et que je reconnus Yéhava, j'ai immédiatement ressenti une sensation au bas du ventre. Tous les moments vécus avec elle lors de cette fameuse nuit remontèrent d'un coup à ma mémoire. Je jubilais.

Une fois au salon, Suzanne se leva pour l'accueillir à son tour. À la vue de cette dernière, ses mamelons doublèrent en grosseur et se durcirent comme une roche.

–Salut, beauté ! lui dit-elle.

Elle lui présenta alors ses lèvres pendant que sa main caressait ses fesses. J'eus aussitôt une pointe de jalousie, sans savoir de qui, exactement, j'étais jalouse. Au fond, je les désirais toutes les deux. Seins conte seins, elles me regardaient quand Suzanne me demanda :

–Tu aimes mon cadeau, baby ?

–Comment ne pas aimer !

–Bien ! Alors que la fête commence !

Après l'apéro, on passa à table. Suzanne et Yéhava faisaient le service, refusant toute aide de ma part. Elles ne voulaient même pas que je me lève de table. Une fois tout le monde servi, Suzanne nous suggéra :

–Pour mettre un peu de piquant, que diriez-vous de jouer à un petit jeu ? Et très simple, en plus. Chacune de nous, à tour de rôle, pose une question à l'une des deux autres. Si la personne à qui on pose la question ne répond pas correctement, elle sera obligée d'obéir au commandement de celle qui l'a interrogée.

–Bonne idée ! N'est-ce pas, maîtresse ?

–C'est que...

–Allons, baby, ne sois pas si rabat-joie.

–D'accord, je suis partante.

–Alors, je commence, décida Suzanne. Je m'adresse d'abord à toi, Marie. Nomme-moi la capitale du Népal.

Comme je ne sus que répondre, elle me demanda de détacher sa blouse et de l'entrouvrir. Je me levai donc, m'approchai d'elle et obéis. En m'exécutant, je pouvais sentir la chaleur me monter à la tête. Ses merveilleux mamelons étaient là, bien étalés devant moi. Je n'avais qu'une idée en tête : les prendre dans mes mains, les caresser, les...

–Tentant, non ? Mais pas touche... Tu n'as pas le droit tant que tu n'es pas invitée à le faire.

Puis ce fut au tour de Yéhava qui posa une question à Suzanne, laquelle répondit correctement. Celle-ci avait de nouveau le contrôle du jeu.

–Poursuivons avec toi, Yéhava. Nomme-moi le dernier roi d'Espagne.

Après quelques secondes de suspense, Suzanne dit :

–Tu l'ignores ? En ce cas, je te demande de caresser mes mamelons.

Sans plus attendre, Yéhava se précipita vers Suzanne et, tout en jetant un coup d'œil dans ma direction, ouvrit tendrement la bouche et sortit la langue. S'en servant comme d'un léger pinceau, elle commença à badigeonner les mamelons de sa partenaire. Cette dernière se crampa, ouvrit les jambes et releva sa robe pour m'offrir sa vulve aussi lisse qu'un œuf en spectacle. Je trouvai cela vraiment excitant de voir une chatte dégarnie de ses poils. Pendant ce temps, Yéhava se délectait en se tortillant de plaisir.

–Assez pour le moment ! signifia Suzanne. Prenons une pause. La soirée est jeune et si nous continuons ainsi, je crains qu'on ne puisse terminer le repas. Passons au met principal et nous reprendrons le jeu par la suite. Tu viens m'aider, Marie ?

Une fois avec elle dans la cuisine, j'avais les yeux rivés sur ses seins ; c'était plus fort que moi, je ne pouvais m'en empêcher.

–Tu les trouves si beaux ? me demanda-t-elle.

–Beaux n'est pas le bon mot ; je les trouve sublimes.

Fière de cette réponse, elle s'approcha de moi et colla ses seins sur mon bras. Alors que je pouvais enfin sentir la sensation de ses mamelons durs comme de la roche, elle me susurra :

–Tu vois l'effet que tu me fais ? Et mes mamelons, ce n'est rien ; si tu mettais ta main entre mes cuisses, tu pourrais sentir la moiteur et la chaleur qui s'y dégagent... Tu constaterais comment je sens le sexe. Ce soir, mon petit amour, Yéhava et moi allons te faire mourir de plaisir.

Elle m'embrassa, passa sa main sur mes seins et entre mes cuisses, puis ajouta :

–D'après ce que je peux voir, je crois que tu apprécies toi aussi ta soirée. Allons... viens avant que je ne perde la tête.

Et notre jeu se poursuivit durant que nous savourions le mets principal. Suite à une question posée par Yéhava et à laquelle je répondis correctement, je me retrouvai enfin avec le contrôle du jeu. À ce moment, je n'avais, pour tout vêtement, que ma petite culotte et mes souliers à talons hauts. Je me levai et me positionnai devant Yéhava de façon à ce que Suzanne ne puisse rien manquer.

–Yéhava, ta maîtresse se trouve mal d'avoir l'entre cuisse tout humide ; que peux-tu faire pour la soulager ?

Sans se faire prier, Yéhava se mit à genoux devant mon antre et positionna ses mains de chaque côté de ma culotte.

–Yéhava demande la permission de soutirer ta culotte, maîtresse. C'est plus facile pour soulager ton mal.

–Permission accordée.

Doucement, elle baissa ma culotte. Pendant ce temps, j'ouvris les cuisses et regardai Suzanne droit dans les yeux. Ses mamelons, si cela était possible, se durcirent encore davantage. Ma culotte enlevée, Yéhava sortit sa langue, une langue sans fin avec son bout pointu. Le parfait outil pour soulager le mal dont je souffrais. Elle commença alors à la faire pénétrer dans mon passage. En quelques instants, elle avait la bouche et les joues pleines de ma jouissance. Je me retirai avant d'exploser et lui transmis mon dernier ordre.

–Maintenant, Yéhava, je veux que tu partages mon nectar avec notre amie. Va l'embrasser pour qu'elle savoure les fruits de son jeu.

Cette fois, c'est Suzanne qui ne se fit pas prier. Elle embrassa Yéhava dans un baiser effréné qui n'en finissait plus de s'étirer.

–Bon... Assez, Yéhava. Maîtresse est très contente.

–Je te trouve très bonne joueuse, baby, glissa Suzanne. Tu apprends assez vite, merci.

Le repas se déroula ainsi jusqu'à ce que ni l'une ni l'autre ne puisse faire durer le suspense plus longtemps. Chacune de nous se débarrassa des quelques vêtements qui lui restaient et nous échangeâmes caresses et baisers. Nous nous entrelaçâmes et nous pénétrâmes à tour de rôle, de façon à ce que chacune éclate d'extase dans des cris de jouissance extrême. Quand je crus le tout terminé, Suzanne lança :

–Yéhava, emmène mon petit baby au bord du précipice une dernière fois ; j’ai des copains à lui présenter.

–Bien, grande maîtresse, mais à une condition. Après la jeune maîtresse, je veux bénéficier du même bonheur.

Ma curiosité fut piquée au vif, mais j’oubliai rapidement Suzanne grâce aux bonnes manœuvres de Yéhava qui à mon grand étonnement, m’amena à nouveau près de l’extase. Mais elle se retira dès qu’elle vit Suzanne s’approcher.

–Mon petit baby, dit celle-ci, je te présente Mutt & Jeff. Ce sont les deux plus gentils gominés que je connaisse et je crois que tu vas aussi les aimer.

Elle tendit ensuite un peu d’onguent à Yéhava et me pria de me retourner sur le ventre. Yéhava commença à appliquer doucement l’onguent sur le pourtour de mon anus, pendant que Suzanne pénétrait ma vulve avec l’un des deux gominés.

–Tu aimes Jeff, baby ? Il bouge bien, n’est-ce pas ?

–Oh oui... j’adooore !

–Maintenant, je vais t’introduire Mutt ; au début, il est plus dur à accepter, mais à la longue, c’est celui que tu devrais préférer.

Comme elle avait raison ! Quand l’ouverture de mon anus fut assez dilatée, je pus me détendre et me laisser aller à ma dernière extase en criant comme une perdue. Il me fallut quelques minutes avant de revenir sur terre. Puis, quand je me rendis compte que Suzanne avait déjà commencé à servir Yéhava, je me précipitai sur elle.

–Ma toute belle esclave, dis-je, ta jeune maîtresse va s’occuper de ton anus, mais avec un onguent différent.

Je la retournai et avançai ma langue. Quand Yéhava comprit, elle devint tout excitée. Je pénétrai son anus de ma langue aussi loin que je pus ; j’aurais fait des bassesses pour échanger ma langue contre celle de Yéhava. Cette dernière bien lubrifiée, Mutt prit la relève jusqu’à ce que Yéhava devienne complètement épuisée. Puis vint le tour de Suzanne qui croyait s’en tirer, sous prétexte qu’elle n’avait pas notre âge et qu’elle était déjà au bout de ses forces. Mais une fois ma langue dans son anus, son langage changea de tout au tout. Et ma foi, je crois qu’elle nous supplanta.

Enfin nous nous endormîmes dans mon lit, totalement épuisées. Le lendemain, quand je me réveillai, même si mes deux amies étaient déjà parties, la senteur de leur sexe imprégnait encore toute la chambre. Les expériences de la veille me revinrent à l’esprit et je dus me masturber pour pouvoir fonctionner normalement.

Que vais-je dire à Simone ?

LE 25 DÉCEMBRE 1940

Simone arrivait enfin aujourd’hui. Elle avait trouvé un train avec deux escales, mais elle préférait cela à devoir passer seule la journée de Noël, perdue dans ce bled, et à devoir subir les assauts des mâles retenus comme elle à l’hôtel. Je décidai de lui faire une surprise et d’aller la chercher à l’aérogare. À la sortie de la gare, je la fis sursauter.

–Bonjour, Simone.

–Marie! Quelle belle surprise!

–Je suis venue avec l’auto. Donne-moi ton sac. Tu pourras relaxer durant le trajet vers la maison. Allez... viens.

En cours de route, elle me raconta en détail ses péripéties en Caroline, ce qui me permettait de garder le silence et de réfléchir à la façon dont je lui avouerais ce que j’avais fait avec Suzanne et Yéhava.

–T’es bien silencieuse, finit-elle par me dire. Tu me caches quelque chose?

–Non, tout va bien. Je t’écoute, sans plus.

Elle n’insista pas. À la maison, elle me demanda de prendre un bain avec elle.

–Tu m’as manqué terriblement, m’avoua-t-elle. Ta présence, ton esprit, ton corps... J’ai trouvé cela extrêmement difficile.

–Même chose pour moi, Suzanne.

–Suzanne? Tiens, tiens, tiens... quel lapsus. Alors, c’est ça qui te tracasse? Viens me raconter.

–Excuse-moi, Simone. Je ne voulais pas...

–Arrête de jouer les saintes-nitouches avec moi. Tu penses que je ne me suis pas envoyée en l’air en Caroline? Mais voyons plutôt ton histoire. Je suis curieuse de voir ce que la belle Suzanne t’a réservé.

Je commençai par lui raconter ma nuit de débauche sans entrer dans les détails, mais ses questions insistantes finirent par me délier la langue. Au fur et à mesure que j’avançais dans mon récit, cela raviva dans ma mémoire ces délicieux moments passés avec Suzanne et Yéhava. Cela eut comme effet de m’exciter. De son côté, Simone avait déjà une longueur d’avance sur moi, puisqu’elle n’arrêtait pas de se caresser pendant que je lui débarrassais les détails croustillants de mon aventure. Nous finîmes dans les bras l’une de l’autre et récupérâmes le temps perdu. Après nous être contentées, nous descendîmes au salon pour siroter un apéro avant le souper.

–Vas-y... pose cette question qui te fatigue tant, me lança soudainement Simone.

–Quelle question? Je n’ai pas de question.

–Ne joue pas à la veuve offensée avec moi. Allez, crache!

Si tu insistes. Après tout ce que je viens de te raconter, ne ressens-tu pas un brin de jalousie?

–Je ne dirais pas jalousie. Je ne crois pas que ce soit le bon mot. D’ailleurs, je ne crois pas qu’un seul mot puisse décrire ce que je ressens. C’est un mélange d’envie, de jalousie, de peur, d’espoir... enfin, d’un tas de choses.

–Et je ne t’ai pas tout dit, tu sais.

–Ça, je l’avais deviné. Pour m’être déjà retrouvée dans les bras de Suzanne et de Yéhava, je sais très bien de quoi elles sont capables. Alors, je me doutais bien que tu ne m’avais pas tout dit. C’est justement ces non-dits qui excitent encore plus mes sentiments. Si tu n’as pas osé m’en parler, j’imagine un peu ce qu’a pu être ta nuit et cette partie-là, je l’envie.

–Mais ce n’est pas normal, où s’en va-t-on? On ne peut pas continuer ainsi.

–Je suis exténuée. Si tu veux bien, nous reprendrons cette discussion une autre fois.

–C’est que...

–Une autre fois, je t’en prie. Allons plutôt manger un bon repas. Ce soir, je te sors. Mets-

toi aussi belle que possible. Je veux voir le désir dans les yeux des hommes ou des femmes qui vont poser leur regard sur toi. Tu veux bien me faire ce plaisir ?

Comment lui refuser. Je devrai, cependant, revenir à la charge. Certaines choses me chicotent et j'aimerais aller au fond de ma pensée.

—OK ! Alors, attends de voir ce que je te réserve. On verra si une fois assise en face de moi, tu pourras terminer ton repas.

—Yes, that's my baby ! Allons-y !

LE 5 JANVIER 1941

Les fêtes furent une succession de partys, comme si Simone avait tout fait pour ne pas se retrouver seule avec moi. Ces soirées se terminaient au petit matin. Chaque fois, les esprits embrouillés par l'alcool et le sexe étaient omniprésents. De la débauche pour de la débauche. Une fois les sens excités, je me permettais tout ce qui me tentait ou tout ce qui tentait à la personne qui me plaisait, sans que Simone ne trouve rien à dire. Faut dire qu'elle ne se privait pas non plus de son côté.

Mais c'est justement ce qui me fichait les jetons. Je trouvais que la direction que prenait notre relation n'allait pas dans le sens que j'espérais.

Aujourd'hui, une bonne occasion s'est enfin présentée. Durant l'après-midi, Simone dut s'absenter pour une rencontre familiale. J'en profitai pour préparer son repas favori, je dressai la table, allumai les chandelles et attendis patiemment, jusqu'à ce que j'entende la porte s'ouvrir. À son arrivée au salon, elle s'exclama :

—Oups... une surprise ?

—Oui, madame ! Une surprise que tu mérites pleinement.

J'ai réussi mon repas à merveille et le vin que j'avais choisi plut à Simone. C'est donc dans un bon esprit qu'on passa au salon pour siroter un digestif. Elle se servit un porto avec un de ses cigarillos qu'elle affectionnait tant et nous nous détendîmes. Elle me désarçonna quand je l'entendis me dire :

—Alors, Marie, qu'est-ce que tu attends ?

—Attendre ? Mais attendre quoi ?

—Ne fais pas l'innocente. Je te connais assez pour savoir que tu meurs d'envie de m'entretenir de ce qui te tracasse depuis un certain temps. Ça ne sera peut-être pas facile, mais aussi bien aborder le sujet une fois pour toutes. Repousser le moment ne règlera rien.

Je pris quelques secondes pour ordonner mes pensées et réalisai que j'ignorais totalement ce que j'allais dire.

—Je ne sais pas par où commencer ni ce qui me tracasse vraiment.

—Alors, pourquoi ne pas tout simplement me dire la première chose qui te passe par la tête ?

—Tu as probablement raison. Alors, je plonge. Je crois que ce qui commence à me tracasser le plus, c'est le genre de vie que nous menons.

—Il te manque quelque chose ?

—Non, ce n'est pas ça. Je t'en prie, ne m'interromps plus, car je vais perdre le fil de mes pensées. Ce que je ressens est paradoxal. Je sens un vide, alors que ma vie n'a jamais été aussi

remplie. J'ai l'impression de vivre dans un tourbillon. Ce n'est pas nécessairement un mauvais tourbillon, mais le courant est trop fort et il a le dessus sur moi. Je ne m'appartiens plus et j'ai perdu le contrôle sans même m'en être rendu compte. Tous ces gens qui gravitent autour de nous... j'ai l'impression qu'ils sont là juste pour profiter de nous... ou de toi, devrais-je plutôt dire. Tout ça sonne faux. Et ces parties de jambes en l'air ; j'y participe avec enthousiasme, c'est vrai, mais ce n'est pas ça, la vie, ça ne peut pas être ça... pas tout le temps, du moins. Le pire, c'est que j'aime la partie sexe. Je ne fais que t'en parler et déjà, ça m'excite. Mais je perds le contrôle et je déteste perdre le contrôle. J'ai le sentiment que je vais me réveiller un jour avec un vide innommable et qu'alors, il sera trop tard. Prends l'autre soir, par exemple... après avoir baisé comme une folle une de tes connaissances que je rencontrais pour la première fois, je suis sortie de la cuisine pour te voir affalée toute nue au beau milieu du salon, sur la table du centre, pendant qu'une fille engouffrait sa main dans ta vulve et qu'une autre pénétrait ton anus avec un gominé. De ton côté, tu suçais le jus d'une troisième, nue elle aussi, qui t'offrait à tour de rôle son sexe et son anus. Sur le coup, ça m'a drôlement excitée, mais par la suite, je me suis sentie mal. C'est comme si le plaisir physique devient un mal plutôt qu'un bien. Depuis ce soir-là, je ne pense qu'à ça et je n'aime pas ça. J'ai un malaise.

Je pris mon souffle et attendis un peu ; j'avais besoin d'aide pour continuer. Ça me parut une éternité, mais Simone finit par sortir de son mutisme.

—Je redoutais ce moment comme la peste. Je ne voulais pas penser à l'éventualité que cette discussion ait lieu. J'espérais que tu sois différente des autres femmes que j'ai connues avant toi. Tu es une machine à baiser, une merveilleuse machine à baiser, et je n'ai que ça dans la tête. Je ne pense qu'à te baiser, qu'à voir d'autres personnes te baiser. Quand Yéhava s'est occupée de toi, le soir de ton arrivée ici, j'ai tout regardé. Je pense que j'ai joui dix fois pendant que ses caresses te rendaient folle. Je me masturbais comme une perdue. Pourquoi crois-tu qu'elle était assise à tes côtés ? Tu étais comme une biche affolée, mais qui ne pouvait pas résister à la tentation ; c'est ce qui me rend folle de toi. Je suis prête à tout pour te garder chez moi. Je te veux comme tu es, je ne veux rien changer.

Sur ces mots, elle se leva et s'approcha. J'avais à peine remarqué, tant j'étais estomaquée par ses aveux. Une machine à baiser... C'est donc à cela qu'elle pense quand elle pense à moi... Une machine à baiser. Elle me caressait, mais je ne m'en rendais même pas compte. Soudain, je sortis de ma torpeur et la repoussai.

—Marie, chérie... viens, je t'en prie.

Ce que je vis dans ses yeux me répugna. Je me levai, pris mon manteau, ouvris la porte et pendant qu'elle me suppliait de revenir, je m'enfuis en courant dans la nuit glaciale, par une pluie battante, en pleurant toutes les larmes de mon corps.

Idiote !

LE 22 JUIN 1941

Enfin, mon dernier examen est derrière moi ! Que de stress ces tests peuvent engendrer. Je ne suis pas certaine que je pourrai m'y habituer. Les gars de ma classe me disaient sans cesse d'arrêter de m'en faire avec ça.

–Si toi tu ne réussis pas, Marie-Pierre, personne ne le pourra. Allez, viens... c'est le temps de s'amuser.

Comme Denis et Jean-Pierre avaient organisé un party de fin de session, j'ai demandé à Simone la permission d'y aller.

–Marie, me répondit-elle aussitôt, tu n'as pas besoin de me demander la permission. C'est de ton âge, ce genre de fêtes, et c'est tout à fait normal. Ça te fera du bien de te retrouver avec tes camarades. J'apprécie que tu m'en avises, car je ne m'inquiéterai pas, mais de permission, pas besoin. Alors, bonne soirée et fais attention à toi. Je suis persuadée que ces garçons n'en ont que pour toi.

Elle avait peut-être raison, mais n'avait rien à craindre, car j'étais très bien avec elle. Puis les gars, à en juger par les discussions que j'avais avec eux, m'apparaissaient bien jeunes et plutôt inexpérimentés avec les filles. Finalement, je me dis que Simone avait probablement raison ; ce serait plaisant et ça me changerait les idées, c'est certain.

La soirée se déroula fort bien. Les gars avaient appris à m'apprécier. Hormis quelques-uns, ils comprenaient tous mon désir de me tailler une place dans ce monde de machos. Il faut dire, aussi, que mes résultats les impressionnaient grandement.

Tout en discutant, on débatta quelques vérités sur certains profs. Louis pouvait en imiter quelques-uns, ce qui nous fit tous bien rire. On a bu, aussi ; peut-être un peu trop. Certains ont très mal supporté leurs consommations. Quant à moi, j'étais assez gaie, mais je m'étais abreuvée juste assez pour sentir un petit engourdissement, rien de plus. À un certain moment, Denis, qui s'était un peu trop enivré, se rapprocha pour me parler.

–Alors, Marie, tu t'amuses ?

–Oh oui ! Maintenant que cette année est enfin terminée, je peux respirer un peu. J'ai trouvé cela stressant. Et toi, ça va ? Tu travailles, cet été ?

–Oui, l'année a été difficile pour moi aussi. Avec tout ce par cœur qu'il faut se taper, je me demande parfois s'ils veulent former des robots ou des avocats bien préparés à défendre la populace des injustices de cette chienne de vie. Marie... je voulais te dire que j'apprécie vraiment ta présence. Et si j'osais, j'aimerais bien...

Pierre vint se joindre à nous, ce qui interrompit Denis et le sauva un peu en même temps. À son langage corporel et le rosé de son visage, il s'apprêtait à m'avouer ou à me demander quelque chose qui semblait le mettre dans tous ses états

–Allez, vous deux, assez les cachoteries ! lança Pierre. On s'en va danser. Venez ! On y va.

–Ça, c'est super ! Allez, Denis, allons-y !

C'est ainsi que nous nous sommes tous retrouvés dans le quartier des boîtes de nuit, excités de conquérir ces lieux dont nous ignorions à peu près tout, jusqu'à leur existence même ; pour ma part, du moins. Jean-Pierre, qui semblait plus dégourdi que les autres, nous entraîna *Chez Frenchie*, une boîte à la mode où le *Jitterbug*, nouvelle danse préférée des

jeunes, faisait fureur. Étant la seule fille du groupe, je ne manquais pas de partenaires de danse. Je n'avais jamais tant dansé de ma vie. Avec l'alcool, toutes ces pirouettes commençaient à m'étourdir. Je dansais avec Denis, qui s'était enfin manifesté, lorsque la samba, danse que nous massacrons tous les deux, céda la place à un *slow*. Je me dirigeais vers notre table, mais il me retint par la main.

–Marie, j'aimerais bien danser ce *slow* avec toi.

–Avec plaisir, mon cher.

Il me saisit par la taille et nous nous rapprochâmes. Il sentait bon. Peut-être un peu trop d'eau de Cologne, mélangée, de surcroît, avec la sueur, mais il sentait l'homme, senteur que j'avais oubliée. Il me serrait de près, mes seins bien pressés sur son torse. Le bas de son corps appuyé contre le mien, il ne faisait aucun doute, par ce que je ressentais entre ses jambes, qu'il était très excité de notre corps à corps. Tout comme moi, d'ailleurs. Le *slow* terminé, nous rejoignîmes les autres. Comment a-t-il fait pour cacher son malaise? Je l'ignore, mais à ce moment précis, j'étais bien heureuse d'être une femme plutôt qu'un homme. Ma vulve était moite, mais personne ne le savait. Quant à Denis, les taquineries fusèrent de toutes parts! Le pauvre ne savait plus comment se tenir.

À la fin de la soirée, il s'offrit pour me raccompagner. Une fois à la porte de mon appartement, je le gratifiai d'un baiser sur la joue pour le remercier et avant même qu'il n'ait le temps de me dire au revoir, je me précipitai en haut de l'escalier.

–Salut, Denis, à l'an prochain!

Une fois à l'intérieur, je m'appuyai contre la porte d'entrée et lâchai un soupir. Ouf! J'étais passé bien près!

–Allez, ma chère... T'as besoin d'une bonne douche.

LE 29 JUIN 1941

Dieu que je me sens mal!

Depuis le party de fin de session, j'avais beaucoup de difficulté à effacer la senteur masculine de Denis de ma mémoire. Simone me gratifiait toujours de ses vigueurs, mais comme la mienne faisait défaut, je craignais qu'elle commence à se douter de quelque chose.

Hier soir, j'avais décidé de demeurer à l'appartement, prétextant une migraine. Je ne crois pas que Simone ait gobé un instant mon excuse, mais elle ne laissa rien transparaître. Très respectueuse de ma liberté, ses efforts pour me laisser tout l'espace personnel dont j'avais besoin étaient très louables.

Après avoir fini de nettoyer la cuisine, je m'allongeai sur le sofa pour poursuivre la lecture d'un livre que Suzanne m'avait remis en cadeau. Malheureusement, mes pensées me ramenaient sans cesse à l'odeur charnelle de Denis et cela commençait à éveiller mes sens. Pour tenter de me changer les idées, je pris le courrier du matin et y aperçus une enveloppe différente des autres. Curieuse, je l'ouvris et tombai en bas de ma chaise. Il s'agissait d'une lettre que Denis m'avait adressée.

Chère Marie-Pierre,

Quand tu liras ces quelques lignes, je serai déjà sur un paquebot en partance pour l'Europe. Je ne veux pas que tu te sentes responsable de cette décision, mais il m'a semblé très clair, après notre soirée de fin de session, que j'avais besoin de grandir en tant qu'homme si je voulais avoir un jour la chance d'attirer ton regard sur moi.

Pour nous tous, tu es dans une classe à part et clairement dans une catégorie bien au-dessus de toutes les jeunes filles avec qui ma mère tente de me caser.

Ton regard assuré, mais jamais critique envers les autres, est très intimidant. Croyant que je n'aurai qu'une seule chance de pouvoir faire ta conquête, je prends les moyens pour ne pas rater mon coup.

Je me suis enrôlé pour rejoindre nos alliés. J'espère faire ma part dans cette guerre contre ces maudits nazis qui n'ont cessé de mépriser la démocratie en tentant d'installer leur idéologie de race arienne suprême. Est-ce que je prends la bonne décision ? Je l'ignore. Seul l'avenir me le dira. Mais au moins, j'aurai fait quelque chose, dans la vie, qui sort définitivement de ma zone de confort. Et en prime, je pourrai visiter l'Europe.

Je le fais pour aller quérir ces atouts que je crois nécessaires pour gagner ton cœur, mais d'abord et avant tout, je le fais pour moi. J'ai besoin de sortir de sous les jupes de ma mère. Disons que de vous deux, elle sera probablement celle qui s'inquiétera le plus, mais j'espère quand même, par ce geste, gagner un peu de ton respect.

J'ignore si tu es au courant qu'à peu près tous les gars de la classe en pincent pour toi. Pas seulement en raison de ton sourire si enjôleur et de tes courbes plus qu'attirantes, mais bien pour ton audace, ta ténacité, ta détermination et ton leadership inné. Plusieurs d'entre nous te suivraient au bout du monde si tu nous le demandais, mais j'espère que je serai celui que tu accepteras à tes côtés comme compagnon de vie.

Je te laisse sur ces derniers mots que j'aurais tant voulu te dire le soir où je t'ai raccompagné, mais le courage m'a manqué. Ils sont banals, mais expriment bien ce que je ressens pour toi.

Marie-Pierre, je t'ai aimée dès la première fois que je t'ai vue ; je t'aime en ce moment même et je t'aimerai pour l'éternité.

P.S. J'aimerais bien que tu puisses m'écrire. Adresse-toi au centre de recrutement de l'armée, on pourra t'indiquer comment entrer en contact avec moi.

À la prochaine,

Denis.

Wow ! Mes émotions étaient en totale contradiction.

S'enrôler dans l'armée... Mais à quoi a-t-il pensé ? Il est loin d'avoir les ressources personnelles nécessaires pour survivre à un tel défi. D'un autre côté, c'est peut-être effectivement ce dont il a besoin pour s'affirmer, pour se faire une place dans la vie. Mais quelle dangereuse façon il a choisie pour le faire !

Ce que je retiens surtout, c'est tout le respect qu'il me voue et toutes ces qualités qu'il voit en moi et dont je n'ai moi-même aucune conscience. Puisses-tu dire vrai, Denis. Ta décision,

quoique trop impulsive, me servira de modèle. Elle sera une source de motivation dans les moments difficiles de la vie.

Bonne chance, Denis.

1^{er} JUILLET 1941

Cet été, j'avais décidé de me trouver un emploi. Je ressentais le besoin de voir des gens. Aujourd'hui, alors que je revenais du travail, Simone m'attendait avec toute une surprise.

–Bonjour, Marie, comment s'est passée ta journée ?

–Bien. Un peu fatiguée, mais bien. Les clients peuvent parfois être si exigeants, pour ne pas dire chiants, alors que d'autres fois, ils sont d'une gentillesse si réconfortante.

–Eh bien, ma chère, tu n'as pas à t'en faire pour ce soir. C'est moi qui fais le service ; je suis à tes ordres. Et je te réserve une surprise pour la fin...

–Une surprise ! C'est quoi ?

–Non, mais vraiment ! Si je te le dis, ça ne sera plus une surprise ; alors, patience. Va te changer et viens me rejoindre pour l'apéro.

Ma douche prise en vitesse, je redescendis la rejoindre.

–Tu as fait vite, laissa entendre Simone en me voyant revenir.

–Peut-être ai-je une motivation pour te rejoindre aussi rapidement.

Je m'assieds à côté d'elle sur le sofa du salon, retournai son doux visage pour lui faire face et lui donnai un long baiser languissant.

–Hum... Délicieux ! Mais tu ne me feras pas changer d'idée. La surprise, c'est pour le dessert.

–Je sais. Ce n'est pas pour ça. Je suis bien avec toi et très reconnaissante de tout ce que tu fais pour moi.

–Merci, chérie, mais tu le mérites et me le rends au centuple grâce à ton amour. Je crois que c'est moi qui devrais t'être reconnaissante. Avant ta venue, ma vie était tellement triste. Depuis que tu es là, tout a changé ; la gaieté est revenue dans la maison et ça fait toute la différence du monde. Bon... Assez jacassé ! Passons à la salle à manger.

Le repas fut délicieux. Entrée aux crevettes, suivie de cailles farcies au foie gras avec légumes d'accompagnement. Simone s'était surpassée. Je me demandais bien quelle surprise pouvait laisser présager un tel repas. Au dessert, elle nous servit des profiteroles, se rappelant qu'il s'agissait de mon dessert préféré. Dès ma dernière bouchée engloutie, je me levai pour débarrasser la table, mais Simone me signifia de me rasseoir en posant gentiment la main sur mon épaule. Elle desservit la table et revint de la cuisine avec une simple enveloppe dans les mains.

–Voilà, ma petite coquine, c'est le moment tant attendu. J'espère que ça va te plaire.

Je décachetai rapidement l'enveloppe et lus le mot qui accompagnait une autre enveloppe insérée dans la première. Le mot, tout simple, était très émouvant.

Chère Marie,

Je désire te démontrer, d'une façon spéciale, mon appréciation pour le bonheur que tu as

apporté dans ma vie. Tu m'as littéralement redonné l'envie de vivre. Tu as ravivé ma confiance en l'amour et éveillé tous mes sens d'une façon que je n'aurais jamais pu imaginer.

Pour être honnête, je dois spécifier que ce petit cadeau est quand même égoïste. Disons qu'en l'achetant, j'ai aussi pensé à moi.

En espérant que cela te plaise.

Bon voyage.

Simone.

–Bon voyage ? Que veux-tu dire ?

J'ouvris la seconde enveloppe et y trouvai un billet de train aller-retour pour San Francisco. Quelle surprise ! Moi qui n'ai jamais traversé le pays.

–San Francisco ? dis-je en séchant mes larmes. Simone... quelle belle surprise ! Mais pourquoi ?

–Parce que tu le mérites et que ça nous fera du bien de partir seules toutes les deux.

–Nous partons quand ?

–Regarde sur le billet...

–Le 3 juillet... Mais c'est dans deux jours.

–Eh oui !

–Mais je n'ai rien à me mettre ! Qu'allons-nous faire ? Qu'allons-nous visiter ? Que dois-je apporter ?

–Du calme, du calme. Il nous reste demain pour voir au magasinage. On a amplement le temps pour régler tout ça, ne t'en fais pas.

Je sautai dans ses bras, la couvris de baisers et de caresses, puis l'attirai dans la chambre à coucher pour lui démontrer ma satisfaction.

Je suis chanceuse. J'ai hâte !

1^{er} AOÛT 1941

Une fois à San Francisco, Simone me révéla que sa destination de choix aurait été l'Europe, mais qu'en raison du conflit qui perdurait dans les vieux pays, il était presque impossible d'y aller et surtout, déconseillé.

Notre séjour à San Francisco fut merveilleux. Nous y avons visité les incontournables: la fameuse *Lombard Street*, unique par ses courbes accentuées menant au bas de la *Russian Hill*, à travers de superbes jardins de fleurs multicolores, ainsi que le *Fisherman's Warf*, avec ses otaries se prélassant au soleil sous le regard amusé des touristes. Un tour à bord d'un de leurs fameux *cable cars* figurait également au nombre des incontournables, de même qu'une promenade en *pedicab*, l'équivalent du pousse-pousse asiatique. Lors d'un souper dans le quartier chinois, nous eûmes la chance de pouvoir obtenir une table dans un restaurant dont j'ai oublié le nom, mais qui offrait une superbe vue du quartier chinois. C'est aussi l'unique restaurant servant des mets végétariens dans la pure tradition bouddhiste.

San Francisco commençait, à l'époque, à afficher un tant soit peu la forte présence d'homosexuels, aussi bien hommes que femmes. Cette liberté sexuelle naissante nous amena d'ailleurs à participer à une soirée assez spéciale. Comment Simone avait-elle été mise au courant de soirées de ce genre? Je l'ignore. Je pense qu'elle a un deuxième sens pour ces choses. Toujours est-il qu'un bon matin, elle m'annonça que nous irions faire des achats au cours de l'après-midi.

–Je n'ai besoin de rien, c'est de l'argent gaspillé.

–Je ne pense pas, non. Nous sommes invitées demain soir et il nous faut des vêtements un peu plus sulfureux que ceux que nous avons apportés.

–Pourquoi des vêtements sulfureux?

–Fais-moi confiance, tu verras demain.

Les achats faits, il suffisait de patienter jusqu'au lendemain. Le lendemain soir, Simone me demanda de porter les vêtements que nous avons choisis la veille pendant qu'elle-même revêtait les siens. Vêtements qui ne laissaient aucun doute sur les intentions de celles qui les exhibaient.

Dans le hall de l'hôtel, je peux vous dire que même si nous nous trouvions dans une ville dotée d'une réputation *olé olé*, nous attirions les regards désapprobateurs de la plupart des clients. Les clientes, surtout. Les hommes, eux, avaient tous le cou cassé et les yeux sortis de leurs orbites, ce qui nous fit bien rire.

Une fois dans le taxi, Simone indiqua l'adresse de notre destination au chauffeur, qui lui lança un petit regard complice que j'ai interprété comme: «Puis-je me joindre à vous?»

Rendues sur place, une magnifique résidence de style manoir se dressait devant nos yeux. On nous ouvrit avant même que nous ayons eu le temps de frapper à la porte. Une jolie jeune fille habillée d'une robe blanche transparente qui ne cachait rien de ses atours nous accueillit avec son plus beau sourire. Elle portait un masque du même style que ceux qu'on porte à Venise lors du bal des masques et nous en tendit un différent à chacune de nous.

–C'est la seule règle exigée par Madame Claude, dit-elle. Vous ne pouvez le retirer, et cela, tout au long de votre séjour chez nous.

Simone la remercia en laissant traîner sa main tout le long du dos de la nymphe, pour l'arrêter à la jonction de son fessier. L'autre la gratifia d'un sourire tout en lui précisant:

–Quel dommage ! Je suis à l'accueil, ce soir. Ça sera pour une prochaine fois.

–Malheureusement, il n'y aura pas d'autre fois pour nous et j'en suis bien déçue, croyez-moi.

Sur ce, la jeune demoiselle nous ouvrit deux immenses portes et nous laissa entrer dans l'ancre du dragon ; à ce chapitre, je ne pourrais mieux m'exprimer. Je l'ai appris à mes dépens un peu plus tard.

La première pièce que nous traversâmes était un immense hall éclairé par de vieux chandeliers diffusant une lumière tamisée qui nous permettait tout juste d'entrevoir ce qui s'y passait, tout en préservant l'intimité des différents participants. À ma plus grande surprise, hommes et femmes, habillés ou à demi-nus, se mélangeaient pour s'adonner à différents jeux sexuels. En voyant ma réaction, Simone s'approcha pour me dire:

–Ne sois pas effrayée, Marie. Rien ni personne ne peut te forcer à faire quoi que ce soit qui ne te plaise ou à participer à un quelconque échange. Si tu préfères juste regarder, on s'attendra simplement à ce que tu le fasses discrètement.

–Mais Simone... Que faisons-nous ici ? Nous n'avons pas besoin de cela.

–Peut-être pas toi, mais moi, oui. Séparons-nous et bonne soirée.

Ma première réaction fut de me sentir choquée, mais je n'avais pas le choix de rester, car je ne pouvais retourner seule à l'hôtel. Je n'avais pas apporté d'argent, mon anglais se limitait à des balbutiements et j'ignorais où nous nous trouvions. Je me résignai donc et commençai à visiter les différentes pièces, une à une. Chacune avait en commun cet éclairage tamisé, des murs drapés, pour la plupart en rouge, des canapés installés un peu partout, certains occupés par des corps nus qui s'entrelaçaient dans toutes les positions inimaginables, d'autres attendant sagement d'accueillir un invité ou plus.

Parmi les participants, il s'en trouvait quelques-uns qui occupaient des endroits assez inusités pour laisser libre cours à leurs envies. Comme des tables rondes davantage faites pour recevoir d'immenses bouquets de fleurs plutôt que des corps nus qui semblaient vouloir fusionner ensemble tellement ils étaient soudés.

Je me trouvai un coin retiré pour me permettre d'assister aux ébats de certains sans me faire remarquer et, surtout, pour ne pas me retrouver dans l'obligation d'y participer. J'aperçus soudain Simone traverser la pièce où je me terrais avec la jeune nymphe qui nous avait accueillies à notre arrivée. J'ignorais qui avait relancé l'autre, mais de toute évidence les deux semblaient s'extasier de s'être retrouvées. En les voyant, j'eus un pincement au cœur. Je voulais partir, mais quelque chose me retint. Je détournai les yeux pour ne pas voir où elles allaient, histoire de ne pas attiser ma contrariété ou ma jalousie.

Le temps étant suspendu dans cet environnement ; je ne peux dire depuis combien de temps j'étais tapie dans mon coin, quand une jolie Asiatique s'adressa à moi. En anglais d'abord, mais voyant ma stupeur, elle passa à l'espagnol. Comme je demeurais toujours perplexe, elle se mit à me parler en français, tout en me tendant la main.

–Bonsoir, Mademoiselle. Vous permettez que je me présente ? Je m'appelle Shiam Rampa.

–Bonsoir. Moi, c'est Marie-Pierre.

–Quel joli nom. De quelle région de la France venez-vous ?

–Je ne suis pas française, mais plutôt canadienne... Québécoise, pour être plus précise.

–Enchantée. Je n'ai jamais visité le Québec, mais je suis extrêmement ravie de vous rencontrer.

Tout au long de ce court entretien, elle me tenait la main comme si elle craignait que je me retourne et parte à courir. De mon côté, je n'avais même pas pensé à la retirer. Cette fille me subjuguait et son toucher avait un petit je-ne-sais-quoi qui fait que votre main s'y prélasserait volontiers.

–Hé bien, Marie-Pierre, si vous me le permettez, je vous enlève.

Alors que je m'apprêtais à lui répondre, elle mit son doigt sur mes lèvres, ce qui eut l'heur de déclencher un véritable décharge électrique en moi. Puis elle me susurra:

–Je ne ferai rien qui pourrait vous choquer et je ne vous obligerai à rien. Je désire juste me délecter de votre présence à mes côtés.

Finalement, je me laissai emporter par cette sublime jeune femme. Pendant qu'elle m'ouvrait le chemin et me guidait dans ce labyrinthe de pièces sans fin, je pus admirer la beauté de son corps tout menu, envier son port de mannequin qui la propulsait comme sur un coussin d'air et continuer à sentir le toucher de cette main si douce et rassurante.

Dans un des multiples salons que nous traversâmes, je vis Simone avec sa jeune nymphette. Elles avaient été rejointes par un jeune Adonis et sans la moindre retenue, les trois s'adonnaient à des ébats d'enfer. Au même moment, Simone m'aperçut avec Shiam. Je crus percevoir une pointe de jalousie, dans son regard, mais surtout, de crainte.

Ayant remarqué cet échange de regards, Shiam comprit qu'il était préférable de trouver un endroit plus discret où nous retirer. Elle eut la délicatesse de trouver la parfaite alcôve pour nous assoupir.

–Marie, puis-je t'inviter à t'asseoir ?

–Bien sûr, merci.

–Ça te convient, ici ? Je te réitère qu'en aucun temps, je ne voudrais que tu te sentes forcée de faire des choses que tu ne veux pas.

–Je me sens très bien, Shiam. Tes efforts pour me rendre à l'aise me réjouissent et me rassurent.

–Merci. Alors, viens... asseyons-nous.

Ce faisant, sa robe s'entrouvrit, découvrant des jambes sans fin qui semblaient mener tout droit au paradis.

–Tu aimes ?

–C'est le moins qu'on puisse dire. Tu as un corps magnifique, Shiam.

–Merci. Mais toi aussi, Marie-Pierre. Et ton toucher est extrêmement révélateur.

–Ah bon ! Dans quel sens ?

–Quand on t'effleure, on a le sentiment de cajoler une biche effarouchée, mais qui en même temps, est prête à défier les plus grands dangers.

–Mon toucher te dévoile tout ça ?

–Oui, et plus encore.

Elle se pencha pour déposer un léger baiser sur mes lèvres et pressa ses seins sur les miens, ses mamelons en érection. Si nous avions été seules dans une chambre d'hôtel, je me

serais écriée comme une perdue. Dieu que je voulais posséder cette fille.

–Ce que tu peux être enivrante, Marie. Si tu savais. Je pourrais faire des bassesses pour toi.

–Est-ce que j’ai dit quoi que ce soit pour t’en empêcher ?

Ce fut le signal de départ qu’elle attendait tant. Je venais de franchir le point de non-retour. Elle s’agenouilla devant moi, écarta mes jambes, puis se pencha et approcha son nez pour sentir ma vulve et lécher ma chatte en un seul coup de langue.

–Que tu sens bon, Marie. Tu es déjà toute mouillée. C’est flatteur.

Je fis un geste pour tenter de la relever et pour m’accroupir à mon tour, mais elle me dit :

–Relaxe, chérie, je ne fais que commencer.

Et quel voyage je fis ; elle m’emmena dans des abysses de sensations que je n’avais jamais connues auparavant. Je retenais mes désirs enfin de faire perdurer le plaisir le plus longtemps possible, mais à la fin, j’éclatai dans une extase incontrôlée et ne pus retenir un cri de soulagement ; trop fort sûrement, car les quelques têtes qui se trouvaient dans la même pièce que nous nous cherchèrent des yeux.

C’est là que j’ai revu Simone, qui seule dans un coin, nous épiait. Une larme coulait sur sa joue. Je lui retournai son regard comme pour lui dire : « C’est ta faute, tu sais ». Elle détourna les yeux et quitta la pièce. Je reportai mon attention sur Shiam, dont la bouche dégoulinait de mon jus. Du coup, je pouffai de rire.

–Marie, ce fut merveilleux, me dit-elle. Quelle énergie sexuelle tu dégages. J’ai moi-même joui deux fois pendant notre échange. Et quand tu as éclaté, j’aurais pu prendre une douche tellement tu m’as aspergée de jus.

Là-dessus, nous éclatâmes de rire.

–Shiam, si ce fut merveilleux pour toi, je ne peux même pas trouver de mots pour t’expliquer ce que tu m’as fait vivre. Je voudrais tellement être seule avec toi dans une pièce pour admirer ton corps.

–Mais nous sommes seules.

Sur ce, elle se leva et laissa tomber sa robe qui dévoila un corps parfait. Ses courbes idéales, ses jambes éternelles, sa chatte bombée et rasée... J’en eus un pincement au cœur. Ce visage angélique, avec des lèvres si pulpeuses et des yeux qui me dévoraient. Elle s’étendit devant moi, s’ouvrit totalement et me dit :

–Viens, emmène-moi au paradis.

Pendant toute la durée de nos ébats, nous étions seules au monde. À ma grande joie, elle se pointa au paradis plus d’une fois. À la fin, totalement épuisées, on s’effondra en entremêlant nos corps. C’est avec regret que nous dûmes nous séparer.

Je me rhabillai et déambulai à travers les pièces en cherchant Simone des yeux. La jeune nymphe du début s’approcha et me dit dans un franglais à peine compréhensible que Simone avait quitté depuis un certain temps déjà. Elle m’avait laissé de l’argent pour le taxi, au cas où je voudrais bien lui revenir.

Pour le reste du voyage, nous ne reparlâmes jamais de cette soirée. Le malaise se dissipa peu à peu et tout redevint comme avant... Ou peut-être pas.

Ce fut tout de même un merveilleux voyage.

LE 4 SEPTEMBRE 1941

Début de ma deuxième année d'université.

L'été s'est bien déroulé. Le tout a passé trop vite ; sûrement à cause de notre escapade de juillet qui a littéralement coupé mon été en deux.

Au dîner, à la cafétéria, Roger, grand ami de Denis, vint s'asseoir à mes côtés.

–Salut, Marie ! Comment s'est passé ton été ?

–Très bien et toi ?

–Bien, merci. En passant, j'ai été jeté par terre quand Denis m'a annoncé qu'il s'était porté volontaire pour aller combattre les Allemands. Je comprends qu'on doit tous être concernés par ce qui se passe outre-mer, mais de se pointer là-bas alors que ce n'est pas notre conflit, j'ai trouvé ça absurde. Il m'a donné l'impression de fuir quelque chose ou quelqu'un. As-tu des nouvelles de lui ?

–Des nouvelles de lui... Mais pourquoi aurais-je des nouvelles de lui ?

–Excuse-moi. Je croyais que vous vous étiez rapprochés après le party de fin de session.

–Pas du tout. Il est tout simplement venu me reconduire chez moi, rien de plus.

–J'en suis bien heureux, alors. Je dois filer, mais on se reparle.

Ma réaction trop forte et trop rapide semblait être passée inaperçue. Je ne voulais absolument pas donner l'impression qu'il y avait eu quelque chose entre Denis et moi.

Cependant, à quoi pensait Roger en me disant qu'il était heureux d'apprendre que rien ne s'était passé ?

On verra.

LE 12 DÉCEMBRE 1941

Le trimestre était passé comme un coup de vent. Roger avait tenté quelques rapprochements, mais jusque-là, j'étais parvenue à repousser ses avances en invoquant des excuses assez ordinaires. Elles auraient pourtant dû lui mettre la puce à l'oreille, mais il persistait toujours. Ce midi, à la cafétéria, ce fut à nouveau le cas.

–Salut, Marie, ça va ?

–Bien, merci, et toi ?

–Bien aussi. Marie, j'ai une proposition à te faire. Comme les examens de fin de session approchent à grands pas, que dirais-tu si on formait un groupe d'étude, toi et moi ? J'ai une force en plaidoirie et toi, en droit des affaires... Chacun de nous pourrait bénéficier des connaissances de l'autre.

J'y réfléchis un moment et force me fut d'admettre qu'il n'avait pas tort. J'éprouvais énormément de difficulté en plaidoirie alors qu'effectivement, le droit des affaires était mon domaine d'expertise. Ceci, à la grande surprise du Père Champoux, ce vieux jésuite qui se demandait comment il était possible qu'une jeune fille puisse comprendre quelque chose aux affaires.

–Sais-tu Roger, je pense que c'est une excellente idée.

–Super ! Alors, disons qu'on se rencontre après les cours à la bibliothèque.

–J'ai une meilleure idée. Pourquoi pas chez moi ?

–Va pour moi. On s’y rend ensemble après les cours ?

–Oui, mais commençons demain au lieu d’aujourd’hui. Tu y vois un inconvénient ?

–Pas du tout. À demain, alors.

–Parfait, à demain.

Il partit heureux comme un roi. J’ignore s’il se fait des idées, mais si c’est le cas, il sera déçu, je vous en passe un papier. Aujourd’hui était hors de question pour la seule et unique raison que je devais d’abord mettre un peu d’ordre dans l’appartement.

LE 13 DÉCEMBRE 1941

Roger m’attendait au pied de l’escalier.

–Prête, Marie ?

–Oui, allons-y ! J’ai mon auto. Ce ne sera pas très long, je demeure tout près.

–Tes parents t’ont acheté une auto ?

–Tu sembles étonné...

–Un peu, oui, surtout pour une fille.

–Que tu veux insinuer, par là ?

–Excuse-moi, ce n’est pas ce que je voulais dire. J’ai été surpris et les mots ont dépassé ma pensée.

–Excuses acceptées, mais que ta pensée prenne vite le dessus, car autrement, notre duo d’étude ne durera pas longtemps.

On se dirigea vers l’auto, sans que Roger ne fasse aucun autre commentaire. Je pense qu’il en était venu à la conclusion qu’il était plus sage de ne rien dire plutôt que de se mettre les deux pieds dans le même plat. Une fois près de l’appartement, je trouvai une place pour stationner et on grimpa l’escalier. Quand nous fûmes en haut, me voyant sortir mes clés pour ouvrir la porte, Roger me demanda :

–Qu’ont dit tes parents ? Ils n’y voient aucun inconvénient ? Ta mère sera là ?

–Non, ma mère ne sera pas là. C’est mon appartement et j’y reçois qui je veux, quand je veux.

–Ton appartement ? Une fille seule dans un appartement ? Mais qu’ont pensé tes....

Il s’arrêta net, réalisant qu’il s’enlisait de nouveau. Je laissai passer le moment de silence et ne lui en tint pas rigueur. Une fois dans l’entrée, j’accrochai mon manteau, rangeai mes bottes dans la garde-robe et invita Roger à en faire autant.

–Viens me rejoindre dans la salle à dîner, dis-je, on aura amplement de place pour s’étendre et si on veut se faire à manger, on pourra utiliser la cuisine.

–Moi, je suis bien prêt à m’étendre où tu veux, Marie.

–Pousse pas ta chance, Roger, tu veux ?

Une blague de *mon oncle* ! Non, mais...

Je préparai du café pendant qu’il s’installait et vint le rejoindre avec mes notes et mes livres de cours. Après deux heures intenses à travailler en plaidoirie, je me félicitai d’avoir accepté la proposition de Roger. J’avais plus appris avec lui en deux heures que pendant tout le trimestre avec le Père Champoux.

–Quelle heure est-il ? demandai-je après l’avoir vu regarder sa montre.

–Déjà dix-neuf heures. Je n’ai vraiment pas vu le temps passer. J’ai une petite fringale, et toi ?

–Ouais, moi aussi. Ça nous fera du bien de relaxer un peu. Que dirais-tu de manger quelque chose ?

–Va pour moi.

–OK. J’appelle le restaurant du coin. On peut leur demander de nous préparer un plat et aller le chercher.

–Parfait. C’est juste au coin ? Alors, j’y vais.

Je profitai de son absence pour me changer et mettre quelque chose de plus léger. Après quoi, je défis mes cheveux, retouchai mon maquillage et dressai la table. Et puis hop ! Il était déjà de retour.

J’ouvris une bouteille de vin rouge et nous en versai chacun un verre.

–Du vin avec ça ? Mais t’es vraiment libérée, ma chère !

–Que veux-tu insinuer ?

–Écoute, je ne connais aucune autre fille de ton âge à qui les parents paient une auto et un appartement, en plus de lui permettre de vivre sa vie sans leur supervision. Tu peux t’envoyer en l’air quand tu veux et ils ne le sauront jamais.

–Qui te dit que ce sont mes parents qui paient pour tout ça ?

–Tu ne vas quand même pas me dire que c’est toi ?

–Non, je ne te dirai pas ça, mais pourquoi tenir tout de suite pour acquis qu’une fille ne pourrait pas s’offrir tout ça ? Tu penses que la liberté est réservée uniquement aux hommes ?

–Ce n’est pas ce que je voulais dire, mais avoue que c’est rare et assez étonnant.

–Libère un peu ton esprit, Roger, et tes relations avec les filles s’amélioreront d’autant. Bon... assez bavardé. Si on veut avancer, vaudrait mieux retourner à nos livres.

Et on s’attela à mettre les assiettes et les ustensiles dans l’évier de la cuisine. En retournant vers la salle à manger, je vis le regard de Roger fixé sur mon anatomie. Imbécile que je suis ! En passant devant la lumière, je dévoilais un peu plus de mon corps que le client en demandait. Il me suivit et s’arrangea pour frôler son membre sur ma cuisse. Il était bandé comme un cochon ! Je devais être prudente.

–Laissons ça dans l’évier, dis-je, je ferai la vaisselle plus tard.

–Je peux t’aider, Marie, ça ne prendra que quelques minutes.

De nouveau, il me frôla. Je lui démontrai mon malaise de façon non équivoque, mais il ne comprenait pas ou ne voulait pas comprendre. Il s’approcha, me prit dans ses bras, me serra contre lui. Déjà, il dandinait son membre sur mon bas-ventre.

–Roger, ça suffit.

Mais il ne comprenait rien et ne m’écoutait plus. Que faire ? J’eus alors une idée. Tant pis pour lui.

–Tu te sens prêt à jouer à l’homme, mon petit Roger ? Eh bien, jouons la totale !

Je me défis de son étreinte pour lui faire face et ouvris mon chemisier. Il pouvait voir la rondeur de mes seins et la petite fente qui les séparait.

–Alors, Roger... Tu saurais quoi faire avec ça ? demandai-je en m’approchant pour saisir son membre avec ma main gauche.

–Tu sais, ce n'est pas parce qu'on bande qu'on sait quoi faire et surtout, comment bien le faire. Tu es prêt, toi, à bien faire ce qu'il faut pour me procurer un orgasme ?

Cela dit, je pris sa main droite et la déposai sur mes seins.

–Là, qu'est-ce que tu entends me faire ? Je te laisse aller pour le reste ou je t'aide encore un peu ? Tiens... je pourrais peut-être te prendre dans ma bouche. J'adore sucer un pénis et, à voir la grosseur du tien, je pourrais sûrement le prendre d'un seul coup. À moins que tu veuilles me pénétrer. En arrière ou en avant, Roger ? Que préfères-tu ? Moi, j'aime bien les deux.

Sur ce, je fis mine de m'agenouiller et de défaire sa braguette. Pauvre con, pauvre petit con ! Je l'ai senti se braquer et venir dans son froc. Il veut jouer l'homme, mais il est incapable de contrôler sa sexualité. Sans crier gare, il se précipita à la salle de bain, avant d'en ressortir aussi rouge qu'une tomate. Il ramassa aussitôt ses affaires en prétextant un rendez-vous qu'il avait oublié, et se dirigea vers la sortie. Juste avant qu'il ne parte, je le retins pour lui dire :

–Ne penses-tu pas, Roger, que ceci doit rester entre nous ? Je ne voudrais pas être obligée de raconter à tous ce qui s'est passé ou comment ça s'est passé. Qu'en penses-tu ?

–Ne crains rien, Marie, personne n'en saura jamais rien. Salut.

Puis il déboula l'escalier comme si la peste le poursuivait. Je n'aurai effectivement rien à craindre, mais mes chances d'améliorer mes performances en plaidoirie venaient de tomber à l'eau. Je partis à rire comme une perdue et retournai à la cuisine pour faire du rangement.

Maudits hommes !

LE 24 DÉCEMBRE 1941

J'étais d'humeur massacrate. D'abord, ce pauvre con de Roger s'était vanté à tous qu'il m'avait dépucelée. J'aurais pu creuser sa tombe si j'en avais ressenti le besoin, mais j'avais d'autres chats à fouetter.

Comme si ça ne suffisait pas, l'histoire vint aux oreilles du Père Champoux et bien entendu, j'ai eu droit à un entretien particulier avec lui, rencontre qui se termina bien mal. Je ne m'en suis pas fait un allié, c'est certain. J'ai bien peur de devoir en payer le prix un jour. Étant une habituée des maudites soutanes noires, je n'avais plus aucune tolérance envers eux.

Pour couronner le tout, voilà que Simone avait organisé un party de Noël avec sa bande de dévergondées ! Sachant comment ça se terminerait, je commençais à trouver ces soirées assez redondantes. Mais elle n'en démordait pas, tout en m'indiquant que mon absence ne serait pas tolérée.

Les invitées arrivèrent à tour de rôle, chacune avec un beau sourire, heureuse de se revoir et anticipant la soirée comme un enfant anticipe son cadeau de Noël.

Simone avait engagé Yéhava pour faire le service. Celle-ci déambulait presque nue à travers les convives. Pour tout vêtement, elle n'avait qu'un petit tablier cachant le bas de son corps. Toutes se permettaient de la caresser un peu partout quand elle les servait. Elle allait même jusqu'à écarter les jambes quand une des femmes se penchait pour la lécher ; elle était en feu.

Le souper, accompagné de vins sublimes, fut superbe. Quant au dessert, il nous fut servi au salon et d'une façon tout à fait originale. Une jeune fille était étendue sur la table basse qui avait été déplacée au centre de la pièce pour l'occasion. Sur son corps complètement dénudé étaient éparpillés les différents desserts, que les invitées pouvaient goûter à satiété. Inutile dire que toutes salivaient.

Quant à moi, j'étais révoltée par cette extravagance. La jeune fille, j'en étais convaincue, n'avait même pas l'âge de la puberté. J'étais persuadée qu'on la forçait à se soumettre à ces bassesses dont elle ne pouvait peser toutes les conséquences. Ce qui souleva encore plus mon indignité, c'est que j'appris, durant la soirée, que cette jeune fille était accompagnée par sa mère qui avait accepté de la livrer aux vautours moyennant de l'argent. Son plus jeune souffrait d'une maladie rare et les sous ainsi récoltés serviraient à payer une nouvelle drogue qui en était encore à l'état embryonnaire. Elle voulait l'offrir à son fils en espérant que cette médication parviendrait à prolonger ses jours.

C'en fut trop. Je me précipitai vers la porte, pris mon manteau et mes bottes dans la garde-robe et m'apprêtais à partir quand je fus rejointe par Simone.

—Marie. Où vas-tu, ainsi ?

—Je t'en prie, laisse-moi m'en aller. Je ne suis pas capable, ce soir. S'il te plaît.

—Je t'ai déjà dit que ton absence ne serait pas tolérée. J'ai besoin que tu sois ici, ce soir. Je ne peux t'expliquer pourquoi, mais c'est ainsi.

—Peut-être, mais moi je ne peux pas rester. Sais-tu que la jeune fille n'a même pas l'âge de raison ?

—Oui, et c'est voulu. Je te l'ai dit, je ne peux t'expliquer pourquoi, mais je ne peux pas rater mon coup, ce soir.

–Mais Simone, c’est illégal ! Entre adultes consentants, je comprends, mais cette pauvre petite fille n’est pas en mesure de réaliser dans quelle galère vous l’avez embarquée.

–Tu avais quel âge, toi, quand tu es venue rester ici ?

–Ce n’est pas pareil, j’avais un certain vécu. Je ne crois pas que ce soit le cas de cette jeune fille. Tu vois son regard ? Elle semble complètement perdue ; sûrement qu’on l’a droguée.

–Ça suffit. Je t’ordonne de revenir avec moi au salon... quelqu’un t’y attend.

Simone venait de prononcer le seul mot qu’il ne fallait pas. Je pris mon manteau, ouvris la porte et partis sans même me retourner. Néanmoins, j’attendis très bien ses dernières paroles.

–Dans ce cas, pas la peine de revenir. Mon avocat t’enverra une entente de séparation

Et elle referma la porte.

J’adore le sexe, mais pas à n’importe quel prix. J’ai bien peur que ma vie ait basculé une nouvelle fois.

LE 7 JANVIER 1942

Quelle journée de merde !

Le retour à l’université ne fut pas facile. M^e Fournier, professeur de plaidoirie, ne me lâcha pas de la journée. Je veux bien croire que sa matière me posait des problèmes, mais il n’y a que moi qui subissais ses foudres. J’en ignorais la raison, mais je trouvais ça franchement chiant. J’avais besoin de toute mon énergie pour me concentrer sur les cours, et je n’en avais pas à perdre dans d’interminables discussions.

Une fois à l’appartement, je reçus la fameuse entente dont Simone m’avait parlé. J’avais tenté de l’appeler à plusieurs reprises, mais elle ne me rendait pas mes appels. J’ai aussi pilé sur mon orgueil en me présentant à sa porte, mais la serrure avait été changée et elle refusait de répondre à mes insistances. Je m’étais donc résignée à laisser le temps passer, en espérant qu’elle reviendrait sur ses positions.

C’est dans ces dispositions que je reçus la fameuse enveloppe. Je m’installai au salon et ouvris la missive maudite. Le début, typique d’une entente légale, citait les parties, ainsi que les « Entendu que », puis vint le corps de l’entente.

Pour services rendus, Mme Simone Côté « l’offrant », offre à Mme Marie-Pierre Ostiguy « la soumise » les conditions suivantes :

La soumise pourra continuer à habiter son appartement jusqu’à la fin de la présente année universitaire, à condition que la soumise continue de fréquenter l’université et fasse les efforts nécessaires pour réussir son année.

La soumise pourra aussi conserver l’automobile fournie par l’offrant jusqu’à la fin de l’année universitaire.

La soumise n’aura pas à remettre le prêt de mille dollars fait par l’offrant, toujours à la condition que la soumise poursuive ses études universitaires.

Enfin, la soumise pourra conserver la garde-robe que l’offrant lui a achetée pour récompenser ses valeureux services.

Enfin, la soumise renonce à son droit de poursuite ultérieure. Cette entente devra rester

confidentielle, sous peine d'une amende de cinq mille dollars que devra payer la soumise sur simple réception d'une demande à cet effet.

Cette entente est irrévocable et... etc.

La soumise... Non seulement Simone désirait se venger, mais en plus, elle désirait m'humilier. En furie, je lançai l'entente et l'enveloppe au bout de mes bras. En retombant au sol, une petite note, que je n'avais pas remarquée, s'échappa.

Bonjour Marie,

Ma petite machine à baiser.

J'espère que l'entente est à ta convenance. Je pense, quant à moi, qu'elle est à la mesure de la merveilleuse baiseuse que tu as été pour moi et mes amies. Il ne faudrait pas les oublier, car elles aussi ont beaucoup apprécié ton petit cul et la fougue que tu mettais à nous satisfaire.

Continue de te servir de ton cul, ma belle. C'est ta meilleure chance de réussir dans la vie. Je pense que tu perds ton temps avec ces études. Tu ne réussiras pas et ça ne te mènera nulle part.

Bonne baise,

Simone qui s'ennuiera de ton beau petit cul.

J'étais tellement en furie que si elle s'était trouvée devant moi, j'aurais sauté sur elle pour lui crever les deux yeux. J'étais une baiseuse. C'est donc tout ce que j'avais représenté pour elle ?

Une fois la rage passée, je me laissai choir sur mon lit et pleurai tout mon soûl. Comment avais-je pu me tromper à ce point ? Moi qui croyais que Simone était différente des autres. J'étais complètement défaite et eus beaucoup de difficulté à trouver le sommeil.

Étais-je incapable de décerner le bien du mal ? Pourquoi ma sexualité semblait être le point d'intérêt de tous ceux qui comptaient pour moi ? N'avais-je rien d'autre à offrir ?

Toutes ces questions sans réponses et personne à qui parler.

J'ai peur de la suite.

Le 22 JUIN 1942

L'année scolaire est enfin terminée.

La façon dont j'ai pu passer au travers relève du miracle. Après la réception de l'entente de séparation de Simone, j'ai sombré dans une grosse dépression dont je n'ai réussi à me sortir qu'au début du mois d'avril, juste à temps pour sauver ma session. J'ai dû mettre les bouchers doubles, mais le fait de me jeter à corps perdu dans les études m'a aidée à me sortir de ma torpeur.

Simone a tenté de se rapprocher à la fin du mois de mai, mais la petite note qu'elle avait ajoutée à l'entente trônait sur la porte du frigidaire de l'appartement au cas où j'oublierais ce que j'avais représenté pour elle. Alors, pas question de lui donner signe de vie.

Ma vie sexuelle était complètement nulle. À part quelques excursions dans des boîtes de nuit, question de m'envoyer en l'air avec quelques vieux pervers avides de chair neuve ; c'était le calme plat.

Une fois le dernier examen derrière nous, ce fut l'éternel party de fin de session. Le matin même, j'avais décidé de ne pas m'y présenter, mais les gars avaient tellement insisté que j'ai dû me résigner à faire acte de présence. Je crois que plusieurs regrettaient d'avoir contribué à répandre ces rumeurs à mon sujet. Les verres d'alcool fusaient de partout et m'étaient servis l'un après l'autre. Si bien, que je commençais à me sentir un peu ivre.

J'étais en pleine discussion avec Alain, un gentil jeune homme... pas mon genre, mais sympa, quand M^e Fournier fit son apparition. Que faisait-il ici ? À son âge, ce n'était définitivement pas sa place. Je décidai donc de partir avant qu'il m'arrive quelque chose de malencontreux.

–Tu m'excuseras, Alain, mais je dois y aller.

–Pourquoi ? La soirée commence à peine. Tu sembles t'amuser, ça va te faire du bien de te changer les idées.

Puis, apercevant M^e Fournier, il dit :

–OK, je comprends, mais je pense que tu as tort. Tu ne dois pas laisser cet arriéré dicter ta vie. Tu as le droit de la vivre comme il te plaît. Puis il n'aura sûrement pas le culot de venir t'embêter ici.

Il avait bien raison. Personne ne me dicterait comment vivre ma vie. Je me l'étais suffisamment répété et j'avais déjà subi assez de revirements. Ce n'est pas un pauvre con qui allait m'empêcher de m'amuser. La soirée s'était très bien déroulée jusque-là, alors pourquoi ne pas continuer à en profiter ?

M^e Fournier ne fit rien pour s'approcher de moi, et moi de même. La soirée avançait à grands pas quand je ressentis le besoin d'aller à la toilette. En passant près du professeur, je l'entendis me souffler à l'oreille :

–Alors, la petite, tu couches ?

Cela dit, il me tapota les fesses. Pow ! Le coup partit si vite qu'il n'a jamais eu le temps de réagir. La main bien ouverte en plein visage, le bruit fut si retentissant que tout le monde se retourna sur-le-champ. Pour ajouter à l'insulte, je restai debout devant lui, sans broncher.

–Mademoiselle Ostiguy, me prévint-il, vous regretterez ce geste, croyez-moi.

–Je n'en serais pas du tout surprise, ripostai-je. Venant d'un être aussi méprisant que vous, on ne peut effectivement s'attendre à rien de moins que de vous voir exercer votre autorité pour assouvir vos pires vengeances. Et si vous fantasmez sur mon cul, dites-vous que si je ne peux vous empêcher de le regarder, je peux vous empêcher de le toucher. Plutôt mourir ! Allez donc vous masturber, ça vous calmera.

Rouge de colère, M^e Fournier quitta les lieux en vitesse. Dès qu'il eut franchi la porte, les applaudissements et les sifflements d'encouragement se firent entendre.

–Bravo, Marie ! Bien fait, Marie ! On est tous avec toi !

Même si j'étais fière de moi, je n'ignorais pas que je devrais en payer le prix. Mais lequel ?

Je partis peu de temps après tout en refusant une demi-douzaine d'offres de raccompagnement.

Une fois à l'appartement, après un bon bain chaud, je me retrouvai seule avec mes pensées. Depuis quelques jours déjà, celles-ci tournaient autour de la même question: où allais-je habiter ? Il était très clair, selon l'entente de Simone, je devais quitter l'appartement à la fin des cours. On y était, et j'ignorais toujours où aller.

LE 29 JUIN 1942

Enfin du nouveau.

J'eus d'abord la brillante idée de suivre un cours d'été, dispensé en soirée. Cela me permit d'occuper l'appartement deux autres mois puisque je continuais de fréquenter l'université. Je dois dire que Simone s'est montrée très généreuse ; elle aurait pu facilement contester mon interprétation de l'entente, mais s'en abstint.

La semaine dernière, j'ai enfin reçu une réponse positive suite à mes recherches pour me trouver un stage d'été dans un cabinet d'avocats. Ceci m'aidera à arrondir mes fins de mois, en plus de me permettre d'acquérir un peu d'expérience. J'ai commencé aujourd'hui.

Dès mon entrée au bureau de McKenzy, Donaldson & associés, la réceptionniste me proposa un siège et me signifia que quelqu'un viendrait me chercher sous peu pour me présenter aux gens du cabinet et m'assigner une aire de travail. Après quelques instants, une jolie jeune fille se présenta à moi.

—Bonjour, Mademoiselle Ostiguy. Je me présente, Mademoiselle Chalifoux. Heureuse de vous accueillir au sein du cabinet. Suivez-moi, je vous fais visiter les lieux.

Croyant bien faire, je lui indiquai qu'elle pouvait m'appeler Marie-Pierre. Elle me remercia, mais déclina l'offre en me faisant comprendre que les associés ne le toléreraient pas. La règle était que chacun devait s'adresser à un collègue en l'appelant Monsieur, Madame ou Mademoiselle.

Wow ! Je trouvai ça pas mal archaïque. Sur quels genres de vieux snobs étais-je tombée ! Enfin, les règles sont les règles et ce n'est pas moi qui allais y changer quoi que ce soit. J'avais déjà assez de combats à mener comme ça.

On fit le tour du bureau. Les portes étant toutes fermées, je ne pus rencontrer personne. Une fois la visite terminée, Mademoiselle Chalifoux me reçut dans son bureau et commença à m'expliquer les différentes règles du cabinet: le code vestimentaire, la façon de s'adresser aux associés et avocats, etc. Durant l'entretien, lorsque la porte du bureau s'ouvrit et qu'un homme y glissa la tête, Mademoiselle Chalifoux sauta littéralement de sa chaise.

—M^e Donaldson... Que puis-je faire pour vous ?

—Je cherche le dossier de Monsieur Jean Lafontaine, notre nouveau client. Je voudrais commencer à y noter mes observations. On me dit que je pourrais le trouver chez vous.

—Euh... oui, en effet, je l'ai ; je suis à l'enregistrer dans le système de numérotation du bureau.

–D'accord. Alors, vous viendrez me le remettre quand ce sera terminé.

–Sans faute. M^e Donaldson, puis-je vous retenir quelques secondes pour vous présenter notre nouvelle stagiaire ? M^e McKinsey l'a reçue en entrevue et lui a offert un poste. Son nom est Mademoiselle Marie-Pierre Ostiguy.

Quand je me levai de ma chaise et me retournai pour faire face à M^e Donaldson, je compris pourquoi Mademoiselle Chalifoux avait les joues en feu. Fin trentaine début quarantaine, il avait une carrure typiquement masculine et dégageait une assurance peu commune pour un homme de cet âge. Ceci, sans parler de sa belle allure. À n'en point douter, les filles devaient lui tomber dans les bras.

–Enchanté, Mademoiselle Ostiguy ; bienvenue chez McKenzy, Donaldson & associés ; j'espère que vous saurez apprécier votre stage chez nous.

Je fis une vraie idiote de moi. Si, plus tôt, je me moquais des joues de Mademoiselle Chalifoux, pour ma part, j'étais incapable de retirer ma main de celle de M^e Donaldson et balbutiais quelques idioties dont je ne me souviens même plus.

–Bien ! Je reprends donc ma main, Mademoiselle Ostiguy, et vous souhaite encore une fois la bienvenue.

–Oh ! Excusez-moi, M^e Donaldson ; enchantée moi de même.

Sitôt la porte refermée, Mademoiselle Chalifoux se pencha et me susurra à l'oreille :

–Il est beau, n'est-ce pas ? Il a reçu le titre d'associé du cabinet à un très jeune âge et a développé rapidement une importante clientèle dans le milieu des vieilles fortunes. Il a beaucoup de clientes féminines, mais il est marié et éperdument amoureux de sa femme, qui malheureusement, souffre d'une maladie grave. On ignore ce qu'elle a, mais la rumeur veut que ce soit une maladie mortelle. Enfin, assez bavardé. Suivez-moi, je vous conduis à votre station de travail.

Ma station de travail, comme l'appelait Mademoiselle Chalifoux, ressemblait plutôt à un poste de geôlier. À peine assez d'espace pour bouger, juste assez d'éclairage pour voir ce que je faisais et un filet d'air pour respirer. Le mot circula rapidement à l'effet que la nouvelle stagiaire était arrivée. Chacun vint voir le phénomène, d'autant plus que celui-ci était une jeune fille. Une première chez McKenzy, Donaldson & associés.

LE 29 JUILLET 1942

Mon premier mois de stage tirait déjà à sa fin. Le travail était très fastidieux. Quelques recherches dans la jurisprudence, mais la plupart du temps, je copiais les textes des jeunes avocats dans un langage plus lisible avant de les reléguer aux archives du cabinet.

Aujourd'hui, il y a eu enfin un peu de nouveau, pour moi, chez McKenzy, Donaldson & associés. Je me trouvais dans la bibliothèque du bureau afin d'effectuer une recherche pour un des jeunes avocats et me concentrais sur un texte de loi quand la porte s'ouvrit sur M^e Donaldson. Lorsqu'il entra, il sursauta en m'apercevant, puis s'excusa de me déranger.

–Mais vous ne me dérangez aucunement, M^e Donaldson.

–Merci. Mademoiselle Ostiguy, puis-je vous demander comment se déroule votre stage chez nous ?

–Bien, merci.

–Pas trop ennuyant ? Je sais que très souvent, les tâches confiées aux stagiaires sont assez répétitives et très peu motivantes.

–Effectivement, mais quelqu'un doit bien le faire.

–Je comprends. J'ai pourtant l'impression que le cabinet ne fait pas assez d'effort pour améliorer la qualité de ses stages. D'année en année, très peu de jeunes reviennent travailler chez nous et c'est une perte pour le bureau.

–Il est évident que l'envie de revenir n'est pas très forte.

–Je suis bien d'accord avec vous. Nous devons tenter de nous améliorer. Pourquoi, alors, ne pas commencer avec vous ?

–Que voulez-vous dire, M^e Donaldson ?

–Je n'en sais rien encore, mais avec votre collaboration, j'aimerais explorer de nouvelles idées. Je vous invite pour le dîner et nous pourrons en discuter. Êtes-vous libre, ce midi ?

–Ouais... ce serait super ! Euh... pardon ! Excusez mon langage, M^e Donaldson, mon enthousiasme m'a fait oublier les bonnes manières.

–Pas d'offense. D'ailleurs, c'est un peu de cela que nous avons besoin, au cabinet : de l'enthousiasme. Présentez-vous à midi à la réception, d'accord.

–Parfait, M^e Donaldson, j'y serai.

J'étais un peu en avance sur lui quand il me rejoignit à l'entrée.

–Excusez mon retard, Mademoiselle Ostiguy. J'ai dû prendre un appel juste comme je m'apprêtais à quitter mon bureau.

Puis, s'adressant à la réceptionniste, il dit :

–Mademoiselle Lemay, prenez mes appels ; je ne sais pas quand je serai de retour.

Mademoiselle Lemay me jeta alors un de ces regards qui en disait long sur le fonds de sa pensée. La machine à rumeurs allait sûrement s'emballer. M^e Donaldson m'amena *Chez Pierre*, un restaurant français où il semblait avoir ses habitudes. Dès son arrivée, l'hôtesse vint nous accueillir.

–M^e Donaldson, c'est un plaisir de vous revoir ! Votre table habituelle ?

–Je préférerais la terrasse, Mademoiselle Lucie, il fait tellement beau ; est-ce que cela vous convient, Mademoiselle Ostiguy ?

–C'est parfait pour moi.

Le dîner fut délicieux, la température idéale et M^e Donaldson d'une compagnie fort agréable. Lorsqu'il se renseigna à mon sujet, je réalisai que quand on lui parlait, on avait l'impression d'être seul au monde. Il savait écouter comme personne. Une fois le dessert avalé, il en vint enfin au but de ce rendez-vous.

—Maintenant que je vous ai cuisinée, j'espère ne pas m'être trop comporté comme un procureur ?

—Non pas du tout.

—Alors, maintenant... par où commencer ? Si vous me donniez d'abord vos impressions sur l'atmosphère qui règne au cabinet ? Ensuite, j'aimerais que vous me disiez pourquoi nos stagiaires ne souhaitent pas revenir chez nous ? Nous avons l'impression d'investir beaucoup et d'obtenir très peu en retour.

—Ceci me met un peu dans l'embarras, M^e Donaldson. Je suis nouvelle et j'ai très peu d'expérience.

—C'est justement ce que je trouve intéressant. Comme vous êtes toute nouvelle, vous êtes sûrement la personne idéale pour nous partager vos impressions. Et ici, tout est ouvert, rien n'est tabou ; cette discussion restera entre nous et par la suite, je tenterai de faire changer les choses en douce.

C'est le coup de pouce dont j'avais besoin. Je commençai par relever l'obligation de devoir s'adresser à tout le monde en leur attribuant le titre de monsieur, madame ou mademoiselle. J'enchaînai en expliquant qu'il n'y avait jamais de rencontres informelles entre les employés et les associés, ce qui n'aidait en rien à alléger l'atmosphère. Je lui parlai aussi de la monotonie du travail, de la décoration vieillotte du cabinet, de la distance que les associés avaient mise entre eux et leurs subalternes et de plusieurs autres situations susceptibles d'être améliorées. Il m'écouta sans broncher, puis, lorsque j'eus terminé ma tirade, il répliqua :

—Ouf ! On a des croûtes à manger ! C'est une révolution dont nous aurons besoin.

—Je m'excuse, mais vous m'avez demandé ne rien omettre. Je vous ai donc dit tout ce que je pensais, sans réserve.

—C'est exactement ce que je désirais et j'espérais bien l'obtenir de vous, Mademoiselle Osti... ou plutôt Marie-Pierre ; il faut bien commencer quelque part, non ? Vous permettez que je vous appelle, Marie-Pierre ? De votre côté, vous pourrez m'appeler James.

—Que vous m'appeliez Marie-Pierre me convient parfaitement, mais pas question, pour moi, de vous appeler James ; je n'ai pas envie de créer une tornade au bureau.

—Vous avez probablement raison, Marie-Pierre. Maintenant, pour la suite des choses, accordez-moi un temps de réflexion. Je vais élaborer un plan et nous pourrons en rediscuter avant de mettre le tout en branle. De longues et pénibles discussions avec Me McKinsey m'attendent, j'en ai bien peur. Mais on ne peut faire une omelette sans casser des œufs. Je vous remercie de votre franchise. Retournons au cabinet, si vous voulez bien.

Devant l'édifice qui abritait le cabinet, M^e Donaldson s'arrêta pour me dire :

—Marie-Pierre, j'ai adoré mon dîner avec vous et notre conversation. Si vous le voulez bien, nous allons récidiver. Je ferai de mon mieux pour changer les choses, car je réalise que vous avez raison sur toute la ligne. Tout change, dans la société, tandis qu'au cabinet, nous faisons du surplace. Je suis tout excité à l'idée de mettre ces changements en application. Merci beaucoup.

Ce disant, il prit ma main dans la sienne et la serra très fort. Je ressentis une décharge électrique. Ce qu'il peut être attachant ! Pas étonnant qu'il réussisse tout ce qu'il entreprend. J'ai aussi hâte que lui, sinon plus, au prochain dîner.

LE 30 AOÛT 1942

Je n'ai vraiment nulle part où aller. Comme la cigale, j'ai chanté tout l'été en croyant que les choses s'arrangeraient d'elles-mêmes, mais la vie ne se déroule pas ainsi. J'ai reçu, par huissier, un avis d'éviction. J'ai une semaine pour trouver un nouveau toit, alors que les cours reprennent la semaine prochaine. Que faire ?

J'ai passé la nuit à tourner et me retourner dans mon lit, sans pouvoir dormir. Je fais face à un immense obstacle, et n'ai aucune solution en vue.

LE 31 AOÛT 1942

Depuis notre premier dîner, fin juillet, James a pris l'habitude de m'inviter au moins une fois par semaine en prétextant vouloir obtenir mon opinion sur la façon dont se déroulaient les choses au cabinet. Mais en réalité, on discutait de tout et de rien, rarement du bureau. Il était si agréable. Pour ma part, il s'agissait de mes seuls moments de bonheur. Alors, j'en profitais à souhait.

Au bureau, les rumeurs allaient bon train, mais James ne s'en rendait pas compte tandis que moi, je m'en foutais royalement. Ce midi, une fois au restaurant, James me regarda intensément et me dit :

–Marie-Pierre, quelque chose qui ne va pas ?

–Pourquoi me demandez-vous cela, M^e Donaldson ?

–C'est la première fois que je ne vois pas de sourire sur ton visage et tes yeux sont noirs de fatigue. Rien de grave, j'espère.

Je faillis lui répéter que tout allait bien, mais ne pus m'empêcher d'éclater en sanglots. James réagit maladroitement en disant :

–Mais qu'y a-t-il ? Ne pleure pas, je t'en supplie, je suis incapable de voir pleurer quelqu'un. Tu es si belle, quand tu souris ; ça apporte tellement de bonheur à mon triste quotidien.

Il s'était déjà confié à moi au sujet de sa femme. Elle souffrait d'un cancer du sein. Il faisait tout ce qu'il pouvait pour tenter de la sauver, allant même jusqu'à recourir à des traitements qu'on ne pouvait se procurer qu'aux USA. Cela lui coûtait une fortune, mais il ne reculait devant rien pour aider sa femme à combattre sa maladie. Pour cette raison, l'atmosphère, chez lui, était bien triste. Présentement, j'étais la seule personne qui lui apportait du bonheur. J'aurais tellement aimé lui donner plus, mais il était marié.

Comme je le connaissais, il ne me laisserait aucun répit tant que je ne lui raconterais pas mon histoire. Je me lançai donc, mais ce faisant, j'embellis mon rôle dans la saga Simone pour éviter qu'il me juge à tort. Je lui racontai donc tout, incluant mon expulsion de l'appartement. Dès que j'eus terminé, il éclata de rire. Voyant ma déconfiture, il expliqua :

–Excuse-moi, Marie-Pierre, mais étant donné ce que je vis personnellement, je me suis imaginé le pire. Des problèmes de santé, par exemple. Mais là, on ne parle que de choses matérielles tellement plus faciles à adresser.

–Peut-être pour vous, mais pas pour moi. Je n'ai pas dormi de la nuit et j'ignore où je vais coucher la semaine prochaine. J'ai bien peur de devoir abandonner mes études. J'ai travaillé tellement fort pour en arriver là ; ça serait bête de tout lâcher.

–Il n'en est pas question. Écoute, j'ai peut-être une solution. Selon ce que tu préfères, ce pourrait être à court terme ou à long terme... Ce sera à toi de décider. J'ai un pied-à-terre en ville que j'utilise rarement. La plupart du temps, je ne m'y rends que quand certains dossiers me retiennent tard le soir et exigent que je revienne tôt le lendemain au bureau. Tu pourrais y emménager. Demain, si tu veux. Tout est là; tu n'aurais qu'à y transporter tes affaires. Pour ce qui est d'assurer le paiement de tes études, j'ai aussi quelque chose à te proposer. Depuis un moment déjà, je dois refuser des dossiers, car je ne trouve personne pour m'aider; et ça m'horripile de devoir refuser des clients. Si j'avais quelqu'un à qui confier certaines tâches, je pourrais me concentrer sur l'essentiel. Il s'agirait d'un travail à temps partiel, ce qui te permettrait de poursuivre tes études tout en développant une expertise dans le domaine. Tout le monde y gagnerait.

–Mais Me Donaldson, je ne peux accepter... Vous me proposez de m'entretenir.

–Mais pas du tout. Loin de moi l'idée de tirer avantage de la situation. Je te remettrai les clés, et sois assurée que je n'irai jamais sans ta permission. Et comme je l'ai précisé, je n'y vais qu'en de très rares occasions. Je t'en prie... Prends la nuit pour y réfléchir. Ça me ferait tellement plaisir de t'aider; tu le mérites, tu sais.

–Je ne vous promets rien, mais je vais y réfléchir.

De retour à l'appartement, je préparai mon petit goûte frugal comme presque tous les soirs et pris le temps de réfléchir à la proposition de James. Je sortais justement d'une aventure où la personne ne voulait que m'aider, selon ses dires, et voyez où ça m'a menée! En acceptant l'offre de James, je replongeais dans une situation similaire.

Mais que faire d'autre? Le fait d'accepter réglerait tous mes problèmes. J'aurais un endroit où loger, je pourrai aider James en réalisant les tâches qui l'empêchaient de développer sa clientèle. Non seulement cela lui permettrait de gagner plus d'argent, mais mes études seraient couvertes par la même occasion. Qu'y avait-il de mal à cette proposition? Il était marié, donc aucune chance pour qu'il tente de me séduire, et de plus, il me remettrait les clés. Tout ce qu'il me restait à faire se résumait à piler sur mon orgueil.

Dès le lendemain, j'entendais lui annoncer que j'acceptais sa proposition, mais sous une seule condition: quand je commencerai à travailler en tant qu'avocate, je lui paierai le loyer pour tous les mois durant lesquels j'aurai habité chez lui. Et cela était non négociable.

LE 5 SEPTEMBRE 1942

Début des cours aujourd'hui. Manque de pot, je suis dans la classe de M^e Fournier. Juste à la prononciation de mon nom, sa moustache en frémit. Je n'en ai pas fini avec lui, j'en ai bien peur.

Ce ne sera pas la première fois que j'aurai à négocier avec un salaud.

What's new in life?

LE 10 OCTOBRE 1942

Ce ne fut guère long avant que tout me saute en plein visage. Le cours de M^e Fournier venait à peine de commencer quand je me pointai en classe avec deux minutes de retard. J'ouvris la porte le plus doucement possible pour me faufiler à ma place, en tentant de me faire invisible, mais rien n'y fit.

–Bonjour, Mademoiselle Ostiguy, j'espère qu'on ne vous dérange pas trop.

–Je m'excuse, M^e Fournier, j'ai eu une crevaison et...

–On s'en fiche de votre crevaison ! Le cours commence à treize heures et je m'attends à ce que mes élèves arrivent à l'heure.

Sur ce, Marc-Antoine pénétra à son tour et gagna sa place. Rien, aucun reproche, pas un mot. Plutôt frustrant, mais je ne dis rien et absorbai ma pilule. Le cours se poursuivit et dans le feu de l'action, j'ai commis l'erreur d'exprimer une remarque sur un énoncé que M^e Fournier venait de prononcer. C'était une réflexion faite à moi-même, que je ne souhaitais pas partager avec la classe, encore moins avec M^e Fournier.

–Vous avez dit, Mademoiselle Ostiguy ?

–Rien, M^e Fournier.

–Rien ? Voulez-vous prétendre que mon ouïe est mauvaise ? Peut-être est-ce à cause de mon âge...

Le voilà qui faisait référence à notre confrontation lors du party de fin de session de l'an dernier. Décidément, il a la mémoire longue.

–Non, absolument pas. Je me suis fait une réflexion à moi-même. Rien de pertinent pour le reste de la classe.

–Eh bien... vos réflexions, Mademoiselle Ostiguy, vous irez les partager chez le Père Champoux. Disparaissez de ma vue et, avant de vous représenter à mes cours, j'exige une note d'autorisation écrite par la main du Père Champoux. Vous m'entendez ?

Vieux frustré ! Maintenant, je vais devoir me farcir le Père Champoux, le pire de deux maux. Vraiment génial ! Une fois à la porte de son bureau, je cognai en espérant qu'il soit absent, mais malheureusement, il était là comme un seul homme.

–Entrez.

–Bonjour, Père Champoux.

–Tiens, tiens... Mademoiselle Ostiguy ! Je me demandais combien de temps s'écoulerait avant de vous voir aboutir dans mon bureau. À ce que je vois, vous avez surpassé mes prédictions. Asseyez-vous et expliquez-moi les raisons de votre visite.

Avec une certaine désinvolture vu la banalité de l'événement, je lui racontai donc mon altercation avec M^e Fournier.

–Ce que je n'aime pas, chez vous, Mademoiselle Ostiguy, c'est que vous nous donnez toujours l'impression que vous êtes au-dessus de la mêlée.

–Ce n'est pas mon intention, Père Champoux. C'est simplement que selon moi, il s'agit d'une situation banale.

–Vous pensez que la direction de l'université est banale ?

–Pas du tout. Je pense que ce qui s'est produit avec M^e Fournier est banal ; pas la direction, et encore moins les membres du corps professoral.

–Si M^e Fournier juge à propos de vous envoyer ici pour un événement que vous croyez banal, c'est que vous mettez en doute son bon jugement.

–Ce n'est pas non plus mon intention, Père Champoux.

–Alors, quelle est votre intention, exactement ?

Il était évident qu'il ne voulait rien entendre et que je ne gagnerais jamais à son petit jeu. Je décidai donc de garder le silence et de subir ce qu'il voulait me faire subir.

–Voilà maintenant que vous gardez le silence. Je n'ai même pas droit au respect que vous me devez.

Là, il a appuyé sur un bouton sensible.

–Le respect, Père Champoux, n'est pas un acquis. Si je ne trompe pas, St-Ignace de Loyola, fondateur des jésuites, a un jour dit à peu près ceci à l'un de ses élèves: «Mon fils, le respect est quelque chose qui se mérite et, la plupart du temps, celui qui réussit à le gagner a su faire preuve de beaucoup d'humilité». Avez-vous l'humilité nécessaire, Père Champoux ? Je ne vous connais pas assez pour le déterminer par moi-même...

–Petite insolente ! Vous vous croyez peut-être à l'abri de tout ? Enlevez-vous cette illusion de la tête ! Vous savez, les déclarations d'un de vos confrères de classe que vous avez invité à faire des bassesses inadmissibles dans ces lieux saints sont venues à mes oreilles. Nous sommes un établissement de savoir de haut niveau. Nous n'offrons pas de cours culinaires aux futures bonnes mères de famille. C'est là qu'est votre place, et non dans le sacro-saint de cette université. Alors, ne me poussez pas à bout, car je pourrais vous rendre la vie beaucoup plus difficile.

J'étais rouge de colère. J'ignore comment je suis parvenue à me contrôler, mais je sais toutefois que ça m'a tout pris. Quand je suis rentrée chez moi, j'étais toujours en furie.

Ces vieux bâtards ! Je les aurai donc dans les jambes toute ma vie. Ce que j'aimerais pouvoir leur faire avaler leurs paroles ! Malheureusement, je suis une femme, et donc, selon eux, une citoyenne de second ordre.

Quelle bande de cons !

LE 5 JANVIER 1943

Les cours ont repris et c'est tant mieux. Les fêtes furent tellement tristes. J'eus beau me préparer un bon souper pour le Jour de l'An, arrosé d'un peu de champagne, luxe extrême, il n'en demeura pas moins que passer les fêtes toute seule fut vraiment sombre. J'ai même pensé appeler Simone, mais comme je ne voulais absolument pas me retrouver sous son joug, je m'en suis abstenue. Quoique l'idée d'une nuit de débauche aurait bien fait mon affaire ; la masturbation procure une certaine satisfaction, mais d'une certaine façon, ça nous enfonce encore plus dans notre solitude.

Aujourd'hui, je suis revenue des cours de peine et de misère. Ce matin, une petite neige avait commencé à tomber et vers midi, la tempête s'était tellement intensifiée que les cours d'après-midi furent annulés. Bien que je demeure tout près de l'université, il m'a fallu plus de deux heures pour rentrer chez moi.

Je me trouvais assise confortablement au salon pour commencer la lecture d'un roman d'Agatha Christie, que je remettais depuis des lunes, quand la sonnette d'entrée retentit. Je me dirigeai vers le portique en me demandant bien quel vendeur pouvait venir frapper aux portes par une journée pareille. Mais quand j'ouvris, je demeurai bouche bée.

—Je m'excuse sincèrement d'être venu sans m'être annoncé, Marie, mais je n'ai nulle part où aller. Bien sûr, si tu préfères, je peux essayer de louer une chambre d'hôtel, quoique j'ai fait quelques appels avant de venir ici, et tous ceux dont j'ai pu obtenir la ligne sont complets.

—Des excuses ? finis-je par répliquer après être sortie de ma torpeur. Mais voyons, M^e Donaldson, vous êtes ici chez vous ! Vous n'avez pas besoin de me prévenir. Vous m'aviez déjà signifié qu'à l'occasion, vous viendriez dormir ici et je pense qu'avec la tempête qui déferle, vous avez bien fait de ne pas retourner à votre résidence. Entrez... Ça me fait un réel plaisir de vous accueillir chez vous.

Lorsqu'il entra, je pris son manteau et allai l'accrocher dans la salle de bain. Il était tellement enneigé qu'il était tout détrempé. Ensuite, il me suivit au salon et je fermai mon livre.

—Tu étais en train de lire ? Ne t'arrête pas pour moi. J'ai apporté du travail pour m'occuper.

—Ça ne me pose pas problème, bien au contraire. D'avoir quelqu'un avec qui échanger est tout un cadeau, pour moi. Pour être franche, c'est une première depuis que j'ai emménagé ici.

—Quoi ! Pas de copines ou de copains ?

—Non. Je suis seule comme une grande. Alors, à moins que vous ayez un dossier urgent, je vais sûrement vous casser les oreilles avec mon quotidien anodin.

—Quotidien anodin ? Mais il n'y a rien d'anodin chez toi, Marie ; bien au contraire !

J'étais tellement heureuse de l'avoir chez moi, loin des regards d'autrui. Au cabinet, j'étais continuellement sur mes gardes. Il en allait ainsi quand nous allions dîner ensemble ou encore, chaque fois qu'au bureau, il me demandait de lui apporter les résultats du travail qu'il m'avait confié.

—Je vais faire piètre figure, dis-je, car je n'ai pas grand-chose à vous offrir. Je n'ai que de la bière. J'ai aussi une bouteille de vin, mais je pensais la conserver pour le repas. Oh ! Le repas ! J'ai bien peur qu'il soit très simple. Avec la tempête, je n'ai pas pu aller au marché et je suis un peu basse dans mes provisions.

–Relaxe, Marie, je t'en prie. D'être seul avec toi compensera pour le reste. Et puis, pas de vouvoiement, ce soir, c'est James ou tu.

J'en rougis de bonheur. Lui aussi était heureux de se retrouver seul avec moi.

–Merci pour ces bons mots ; j'apporte la bière et on verra pour le reste plus tard.

Revenue au salon, je m'assieds en Indien au pied de son fauteuil et la conversation s'enchaîna comme si on se connaissait depuis toujours. On discuta cinéma, littérature, je lui racontai mon voyage dans l'Ouest américain, et lui, ses voyages en Europe. Quand il parla de l'Europe, ça me donnait vraiment envie d'y aller ; ce que je donnerais cher pour la visiter avec lui. Je regardai l'heure et annonçai que si on désirait manger, il me fallait préparer le repas.

–Je t'accompagne, on pourra faire ça ensemble.

–C'est chouette, ça !

Une fois à la cuisine, je jetai un œil au contenu du frigidaire et effectivement, le repas serait plutôt simple.

–Donc, ce soir, cher Monsieur, la maison vous offre le choix entre un spaghetti sauce à la viande ou un spaghetti sauce aux tomates ; la seule différence entre les deux est que je ne mettrai aucune viande dans la sauce aux tomates.

–Eh bien, chère amie... allons-y pour la viande ! Tout ce bavardage m'a ouvert l'appétit.

Il s'installa au comptoir, prit un couteau à légumes et commença à découper les tomates en dés et les poivrons en lanières.

–Je vois que Monsieur est un habitué.

–J'ai vécu seul très longtemps, Mademoiselle, alors pour ne pas mourir de faim, j'ai dû m'y mettre. J'en ai mangé du pâté chinois et des pâtes. Cela me rappelle de bons souvenirs.

Nous dressâmes la table, sur laquelle j'ajoutai des chandelles et une bouteille de vin. Chaque fois que je passais à côté de James, je sentais l'odeur de son eau de Cologne, une senteur que je n'avais pas humée depuis belle lurette ; c'était enivrant. Durant tout le repas, qui se déroula simplement, James s'était montré charmant, toujours à l'écoute de ce que je disais et cherchant à connaître mon opinion sur tous les sujets que nous abordions. J'étais subjuguée. Nos effluves terminés, je commençai à débarrasser la table ; James se leva pour m'aider. La cuisine était si exiguë, que nous nous croisions continuellement. Au détour de la table, James, qui transportait les assiettes contenant quelques restants, entra de plein fouet en collision avec moi. Du coup, je fus tout éclaboussée. Quand je vis sa mine déconfite, j'éclatai d'un rire si contagieux qu'il ne put que m'accompagner dans ce défoulement total. La tension tomba et pour la première fois, j'ai vu son regard se poser sur moi.

Il y avait un quelque chose de nuancé ; j'ai senti une telle chaleur dans mon cœur, que je lui aurais volontiers sauté au cou. Il brisa le moment en faisant un mouvement pour s'approcher, mais se retint au dernier instant et se dirigea plutôt vers la salle de bain. Dieu que nous sommes passés près ! J'ai compris que je ne pourrais jamais lui résister. J'ai aussi compris que je voulais apprendre à le connaître et que je pourrais l'aimer s'il m'en donnait la chance. J'étais bouleversée.

Pendant qu'il se trouvait à la salle de bain, j'en profitai pour aller me changer et revins au salon. Je tamisai les lumières et m'assis sur le sofa. Quand il vint me rejoindre, il avait dégagé

sa chemise, laissant paraître la tignasse sur sa poitrine. Décidément, il avait tout pour lui. À ma grande surprise, il s'installa à côté de moi, plutôt que sur le fauteuil d'en face.

–Que faites-vous sur mon lit, Mademoiselle ?

–Votre lit ?

–Mais où croyez-vous que je puisse dormir ? Je n'avais prévu qu'une seule chambre à l'appartement. Tu ne voudrais quand même pas que je couche par terre !

–Non, sûrement pas. Mais il ne tient qu'à toi de coucher dans ton lit.

–Jamais je n'oserais t'y déloger.

–Qui dit de m'y déloger ?

Là, le jeu cessa et je vis une lueur de bonheur dans ses yeux. Je m'approchai de lui, le regardai directement dans les yeux et ajoutai :

–Si tu veux bien de moi, je suis à toi, James.

Il m'embrassa avec une telle fougue, que je compris qu'il rêvait de ce moment depuis belle lurette. Il me souleva, m'emmena dans la chambre et me regarda me déshabiller. Après quoi, il fit de même. Nus tous les deux, nous nous enlaçâmes. Dieu que c'était bon ! Il y avait si longtemps que je n'avais pas été possédée par un homme. Je pris son pénis dans mes mains pendant qu'il caressait mes seins. Je n'avais qu'une idée en tête, le prendre dans ma bouche. J'avais la chatte déjà toute moite. Lorsqu'il la caressa, je jouis presque instantanément. Je me penchai sur lui, mordillai ses seins et léchai son torse. J'aimais sa senteur. Je descendis tranquillement vers son membre et sentis son corps se raidir ; étais-je trop rapide ? Mais non. Il déposa sa main sur ma tête, exerça une légère pression pour me guider vers son sexe et se détendit.

Ce que j'ai pu apprécier. Il n'y a pas de mots pour décrire le plaisir que j'ai ressenti ; j'avais oublié comment j'aimais prendre un pénis dans ma bouche. Je voulais l'engloutir complètement, mais il était trop gros. Me laissant aller à mon plaisir, j'ai perdu toute notion du temps, jusqu'au moment où je sentis son liquide chaud couler entre mes lèvres. Je continuai à le lécher durant plusieurs minutes, en désirant toujours plus.

On se détendit dans les bras l'un de l'autre sans mot dire, et nous reprîmes nos ébats tout au long de la nuit. Après une éternité, je m'endormis, aussi rassasiée qu'une bête fauve après une bonne chasse.

Enfin !

LE 9 JANVIER 1943

Décidément, c'est la semaine des bonnes nouvelles. Au dîner, Roger vint s'asseoir à ma table. Je le reçus en lui disant :

–Que veux-tu, toi ? Tu ne m'as pas fait suffisamment de mal comme ça ? Va-t'en et fous-moi la paix !

–Je ne t'importunerai pas longtemps. Je veux juste que tu écoutes ce que j'ai à te dire.

–Je n'ai pas de temps pour toi. Je t'ai dit : fous le camp, t'as compris !

–Écoute, Marie, j'ai beaucoup réfléchi à ce que je t'ai fait et hier, j'ai réuni les gars de la classe pour leur avouer ce qui s'était réellement passé entre nous. Je voulais qu'ils sachent que j'avais tout inventé pour me venger de toi. Crois-moi, j'ai eu droit à toute une salade de la

plupart d'entre eux ! Tu ne peux même pas t'imaginer, Marie, comment les gars te respectent et admirent ce que tu es en train de réaliser. Cela nous a tous amenés à réfléchir au comportement de M^e Fournier envers toi. Et tous, sans exception, sommes révoltés par son attitude. C'est pourquoi nous avons décidé d'agir.

–Agir ? Mais que pouvez-vous faire ? Ce type est maître et roi à l'université ! En plus d'être un membre émérite du barreau, il a reçu un Honoris Causa de plusieurs universités reconnues, il a déjà été Bâtonnier et est comme les deux doigts de la main avec le Père Champoux. Laissez tomber, cela ne pourra que vous causer des ennuis. Et qui sait si ça n'empirera pas ma situation déjà insoutenable. Je n'ai pas besoin qu'une autre tuile me tombe sur la tête.

–Je suis heureux de t'annoncer qu'à l'avenir, tu n'auras plus rien à craindre de Me Fournier et du Père Champoux. Imagine-toi que ces deux coquins ont un péché mignon... Ils aiment tous les deux les jeunes garçons. Ne me demande pas comment, mais Marc-Antoine a mis la main sur des photos assez gênantes, pour ne pas dire compromettantes. Mis au courant, Alain a pris la relève et en a parlé à son père avec preuves à l'appui. J'ignore si tu le sais, mais le père d'Alain est l'un des donateurs les plus généreux de l'université. De plus, il a des contacts dans les plus hautes instances. Bref, le père d'Alain a rencontré le Père Champoux et ce dernier a très bien compris où se trouvait son intérêt et celui de M^e Fournier. Quant à moi, je ne sais comment m'excuser. Je sais qu'aucun mot ne sera assez fort pour exprimer mes regrets les plus sincères, mais si tu penses à quelque chose que je pourrais faire et qui saurait, à tes yeux, compenser mon ignoble comportement, tu n'as qu'à me le dire et je m'exécuterai.

–Merci, Roger. Je pense que ce que tu viens de faire pour moi est digne de l'individu que j'espérais que tu sois. Tu n'as pas idée comme tout ça me simplifiera la vie. Alors, passons l'éponge et merci encore.

Finalement, les gars sont allés encore plus loin dans leurs démarches. Roger m'ayant retenue un peu plus longtemps qu'il n'aurait fallu, nous sommes tous les deux arrivés en retard au cours de M^e Fournier. Lorsque j'entrai dans la classe, j'étais fort nerveuse. Mais tous les gars se levèrent comme un seul homme pour m'applaudir à tout rompre, jusqu'à ce que je gagne mon siège.

Me Fournier n'a jamais bronché. J'ai maintenant la voie libre.

Ce que la vie peut être imprévisible, quelques fois !

LE 22 JUIN 1944

Non seulement est-ce la fin des cours, mais c'est aussi la fin de ma dernière année d'université. Ne restent que les examens du Barreau.

Une seule ombre au tableau: nous avons été avisés que Denis, alors même qu'il venait de sauver la vie des hommes de son unité, avait trouvé la mort sur le champ de bataille. Il a obtenu la médaille d'honneur à titre posthume et nous avons tous assisté à la cérémonie en gage de soutien.

J'étais maintenant la jeune sœur des gars ; chacun aurait donné sa main pour me sauver. Je me sentais privilégiée.

Pour sa part, James me visitait au moins une fois par semaine. Sa femme prenait du mieux, mais était toujours sous traitement et son futur ne tenait toujours que par un fil. Nos ébats amoureux avaient évolué. James étant plutôt réservé, j'ai dû apprendre à contenir mes élans. Une fois, alors que je m'étais laissé aller un peu trop, sa réaction fut très négative. Je calculais donc mes gestes, mais j'avais quand même retrouvé le bonheur. Je l'aimais et lui aussi ; il n'arrêtait pas de me le dire.

Ce soir, le party de fin de session fut un peu trop arrosé pour certains des copains et je me suis retrouvée à jouer le rôle de chauffeur de taxi pour quelques-uns d'entre eux. Si aucun n'a eu de comportement déplacé envers moi, j'ai tout de même eu droit à quelques déclarations d'amour, quelques fois dans un langage difficile à comprendre, car tinté par un peu trop d'alcool.

Je les aimais tous. Je suis persuadée qu'on se reverra. Le fait de pratiquer le droit dans une ville comme la nôtre fera en sorte que nos chemins se croiseront à nouveau, c'est certain.

LE 9 SEPTEMBRE 1943

Fin de la semaine d'examens du Barreau.

Mon été se partagea entre les efforts consacrés à la préparation des examens et mon travail au cabinet de James. M^e McKinsey étant décédé, James se retrouvait seul et recherchait intensément un jeune avocat capable de se joindre à lui en tant qu'associé. Le reste de mon temps, je le passais à l'attendre. Comme l'état de santé de son épouse s'améliorait, il avait espacé ses visites. De ce fait, nos rapports sexuels étaient moins fréquents. Il me répétait que ce n'était que temporaire et qu'il pensait souvent à notre avenir ensemble.

Ayant totalement confiance en lui, je prenais mon mal en patience. Avec mes examens et l'importance, pour lui, de se trouver un nouvel associé, je ne m'en faisais pas outre mesure. De toute façon, ma vie changera dès que j'aurai les résultats de mes examens.

Bonne chance, ma vieille.

LE 15 SEPTEMBRE 1944

La semaine dernière, à la toute dernière minute, James a annulé sa visite, prétextant une rencontre familiale à laquelle il devait prendre part avec son épouse. J'ai cru un moment qu'il ne viendrait pas ce soir non plus, mais finalement, il a fait acte de présence. En plus d'arriver tard, il m'a annoncé qu'il ne pouvait rester longtemps. Cette fois, j'ai trouvé la situation moins drôle. Je lui servis un verre de son scotch favori et nous nous assîmes au salon.

–Est-ce que tout va bien, James ?

–Mais oui, pourquoi cette question ?

–Je te sens plus distant depuis un certain temps.

–Ce n'est rien, ce n'est que le travail. Rien n'est facile depuis le décès d'Henry ; je me retrouve avec tous les problèmes administratifs. Non seulement ce n'est pas ma force, mais je déteste cela.

–Je pourrais peut-être t'aider. Pourquoi ne pas me confier certaines responsabilités ? Je connais bien le fonctionnement du cabinet et tu pourrais avoir une totale confiance.

–Malheureusement, Marie, les gens parlent déjà tellement de nous en catimini, que cela ne ferait que jeter plus d'huile sur le feu.

–Justement, s'ils parlent autant de nous, ça ne devrait pas te déranger.

–Et après, tu me proposeras de devenir mon associée, je suppose ?

–C'est évident que c'est le plan de carrière que je me suis fixé ; que ce soit pour le compte de ton cabinet ou celui d'un autre.

–Associée ! Mais tu sembles oublier que tu es une femme.

–Quoi ? C'est toi qui me parles ainsi ? Un associé ou une associée ne doit-il pas être choisi selon des critères autres que son sexe ? Selon ses compétences, entre autres...

–Je sais, oui, mais je préférerais ne pas aborder ce sujet de discussion ce soir. Excuse-moi, mais je dois y aller. Nous en reparlerons une autre fois.

–James, non... attends, je n'ai pas terminé.

–Moi, oui. J'ai dit une autre fois.

Puis il s'esquiva en vitesse en faisant claquer la porte en sortant, me laissant pantoise. Que se passe-t-il ? Je dois trouver une façon de crever l'abcès ; autrement, je ne pourrai plus dormir.

10 OCTOBRE 1944

Presque un mois s'est écoulé depuis la dernière visite de James et depuis, plus rien. Toujours les mêmes excuses... Le cabinet, sa femme, ses tracas... Et moi, dans tout ça? Aujourd'hui, je lui ai lancé un ultimatum. En quittant le bureau, je suis allée le voir et lui ai dit:

–James, je t'attends ce soir à l'appartement et cette fois, pas d'excuses. Arrange-toi comme tu veux, mais sois là.

En arrivant chez moi, je m'étais changée pour passer des vêtements un peu plus sexés. J'avais aussi préparé un bon gueuleton, accompagné de son vin préféré. Je désirais créer une atmosphère chaleureuse pour éviter toute confrontation. Il arriva plus tard que je l'aurais espéré, mais je ne lui en tins pas rigueur.

–Donne-moi ton imper, James. Je t'ai préparé un scotch avant le repas; tu pourras te détendre en le sirotant.

–Je vais garder mon imper, car je ne suis ici que pour quelques instants.

–Hé! Une minute! Tu n'as pas le droit de me traiter ainsi. Qu'ai-je fait pour mériter une telle attitude de ta part?

– Tu as raison. Excuse-moi. Allons au salon. Mais sérieusement, je ne peux rester longtemps.

Je bouillais, mais je désirais absolument avoir cette conversation. Je n'en pouvais plus de m'imaginer des scénarios possibles et impossibles.

–James, que se passe-t-il? J'ai fait quelque chose qui t'a déplu?

–Non, ce n'est pas ça.

–Alors, de quoi s'agit-il? Parle, je t'en prie! Je n'en peux plus, moi.

–Il y a que ma femme a découvert notre relation et qu'elle me menace de représailles.

–Mais c'est parfait! Tu m'as toujours laissé entendre qu'il y avait un avenir pour nous deux. Alors si elle s'éloigne, nous pourrons être plus souvent ensemble. Je suis prête à t'attendre, mais pas éternellement. C'est l'occasion tant attendue, non?

–Ce n'est pas si simple...

–Tu m'aimes?

–Oui, je t'aime, mais il n'y a pas que cela qui compte.

–Mais qu'est-ce qui compte plus que notre amour, dis-moi?

–Eh bien... le père d'Élisabeth...

–Qu'est-ce que le père d'Élisabeth vient faire dans cette histoire?

–Bien... c'est lui qui finance le cabinet depuis le décès d'Henry.

Soudain, tout devenait plus clair. James m'aimait, mais son amour avait un prix, et celui-ci se calculait en dollars. Encore une fois, je me faisais avoir. Ce que je peux être conne! Je n'apprendrai donc jamais?

–Lâche! Fous le camp!

–Chérie, sois patiente, tout va s'arranger; je vais me remettre sur pied financièrement et ensuite, on pourra planifier notre avenir.

–Un avenir qui se calcule en dollars, n'est-ce pas? Combien te faut-il? Je pourrais peut-être t'aider? Dix mille? Cent mille? Plus, peut-être?

–Je t'en prie.

–Va-t'en! Je ne veux plus te revoir. Allez... fous le camp.

James préféra partir plutôt que de faire face à notre réalité. Une fois seule, je m'effondrai en larmes. Je n'eus même pas le temps de lui annoncer que j'étais enceinte. Pourquoi ai-je tant de difficultés à réussir ma vie amoureuse? Je me retrouve de nouveau sans partenaire. Est-ce que la seule façon d'avoir un compagnon de vie est de jouer à la femme de ménage? Je n'ai rien contre celles qui optent pour cette voie, mais ce n'est pas celle que je privilégie. Je veux être indépendante, me sentir égale à mon compagnon et contribuer à notre union.

J'ai constaté que chez les femmes qui ont choisi de demeurer à la maison, plusieurs ont les yeux vides de joie. Les quelques rares filles du bureau qui se sont ouvertes à moi m'ont dit qu'à la maison, elles se sentent emprisonnées. Malheureusement, la plupart se taisent devant la gent masculine, préférant endurer leur sort.

Pas pour moi, merci.

LE 17 OCTOBRE 1944

Depuis ma confrontation avec James, je ne suis pas retournée au bureau. Je bois, trop, malgré le fait que je sois enceinte. Mon médecin est prêt à m'envoyer en enfer! Je sais qu'il a raison, mais je ne réussis pas à me relever de mon échec.

Ce soir, alors que je venais tout juste de sortir de la douche, on sonna à la porte. J'allai répondre en m'écriant:

–Je t'ai dit de foutre le camp!

–Quoi?

Revenant à moi, je réalisai que j'avais Alain devant moi, et non James.

–Alain... pauvre Alain... excuse-moi. Je vis des moments difficiles et je croyais que c'était quelqu'un d'autre.

–OK! Je vois, tu croyais que c'était M^e Donaldson?

–Quoi? Mais qui t'a dit ça?

–Tout se sait, Marie. Mais je ne suis pas venu te voir pour te parler de lui. Tu m'invites à entrer? Et, s'il te plaît, attache ton peignoir... Sinon, je ne jure de rien.

Ma robe de chambre était effectivement à moitié ouverte, révélant une partie de mes seins. Je faillis la laisser tomber et me faire Alain pour me venger, mais ce pauvre bougre valait mieux que ça; je ne pourrais jamais lui faire ça.

–Merci de te soucier de ma pudeur.

–Marie, il n'y a rien que j'aimerais plus que de faire l'amour avec toi. Excuse-moi d'être franc, mais il n'y a pas un gars de la classe qui n'en a pas rêvé. Tu étais notre fantasme à nous tous, sans exception. Mais si jamais ça se produit, ce ne sera pas pour te venger de quelqu'un, mais bien parce qu'on en aura envie tous les deux.

–Voilà qui est honnête. Et flatteur, en plus. Dis-moi, maintenant, que me vaut ta visite.

–Good! Au salon ou à la cuisine?

–À la cuisine, comme en famille.

–Super! Allons-y.

Rien ne me surprendra plus. C'est drôle comme la vie peut vous entraîner dans une direction ou dans une autre ; c'est à se demander si ce n'est pas notre destin qui décide de tout. Alain m'offrait de travailler au cabinet de son père, qu'il avait lui-même rejoint.

–Le bureau a une grosse clientèle, mais aucun avocat n'est spécialisé en droit successoral ou en droit des affaires. Nous sommes forcés de référer à d'autres cabinets tous ceux qui viennent nous voir pour ces raisons et par la suite, ces mêmes cabinets tentent de nous voler nos clients. Nous avons donc décidé, avec l'accord de papa, bien sûr, d'ouvrir un nouveau département. C'est moi qui vais le diriger, comme mon expérience est limitée, j'ai pensé à toi. Je sais que grâce à ton emploi au cabinet de McKinsey et Donaldson, tu as acquis un bon bagage de connaissances. Ensemble, on pourrait combler nos faiblesses en se supportant l'un l'autre et en utilisant notre intelligence. Je suis persuadé que nous formerions une équipe du tonnerre.

–Wow ! D'abord, je te remercie de ta confiance. Avec ce que je traverse en ce moment, ça ne peut mieux tomber. Et ça m'intéresse au plus haut point. Le cabinet de ton père jouit d'une très bonne réputation et le fait d'avoir la chance d'y lancer un nouveau département est vraiment unique. J'ai toutefois deux conditions. Premièrement, en aucun cas je ne voudrais que tu me fasses sentir redevable envers toi. Tu viens me chercher pour mes compétences professionnelles et jamais tu ne pourras m'attirer dans ton lit sous prétexte que tu m'as offert cet emploi. Deuxièmement, je me dois d'être honnête avec toi. Je suis enceinte de trois mois. Mais je peux te jurer que ça ne m'empêchera jamais de m'investir complètement dans mon travail. Je désire juste m'assurer qu'il n'y ait aucune ambiguïté entre nous.

–C'est tout ? Alors, c'est super ! Ta première objection, j'y ai déjà répondu au moment de mon arrivée. Si tu te glisses dans mon lit, ce sera uniquement parce que tu me l'auras demandé. Et si cela ne se produit jamais, ça ne sera qu'une déception pour moi, sans plus. En ce qui concerne le deuxième point, je n'en parlerai pas tout de suite, pour te donner la chance de faire valoir tes compétences. Je devrai cependant l'annoncer à mon père. S'il a des objections, l'offre ne tiendra plus. Ton salaire sera de quinze mille dollars par année, avec boni de performance. Qu'en dis-tu ?

J'étais bouche bée. On me voulait moi, pour mes talents d'avocate. J'aurai un bureau, un salaire, mon indépendance, et je pourrai enfin démontrer ce dont je suis capable. Devant cette chance inespérée, je sautai au cou d'Alain.

–Merci, mon vieux ! Tu ne peux pas mieux tomber dans ma vie. Et sois dit en passant, c'est la dernière fois que je te saute dans les bras.

Il éclata à rire et tout en sirotant un verre, on commença déjà à planifier notre département.

Merci, maman. Voilà longtemps que je ne m'étais adressée à toi et je m'en excuse. Continue de me protéger, je t'en prie. J'en ai besoin. Je me sens si seule.

LE 29 AVRIL 1945

Ce ne fut pas tout à fait un pique-nique, mais le bébé est né. Une jolie petite fille qui s'appellera Micheline.

Ce que la nature peut être bien faite ! À la fin de la grossesse, on est tellement fatiguée d'avoir ce gros ventre qui nous empêche de faire ce qui était auparavant anodin, qui nous transforme en baleine et qui prend toute la place. Même si on sait que l'accouchement ne sera guère une sinécure, on est prête à tout pour faire sortir l'enfant.

Je me trouve malgré tout chanceuse. La grossesse s'est très bien déroulée, au même titre que l'accouchement. Tout le contraire de la femme qui partageait ma chambre d'hôpital. La pauvre a dû subir une césarienne et a par la suite souffert d'anémie. Pour ma part, je peux dire que mon séjour, contrairement au sien, ressemblait presque à une séance de méditation. Et ce fut parfait ainsi, car à la vitesse où je devais revenir au cabinet, je ne pouvais me permettre d'être alitée trop longtemps.

Mon seul regret fut de n'avoir pu partager ce beau moment avec le père, que j'ai tenu à l'écart malgré les insistances d'Alain. Même si ce dernier m'avait fortement conseillé d'en informer le géniteur, étant donné la façon dont ma relation avec lui s'était terminée, il n'était pas question, pour moi, de le relancer. Alain fut le seul à venir me visiter à l'hôpital. De même, qu'il a eu la gentillesse d'accepter d'être le parrain de ma poupoune.

Il n'y aura pas de baptême. Les sœurs me font de gros yeux depuis que je leur ai fait part de ma décision. Elles me prédisent l'enfer à la fin de mes jours et les limbes pour la petite, mais je refuse que l'église vienne s'immiscer dans la vie de ma fille. Quand elle aura l'âge de raison, elle décidera d'elle-même ce qu'elle veut faire.

Au cabinet, tout va bien. Le père d'Alain est très content de la façon dont évolue notre département. Déjà, malgré notre jeune âge, nous avons établi notre expertise et les épouses de ces hommes d'affaires qui prennent maîtresses sont très heureuses de pouvoir s'adresser à une femme. Elles se sentent plus en confiance, comme si elle devinait que je saurais me montrer plus impartiale qu'un homme. Le divorce étant interdit, nous avons privilégié l'établissement d'ententes de séparation de biens afin de prévenir l'éventualité d'un décès, d'une invalidité ou d'une incapacité d'un des conjoints. La résultante est que les hommes me détestent à mourir, alors que les femmes m'adorent.

Tout le personnel du bureau fut donc soulagé quand ils apprirent que j'avais trouvé une gardienne pour la petite et que je pensais revenir dans deux semaines. Au fond, c'était comme si je prenais des vacances.

Quelle chance j'ai eue d'avoir trouvé cette bonne grand-mère qui, devenue veuve, se cherchait un emploi. Elle n'avait plus de soutien financier. Comme son mari avait épuisé toutes leurs économies en jouant et en buvant, elle s'était retrouvée à la rue, sans un sou en poche.

Voilà ! Je peux maintenant me concentrer sur ma carrière, sachant que Micheline sera entre bonnes mains.

Je meurs d'impatience.

LE 30 JUILLET 1949

J'ai vécu, aujourd'hui, ce que j'anticipais depuis un certain temps déjà.

Après avoir sollicité une rencontre avec M^e Albert Demers, père d'Alain et unique propriétaire du cabinet, sa secrétaire est venue m'annoncer qu'il me recevrait aujourd'hui, à 16h00. Je me pointai à sa porte à l'heure pile. Quand sa secrétaire m'introduisit dans son bureau, M^e Demers, qui m'attendait debout, s'avança pour me donner la main.

–Me Ostiguy, comment allez-vous ? Et la petite ?

–Bien toutes les deux, M^e Demers, merci.

–Appelez-moi Albert, je vous en prie.

–J'en serais bien incapable, répondis-je en sachant très bien que c'était là la réponse qu'il attendait.

–Merci pour ce témoignage de respect, M^e Ostiguy. Je vous en prie, asseyez-vous et dites-moi ce qui me vaut l'honneur de cette visite.

–Eh bien... j'ignore par où commencer, M^e Demers.

–En ce cas, pourquoi ne pas aller directement au but.

–Vous avez raison. Alors, voici. Cela fait presque cinq ans qu'Alain et moi avons ouvert le département de droit successoral et d'affaires et nous avons, je crois, bien établi notre expertise dans le milieu. Le bouche-à-oreille s'est fait naturellement et de plus en plus de femmes recherchent mes conseils. Non seulement pour négocier leur entente conjugale, mais également pour se faire épauler dans la gestion de leurs affaires après le décès de leur mari. Si bien, que j'ai maintenant une équipe de huit personnes qui travaillent sous mes ordres. De ce fait, je génère des revenus substantiels pour le cabinet. Je suis bien rémunérée, là n'est pas la question. Ce dont je voulais vous entretenir, M^e Demers, c'est de la possibilité de changer mon statut à l'intérieur du cabinet. J'aimerais pouvoir projeter une image qui serait perçue, par ma clientèle, comme correspondant davantage à la position que j'occupe à l'intérieur du cabinet.

–Je vois. Peut-être serait-il plus approprié de changer vos cartes professionnelles. On pourrait y indiquer, par exemple, que vous êtes la responsable du département du droit successoral et du droit des affaires.

–Ce serait effectivement un pas dans la bonne direction, mais je pensais à quelque chose de plus formel, une implication qui viserait le long terme.

–À quoi pensez-vous, plus exactement ?

–Eh bien... j'aimerais obtenir un titre équivalent à celui qu'on a accordé tout récemment à Alain et Jean-Sébastien.

–Je comprends. Il y a cependant une situation particulière qui a justifié, dans leurs cas, la promotion qui leur a été consentie ; ils sont tous deux soutiens de famille.

–Tout comme moi.

–Vous avez raison, mais ce sont des hommes.

–Est-ce que mon rendement au cabinet est différent de celui d'un homme ? Est-ce que les revenus que génère le département que je dirige diffèrent de ceux que génèrent Alain et Jean-Sébastien ? Si je me fie au nombre d'employés travaillant sous mes ordres, je serais portée à penser que nos revenus sont peut-être même supérieurs aux leurs, non ?

Mon sang commençait à bouillir, mais je ne devais rien laisser transparaître. Si je voulais me faire accepter, je devais jouer le jeu.

–Vous avez peut-être raison, M^e Ostiguy, je n’ai pas vraiment vérifié.

Mon œil, oui ! Je suis persuadée qu’il a vérifié, et ce, deux fois plutôt qu’une. La seule raison pour laquelle il avait accepté de grossir mes effectifs, c’est que je m’étais engagée à garantir le rendement de chacun de mes employés ; ce que j’ai fait, et il le savait très bien.

–M^e Demers, loin de moi l’idée de vouloir vous coincer alors que vous n’avez pas toutes les données en main. On pourrait peut-être reprendre cette discussion la semaine prochaine ? Cela vous donnerait le temps de valider certains points.

–Bonne idée, M^e Ostiguy. D’ici là, je pourrai me pencher plus sérieusement sur votre demande.

–D’accord. Il ne me reste plus qu’à vous remercier pour le temps que vous m’avez accordé. À jeudi prochain, alors.

–Je vous ferai aviser de la date à laquelle aura lieu notre prochaine rencontre. Bonne fin de journée, M^e Ostiguy.

Sur ce, il me montra la porte et demeura derrière son bureau de façon à ne pas avoir à me serrer la main. Tout s’est déroulé exactement comme je me l’étais imaginé. Je devrai commencer à mettre mon plan B en place, juste au cas où.

Je suis loin d’être au bout de mes peines.

LE 1^{er} AOÛT 1949

Je suis arrivée à l’heure pour ma rencontre avec Monsieur Jules Desbiens, lequel m’a été recommandé par une cliente ayant déjà fait appel à lui pour régler un conflit au sein de l’entreprise qu’elle avait héritée au décès de son conjoint. Elle avait bien aimé son approche qui consistait à trouver des solutions plutôt qu’à envenimer la situation.

La réceptionniste m’invita à m’asseoir en me spécifiant que M. Desbiens terminait un appel et qu’il serait à moi dans quelques instants. Ce ne fut effectivement pas long avant que la porte de son bureau s’ouvre sur un bel homme dans la jeune quarantaine.

–M^e Ostiguy, me salua-t-il en s’avançant vers moi. Enchanté de faire enfin votre connaissance.

–Enfin ? Vous me connaissez ?

–Disons plutôt que votre réputation vous a précédée. La moitié de mes clientes ne jurent que par vous, alors que la moitié de mes clients, eux, souhaitent ne jamais avoir affaire à vous. Ils vous décrivent en des mots que je serais bien incapable de répéter devant vous. N’étant pas marié, je me sens bien à l’aise de vous rencontrer. Blague à part, entrez dans mon bureau, je vous en prie, et assoyez-vous.

–Je ne suis pas certaine de la façon dont je devrais recevoir vos commentaires, Monsieur Desbiens.

–Eh bien, recevez-les comme un compliment, je vous en assure. Que puis-je faire pour vous.

On m’avait parlé de lui comme d’un homme d’action qui ne perdait pas de temps et allait

droit au but. Je lui fis part de mon évolution au cabinet de M^e Demers, de ma rencontre avec ce dernier, de ma perception sur le déroulement de celle-ci, et du plan que j'avais concocté advenant le cas où tout ne se terminerait pas selon mon bon vouloir. Enfin, je terminai en lui disant que je désirais obtenir ses conseils d'homme d'affaires pour m'aider à mettre en place la suite des choses.

– Dans un premier temps, m'indique-t-il, je partage votre perception quant à la position que devrait prendre Albert. Voyez-vous, je le connais depuis longtemps et aussi compétente soit-elle, jamais il n'acceptera de compter une femme parmi ses associés. Je dois ajouter, à sa décharge, que sa réaction n'est pas différente de celle qu'aurait n'importe quel avocat associé face à une femme qui lui demanderait de l'accepter comme un de ses pairs. Le droit est un milieu d'hommes très conservateurs qui n'entendent pas changer à court terme. Mais ça, c'est une autre histoire.

– Merci, Monsieur Desbiens. C'est ce que j'attendais de vous, que vous me parliez franchement. Je vous explique donc mon plan B, car il n'est pas question, pour moi, d'essayer un refus. Je jongle avec l'idée de lancer mon propre cabinet. J'ai déjà établi un projet qui résume ma façon de voir les choses. J'ai également un local en vue, tout comme j'ai prévu le nombre d'employés, la publicité, le développement des affaires, etc.

– J'aime les gens de décision, me laissa-t-il entendre. Alors, si vous permettez, nous allons immédiatement nous pencher sur les prévisions budgétaires, les flux de trésorerie, pour terminer avec le plan de financement.

Le travail fut intense. Plus le temps avançait, plus j'étais à même d'apprécier les connaissances de Monsieur Desbiens, son expérience et sa manière franche et directe d'aborder les choses. Au bout de deux heures, nous avons déjà réalisé une bonne ébauche du budget et des flux de trésorerie. Nous étions donc rendus au plan de financement.

– Écoutez, M^e Ostiguy ! Il est dix-neuf heures et je commence à avoir un petit creux. Si vous me permettez, je vous invite à souper au restaurant, où nous pourrions aborder la question du financement. Qu'en pensez-vous ?

– Excellente idée, mais c'est moi qui invite.

– Je n'ai rien contre cela, mais le choix du restaurant me revient.

– Parfait. Je dois juste faire un appel pour aviser ma gardienne et je suis à vous.

– Utilisez mon bureau. Je vous attends à la réception.

Monsieur Desbiens nous amena dans un excellent restaurant français où il avait ses aises. Dès son entrée, l'hôtesse se précipita vers lui. Je ne serais pas surprise qu'elle fût pour lui, à un moment ou à un autre de sa vie, plus qu'une hôtesse, mais n'empêche qu'il eut droit à un accueil royal et moi, à un regard glacial. Une fois à table, il commanda deux kirs royaux dont j'ignorais totalement la teneur, mais qui me plut énormément, en plus de m'aider à me détendre. J'eus alors droit à une transformation surprenante lorsque Jules détacha sa cravate, enleva son veston qu'il appuya au dossier de la chaise d'à côté et me dit :

– Maintenant, détendons-nous. M^e Ostiguy, si vous me le permettez, à partir de maintenant, je suis Jules et tu es Marie-Pierre.

– Plutôt direct ! On m'avait prévenue, mais c'est tout de même surprenant.

– Écoute, Marie, nous allons devoir travailler assez souvent ensemble, car même après l'ouverture de ton cabinet, il te faudra continuer de challenger des idées et vois-tu, j'excelle

dans ce domaine. Il y a aussi le fait que je suis tout excité de voir une femme chercher à se tailler une place dans ce monde de machos. Je ne veux rien manquer de cela !

–Je prends cela comme un immense compliment et je suis très heureuse de pouvoir t’appeler Jules.

–Parfait ! Alors, commandons et ensuite, nous parlerons du plan de financement.

Le souper fut plus que parfait. Durant celui-ci, Jules me prévint que le plan de financement représenterait la partie la plus difficile du projet.

–Les banques hésiteront énormément à t’avancer les fonds, me dit-il, car non seulement tu es une femme, mais tu n’as aucun conjoint pour garantir ton prêt.

Il avait bien une petite idée sur la façon dont cela se terminerait, mais ne voulait absolument pas m’en faire part, préférant que je vive l’expérience jusqu’au bout. Le reste de la soirée se déroula superbement. Jules, qui avait beaucoup voyagé, était d’une compagnie très agréable. Le vin qu’il avait choisi accompagnait parfaitement les mets commandés. Il se montra très attentif lorsque je lui traçai un résumé de ma vie. Pas une seule fois il ne m’a interrompue pour me poser des questions embarrassantes. Bref, j’étais aux oiseaux. Mais comme toute bonne chose à une fin, il me proposa de me raccompagner chez moi. Une fois devant la porte de mon nouvel appartement, (après ma séparation d’avec James, j’avais emménagé temporairement chez une logeuse, mais avec la venue de la petite et de la gardienne, j’ai dû me trouver un appartement plus spacieux) il me demanda :

–Marie, quand penses-tu parler à Albert ?

–Je compte attendre jusqu’à mercredi. Si je n’ai pas de ses nouvelles d’ici là, je me pointe à son bureau jeudi et lui remets ma démission.

–Tu dis que je suis une personne directe, mais selon ce que je peux constater, tu n’as rien à m’envier. Je préférerais tout de même qu’avant de remettre ta démission, tu prennes un peu de temps pour réfléchir aux conséquences de ce geste.

–Je m’excuse, Jules, mais c’est tout ou rien. Je vais en arriver là de toute façon... alors, saisissons le taureau par les cornes.

–Je comprends. C’est ton projet et ce sera toujours tes décisions. Je vais juste m’efforcer de bien te conseiller. Je garde mon prochain vendredi ouvert. Si tu veux aller de l’avant, je serai disponible pour toi.

–Merci, Jules. Je suis exaltée, mais également nerveuse. Alors, ton appui est très important, pour moi.

–Parfait ! Peut-être à vendredi, alors.

À mon grand regret, on se quitta là-dessus. J’aurais bien aimé l’inviter pour un dernier verre, mais avec la petite, pas question d’emmener un homme chez moi.

LE 6 AOÛT 1949

Comme je l’avais présumé, M^e Demers ne me donna aucun signe de vie. Je me présentai donc à son bureau en fin de journée afin de le rencontrer. Même si sa réceptionniste, qui me toisa de haut, me fit savoir que M^e Demers me ferait signe quand il serait disponible, j’ouvris la porte du bureau. Inutile de dire qu’elle s’est précipitée à ma suite pour s’excuser de n’avoir pu me retenir. M^e Demers la remercia et l’avisa qu’il me recevrait quand même.

–Je trouve votre attitude cavalière, M^e Ostiguy, mais comme vous êtes là, que puis-je faire pour vous ?

–Comme je n’ai aucune nouvelle de vous, je viens vous remettre ma démission en personne. Je vous dois le respect de le faire in vivo, en reconnaissance de la chance que vous m’avez donnée en me permettant de travailler au sein de votre cabinet. Je désirais vous dire que j’ai apprécié mes cinq années passées ici. Même si je considère avoir été bien traitée, je dois penser à mon avenir. Encore une fois, merci. Je serai dans l’attente de votre décision, à savoir si vous désirez que je parte dans deux semaines ou immédiatement.

–Démission ? Mais il n’en est pas question !

–Malheureusement, M^e Demers, je pense que ce choix ne relève que de moi. À moins que vous désiriez me proposer une offre formelle demain.

–Très bien. Alors, donnez-moi jusqu’à vendredi de la semaine prochaine et je vous présente une proposition écrite.

–Malheureusement, M^e Demers, cela m’est impossible. J’ai une rencontre de travail prévue, alors je suis dans l’obligation de vous demander de respecter mon délai et de me soumettre votre proposition demain. J’en suis bien désolée.

–Quoi ? Mais pour qui vous prenez-vous ? Réalisez-vous à qui vous vous adressez ? Je peux nuire à votre carrière, peu importe le cabinet où vous entendez travailler. J’ai des amis, vous savez.

–Qui vous dit que je vais pour un autre cabinet ?

–Mais comment allez-vous vivre ? Pensez à votre enfant.

–On s’éloigne du sujet, M^e Demers. Ces questions ne regardent que moi. Ne vous inquiétez pas, ce n’est pas la première fois que j’affronte une situation difficile.

–Je vais vous écraser, petite dévergondée ! Dois-je vous rappeler que vous vivez dans le péché ? Je pourrais en glisser un mot à l’évêché et…

–Ça va, j’ai compris.

Je lui tendis la main, qu’il refusa de serrer, puis je tournai les talons et quittai son bureau. Blême comme un drap, il ne comprenait vraiment pas comment je pouvais ainsi lui tenir tête. Cette rencontre me convainquit que j’avais bien fait d’agir aussi rapidement. Si j’avais attendu un peu plus longtemps, je n’aurais que perdu mon temps. Je suis allée saluer Alain, qui n’en croyait pas ses oreilles. Il m’a demandé de lui laisser le temps de parler à son père, mais je lui ai répondu de ne pas perdre sa salive, que je l’appellerais d’ici peu et que s’il voulait bien accepter de dîner avec moi, je pourrais lui donner plus de détails. Je le remerciai pour ce qu’il avait fait pour moi et quittai le cabinet sans me retourner.

Goodbye !

LE 9 AOÛT 1949

Comme il me l’avait suggéré la veille au téléphone, je me pointai au bureau de Jules à neuf heures. Le café était prêt et il avait déjà préparé des tableaux de présentation pour faire progresser le dossier. Toujours aussi efficace !

–Que mets-tu dans ton café ? me demanda-t-il. Mets-toi à l’aise. Mais avant de commencer,

je veux que tu me racontes tout.

–Du lait seulement, merci.

Tout en enlevant ma veste tailleur, je commençai à lui raconter ma rencontre avec M^e Demers, ce qui ne manqua pas de le faire éclater de rire.

–Ce que j’aurais aimé être là ! lança-t-il. Je vais quand même parler à des amis que j’ai en commun avec Albert. Inutile de nous le mettre à dos, pas avec tout ce qui s’en vient.

Et on travailla toute la journée. À l’heure du lunch, Jules pria sa secrétaire d’aller nous chercher quelque chose à manger pour nous permettre d’avancer plus rapidement. Puis, aux environs de dix-huit heures, le dossier était complété.

–Dès lundi, m’indiqua-t-il, je vais demander à mon assistante de peaufiner la présentation. De ton côté, tu pourrais faire des appels pour planifier des rencontres avec les banquiers. Je vais te remettre les coordonnées de trois chargés de dossiers avec qui je traite dans différentes banques ; cela devrait t’aider à devancer tes rendez-vous. Ça te va ?

–C’est plus que parfait.

–On va souper ?

–Définitivement !

On retourna au même restaurant que la dernière fois. À nouveau, tout se déroula merveilleusement. J’appréciais la présence de Jules. Avec lui, c’était de plus en plus facile. Après la soirée, il me raccompagna chez moi. À mon grand regret, on se quitta encore une fois sans le moindre rapprochement. Il devait m’appeler lundi pour me faire savoir quand le dossier serait terminé.

J’adore Micheline, mais si je vivais seule, je n’aurais jamais laissé Jules partir. J’aimerais bien avoir un homme comme lui dans ma vie.

SEMAINE DU 12 AOÛT 1949

Je n’ai pas vu la semaine passer. J’ai visité quatre immeubles intéressants où je pourrais installer mon cabinet, et chacun présentait des avantages et/ou inconvénients. Les prix se ressemblent, mais à titre de garantie, les locateurs exigent un dépôt couvrant entre quatre et six mois de loyer. Je leur ai spécifié que cela ne serait pas problématique, mais je vais devoir ajuster mes liquidités en conséquence.

J’ai aussi rencontré les trois banquiers recommandés par Jules. Il est bien évident qu’aucun n’a l’habitude de transiger avec une femme ; surtout une qui n’a pas de mari et qui projette d’ouvrir un cabinet d’avocat. Les documents de présentation ont été bien reçus ; le fait que leur entête affiche le logo du bureau de Jules aida, mais je ne sens aucun enthousiasme de la part des banques. Je vois bien que la partie est loin d’être gagnée.

Hormis cela, j’ai visité des magasins spécialisés en mobilier de bureau, rencontré un designer en papèterie pour établir mon logo et fait plusieurs recherches dans différents magasins pour établir un aperçu de la somme qu’il me faudra déboursier pour démarrer le bureau. Partout, on me demandait l’identité de l’associé principal. Quand je leur répondais que c’était moi, j’avais l’impression d’être perçue comme une extraterrestre.

Je devrais connaître les réponses des banquiers la semaine prochaine ; c’est donc l’attente

avant le verdict final. J'ai fait un résumé de mes démarches à Jules par téléphone et on s'est fixé une rencontre pour vendredi prochain.

Merde, ma grande !

LE 21 AOÛT 1949

Le vendredi suivant, je me présentai un peu en retard au bureau de Jules. Ce n'est pas dans mes habitudes, mais les nouvelles reçues tout au long de la semaine ont ébranlé ma confiance. C'est donc avec la mine déconfite que je me présentai devant lui.

—À voir ta tête, me dit-il, je comprends que les nouvelles ne sont pas bonnes.

—En effet, tu avais vu juste. Pas une banque ne veut s'impliquer. Elles ont toutes aimé la présentation, elles croient que le plan est réaliste, mais on m'a spécifié que la mise de fonds initiale devrait être un peu plus haute. Outre ça, tout se tient. Malgré tout, on me demande une garantie pour la totalité des emprunts, ce que je ne peux leur fournir, bien entendu. Si c'était le cas, je n'aurais pas besoin d'eux. Je suis donc dans le pétrin jusqu'au cou.

—Ouais... Je ne suis pas surpris. Je connais bien ce milieu ultraconservateur et malheureusement, tu ne fais pas partie du *boys club*. Mais j'ai de quoi te redonner le sourire. Comme j'avais prévu le coup, je me suis efforcé de trouver une solution acceptable. J'ai contacté plusieurs de mes clients... En fait, plus des clientes que des clients... mais peu importe, c'est le résultat qui compte. Et je suis heureux de t'annoncer que j'ai réuni le financement dont tu as besoin. Le taux d'intérêt est un peu plus élevé, mais je crois que le coup en vaut la chandelle.

—Pardon ? Tu as bien dit... tout le financement ? Mais comment as-tu fait ?

—D'abord, beaucoup de ces investisseuses sont au nombre de tes anciennes clientes qui désirent plus que tout au monde te voir percer dans ce monde machiste. Malgré qu'elles aient de l'argent, elles se font toutes snober par le *boys club*, incluant les banques dont elles sont pourtant de bonnes clientes. Elles ont confiance en tes capacités et déjà, certaines m'ont annoncé qu'elles pensaient traiter avec ton cabinet pour leurs besoins futurs. Il est vrai que le taux d'intérêt est très intéressant pour elles, mais je crois que ce qui les motive réellement, c'est leur envie de participer à la création de quelque chose... Comme un *girls club*, par exemple.

—Tu es un génie, Jules.

Sur ces mots, je lui sautai au cou et lui fit une accolade bien sentie. Après quoi, je me ressaisis et lui demandai :

—Maintenant que ceci est réglé, quelle est la prochaine étape ?

—Il ne me reste qu'à faire rédiger la paperasse légale et on pourra signer le tout... disons... Mardi prochain. Ça te va ?

—Super ! J'ai vraiment hâte de voir la tête des banquiers !

—Et moi donc ! Alors, allons dîner pour fêter ça.

Le dîner passa tellement rapidement ! Je n'arrêtais pas de parler tellement j'étais excitée. On se laissa là-dessus et dès mon arrivée à l'appartement, je me mis au téléphone pour fixer les rendez-vous de la semaine suivante.

Quelle journée !

LE 24 AOÛT 1949

Aujourd'hui, je suis passée au bureau de Jules. Les papiers du financement sont enfin signés. Le taux d'intérêt est effectivement élevé, mais il correspond au risque financier que prennent les investisseuses. Jules m'a remis un document faisant foi du montant mis à ma disposition, un montant dans les six chiffres. Je n'avais jamais vu autant de zéros. Il faut dire qu'il avait augmenté le montant initial de façon à ce que j'aie plus de marge de manœuvre.

—Il vaut mieux ne pas avoir à remettre ça avec les prêteuses, m'expliqua-t-il. Si tu avais besoin d'une autre ronde de financement, elles seraient beaucoup plus difficiles à convaincre. C'est pourquoi j'ai ajouté un petit coussin. Comme plusieurs vont sûrement tenter de te mettre des bâtons dans les roues, ça pourrait être bénéfique. Les fonds te seront versés par tranche de dix mille dollars, selon tes besoins. Il y a toutefois une condition imposée par mes clientes: nous devons faire un suivi mensuel sur l'évolution de ton plan d'affaires. Ces dames veulent ta réussite, mais ce sont aussi et avant tout des femmes qui souhaitent sécuriser leur investissement. Tu y vois un inconvénient ?

—Absolument pas, au contraire. Je pourrai bénéficier de ton expérience pour tenter d'éviter les pièges qu'on me tendra.

—Super ! Alors tout est réglé. Voici une première avance de vingt mille dollars. Tu pourras ouvrir ton compte de banque et t'occuper de tout mettre en place. Pour ce qui est de nos rencontres, que dirais-tu si nous nous voyions chaque dernier vendredi du mois, en fin de journée ?

—C'est déjà dans mon agenda ! Merci, Jules. Je ne sais comment t'exprimer ma gratitude.

—Laisse tomber. Ce sont tes efforts pour établir ta réputation qui t'ont permis de gagner la confiance de ces dames. Contente-toi de ne pas les décevoir.

—Tu peux compter là-dessus.

—À vendredi prochain, alors.

LE 21 SEPTEMBRE 1949

Ce soir, nous procédions enfin à l'ouverture du cabinet de M^e Marie-Pierre Ostiguy, propriétaire unique et membre du Barreau.

Grâce aux annonces passées dans les deux plus importants quotidiens de la ville, j'eus beaucoup plus de monde que j'avais espéré. Par chance, mon traiteur avait prévu cette éventualité. Le vin et les amuse-gueules n'ont pas manqué. Tous les copains d'université sont venus faire un tour et tous, sans exception, m'ont souhaité bonne chance. Même que certains ont laissé miroiter la possibilité de m'acheminer des clients.

À ma grande surprise, Simone a fait son apparition au bras de Suzanne. J'eus une certaine crainte, mais tout s'est très bien passé.

–Bonjour, Marie-Pierre.

–Bonjour, Simone, bonjour, Suzanne, comment allez-vous ?

–Bien quant à moi, répondit Suzanne, mais Simone, elle, a un défi à relever.

–Nous ne sommes pas ici pour parler de moi, intervint Simone, mais pour te féliciter, Marie-Pierre. Et aussi, pour avoir le plaisir de te revoir. Je me suis beaucoup ennuyée de toi et je tenais à m'excuser pour mon comportement odieux envers toi. Je l'ai regretté amèrement et le regrette encore. J'espère qu'on pourra un jour enterrer la hache de guerre et redevenir des amies.

–Merci, Simone. S'il n'en tient qu'à moi, il n'y a jamais eu de hache de guerre. J'ai été profondément blessée, mais je m'en suis remise. Nous verrons pour la suite... Le temps arrange parfois bien des choses.

–Merci Marie-Pierre. Sur ce, nous te laissons à tes occupations. Tu dois avoir beaucoup de personnes à saluer. Pourrais-je avoir une de tes cartes avant de partir ?

–Moi aussi, j'aimerais avoir une de tes cartes, spécifia Suzanne. On se reverra sûrement.

–Merci d'être venues, toutes les deux. Vous m'excuserez, mais je dois effectivement prendre le temps de saluer tout le monde.

Et ce fut ainsi toute la soirée. J'ai failli manquer de cartes professionnelles. Si tous ceux qui ont promis de m'appeler le font réellement, je vais manquer de temps ! On verra. Dans l'excitation du moment, et avec un bon verre de vin à la main, on dit bien des choses.

Les derniers invités partirent vers 22h00, soit beaucoup plus tard que je l'aurais cru. Jules, qui s'était fait discret toute la soirée, vint me rejoindre avec une bouteille de champagne à la main.

–Eh bien, M^e Ostiguy, félicitations. On peut conclure que ce fut une réussite sur toute la ligne. Je suis convaincu que tu auras des retombées assez tôt. Tu verras...

–Vous vous êtes fait bien discret, ce soir, Monsieur Desbiens

–Je n'avais pas à prendre la vedette. Et d'ailleurs, ce fut très instructif de te voir déambuler en étant aussi à l'aise à travers tous ces gens bien placés.

–Merci, monsieur, dis-je en m'approchant pour lui faire l'accolade. Jules, sautons le souper et emmène-moi chez toi. J'en ai besoin. J'en rêve depuis la première fois où je t'ai vu.

–Tu es certaine de savoir ce que tu fais ?

–Plus que jamais.

–Je n’ai rien à t’offrir, Marie.

–Je ne te demande rien, sauf de me faire l’amour.

Il alla fermer la porte à clé, éteignit les lumières, se dirigea vers moi, me prit dans ses bras et m’embrassa avec une telle fougue, que mes genoux fléchirent.

–J’attends ce moment depuis le jour où tu es entrée dans mon bureau pour la première fois, confessa-t-il.

–Pourquoi avoir attendu si longtemps ?

–Il fallait se rendre à l’étape où tu es rendue. Je ne voulais pas que tu perdes ton objectif de vue en raison d’une quelconque distraction. Tu devais te réaliser et je me devais de t’en donner l’opportunité. Maintenant que c’est fait, je vais reprendre le temps perdu.

Il me prit dans ses bras, me déposa sur ma table de travail, écarta mes jambes, releva ma jupe, se mit à genoux et retira ma petite culotte en me regardant.

–T’es certaine que tu es prête pour moi ?

–Cesse de bavarder et attends-toi à ce que je te surprenne ; on verra si toi tu es prêt pour moi.

Ce fut une fin de soirée absolument folle. Jules était tout le contraire de James. Tout était permis, aucune surprise devant mes demandes ou face à mes initiatives. Quand je le pris dans ma bouche et que je le fis languir avant de le voir éjaculer, il avait les yeux chamboulés de plaisir.

Lorsqu’on s’est retrouvés nus tous les deux, je lui ouvris mon derrière qu’il enfourcha avec un vilain plaisir. Quand vint enfin mon tour, je le léchai partout où je pouvais. Ce fut merveilleux.

Quelle fin et en même temps, quel début !

FIN DE LA PREMIÈRE PARTIE

J'étais toujours assise en petit bonhomme au milieu du lit de l'auberge, n'ayant aucune idée de l'heure qui pouvait être. Quand j'ai regardé le cadran du réveille-matin, je fus estomaquée de constater qu'il était déjà 3h24. La lecture du journal de grand-maman m'avait totalement captivée.

La prose, quoique pas mauvaise, était tout ce qu'il y a de plus banal, mais le contenu. Là résidait tout l'intérêt de sa lecture. Quelle aisance avec sa sexualité ! Tout le contraire de maman. Jamais elle n'a abordé ce sujet avec moi. Encore aujourd'hui, elle serait totalement incapable de me parler de sexualité comme grand-maman le fait. Leurs personnalités sont à des années-lumière l'une de l'autre. Comment est-ce possible ?

Perdue dans mes pensées, je n'avais pas remarqué que la page que je venais de tourner était différente des autres. Je revins en arrière pour me rendre compte qu'elle avait été insérée par la suite. Ce n'était pas une page originale du journal, mais un encart qu'on avait ajouté. La date était d'ailleurs beaucoup plus récente que celles qui figuraient dans le journal. Il y était inscrit: « Le 9 janvier 2001 ». C'était deux semaines avant la mort de grand-mère. Du coup, ma curiosité en fut décuplée.

Chère Marie-Pierre,

Si tu lis cette note, c'est que tu as pris la décision de me lire et que tu en es arrivée à ce que j'appelle la première partie de mon journal. Pas dans le sens de la première partie de ma vie, loin de là, comme tu as pu t'en rendre compte. Mais plus dans le sens d'atmosphère, si je peux m'exprimer ainsi.

Le reste, quant à moi, est beaucoup plus difficile à lire et plus difficile à comprendre. Par moments, le tout pourra te sembler choquant, même irritant. J'ai pensé, à la dernière minute, d'insérer cette note d'avertissement. Jusqu'à maintenant, tu l'auras compris, je n'ai jamais eu, même à un âge assez tendre, de difficulté avec ma sexualité. Le sexe fut pour moi une façon de me procurer du plaisir, d'en procurer aux gens que j'ai aimés, d'exprimer mon amour et d'obtenir ce que je voulais. Si tu continues à me lire, tu découvriras bien d'autres facettes de ma vie. Pour moi, le sexe représentait bien des choses, mais jamais rien de mauvais ou de malsain.

Je dois te prévenir que la suite du journal relate un aspect beaucoup moins reluisant de ma vie. Ça peut être quelques fois funeste. Mes réactions, qui ne sont pas toujours évidentes à comprendre ou à accepter, vont probablement te choquer. Je ne suis pas certaine que tu devrais continuer à me lire. Si à ce stade, tu es déjà troublée, ne te pose même pas la question et ferme le tout. Garde de moi le souvenir d'une femme libre.

En revanche, si tu es interloquée, pose-toi la question suivante:

« Suis-je assez ouverte d'esprit pour remettre en question les valeurs fondamentales de notre société ? »

Si tu réponds de façon positive, eh bien... bonne lecture, ma grande.

Ta Grand-maman qui aurait tant voulu t'aimer.

Décidément, quel personnage. Ce que j'aurais aimé la connaître de son vivant. La lire, c'est mieux que rien, mais toutes les questions que cette lecture soulève...

Pourquoi agir ainsi? Qu'est-ce qui pousse une personne de son âge et de son milieu, à penser ainsi? Que ressentait-elle, dans son for intérieur, quand elle vivait ces événements. Son journal ne nous fournit qu'une partie des réponses. Les pensées profondes qu'on a de la difficulté à exprimer avec des mots, ce n'est souvent que lors d'échanges verbaux qu'on réussit à en dépeindre leurs pleines dimensions, leurs pleines complexités. Et ça, le journal ne peut nous le transmettre.

Si je suis décidée à te lire? La question ne se pose même pas. Je me rends compte, à la lecture de ce journal, que dans ma propre vie, il y a un tas de situations que j'ai laissées sans réponses. J'avais peur, je crois. Peur de moi, peur de la réaction des autres, mais surtout, peur de confronter maman. Mais c'est fini. Je n'ai plus le goût de reculer. J'ai peur, oui, mais pas d'avancer. J'ai peur d'être à un tournant de ma vie et de le rater. Va savoir où cela va me mener? Aucune idée.

Pour ce soir, j'en ai cependant assez. Mes paupières sont lourdes. Je serai dans un meilleur état d'esprit demain, surtout si la suite du journal est encore plus difficile à lire.

Je vais sûrement avoir besoin de ton aide, grand-maman, alors, je compte sur toi.

Bye, Mamie très chère.

